L'ANGLETERRE

ET

LA VIE ANGLAISE

IX.

L'ARMÉE ET LES VOLONTAIRES.

LES ÉCOLES MILITAIRES. — L'ARSENAL DE WOOLWICH.

On a trop légèrement répandu l'idée que la Grande-Bretagne n'était point une nation militaire; le mouvement qui s'accomplit depuis une année dans le royaume-uni dément assez cette opinion, qui, à un moment donné, peut devenir dangereuse pour les autres états de l'Europe. Sur quoi s'appuie-t-on d'ailleurs pour ne reconnaître dans l'Angleterre qu'une puissance maritime de premier ordre? Les soldats anglais, quoique toujours peu nombreux, n'ont-ils pas suffi à toutes les grandes éventualités de l'histoire? N'a-t-on pas senti depuis des siècles le poids de leurs armes dans la balance où se pèsent les destinées du continent? Chaque fois qu'il a fallu vaincre, n'ont-ils pas vaincu? Je ne réveillerai point des souvenirs irritans, je n'écrirai point le nom d'une grande bataille si pénible à notre amour-propre national : il me suffira de rappeler que dernièrement encore l'Angleterre, avec une poignée d'hommes, a ressaisi les Indes.

Plutôt que de renier l'histoire, mieux vaudrait chercher par quels liens le caractère britannique se rattache au groupe des nations martiales. L'Anglais n'est point belliqueux par goût; il n'aime point la

guerre pour la guerre, il n'entretient point une armée pour le ruineux plaisir de voir briller des baïonnettes et flotter des drapeaux. Il a une armée pour défendre son territoire, son commerce, l'immense réseau de ses relations extérieures et de ses affaires. L'expérience lui a plus d'une fois démontré la nécessité de mettre l'orgueil des richesses sous la protection du courage. Dans un *meeting* auquel j'assistais, un orateur anglais, appuyant sur le besoin de certains sacrifices destinés à accroître les moyens de défense nationale, avait recours à cette comparaison : « Voyez les chaumières, elles se gardent elles-mêmes par leur pauvreté; mais les châteaux, les fabriques, les entrepôts s'entourent, et avec raison, d'une armée de surveillans. Eh bien! il en est de même des états, lesquels se trouvent d'autant plus menacés qu'ils sont plus prospères. L'Angleterre n'est point en vain le grand magasin de l'Europe : richesse et civilisation obligent. A côté de l'armée des industriels dont les produits excitent l'envie, ayons donc une forte armée de soldats qui nous fassent craindre et respecter. »

Le caractère du soldat anglais s'est calqué sur cet idéal. Il a moins d'enthousiasme que de sang-froid. Sur un champ de bataille, il meurt comme il vit, par résolution et par sentiment du devoir. Inébranlable, il sent peser sur ses armes la responsabilité du travail qui a fait de l'Angleterre une opulente nation. L'élément militaire présente donc dans la Grande-Bretagne des traits particuliers et intéressans. Et puis tout dernièrement, en regard de l'armée régulière, est sortie de terre une nouvelle armée indépendante. Hier elle n'existait guère qu'en projet, aujourd'hui elle emplit les villes du bruit de ses fanfares, elle passe des revues à Hyde-Park et à Holy-Rood, elle couvre les plaines de la fumée des petites guerres. Je parle des volontaires ou *riflemen*. Il faudra rechercher l'origine de ce mouvement et l'influence qu'il a déjà exercée sur les mœurs anglaises; mais avant de s'occuper de l'armée et des volontaires, ne convient-il point d'étudier d'abord les écoles militaires et les arsenaux? Des écoles sortent les officiers qui exercent une si grande influence sur le moral des soldats anglais; des arsenaux, l'armée tire les munitions et les machines de guerre qui jouent aujourd'hui un rôle si important dans les batailles. Cette étude, qui d'ailleurs continue une série commencée (1), ne manque point d'à-propos. A une époque où toutes les nations de l'Europe s'observent, et où des bruits de guerre souterrains naissent, s'éteignent, renaissent de moment en moment, il n'est point inutile pour la France de connaître les forces de ses voisins.

(1) Voyez les livraisons du 15 septembre 1857, 15 février, 15 juin, 15 novembre 1858, 1er mars, 1er septembre et 15 décembre 1859, 15 avril 1860.

I.

De tout temps, l'Angleterre a accordé une grande importance à l'éducation des officiers. L'état s'était imposé, pour former des chefs militaires, des sacrifices qui n'avaient point été sans fruit, et pourtant lors de la guerre de Crimée de vives plaintes s'élevèrent dans le pays sur la manière dont les opérations étaient conduites devant Sébastopol. Impatientée des longueurs du siége, l'opinion publique, au lieu de tenir compte des obstacles, attira l'attention, je devrais dire la critique, sur les branches supérieures du service de guerre. L'armée n'avait point démérité, mais elle n'avait point vaincu assez vite au gré de l'amour-propre national. Des organes influens, le *Times* lui-même, qui a souvent rendu des services à l'armée anglaise en se montrant sévère pour elle, signalèrent comme racine du mal le patronage qui ouvrait alors l'entrée des grades aux jeunes gens de famille. L'avantage des nations libres est qu'elles savent profiter de leurs fautes ou des résistances de la fortune. La discussion exagère quelquefois en Angleterre le caractère des plaies qu'elle découvre, mais du moins elle appelle le remède. Le gouvernement s'émut de l'émotion du pays, et en 1856 une commission fut nommée par lord Panmure pour réorganiser l'éducation des officiers. Cette commission se rendit dans les diverses écoles militaires de la Grande-Bretagne, visita avec soin de semblables institutions en France, en Prusse, en Autriche, en Sardaigne, et s'entoura de tous les documens qui étaient de nature à éclairer ses recherches; son rapport est un monument de science, de tact et d'impartialité. Les auteurs de cette enquête, le colonel Yolland, le colonel Smythe et M. Lake, attaché à l'université d'Oxford, signalèrent ce qu'il y avait à réformer dans le système anglais pour élever les établissemens d'éducation militaire à la hauteur des progrès inévitables que réclament les temps modernes. Ils recommandèrent en outre la formation d'un conseil d'éducation militaire (*board of military education*), qui, placé en dehors et au-dessus du corps enseignant, dirigeât les études de la jeunesse qui se destine à l'armée. De ces diverses influences, — la pression de l'opinion publique, la commission nommée en 1856 par le gouvernement, et surtout le conseil d'éducation, — sortirent les changemens heureux dont nous allons retrouver la trace dans les écoles militaires de la Grande-Bretagne. Ces écoles sont au nombre de trois : l'académie royale de Woolwich, le collége militaire d'Addiscombe, le collége militaire de Sandhurst.

Woolwich est ce que nous appellerions en France une ville de guerre. Des casernes, des hôpitaux militaires, des dépôts de munitions et des magasins d'armes, tout cela lui imprime un caractère

tant soit peu farouche, qui contraste avec l'air pacifique de la plupart des cités anglaises. La ville elle-même, dominée par les tuyaux de brique du *dock-yard* et de l'arsenal, serrée entre les murs de ces deux grandes usines de guerre, coupée de rues monotones qui s'assombrissent en descendant vers la Tamise, n'a rien de gai ni d'attrayant; mais devant la façade des casernes s'étend une plaine immense, découverte, le Champ-de-Mars de l'Angleterre. L'herbe, foulée par les pieds des chevaux et des soldats, n'y croît pas moins pour cela verte et drue, visitée qu'elle est par de fraîches brises. A droite de cette plaine (*Woolwich Common*) s'élève un édifice en forme de tente, la Rotonde, qui fut dressé par les ordres de George IV, alors prince régent, dans les jardins de Carlton, pour recevoir les souverains alliés. Transportée à Woolwich, cette tente de pierre recouverte d'ardoises sert maintenant de dépôt (*repository*) à des modèles d'architecture navale et militaire, à des trophées parmi lesquels se distingue l'armure complète de Bayard, à des inventions et à des armes de guerre qui, prises depuis l'enfance de l'art, forment une intéressante histoire de la manière dont les hommes se sont tués entre eux à différentes époques. Sur la gauche, et à l'extrémité de la plaine, se découvre l'académie royale et militaire (*Royal Military Academy*).

Cet édifice de brique fut bâti en 1815. Au centre s'appuie une construction solide et carrée, avec quatre tourelles couronnées de dômes octogones et deux ailes qui s'étendent de chaque côté sur une ligne droite. Tout cela forme un ensemble indécis, mélange de l'ancien style anglais et du style d'Élisabeth, mais que je préfère encore à la solennelle froideur de certains ouvrages de pierre. Des pièces de 6, rangées dans la cour d'entrée, indiquent le caractère de l'institution. Ce qui vaut encore mieux que l'architecture du bâtiment, c'est la situation qu'il commande : devant la façade se déploie le *Woolwich Common*, derrière s'élèvent les collines boisées de Shooter's-Hill, au milieu desquelles se détache à distance la sombre et vieille tour du château de Severndroog. Il est à remarquer que les Anglais ont généralement choisi pour leurs grandes écoles civiles et militaires des points de vue pittoresques. Le paysage est, selon eux, un moyen d'éducation : les rustiques beautés de la nature disposent l'âme au recueillement, et l'air libre des champs et des bois, en même temps qu'il développe les forces physiques, imprime une sorte de vigueur à la santé de l'esprit (1).

L'origine de cette académie célèbre dans les fastes militaires de la Grande-Bretagne remonte au règne de George II. Elle fut établie

(1) On est surtout frappé de cette préoccupation au collége de Harrow, près duquel on montre encore la tombe où Byron venait s'asseoir, durant les récréations, dans le cimetière, qui domine un point de vue magnifique.

en 1741 à Woolwich-Warren, dans un bâtiment où se tenait le conseil de l'artillerie, *board of ordnance*, et près d'une maison occupée autrefois par le prince Rupert. Cette école devait instruire des officiers, des sergens, des caporaux, des cadets, même des soldats, dans les différentes branches des mathématiques qui se rapportent au service de l'artillerie et du génie. En 1764, l'institution se limita à l'enseignement de la jeunesse, et vers 1777 on y introduisit les études classiques. Il existe du colonel Wilmot un livre très curieux sur l'histoire de l'académie de Woolwich, avec des planches qui représentent l'uniforme des cadets aux différentes époques. Ce titre de cadets, qui sert encore aujourd'hui à désigner les élèves de la maison, se rattache aux usages de la vieille Angleterre : dans les familles nobles, où la loi confère à l'aîné le patrimoine de ses ancêtres, les cadets se trouvent le plus souvent destinés à l'église ou au métier des armes. Dès l'origine, l'académie royale de Woolwich était soumise à la discipline militaire, et il y a dans les chroniques de l'institution des cas de mauvaise conduite jugés par des conseils de guerre. Jusqu'en 1831, l'académie avait été tout entière à la charge du gouvernement anglais; mais, à partir de cette époque, il s'établit une échelle de paiemens annuels de la part des familles. L'âge d'admission variait entre quatorze et dix-sept ans. Avant 1855, les candidats étaient nommés par le grand-maître de l'artillerie, *master general of the ordnance*, lequel était en même temps le chef de l'académie (1). Les élus, presque tous appartenant à l'aristocratie de naissance ou de fortune, devaient subir après leur nomination un examen d'entrée, *entrance examination;* mais on devine aisément que cette épreuve n'avait rien de très sérieux. Il y avait là en présence deux principes tout à fait inconciliables, le patronage et le contrôle : n'eût-il pas été dérisoire de donner d'une main une faveur qu'on eût retirée de l'autre? Le cours des études se partageait entre la théorie et la pratique, la première fixée par les règlemens à quatre années, la seconde à une année, qui se passait dans l'arsenal de Woolwich.

Je ne veux pas dire que cette école, ainsi constituée, n'ait point fourni de très bons officiers de génie et d'artillerie à l'armée anglaise; mais l'ensemble des connaissances laissait à désirer. Ceux des cadets qui se livraient sérieusement à l'étude étaient trop souvent désignés par l'épithète énergique de *book-worms*, vers de livres; les autres témoignaient une préférence marquée pour les jeux et les exercices gymnastiques. Des courses à pied, des sauts périlleux, des morceaux de plomb tranchés par le fil de la lame, d'autres tours d'adresse rappelaient à certains jours l'âge d'or de la joyeuse et che-

(1) Le dernier qui occupa cette charge fut lord Raglan.

valeresque Angleterre. A ces épreuves, à ces luttes étaient attachés des prix, et la plus honorable des récompenses était un cor de chasse en argent, *bugle*, qui sonnait à la fin les succès du vainqueur.

Tel était l'état des choses lorsque la récente guerre avec la Russie appela la sollicitude du gouvernement anglais sur la réorganisation de l'enseignement dans les écoles militaires. Dès 1855 s'accomplit une grande réforme; le système de nominations fut remplacé par l'admission au concours. Une circulaire du ministre faisait appel, sans distinction de classe, à tous les candidats qui voulaient entrer à l'académie royale de Woolwich. Des examens publics, ouverts à toute la jeunesse et dirigés par des examinateurs indépendans du corps enseignant, succédèrent aux examens conduits par des professeurs dans les murs de l'école. La compétition venait de détrôner le privilége. Dans tout autre pays, un tel changement eût semblé le signal d'un bouleversement de la société. En France, il n'a pas fallu moins qu'une révolution pour rendre les grades supérieurs de l'armée accessibles à la classe moyenne : en Angleterre, les institutions sont douées d'une force d'élasticité qui leur permet de s'élargir et de se prêter aux mouvemens de l'opinion publique sans que la nature du gouvernement s'altère. Je n'assurerai pourtant pas que cette mesure libérale n'ait point eu à essuyer de contradictions; elle en rencontra de très vives parmi les anciens officiers et les anciens élèves de l'académie. On lui reprocha de porter atteinte à l'éclat de la naissance, auquel les Anglais rattachent par une sorte de tradition le privilége du courage. C'était, disait-on, un sang nouveau infusé dans l'armée, et qui devait obscurcir le prestige inhérent depuis des siècles au corps des officiers anglais. Certains cadets entrés dans l'académie sous le régime du patronage affectèrent quelque temps d'établir une ligne de démarcation entre eux, enfans du favoritisme, et les nouveau-venus, fils de leurs œuvres, entre les *gentlemen* et les *personnes* (1). Ces résistances étaient prévues; le gouvernement eut le bon esprit de persévérer dans la voie du progrès, et si aujourd'hui tous les préjugés anciens et vivaces ne se sont point soumis, ils sont du moins désarmés. L'opinion publique et un vote de la chambre des communes ont consacré le principe du concours de manière à ne plus revenir sur ce qui a été fait dans ces derniers temps. L'heureux effet de cette mesure sur les études militaires est incontestable; elle a coupé par la racine l'arbre du privilége, et substitué le contrôle du mérite personnel à la pression des influences.

Il ne faut pas toutefois s'exagérer la nature d'un changement qui

(1) Pour comprendre cette distinction et ce qu'elle avait d'amer, il faut savoir que les anciennes nominations s'adressaient aux *gentlemen*, tandis que le décret de lord Panmure portait que *toute personne* ayant rempli les conditions exigées serait admise à l'examen.

a excité tant d'inquiétudes. Les barrières qui fermaient la carrière d'officier à la généralité des citoyens se sont abaissées par le concours, cela est vrai; mais il reste néanmoins des limites d'autant plus infranchissables qu'elles sont marquées par la nature même des choses et gravées dans les mœurs. Ces limites sont l'éducation préparatoire, qui, dans la Grande-Bretagne, exige de lourds sacrifices d'argent, le prix élevé de la pension à l'académie, surtout le point d'honneur des officiers anglais, qui n'admettent guère parmi eux que des jeunes gens de bonne famille. Sous le régime des nominations par le grand-maître de l'artillerie, le fils d'un *quarter-master* (maréchal-des-logis) avait été admis dans l'académie de Woolwich à la recommandation du duc de Wellington. Les cadets ignoraient sans doute cette dernière circonstance. A son entrée, le nouveau-venu fut mal accueilli, tenu à l'écart, et, comme disent les Anglais, *bullied*. Prévenu de ce qui se passait, le duc se rendit lui-même à Woolwich, et défendit son protégé : « C'est moi, dit-il aux autres cadets, qui l'ai recommandé par respect pour la mémoire de son père, un humble, mais brave sous-officier qui a rendu des services dans les campagnes où nous nous sommes trouvés ensemble, et quiconque d'entre vous maltraitera dorénavant ce jeune homme aura affaire à moi. » Il ne fallut pas moins que cette haute intervention pour effacer la distance entre le fils du *quarter-master* et les autres élèves de l'école. Dans une autre circonstance, un autre intrus, d'après les idées des cadets, avait été mis de même par eux *at coventry*, — ce que nous appellerions en quarantaine. Défense était faite de lui parler durant les récréations. Un seul enfreignit généreusement la consigne. Ce camarade était blâmé et menacé par les autres cadets, lorsque, brandissant sa canne et s'appuyant sur la seule jambe que lui avait laissée Waterloo, le marquis d'Anglesea, alors gouverneur de l'académie, loua énergiquement l'action de ce jeune homme. On voit par là quelle était autrefois la force de résistance au mélange des individus dans le corps des officiers anglais; le concours a pu modifier cette résistance, mais il ne l'a point vaincue, et sous ce rapport même les craintes des conservateurs étaient exagérées. En principe, l'accession aux écoles militaires est ouverte à tous depuis 1855; en fait, elle demeure restreinte à une certaine classe que nous appellerions en France « la haute bourgeoisie. »

Les examens d'entrée ont lieu deux fois par an à Chelsea-Hospital; ils se tiennent, sous la surveillance et la direction du conseil d'éducation militaire, dans une longue salle décorée par de vieux drapeaux de toutes les nations, vénérablement troués et pris par les Anglais dans différentes batailles. Les seules conditions exigées des candidats qui se présentent sont des garanties de moralité et l'exemption de certains défauts corporels qui les rendraient impropres au

service. Le programme des examens est assez étendu : il embrasse les mathématiques pures et appliquées, l'histoire, la géographie et la littérature de l'Angleterre, les classiques grecs et latins, la langue et la littérature françaises, l'allemand, les sciences expérimentales (la chimie et la physique), les sciences naturelles (la minéralogie et la géologie), le dessin géométrique et le paysage. Chaque candidat ne doit pourtant s'attacher qu'à cinq sujets : on a voulu par là réprimer chez la jeunesse cette malheureuse avidité de savoir qui effleure toutes les branches de l'instruction sans en pénétrer aucune. Le résultat du concours est rendu public, et ceux des aspirans qui ont succombé dans une première épreuve peuvent en tenter une autre six mois après, jusqu'à ce qu'ils aient atteint l'âge de vingt ans. Destinés non-seulement à contrôler, mais aussi à élever dans le pays le niveau des connaissances classiques, ces examens exercent une influence indirecte sur les écoles civiles d'où sortent les candidats. Le concours a mis un frein à l'ignorance et à la médiocrité, qui n'avaient trop souvent pour excuse (si excuse il y a) que des titres de noblesse ou une brillante condition de fortune (1).

Une autre réforme non moins importante que celle du concours substitué au système de nominations fut l'ordre du ministre de la guerre qui éleva l'âge d'admission des candidats : cet âge fut fixé entre seize et vingt ans. L'inconvénient de soumettre trop tôt les jeunes gens à la discipline militaire a été reconnu avec une haute sagesse par le général Portlock (2). « Le caractère des adolescens exige, dit-il, une culture plus délicate que celle qu'on doit attendre des officiers chargés du commandement dans une école militaire. A leurs yeux, si jeune qu'il soit, l'élève est un soldat, et à peu de nuances près ils le traitent comme tel. Sans doute ils excellent à lui apprendre l'exercice; mais ont-ils les qualités et l'expérience nécessaires pour former le moral de la jeunesse? » Une autre conséquence des admissions prématurées était d'introduire une sorte de confusion et d'incertitude dans le système de l'enseignement. Aujourd'hui une division tranchée s'est établie entre le cours d'études qui précède et

(1) Une partie de l'examen est forcée, c'est celle des mathématiques; les quatre autres sont abandonnées au choix des candidats. Ceux qui ne concourent point en français, ni en allemand, ni en dessin géométrique, doivent néanmoins fournir la preuve qu'ils ne sont point tout à fait étrangers à ces connaissances, et qu'ils seront capables de les cultiver dans la suite, s'ils sont admis à l'académie militaire de Woolwich. Le mérite de chaque composition se trouve évalué par un certain nombre de *marks* (points), et nul n'est accepté s'il n'en réunit au moins deux mille cinq cents. L'examen des langues vivantes a lieu de vive voix et par écrit. Il y a deux examinateurs pour chaque branche. L'examen est anonyme : chaque candidat laisse pour ainsi dire son nom à la porte et n'est plus représenté que par un chiffre durant toute la série des épreuves.

(2) Alors inspecteur des études à l'académie, aujourd'hui membre du conseil d'éducation militaire.

celui qui suit l'entrée à l'académie. On s'est dit qu'un collége militaire s'élevait à un point d'intersection de la vie, entre une bonne éducation générale qui finit et le service professionnel qui commence. Le caractère, l'esprit, les manières du candidat sont censés formés selon les usages du monde; il est arrivé à cet âge où l'homme se cherche et se détache de la généralité pour choisir une carrière. Jusqu'ici la somme de son instruction classique ne diffère encore que par des nuances de celle qui convient en même temps à l'église, au barreau, à la médecine. Sur cette éducation générale, que les Anglais appellent *gentleman's education*, l'enseignement de l'académie militaire vient greffer des connaissances pratiques.

On sait quand et comment on entre à l'école de Woolwich; il faut dire à présent ce qu'on y fait. La maison est dirigée par un gouverneur (aujourd'hui le colonel Wilford), un inspecteur des études, un assistant inspecteur et un chapelain. A leur entrée, les cadets revêtent tous l'uniforme militaire. Leur temps se partage entre les études théoriques et l'exercice du fusil, du canon, du cheval. Les premières chaires de mathématiques ont toujours été occupées dans l'institution par des professeurs éminens, Derham, Simpson, Hatton, Olynthus Gregory, Barlow, et maintenant M. Silvester. Parmi les autres branches de connaissances qui se rapportent plus directement à la profession des armes, je citerai l'histoire militaire, l'art des fortifications et la science de dresser des plans. Il y a en tout trente-cinq professeurs, parmi lesquels huit enseignent les langues vivantes, le français et l'allemand (1). Il est inutile d'insister sur un programme d'études qui est à peu près celui de toutes les grandes écoles militaires en Europe. Je voudrais seulement préciser le caractère moral de l'éducation anglaise : elle se propose surtout (j'emprunte les termes du savant professeur Olynthus Gregory) de découvrir et de féconder chez l'homme les sources divines du gouvernement de soi-même, *the heavenly springs of self-government*. Savoir pour l'Anglais, c'est pouvoir, et il ne néglige rien pour développer, en même temps que les lumières de l'esprit, les forces de la volonté. Afin de mieux apprendre à commander un jour, les cadets apprennent d'abord à obéir. La discipline se maintient dans les murs de l'école, en partie du moins, par les élèves eux-mêmes. On donne le nom de caporaux à des

(1) L'étude du français est bien plus répandue en Angleterre que l'étude de l'anglais ne l'est en France. C'est l'usage de quelques familles anglaises d'envoyer leurs enfans sur le continent pour les familiariser avec les langues étrangères, et aussi pour leur apprendre de bonne heure à être hommes en se passant jusqu'à un certain point de la tutelle de l'autorité domestique. L'étude du français a fait même en Angleterre dans ces derniers temps des progrès considérables, qui tiennent à une amélioration dans le corps enseignant. Des hommes instruits, éloignés de France par les événemens politiques, ont puissamment contribué à étendre le goût de la langue et de la littérature françaises.

censeurs choisis pour leur bonne conduite dans les rangs de cette jeunesse, et qui exercent alors une sorte d'autorité sur les autres cadets. Le renvoi de l'école, les arrêts, la privation de congé, la réprimande écrite ou verbale, telle est l'échelle des punitions en rapport avec la nature des offenses. Ces châtimens ne sont d'ailleurs infligés qu'avec une certaine réserve, et on ménage toujours le sentiment de la dignité humaine. Par respect pour l'uniforme, le général Portlock, étant inspecteur des études, avait été jusqu'à proposer de faire juger les fautes des cadets par les cadets eux-mêmes, constitués en un tribunal ou jury d'honneur. Un trait du caractère anglais est la gravité qui s'attache à un démenti, même de la part d'un maître à un élève. Le sang britannique se révolte à l'idée qu'on le soupçonne de mensonge. Douter de la parole d'un cadet, ce serait faire injure au point d'honneur national et aux couleurs de la reine, dont le cadet est revêtu.

L'intérieur de la maison déploie un certain caractère grandiose d'architecture. On y remarque surtout un splendide réfectoire, assombri de riches vitraux peints. Des travaux de construction se poursuivent pour étendre encore les ailes du bâtiment. Durant les heures de récréation, les cadets se répandent sur la plaine et dans la ville, où tout les distingue, leur uniforme élégant et léger, leur jeunesse, et cet intérêt qui s'attache, dans tous les rangs de la société, à la fleur naissante de l'armée anglaise. Cette habitude de ne point caserner les élèves dans les murs de l'établissement durant les récréations est générale, et s'étend à toutes les écoles. Un Anglais m'en donnait ainsi la raison : « Il faut, disait-il, former de bonne heure chez l'homme le sentiment de la liberté, si l'on veut qu'il apprenne à se servir de ce privilége de notre nature sans en abuser. » Les exercices du corps ont beaucoup perdu à l'académie de Woolwich de l'antique splendeur qui les distinguait; les cadets se livrent pourtant encore à la gymnastique, et défient de temps en temps les officiers de la garnison au jeu national du *cricket*. Des études plus sérieuses ont remplacé les anciens tours de force. Les cadets passent deux ans ou deux ans et demi dans l'académie. Tous les six mois ont lieu des examens qui constatent les progrès de chacun d'eux. Autrefois ces examens étaient tous confiés aux professeurs de l'académie; mais à partir de 1859, le conseil d'éducation militaire envoya des examinateurs étrangers pour conduire, à la fin du semestre, les dernières épreuves de la classe la plus avancée. Ceux des cadets qui sortent vainqueurs de cet examen final reçoivent *gratis* leur commission dans l'armée. Jusque-là, les deux branches de ce que les Anglais nomment le *corps scientifique* se trouvaient confondues dans le même cercle d'études; mais, à partir du dernier examen, la séparation commence : ceux qui s'y sont le plus distingués sont libres d'em-

brasser la carrière du génie; les autres entrent dans l'artillerie (1).

Le *baptême* de ces jeunes officiers donne lieu à une cérémonie intéressante. Le duc de Cambridge, accompagné d'un nombreux état-major, se rend deux fois par an à l'académie militaire de Woolwich. Tous les cadets sont passés en revue devant la façade du monument; on admire l'adresse avec laquelle ces jeunes gens exécutent les évolutions et les manœuvres. Le duc entre ensuite dans une salle où a lieu un examen de vive voix sur l'art des fortifications. Ceci fait, les cadets se forment en carré, et, suivi de son état-major, le prince s'avance vers une table qui a été dressée pour la distribution des prix. Ces prix consistent en une épée d'honneur, en télescopes et instrumens de mathématiques, en livres. Le président du conseil d'éducation lit alors le nom des cadets de la première classe qui doivent recevoir leur commission dans le génie et l'artillerie. Le duc de Cambridge adresse, en finissant, un discours paternel à ces jeunes gens qui vont passer des rangs de l'école dans les rangs de l'armée. Telle est en abrégé cette sorte de fête académique, à laquelle l'éclat des uniformes militaires, le rang et le nom des assistans, l'émotion heureuse des visages impriment un caractère de charme et de solennité.

Les jeunes officiers d'artillerie qui viennent d'obtenir leur commission passent généralement quelques mois à Woolwich, où ils se fortifient dans la pratique du service, et où ils restent libres de suivre les cours qui se font à la *Royal Artillery Institution*. On doit ce dernier établissement aux efforts individuels de quelques officiers de mérite. Depuis lors, la *Royal Artillery Institution* a reçu des encouragemens de l'état; mais elle n'en pourvoit pas moins à son entretien par un système de souscriptions volontaires (2). Comme l'artillerie ouvre un champ d'études considérables, une assez riche bibliothèque, un laboratoire de chimie, un cabinet d'histoire naturelle, — surtout de géologie, — des chaires de langues vivantes, ont été créés pour répondre aux besoins d'un temps que le progrès a rendu plus sévère.

Les jeunes officiers qui se destinent spécialement au génie militaire sont dirigés sur Chatham, où ils débutent en quelque sorte dans un état de tutelle. Chatham est une autre ville de guerre, anciennement un camp et un cimetière romains. Les grands établissemens maritimes et militaires sont situés dans un endroit qu'on nomme Brompton, à quelque distance de la ville, dont une ligne de fortifications les sépare. Là s'élèvent un arsenal, des casernes sur

(1) Les avantages attachés à la carrière du génie sont surtout des avantages pécuniaires (10 shillings et 6 pence par jour). C'est aussi le corps de l'armée qui se distingue le plus par ses lumières.

(2) Chaque membre paie une guinée par an.

une grande échelle pour l'artillerie, le génie, l'infanterie et les régimens de marine, ainsi que des magasins et des dépôts d'armes. Tout cela est en parfaite harmonie avec les restes d'Upnor Castle, une vieille et pittoresque tour qui enveloppe fièrement ses blessures dans un manteau de lierre. Ce château-fort, bâti par Élisabeth sur la rive opposée de la Medway, a eu l'honneur de repousser une partie de la flotte hollandaise, lorsque les vaisseaux de l'amiral de Ruyter apparurent devant les murs de Chatham. Aujourd'hui c'est à peine si ce vétéran de l'histoire se soutient lui-même sur sa base ruinée. L'école des officiers du génie fut établie à Chatham en 1812. La commission instituée en 1856 émit le vœu que le temps de la résidence dans l'école de Chatham fût prolongé de quinze mois à dix-huit mois, que des cours de géologie, de minéralogie, de chimie et de photographie fussent annexés à l'art des fortifications et des mines, que toutes ces études fussent couronnées d'un examen final, que tous les officiers du génie aujourd'hui en service pussent de temps en temps faire un séjour à Chatham pour se retremper aux sources, et rajeunir ainsi des connaissances qui se rouillent par l'inaction. Une partie seulement de ces réformes a été appliquée. Après avoir accompli leur temps de noviciat, les jeunes officiers du génie sont généralement envoyés dans quelque colonie anglaise. Les uns sortent, comme on l'a vu, de l'académie royale de Woolwich, les autres du collége militaire d'Addiscombe.

Cette dernière institution est un rameau de l'arbre des Indes. Addiscombe, situé près de Croydon, dans le Surrey, s'élève au milieu d'un paysage d'un autre caractère que celui de Woolwich, mais encore plus fait pour plaire aux yeux. Je ferai remarquer en passant que le style sobre et chaste du paysage britannique a exercé une influence sur l'art descriptif des poètes anglais, qui (je parle des meilleurs) ont généralement mis de la discrétion et de la retenue dans leur enthousiasme pour la nature, tandis que les poètes du midi, traitant l'indulgente nature de leurs contrées comme une courtisane, en ont trop librement soulevé tous les voiles. Addiscombe était autrefois la résidence du comte de Liverpool : en 1809, sa maison fut achetée par la compagnie des Indes pour y établir une école militaire. Les travaux de reconstruction et les bâtimens ajoutés à l'édifice primitif coûtèrent alors plus de 40,000 livres sterling. Ce collége pour l'artillerie et le génie est à l'armée des Indes ce qu'est l'académie de Woolwich à l'armée anglaise, avec cette exception que, depuis 1825, on y reçoit des jeunes gens pour le service de l'infanterie. Jusqu'à ces derniers temps, l'établissement était sous la main de l'*East India Company*, et se trouvait régi par une commission politique et militaire, dont l'autorité s'étendait sur tout l'état-major de la maison. Cette fière compagnie, qui faisait la paix

et la guerre, ayant sombré dans la grande révolte qui menaça, il y a trois ans, de détacher les Indes de la métropole, le collége militaire d'Addiscombe passa entre les mains du gouvernement anglais. Un des premiers actes du ministre de la guerre et du conseil d'éducation militaire fut d'inaugurer, pour l'entrée à Addiscombe, le système de concours qui avait produit d'heureux fruits à l'académie de Woolwich (1). Jusque-là, les candidats étaient nommés par la compagnie des Indes, et leur nomination se trouvait ensuite subordonnée à un examen, ou, pour mieux dire, c'était l'examen qui était subordonné à la nomination. Comme le champ des études est à peu près le même au collége d'Addiscombe qu'à l'académie de Woolwich, il est inutile de s'y arrêter. Citons pourtant une branche de connaissances qui se rapporte au but particulier de l'institution : c'est l'histoire, la géographie et la langue de l'Inde. Les cadets apprennent à parler l'hindostani et à l'écrire dans les deux caractères d'usage, le persan et le *nagari*. Les hommes d'état, les moralistes, ont plusieurs fois insisté sur l'avantage qu'il y aurait de bien connaître les Indes pour affermir la conquête de cette riche colonie. De jeunes officiers étrangers à la langue, aux usages, aux mœurs, apportent trop souvent avec eux des préjugés que l'étude d'une civilisation si différente de la nôtre, mais après tout antique et vénérable, eût adoucis. Le programme du gouvernement anglais pour éviter les fautes qui ont été commises est nettement tracé : conserver avec l'épée, éclairer avec l'exemple. Les cadets, généralement au nombre de cent cinquante, passent une année à Addiscombe; ils entrent ensuite, selon leur ordre de mérite ou selon leur goût, dans le génie, l'artillerie ou la ligne. Il se peut d'ailleurs qu'un vote du parlement réunisse plus tard ce collége à l'académie royale de Woolwich, mais sans effacer les traits d'une éducation spéciale. Le service des Indes restera toujours distinct et recherché; cette vie d'aventures, les campemens dans les jongles, la chasse au tigre, les perspectives imposantes pour l'imagination qu'ouvre la lutte avec les hommes et avec la nature, l'éblouissante figure d'un monde qui rayonne du côté de l'orient à travers les brouillards de la Grande-Bretagne, tout cela répond à un côté du caractère anglais, l'esprit d'entreprise.

Une autre école militaire, le collége royal de Sandhurst, prépare des officiers pour l'infanterie et la cavalerie de l'armée anglaise. Cet établissement fut fondé en 1799 à High-Wycombe; trois ans après, il fut transporté à Great-Marlow; enfin il s'est fixé à Sandhurst en 1812. Comme les Anglais tiennent à éloigner ces centres d'études de la contagion des grandes villes, le collége s'élève à trente milles

(1) Le premier examen public eut lieu à Chelsea-Hospital le 24 novembre 1809.

de Londres, dans les sables stériles et ferrugineux de Bagshot-Heath. De sombres bruyères, des flaques d'eau verdâtre étendues sur un sol tourbeux, quelques chétifs bouquets de pins, le seul arbre qui se plaise dans les mauvaises terres, des plaines nues et désolées, des collines maudites dont les habitations de l'homme se sont éloignées, tout cela présente la tristesse, mais aussi la grandeur de la solitude. C'est au milieu de ce désert que s'élèvent, comme une oasis formée par la main de l'homme, le collége militaire de Sandhurst et les riches plantations qui l'environnent. Un épais rideau de pins dérobe au voyageur la vue de l'édifice. Les maisons des professeurs s'alignent parallèlement à une ancienne route, *Western Mail-Coach Road*, dont elles sont séparées par une haie d'arbrisseaux. Ces maisons doubles, détachées l'une de l'autre par des intervalles égaux et remplis de verdure, ont un grand air de calme, de fraîcheur et d'élégance. Bientôt vous entrez dans un parc, entrecoupé de gracieuses avenues et orné de trois lacs, dont l'un, traversé par les cygnes, s'étend vis-à-vis la façade du collége. L'édifice, avec deux ailes, dont l'une sert de résidence au lieutenant-gouverneur et l'autre d'hôpital pour les cadets, présente une entrée monumentale. Un portique soutenu par des colonnes doriques et un vestibule orné de faisceaux d'armes vous introduisent dans les vastes couloirs qui conduisent aux salles d'étude, aux chambres de modèles, aux étages supérieurs du bâtiment. Au moment où je visitai Sandhurst, une jeune lady en costume de chasse, avec un grand levrier couché à ses pieds et un cheval dont elle tenait la bride, debout sur les marches des galeries qui font communiquer entre elles les différentes parties de l'édifice, semblait au milieu de cette solitude une apparition du moyen âge attirée par la voix du clairon qui sonnait les exercices de l'école.

Malgré les tristes sables de Bagshot, les environs de Sandhurst ne manquent point de promenades agréables. Je me rendis à quelques milles de là pour voir à Binfield l'arbre de Pope. La tradition veut que le poète qui habitait une maison dans le voisinage ait composé quelques-unes de ses pièces de vers sous un bosquet de hêtres qui domine le versant d'une colline. Une admiratrice de Pope, lady Gower, voulant perpétuer ce souvenir, avait fait graver sur l'écorce d'un de ces arbres au pied duquel se trouvait alors un banc : « Ici Pope chanta, *here Pope sung.* » Je n'ai plus retrouvé le hêtre ni l'inscription. Un peu désappointé, je m'éloignais, quand un Anglais à qui je confiai le peu de succès de mon voyage me dit avec assez de bon sens : « Notre lady Gower ne savait point ce qu'elle faisait. Ce n'est point sur l'écorce des arbres qu'il faut graver le nom des poètes, c'est dans le cœur et la mémoire des hommes. »

On trouve réunies à Sandhurst sous le même toit deux institutions

bien distinctes, le *Staff College* (collége d'état-major) et le *Royal Military College*, qui est une école préparatoire d'officiers pour l'infanterie et la cavalerie. Tôt ou tard le *Staff College* (1) se détachera du bâtiment commun. Dans le bois de pins qui environne comme une ceinture le présent édifice, j'ai vu les puissantes fondations d'un nouveau monument qui appartiendra au premier de ces deux colléges. L'école d'état-major, appelée aussi *Senior Department*, peut être considérée à bon droit comme le couronnement des études militaires. Les élèves de cet établissement, qui ont tous subi à leur entrée les épreuves du concours, sont déjà officiers, *commissioned officers*; ils ont même servi un certain nombre d'années dans l'armée active, quelques-uns d'entre eux ont fait la campagne de Crimée et la dernière guerre de l'Inde. En 1859, un de ces officiers avait reçu dix-huit ou dix-neuf blessures de la main des Indiens et portait en plein visage l'honorable, mais affreuse cicatrice d'un coup de sabre qui lui avait fendu l'œil. On est surpris de trouver dans cette école des aspirans à l'état-major qui parlent et surtout écrivent notre langue d'une manière qui ferait honneur à un officier français. Les Anglais trouvent un avantage à recueillir ainsi dans les rangs du service de jeunes officiers de talent et d'énergie qui veulent s'élever aux branches supérieures de l'armée. A l'expérience de leur état, ces militaires d'élite joignent déjà des connaissances étendues qu'une seconde éducation affermit et développe encore. Il faut d'ailleurs, on l'avouera, une certaine force morale pour retourner, après quelques années de commandement, sur les bancs d'une école, pour suivre des études variées et se soumettre à de rigides examens qui excluent toute idée d'avancement par la faveur, la fortune ou la naissance.

Le *Military College* de Sandhurst est, ainsi que Woolwich et Addiscombe, une école de cadets : là comme ailleurs, les abus du patronage ont été combattus dans ces derniers temps par le libre concours, qui seul ouvre désormais l'entrée de l'école. Les cadets, au nombre de cent quatre-vingts, se distinguent par leur uniforme : une redingote rouge brodée d'or sur le collet, un pantalon gris, un shako, et en petite tenue une sorte de casquette ou képi bleu. Tout concourt, dans l'école et hors de l'école, à favoriser les jeux et les exercices gymnastiques; l'été, les élèves se baignent dans l'un des trois lacs si poétiquement bordés d'arbres qui entourent l'institution, ou bien encore ils conduisent avec la rame sur une autre pièce

(1) Dans l'armée anglaise, un maréchal (*field-marshal*) est autorisé à avoir quatre aides-de-camp, un lieutenant-général deux, et un major-général un. On donne le nom de *staff* à l'ensemble de ces officiers supérieurs. *Staff*, d'après la racine du mot, veut dire *bâton;* il s'emploie ici dans le sens d'appui, d'aide, de soutien, comme on dit en français : « Vous êtes mon bâton de vieillesse. »

d'eau des bateaux fins et légers; l'hiver, ils patinent sur le champ de glace que forment ces lacs durcis. Les études portent, comme dans les autres écoles que nous avons déjà passées en revue, sur les diverses branches de l'art militaire, mais avec des nuances que détermine la différence des deux armes auxquelles se destinent les cadets de Sandhurst, la cavalerie et l'infanterie. Après un séjour d'environ deux années, les cadets qui ont fait leurs preuves à l'examen final obtiennent, sans l'acheter, une commission dans l'armée. Au point de vue économique, ces deux institutions, Woolwich et Sandhurst, se suffisent elles-mêmes sans coûter presque aucun sacrifice à l'état. Ce fait, qui n'avait nullement été prévu à l'origine, est la conséquence de deux mesures relativement récentes : le retrait graduel des subsides accordés jadis par le parlement et l'accession des fils de parens riches étrangers à l'armée. Ces derniers paient une pension élevée et contribuent de la sorte à l'éducation des autres cadets, qui, étant sortis d'un sang militaire, jouissent de certaines immunités. En Angleterre, on trouve juste que les services des pères soient réversibles sur la tête des enfans; d'après ce principe, la dette contractée par le pays envers les hommes qui ont pratiqué le métier des armes se trouve payée aux fils par les familles de l'ordre civil (1). Les jeunes gens qui n'ont point passé par l'école de Sandhurst peuvent néanmoins être reçus officiers dans la ligne ou dans la cavalerie, mais à la condition de subir un examen et d'*acheter* leur commission (2).

Jusqu'ici on n'aperçoit encore que les membres d'un grand système; l'unité réside dans le conseil d'éducation militaire, *council of military education*, qui forme en quelque sorte la tête de l'enseignement. L'influence de ce conseil, composé d'hommes éminens, rayonne sur les différentes écoles, introduit les changemens et les réformes utiles, dirige les examens publics, communique en un mot l'impulsion aux études militaires dans tout le royaume-uni. L'élément civil et religieux y est représenté par un des hommes les plus lettrés de l'Angleterre, le chanoine Henri Moseley; les autres membres sont des généraux et des colonels qui appartiennent à différens corps de l'armée (3).

(1) Les fils de *civilians* paient 120 liv. sterl. par an, tandis que les fils d'officiers qui sont morts au service, laissant leur famille dans le besoin, n'en paient que *vingt*. Ce sont les deux extrémités de l'échelle.

(2) Cet achat des commissions directes (*purchase of direct commissions*) nuit, on ne saurait se le dissimuler, aux développemens du collége militaire de Sandhurst. Il a été plusieurs fois question d'abolir ce dernier reste de l'ancien régime. C'est l'avis même du duc de Cambridge, qui, d'accord en cela avec le ministre de la guerre, désire que l'on n'entre plus dans l'armée anglaise que par une seule porte, celle d'un collége militaire.

(3) Ce conseil se compose du major-général Rumley, vice-président, du major-général

L'Angleterre jouit, on le voit, d'un système d'éducation militaire qui peut subir la comparaison avec celui de toutes les autres nations de l'Europe. Les principaux traits de ce système sont une bonne instruction civile jusqu'à l'âge de seize ou dix-sept ans, alors une courte instruction militaire, puis, après quelques années de service, un couronnement d'études par le *senior department*, ou école d'état-major. Il ne faut pourtant point considérer l'état actuel des choses, quoique heureusement modifié par le principe tout nouveau du concours, comme la limite extrême du progrès. Je désire trop, au nom de la liberté, que la Grande-Bretagne garde son rang dans le monde pour flatter mal à propos son amour-propre et pour endormir chez elle l'aspiration aux réformes. Elle a beaucoup fait dans ces derniers temps, mais il lui reste à faire, et elle le sait, pour élever le moral de ses officiers à la hauteur des temps modernes, où les lumières se sont répandues dans toutes les classes. Ici comme dans les autres pays le progrès rencontre des résistances; ici plus qu'ailleurs le gouvernement est tenu d'avoir raison et de refouler par de sages mesures qu'accepte l'opinion publique cette ombre froide du passé, *cold shadow*, dont on ne triomphe pas en un jour. Après tout, je ne me défie point des nations qui avancent lentement, je ne me défie que des nations qui reculent ou qui marchent témérairement en dehors de la route.

On fait la guerre avec des connaissances techniques, mais aussi avec des armes. Dans une étude *sur le passé et l'avenir de l'artillerie*, signée du nom de Louis Bonaparte, je lis que les anciens archers bretons, le meilleur régiment d'infanterie légère qui existât pendant longtemps, devaient une partie de leurs succès à l'habile disposition de leurs arcs. Les Anglais ont voulu transporter la même supériorité à la fabrication des armes qu'on emploie maintenant à la guerre. C'est dans les murs de l'arsenal de Woolwich qu'on pourra se faire une idée de ces travaux et de ces inventions meurtrières, qui, j'aime à en croire la parole des Anglais, servent à maintenir la paix.

II.

En Angleterre, où tout s'est fait par le principe de liberté, les caractères du terrain et ce qu'on pourrait appeler les rapports géographiques ont exercé une plus grande influence qu'ailleurs sur la localisation des établissemens civils ou militaires. La proximité de Londres, le concours de la Tamise, qui se développe au pied de la

Portlock, du chanoine Moseley, du colonel Elwin, ancien inspecteur des études à l'académie de Woolwich, et du lieutenant-colonel Addison, connu par des ouvrages littéraires d'un mérite distingué.

ville en un puissant fleuve, portant des vaisseaux à voiles, ont sans doute déterminé à Woolwich la formation de l'arsenal et du *dock-yard*. L'arsenal n'occupait pourtant point à l'origine l'emplacement qui semble lui avoir été destiné par la nature. Il y avait à Londres, dans Moorfields, avant George Ier, une fonderie royale où l'on coulait des canons de bronze. Cette usine fut employée en 1716 à refondre des canons en mauvais état pris par Marlborough sur les Français. Un grand concours d'officiers, de curieux et de personnes de distinction s'était porté sur les lieux pour assister à l'expérience. D'abord tout promettait de bien aller; mais parmi les spectateurs se trouvait un jeune Allemand (d'autres disent un Suisse), nommé Schalch, qui ne partageait nullement la confiance générale. Andrew Schalch sortait d'apprentissage, et, selon la coutume des ouvriers de son pays, il voyageait pour se fortifier dans son art avant d'acquérir le droit de maîtrise. Seul dans la foule, il remarqua une circonstance qui avait échappé aux yeux, à la pensée de tous : il découvrit que les moules dans lesquels on allait couler le bronze étaient humides, et il se dit que la vapeur engendrée par cette humidité mise en contact avec le métal bouillant serait assez forte pour causer une explosion. Schalch conçut donc les plus grandes craintes pour le succès de l'ouvrage et pour la vie des assistans. Il communiqua ses doutes et ses inquiétudes aux personnes qui se trouvaient là; mais, voyant qu'il n'était point écouté, il envoya un message au colonel Armstrong, major-général de l'artillerie, et au duc de Richmond, qui était à la tête de ce département. Ses avis furent dédaignés; le jeune Allemand dès lors se retira sans bruit avec ses amis. Quelques minutes après son départ, tout Londres fut alarmé par le bruit d'une terrible explosion. Une partie du toit de la fonderie avait été enlevée, les galeries destinées à recevoir les spectateurs s'étaient écroulées; un grand nombre d'ouvriers avaient reçu de graves et même de mortelles blessures. Ce que Schalch avait prédit était arrivé : les moules s'étaient rompus sous la force comprimée de la vapeur, et le métal bouillant s'était élancé de toutes parts. A cet accident se rattache l'origine de l'arsenal qui existe aujourd'hui, mais non plus à Londres.

Les autorités anglaises firent chercher le jeune Allemand qui avait si bien su prévoir les funestes conséquences d'un manque de savoir-faire. Une annonce publiée par les journaux du temps l'invitait à se présenter devant le conseil de l'artillerie, qui siégeait à la tour de Londres. Schalch y vint; après lui avoir fait subir un examen, on lui offrit la surintendance d'une nouvelle fonderie de canons. Au nom du gouvernement, le colonel Armstrong le chargea de choisir dans les environs de Londres un emplacement plus favorable que celui de Moorfields. Peu de temps après cette entrevue, Andrew Schalch

était à Woolwich, étudiant d'un œil scrutateur les avantages de ce qu'on appelait alors la *garenne*, *warren*, à huit milles de Londres : un fleuve pour charger et décharger les canons, une vaste étendue de terre découverte pour essayer les expériences dangereuses, et tout alentour une campagne alors inhabitée, de sorte que l'établissement pourrait s'étendre sans gêner personne. Ayant ainsi tout examiné, il dit au gouvernement : « Voici l'endroit, *this is the place.* » Ses plans furent acceptés, une fonderie de canons s'éleva sur les lieux déserts qu'il avait indiqués, et Andrew Schalch, ayant donné de nouvelles preuves de talent, fut nommé maître fondeur. Il remplit cette charge durant près de soixante années et mourut en 1776. J'ai vu son tombeau dans le cimetière de Woolwich (1).

Aujourd'hui l'arsenal de Woolwich est une ville dans la ville, avec une population flottante de dix mille ouvriers, un fleuve, un chemin de fer, des bâtimens qui succèdent aux bâtimens, des *squares* immenses, des rues pavées où circulent des fourgons, un mur d'enceinte qui s'étend jusque fort avant dans Plumstead, une école, une bibliothèque, d'élégantes maisons habitées par les officiers civils et militaires, des magasins, des musées d'armes, une pharmacie, en un mot tous les élémens d'une cité industrielle. Là se fabriquent en quelque sorte la guerre, les moyens de défense nationale, la fortune de la Grande-Bretagne sur les champs de bataille. De l'extérieur, on n'aperçoit guère que des tuyaux de brique énormes qui dominent la ville, des constructions à demi masquées par d'autres constructions et des terrains vagues où la vue se perd sur un champ de verdure. Çà et là, dans l'épaisseur de l'herbe, s'élèvent des canons, des mortiers et autres instrumens de bronze, fleurs sauvages de ces landes sévères où paissent néanmoins quelques vaches. Il est curieux de voir l'entrée et la sortie des ouvriers. Dix minutes avant deux heures, après le repas qui coupe la moitié de la journée, une puissante cloche emplit de sa grande voix les environs de l'arsenal; elle appelle aux travaux. Des ouvriers de tout âge assiégent alors les trois grilles qui servent d'entrée, et dont l'une s'ouvre à l'extrémité de Woolwich, les deux autres sur le chemin de Plumstead. Ce peuple à la marche affairée, à l'air grave, aux mains endurcies par le travail, se précipite dans l'enceinte de l'établissement. Pour observer de plus près ces rudes ouvriers, pour pénétrer dans l'arsenal, il faut une permission signée du *war-office*. Deux fois par semaine, le mardi et le vendredi, les visiteurs affluent. Ce qui frappe à première vue dès que vous avez franchi l'une des trois grilles, c'est un caractère de grandeur et d'immensité dans le travail. Il faut au moins une journée pour visiter avec attention ces deux cent soixante

(1) On conserve encore à l'arsenal des pièces d'artillerie coulées par ce maître fondeur.

acres de terrain que couvrent des ateliers gigantesques, des chantiers, toute sorte de théâtres d'industrie. Pour éviter la confusion, je diviserai cette Babel en trois départemens distincts : la manufacture de canons, *royal gun factories*, qui est sous les ordres du colonel Eardley Wilmot, — le *royal carriage department*, où l'on fait les voitures, les caissons, les affûts, et à la tête duquel se place le colonel Tulloh, — enfin le laboratoire, *royal laboratory department*, où se préparent les munitions de guerre, et que dirige le colonel Boxer.

Autrefois une des merveilles de l'arsenal était la fonderie de canons construite par Vanbrugh, et qui, couronnée d'une sorte de clocheton, s'élève sur la gauche à quelque distance de la principale entrée : je dis autrefois, car, par le progrès qui court, la fonte des canons est presque aujourd'hui de l'histoire ancienne. Il y a deux ans, j'assistai à ce spectacle, l'un des plus émouvans que puisse offrir l'industrie. Dans l'une des trois fournaises, qui peut contenir, dit-on, 18 tonnes de métal, on entendait le bronze bouillir avec un rugissement sourd semblable à celui d'une mer en colère. Un moment solennel était celui où l'on tournait le robinet du récipient dans lequel grondait le métal fondu (1). La masse liquide et étincelante de blancheur descendait alors comme un ruisseau d'argent dans une sorte de fosse où elle remplissait les moules des canons et des obusiers, laissant partout sur son passage des traces d'incandescence. A la vue de ces fureurs du feu, je ne m'étonnais plus que le vieux Milton eût placé dans son enfer le berceau de l'artillerie. Dans l'intérieur des moules qui rougissaient, et à la surface desquels courait une sorte de flamme irritée, le métal captif prenait la forme qu'on voulait lui imposer. Il fallait deux jours avant que le nouveau-né se refroidît et se laissât toucher par la main de l'homme. On brisait alors les moules et on envoyait le canon ou l'obusier dans d'autres divisions de l'arsenal. Là on le dépouillait de sa tête de mort, *dead head* (2). Trois quarts d'heure suffisaient pour dégrossir le canon et le réduire à la taille qu'il devait avoir. Il passait ensuite par les mains d'autres ouvriers et, si je puis ainsi dire, par les mains d'autres machines. A environ 100 mètres de la grille d'entrée, vous étiez introduit dans un atelier où un certain nombre de corps jaunes et ronds tournaient lentement sur leur axe : c'étaient les canons à différens états de développement. Quand

(1) Je ferai observer en passant la tendance des ouvriers anglais à donner aux machines et aux opérations de l'industrie les noms des animaux. Ils appellent *sow* le creuset, et *pig* le métal qui s'élance de ce réceptacle. *Sow* est le nom anglais d'une truie, *pig* signifie un cochon. Une partie de l'instrument qui sert à déplacer les canons d'un endroit à un autre est désignée par le mot de crabe (*crab*). Il y a aussi le singe, *monkey*, qui joue un rôle dans le transport des fusées.

(2) On appelle ainsi une masse de fer qui, à la sortie des moules, dépasse de près d'un tiers la longueur qu'on veut donner à ces armes de guerre.

leur toilette extérieure était achevée (ce qui était l'affaire de deux jours), on les creusait. Un jour et demi plus tard, la pièce d'artillerie était prête pour le service; mais avant de prendre sa place dans les batteries, il lui fallait encore subir de sévères épreuves. Environ vingt ouvriers et garçons pouvaient couler dans la fonderie de douze à dix-huit pièces de canon par semaine, et avec les machines dont dispose l'arsenal, trente-trois de ces armes pouvaient être terminées dans le même espace de temps.

Aujourd'hui la fonderie de canons a beaucoup perdu de son importance. Les fournaises sont éteintes, à la tempête du bronze a succédé un calme plat. Depuis la découverte de M. Armstrong, on ne fond plus les canons, on les forge. C'est donc dans un autre département, *new gun factories*, que nous devons nous transporter pour retrouver le mouvement et suivre les progrès de cette branche de fabrication. Certaines parties du travail sont encore enveloppées de mystère, et l'entrée de quelques ateliers est interdite aux étrangers. M. Armstrong a pourtant avoué lui-même dernièrement que son invention n'était plus un secret. L'histoire de ce canon, qui a été dans la *Revue* l'objet d'une sérieuse étude (1), ne nous arrêtera que quelques instans. M. William Armstrong commença ses expériences sur les nouvelles bouches à feu rayées en 1854. Son premier canon, terminé au printemps de l'année suivante, quoique construit sur les mêmes principes que ceux qu'il fait maintenant, ne donna point à l'essai de résultats encourageans. Une fois de plus, l'inventeur eut à reconnaître quelle énorme distance sépare la théorie de la pratique. Il lui fallut trois années pour surmonter les résistances et les difficultés que lui opposait la fabrication d'une arme rebelle et compliquée. Au milieu de l'été, il faisait ses essais sur le bord de la mer entre trois et six heures du matin, le seul moment de la journée où la plage se trouvât déserte. Par respect sans doute pour la tranquille population des baigneurs, dont il troublait le sommeil, M. Armstrong transporta ensuite son quartier-général dans les marais et les landes d'Allenheads. Là il avait devant lui une vaste plaine où les moutons et les coqs de bruyère couraient seuls le risque d'être frappés par ses projectiles ou éveillés par ses détonations. Après trois années de lutte, de tâtonnemens et de progrès, la découverte parut enfin avoir atteint un certain degré de maturité. M. Armstrong construisit alors à grands frais et sous sa responsabilité personnelle quelques pièces de canon selon le nouveau système. En 1859, une commission fut nommée pour examiner en général l'invention des bouches à feu rayées. Durant cinq mois, cette commission assista à des expériences dont le résultat est connu; il me

(1) Voyez les livraisons du 1er et du 15 avril 1860.

suffira de dire que les succès obtenus par le canon Armstrong parurent tenir du merveilleux. Depuis lors, cette arme a encore fait des progrès, aussi bien pour l'étendue des volées que pour la précision du tir. A une distance de 600 mètres, un objet d'aussi faible dimension que la bouche d'un canon ennemi peut être frappé presque à chaque coup. A 3,000 mètres, une cible de neuf pieds carrés, qui, de cette distance, n'apparaissait plus que comme un point dans le ciel bleu, fut atteinte par un temps calme cinq fois sur dix. Le gouvernement anglais récompensa la découverte de M. Armstrong en lui conférant le titre de chevalier et en lui assurant comme ingénieur un traitement annuel de 2,000 liv. sterl. A l'arsenal de Woolwich, où il ne demeure point, mais dont il est un des directeurs, M. Armstrong a désormais un vaste département de travaux pour fabriquer ses canons, qui sont destinés à remplacer dans l'armée anglaise les anciennes bouches à feu. On estime qu'avant la fin de l'année 1860 l'artillerie aura reçu un renfort de mille pièces selon le nouveau système.

Le canon Armstrong est fait tout entier en fer battu; il se compose de pièces séparées d'une grandeur moyenne et qui se forgent pour ainsi dire une à une (1). Ce système assure, dit-on, à l'arme un haut degré de force et de solidité. On comprend déjà que, pour traiter le fer et le rendre docile selon les conditions exigées par un tel programme, il faut des machines et tout un outillage d'une puissance extrême. Un des objets qui arrêtent la vue dans les nouveaux ateliers de l'arsenal est un monstrueux marteau. La face et le manche de ce marteau pèsent 4 tonnes; je laisse à penser les coups qu'il frappe, et ces coups peuvent être précipités ou ralentis à volonté. Tantôt il tombe avec la gravité solennelle qui convient à une telle masse, tantôt au contraire il assène jusqu'à deux et trois cents coups par minute. Sa force de précision et de commandement sur lui-même, *perfect command*, n'a d'égale que sa grandeur. Tour à tour brutal ou délicat, il peut aussi bien mettre en pièces avec une prodigieuse violence une masse de fer rouge qu'ouvrir délicatement une noisette. Les autres machines à l'aide desquelles se forgent, se battent, se contournent, s'enroulent, se tordent, se soudent ensemble les diverses parties du canon rayé ne sont pas moins remarquables. Ce métal qui a la réputation d'être dur se laisse, avec une docilité sans égale, couper, limer, raboter par l'acier qu'anime la force vive de la vapeur. Les copeaux de fer tombent et se détachent du bloc, pelé comme une pomme, — selon la comparaison d'un ouvrier, — par la lame d'un couteau. Quand les fragmens sont réunis, le canon Armstrong présente un rouleau de fer massif qui se creuse,

(1) Selon l'expression même de l'inventeur, c'est un canon construit, *built up*.

comme les autres canons, au moyen d'un instrument perforant, lequel plonge et avance dans l'intérieur du corps de sa victime ainsi qu'un bec de vautour. Le tube est ensuite revêtu à la partie supérieure de cercles en fer qui se succèdent en s'élargissant. J'ai vu dans les ateliers un canon Armstrong à peu près terminé. La forme n'a rien de très élégant : au point de vue de l'art, je lui préfère de beaucoup nos vieux canons de bronze (1); mais comme ce n'est point de beauté qu'il s'agit, et comme tout ce qu'on demande à une arme de guerre dans notre siècle positif, c'est de bien tuer les hommes, il est aisé de reconnaître à première vue que ce canon constitue un progrès notable sur les anciennes pièces d'artillerie.

Dans une des rues du département Armstrong s'élèvent, empilés contre les murs des ateliers, les projectiles de la nouvelle bouche à feu. D'après nos idées classiques, il est difficile de concevoir un boulet qui ne soit pas rond; rien pourtant n'est moins rond que les boulets selon le nouveau système. Ce sont des cônes de la grosseur d'un pain de sucre, avec un cou de bouteille court et ramassé. Ces projectiles sont en fer fondu légèrement doublé de plomb; ils peuvent être employés sous forme de boulet solide ou de bombe. Leur résistance est telle que ces boulets ont traversé une masse de chêne de neuf pieds d'épaisseur sans se briser. Quand ils font le service de bombes, ces mêmes projectiles se divisent en quarante-neuf pièces régulières et en cent pièces d'une forme indéfinie. L'explosion a lieu à volonté, tantôt quand ils approchent du but et tantôt quand ils touchent l'objet qui leur est désigné comme point de mire. Doués d'une sorte d'intelligence, grâce à l'arrangement des moyens de percussion, ils savent, si j'ose ainsi dire, quand ils sont en pays ami ou en pays ennemi. Dans le premier cas, ils retiennent et dominent si bien leurs fureurs meurtrières qu'on peut les lancer sur le toit d'une maison sans qu'ils éclatent; dans le second cas, ils sont si susceptibles et si malfaisans que le moindre contact leur fait jeter fer et flamme. On peut aussi arranger les choses de manière à ce que la bombe s'ouvre et se disperse en sortant de la bouche du canon. Dans cette dernière condition, les pièces du projectile se répandent en un éventail de fer et jouent le rôle de la mitraille. Dans une expérience qui eut lieu devant le duc de Cambridge, deux cibles d'une largeur de neuf pieds furent placées à 1,500 mètres du canon. On envoya sept bombes; les deux cibles furent frappées en cinq cent quatre-vingts endroits, et cela avec une telle force que l'une des cibles, quoique ayant trois pouces d'épaisseur, fut trouée de part en

(1) Je venais précisément de voir dans l'ancienne fonderie deux jolis canons, deux bijoux de cuivre, coulés selon l'ancien système et destinés à être offerts en cadeau au roi de Siam. Comme tout d'ailleurs est relatif, ce qui semble déjà presque une vieillerie en Angleterre sera une grande nouveauté pour les Siamois.

part. De semblables résultats ont été obtenus depuis à une bien plus grande distance. On peut dès lors se figurer les vides que feraient de telles décharges dans les rangs d'une armée ennemie.

M. Armstrong n'avait d'abord forgé que des pièces de petit ou de moyen calibre : il fait aujourd'hui des pièces de 70 et même de 100, *hundred-pounders*. On peut voir à l'arsenal des pyramides de monstrueux rouleaux de fer entassés en dehors des ateliers, et qui sont destinés à former les chambres de ces nouveaux canons (1). L'un d'eux a déjà fait ses preuves l'autre jour près d'Eastbourne. Là s'élève, ou, pour mieux dire, s'élevait à un demi-mille de la redoute une tour, *Martello-Tower*, qui passait pour très forte, et qui, ayant été jugée inutile, servit de but aux expériences *in animâ vili*. Le duc de Cambridge s'était rendu sur les lieux à la tête d'un nombreux et brillant état-major. Le principal objet d'attaque fut la face de la tour qui regardait la mer. C'était une masse de brique et de maçonnerie offrant une épaisseur de neuf pieds. Des pièces de 40, de 70 et de 100 commencèrent le feu à une distance d'environ 1,000 mètres. Parmi les officiers et les soldats figurait M. Armstrong jouant aussi le rôle d'artilleur. Boulets et boulets, bombes et bombes tombèrent l'un après l'autre sur la vieille tour, qui opposa, je dois le dire, une vaillante résistance. Bientôt néanmoins les bombes agirent sans pitié sur cette robuste construction; le pilier qui soutenait le toit fut emporté dans la tempête de feu, et des crevasses semblables, selon le langage des artilleurs, aux bâillemens d'un géant blessé s'ouvrirent le long de la ligne du parapet. Ni les pierres reliées aux pierres par des crampons de fer, ni les blocs cimentés aux blocs ne purent défendre cette partie du mur, qui s'en alla par morceaux ainsi qu'une barrière de planches. Le parapet une fois détruit, la tour elle-même ou du moins la face de la tour opposée à la mer se trouva tellement trouée et endommagée qu'elle ne pouvait plus servir d'abri. Une brèche d'environ quinze pieds de large sur sept pieds de hauteur présentait l'aspect sombre et béant d'une voûte qui se rétrécissait de plus en plus en s'enfonçant dans l'intérieur de la tour. On épargna cette ruine qui demandait grâce. Le résultat de la journée fut de fortifier encore la confiance des Anglais dans la puissance des nouvelles bouches à feu rayées et des projec-

(1) Toutes les parties du canon Armstrong ne se forgent point encore à l'arsenal de Woolwich. La masse des travaux s'exécute à Elswich, dans les fabriques de l'inventeur, *engine and ordnance works*. Cette manufacture emploie deux mille ouvriers, hommes et garçons, qui se distinguent, dit-on, par leur habileté manuelle et aussi par leurs connaissances dans les mathématiques et le dessin. Il n'y a pas moins de vingt et un ateliers distincts qui se rattachent au seul département de l'artillerie. On y travaille depuis quelque temps jour et nuit, et douze pièces de canon sortent par semaine de cette grande fabrique d'armes. Dans l'arsenal de Woolwich, M. Armstrong a sous ses ordres trois mille ouvriers.

tiles qui déchirent la pierre et la brique ainsi que du carton. A leurs yeux, la vieille tour foudroyée s'élève au bord de la mer comme un témoignage du caractère de destruction que revêtirait aujourd'hui une guerre européenne.

Loué par les uns avec enthousiasme, critiqué par d'autres au point de vue de la complication de l'arme et du prix élevé de la main-d'œuvre, le canon Armstrong a déjà un rival, je veux parler du canon Witworth. Ce dernier n'a point encore trouvé le chemin de l'arsenal de Woolwich; il en est jusqu'ici à la période de la lutte et des épreuves. Quelques-uns de ces essais ont pourtant été si heureux que des hommes de l'art n'hésitent point à le placer, sous certains rapports, au-dessus de l'autre canon rayé. Je ne préjugerai point la question, qui doit être décidée prochainement par un comité de l'artillerie. M. Witworth, dont j'ai visité, il y a un an, les ateliers à Manchester, est un fabricant déjà célèbre par d'autres découvertes. Fils de l'atelier, il n'a point les qualités brillantes qui distinguent M. Armstrong comme homme du monde et même comme orateur; mais après tout c'est ici l'arme qui doit avoir la parole, et non l'inventeur. Je ne citerai qu'une seule expérience qui eut lieu au mois de juin dernier devant le duc de Somerset et les lords de l'amirauté vers l'embouchure de la Tamise. C'était un jour très défavorable pour l'essai d'un canon : le tonnerre, les éclairs, la grêle, la pluie et le vent faisaient rage sur la mer, dont les lames se brisaient courtes et agitées. Chargé à bord de la *Carnation*, le canon Witworth fut pointé contre les flancs doublés de fer du vaisseau de guerre *Trusty*. La première volée fut lancée à une distance de 200 mètres. Dès que le nuage de poudre se fut dissipé, on reconnut que la charge avait traversé le fer et s'était ensevelie dans la profondeur du chêne qui doublait le vaisseau. Le second coup fut encore plus heureux : le boulet à tête plate s'ouvrit cette fois un chemin à travers le fer, le bois, tous les autres moyens de résistance, et roula furieux sur le pont. On recommença jusqu'à cinq fois, et à l'exception d'une charge qui passa par-dessus les batteries, le fer troua le fer, couvrant en outre le pont d'éclats de métal et de bois qui, dans le cas d'une action, auraient jeté tout alentour l'épouvante et la mort. Ce résultat fut accueilli avec une sorte de surprise mêlée d'enthousiasme. Le boulet de canon dont l'efficacité avait été mise en doute contre les batteries de fer flottantes venait de reconquérir toute sa valeur comme puissance de destruction. Il était maintenant démontré qu'il n'y a plus de vaisseau de guerre invulnérable, puisque la vie des hommes ne se trouvait point en sûreté derrière un abri de quatre pouces et demi de fer. La conclusion des lords de l'amirauté fut en effet qu'il fallait aviser à d'autres moyens de défense encore plus énergiques. Dans un temps où ce ne sont plus les hommes, mais les vaisseaux

qui se couvrent d'une armure de fer, il reste à protéger cette armure elle-même par un nouveau système de construction contre les coups du canon Witworth (1).

Ce n'est pas tout que de fondre ou de *construire* les pièces de campagne, il faut les monter. Cette seconde partie du travail revient dans l'arsenal au *royal carriage department*. Là se fabriquent, outre les affûts de canon, les caissons, les chariots pour transporter les blessés. Qu'on se figure une suite d'ateliers, grands comme des églises, avec un monde de machines. Ici ce n'est plus tant le fer qui est le patient, c'est le bois. Une des forces de ce département réside dans les moulins à scie, *saw-mills*. Il y en a de tous les modèles, de toutes les grandeurs, depuis le ruban d'acier qui exécute les ouvrages les plus délicats et découpe le bois comme une dentelle jusqu'aux scies circulaires dont les dents pointues, recourbées, terribles, mâchent un tronc d'arbre et le dépècent avec un cri de rage. L'une de ces scies mérite surtout d'arrêter notre attention. Quelques marches m'avaient conduit à une plate-forme en planches qu'on pourrait comparer à la scène d'un théâtre : cette scène était vide. Mon guide me fit signe d'attendre et me dit à demi-voix : « Elle va venir. — Qui elle? » Pour toute réponse, un énorme tronc d'arbre fut jeté en long sur la plate-forme. Un homme tourna un instrument de fer, puis je vis sortir d'une rainure pratiquée dans le plancher un disque d'acier armé d'un cercle de dents qui se découvraient une à une à mesure que le disque sortait de terre. Cette roue de métal s'avança, fondit sur la pièce de bois, la traversa et la coupa en deux sans ralentir sa marche, puis son œuvre faite, ainsi qu'un monstre qui vient de dévorer une proie, rentra sans remords dans sa tanière. Quand la scie eut disparu, je demandai à visiter l'antre dans lequel elle s'était cachée. Je descendis un escalier assez profond, et là je retrouvai dans l'obscurité cette chose à dents de requin, encore tiède des suites du massacre, et qui, même dans le calme, semblait animée comme d'un sentiment de haine.

L'assemblage de ces machines a quelque chose d'effrayant et de merveilleux. A première vue, l'homme se sent humilié devant ces créations de l'industrie, dont les forces supérieures insultent à sa

(1) Si je suis bien informé, le comité de l'artillerie n'est pas favorable à cette arme. Il se peut que, par de nouvelles études, M. Witworth, qui est un homme de patience et d'énergie, affranchisse son canon des défauts qu'on lui reproche. D'un autre côté, le vœu des officiers d'artillerie anglais que j'ai consultés est qu'il surgisse un troisième inventeur assez habile pour combiner les avantages du canon Armstrong avec ceux du canon Witworth, et pour tirer parti des deux systèmes en les simplifiant. Après tout, le champ est ouvert, et l'état n'épargne aucun sacrifice pour favoriser les améliorations en ce qui touche les armes à feu. Depuis 1852, il a été donné ou remboursé aux particuliers qui avaient fait des expériences d'artillerie la somme considérable de 72,769 livres sterling.

faiblesse : ainsi que l'alchimiste du poème allemand, il tremble devant les êtres de fer et de bronze auxquels il a pour ainsi dire donné la vie; mais comme après tout ces monstres travaillent sous sa main, il ne voit bientôt plus en eux que des auxiliaires et des conquêtes de son génie. Un trait du caractère national est d'ailleurs l'amour des ouvriers anglais pour les machines. Ils en parlent comme l'Arabe parle de son cheval, avec une sorte d'orgueil et d'admiration. Avec quel soin délicat, quelle coquetterie de mère ils font la toilette de ces scies, de ces tours et de ces autres outils vivans dont les morsures laissent une profonde empreinte sur tout ce qu'elles attaquent! L'un d'eux, auquel un instrument à raboter, mû par la force de la vapeur, avait enlevé deux doigts, me disait en flattant du regard sa machine : « Elle a quelquefois des momens de mauvaise humeur, mais il faut lui pardonner, elle est si belle! » Le mouvement se fait ici sans la main de l'homme : je ne parle pas seulement du mouvement mécanique, mais encore de certaines actions qui semblent impliquer une volonté. J'ai vu, par exemple, des pièces de bois travaillées passer d'un ouvrier à un autre ouvrier sur des bandes de cuir voyageuses. Puisqu'il s'agit surtout de voitures et de caissons dans ce département de l'arsenal, une partie de la machinerie est naturellement employée à faire des roues, qui sortent par milliers. Dans cet ordre de travaux, c'est encore la matière qui dompte et façonne la matière. Le bois en passe par tout ce que veulent les machines, et en cela du moins il a une excuse, puisque le fer, le cuivre et les autres métaux ne résistent pas mieux que lui. Quand les diverses parties de la roue sont construites, il s'agit de les joindre ensemble : c'est l'affaire d'un instrument qui étonne par la force du mécanisme. On demeure comme effrayé à la vue de six béliers ou blocs de fer qui s'avancent pour relier les pièces détachées : le bois gémit sous cette pression (j'emprunte les termes d'un ouvrier) avec des cris de femmes serrées dans la foule; mais le tyran tient bon et ne lâche sa victime que lorsqu'il lui a imprimé un caractère d'unité (1).

La troisième division de l'arsenal, le *royal laboratory*, est consacrée à la préparation de tous les projectiles dont on se sert maintenant à la guerre. Il n'y a pas, je crois, d'étranger qui ne soit saisi et plongé dans une sorte de stupéfaction muette en entrant par la grande porte du laboratoire. Aussi loin que ses regards peuvent at-

(1) On peut se faire une idée de la masse de travaux qui s'accomplissent chaque mois dans le *carriage department* par la statistique des agens mécaniques. Il y a vingt-deux machines à vapeur dont la force nominale est de 245 chevaux, mais qui peuvent être portées à la force de 3 ou 400 chevaux, trois marteaux à vapeur, seize chaudières égales à la puissance de 475 chevaux et quatre mille deux cent soixante-cinq pieds de barres de fer qui tournent (*shaftings*) et communiquent le mouvement à trois cents machines. Le nombre des ouvriers employés dans ce seul département est de deux mille deux cents.

teindre, au-dessus, au-dessous, autour de lui il ne voit que fer, il n'entend à ses oreilles que le bruit du fer, il ne rêve que fer et acier. Ébloui, étourdi, il se croit transporté dans un monde où c'est la nature inanimée qui agit et fait le travail d'un million de bras (1). Il y a bien dans cette salle six ou sept cents ouvriers; mais si c'est là qu'est l'intelligence, ce n'est point là qu'est la force. La force réside dans les machines, et il n'y a point d'ateliers au monde où l'on rencontrerait un tel assemblage d'instrumens automatiques. Le *laboratoire* est une immense construction dont la carcasse en fer se trouve recouverte de distance en distance par une toiture de verre et de bois. Les milliers de roues qui tournent, les bandes de cuir qui transmettent la vie aux cylindres, le mouvement des mains et des machines, la variété des produits qu'on voit naître comme par enchantement, tout exalte et attriste en même temps le spectateur. N'a-t-il pas en effet devant les yeux les progrès de la science et de l'industrie appliqués à l'art d'exterminer les hommes? Mais comme après tout il faut que la guerre éclate à certains momens de l'histoire dans l'intérêt même de la civilisation, on ne saurait blâmer les peuples qui emploient les loisirs de la paix à perfectionner le matériel dont dépend souvent le sort des armées.

Les projectiles et les munitions de guerre qui se préparent à Woolwich se fabriquent aussi dans les autres états de l'Europe; je ne m'y arrêterai donc point. Je tiens seulement à donner une idée de la puissance mécanique inhérente à l'arsenal anglais. Sous le rapport de la fécondité unie à la perfection du travail, je ne saurais passer indifférent devant le groupe des machines qui font les balles Minié. Chacune de ces machines automatiques coupe sept mille balles par heure, et comme il y en a quatre, elles donnent trois cent mille balles Minié par jour; mais de telles ouvrières n'ayant pas besoin de se reposer, on peut doubler la production en les faisant travailler pendant la nuit (2). On appréciera encore mieux les services rendus par ces créatures mécaniques de l'industrie, en comparant leur action au travail de la main de l'homme. Quatre ouvriers, avec une grande dépense de combustible pour tenir sans cesse le plomb à l'état liquide, ne peuvent faire plus de six cents balles par jour, c'est-à-dire mille de moins que chaque machine n'en produit en une heure.

(1) Entrez dans une chambre voisine du laboratoire, et vous découvrirez l'âme matérielle de tout ce mouvement : deux admirables machines à vapeur qui donnent la vie à des barres de fer dont l'étendue a été estimée à six milles anglais!

(2) Le plomb destiné à faire les balles entre bouillant dans une sorte de pompe hydraulique, *cylinder pressor*, d'où il sort sous une forme solide, celle d'une corde. Cette corde de plomb s'enroule autour d'une poulie. Cette poulie est fixée à la machine, qui, à l'aide de deux doigts de fer, saisit à chaque mouvement un morceau de la corde, lequel tombe coupé, modelé en balles dans une boîte. Ces machines portent le nom de J. Anderson (1852-1854).

Un Anglais de mes amis, grand statisticien, calcula que, durant les dix minutes que nous avions passées devant ces machines, la mort d'une douzaine d'hommes en temps de guerre aurait été signée, et il comptait seulement une balle mortelle sur cinq cents! La même activité, avec encore plus de précision et de délicatesse, se retrouve dans une autre famille d'instrumens : je parle des automates qui coupent les capsules. Animées d'une sorte d'appétit pour le cuivre, ces dernières machines mordent à l'emporte-pièce les fines plaques de métal qu'on leur sert et les déchirent avec une avidité incroyable. Non contentes de couper, elles donnent une forme parfaite au morceau qu'elles ont enlevé. L'une de ces machines (elle porte le nom de l'inventeur, John Abraham), petite, mais douée d'une énergie extraordinaire, fait à elle seule quatorze cents capsules par minute, plus d'un million par jour (1).

Les cartouches, ou du moins le gros papier qui leur sert d'enveloppe, se fabriquent également au moyen d'un procédé ingénieux. Il y a dans le *paper manufactory* un instrument en bois armé de doigts, et chacun de ces doigts est pour ainsi dire ganté d'un feutre de laine. On plonge l'instrument dans les cuves, où la pâte du papier s'attache autour du gant, prenant ainsi une forme circulaire, avec une seule ouverture à l'un des deux bouts pour recevoir la poudre. La cartouche est faite, il ne reste plus qu'à la remplir : c'est le travail des enfans. Je me trouvai dans une salle qui ressemblait à une école, et où cinq cents garçons de dix à douze ans étaient assis sur des bancs le long d'immenses tables. Pour stimuler le zèle et l'activité de cette jeunesse, on place devant chaque petit ouvrier le chiffre des cartouches qu'il a remplies durant la dernière semaine. Quoique cette branche de travail manuel n'ait rien du merveilleux des machines, elle intéresse le moraliste. Toutes ces jeunes mains occupées se trouvent en partie soustraites aux tentations du besoin. Il n'y a point de fléaux sans compensation : si la guerre fait des veuves et des orphelins, elle donne du moins du travail à des adolescens qui sans cela iraient peut-être chercher sur les grands chemins le pain amer de l'aumône.

Il y a dans l'arsenal un endroit retiré, séparé du reste des tra-

(1) L'inventeur de ces capsules et de la platine destinée à les recevoir dans les armes à feu, *percussion lock*, est le révérend docteur A. Forsyth, pasteur protestant de Belhelvil, près d'Aberdeen. Je ferai remarquer en passant qu'un grand nombre de découvertes qui ont fait révolution dans l'art de la guerre ont été introduites (et après tout ce sont des bienfaits à un certain point de vue) par des ministres de paix. Le révérend Forsyth avait demandé pour récompense le prix de la poudre à canon que le gouvernement anglais épargnerait durant deux années en adoptant le nouveau système. On avait accepté cette proposition; mais un changement de ministère fit perdre de vue l'exécution de la promesse. Le révérend Forsyth obtint, non sans peine, de rentrer dans ses déboursés, et retourna dans son presbytère, un peu triste et désenchanté.

vaux par un canal qui communique avec la Tamise, entouré d'arbres, isolé des autres bâtimens par des terrains vagues et recouverts d'un peu de verdure : là réside le silence, un silence qui contraste avec le bruit des marteaux sur les enclumes, le hurlement des machines, le cliquetis du fer contre le fer, dont le visiteur était étourdi dans les autres ateliers. C'est l'*east-laboratory*. Les ouvriers admis dans ce chantier de travail quittent leurs habillemens de ville qu'ils suspendent dans un vestiaire et revêtent un costume de sûreté, *savety dress of the war department*. Les rares étrangers eux-mêmes qui franchissent la limite de ces lieux interdits laissent leurs bottes à l'entrée pour chausser des pantoufles de cuir. Ces précautions et le style des bâtimens (1) nous avertissent que nous sommes dans le quartier-général du danger. De là sortent ces fusées connues sous le nom de *rockets*, qui ont été l'objet d'études et de perfectionnemens, même depuis la dernière guerre de Crimée, où elles avaient pourtant si bien réussi, que tous les gouvernemens chrétiens (j'excepte donc la Turquie) cherchèrent à pénétrer le secret de la fabrication anglaise. Les bombes ont également beaucoup exercé dans ces derniers temps la science des ingénieurs britanniques, aussi bien pour fixer à la minute le moment de l'explosion que pour les remplir d'un matériel formidable. L'histoire de ces projectiles est curieuse à suivre depuis le moment où les bombes sortent de la fonderie, *shell foundry*, jusqu'à celui où elles se trouvent percées et chargées par des moyens mécaniques de tout le luxe de destruction qu'a inventé le génie de la guerre. Vous voyez des hommes aussi noirs que des démons porter dans des seaux le métal liquide, qu'ils versent comme de l'eau dans les moules. La bombe passe ensuite de main en main, de machine en machine, jusqu'à ce qu'elle ait reçu et caché dans ses flancs le mystère de mort qui doit être révélé par la bouche de l'obusier (2). Il y en a de toutes les grosseurs et selon différens systèmes. L'une des bombes les plus terribles, et qui appartient bien à l'arsenal de Woolwich, est le *diaphram shrap-*

(1) Ce sont des maisons isolées les unes des autres, solides et fortifiées quelquefois par une traverse de brique qui, dans le cas d'explosion, agirait comme un frein pour réprimer l'ébranlement. Il n'y a point eu jusqu'ici d'accidens graves à déplorer; mais cela tient à la prudence avec laquelle on traite les agens de destruction, toujours prêts à se retourner contre la main qui les prépare.

(2) Un fait qui s'est passé il y a deux ans, presque sous mes yeux, donnera une idée de la force de ces moyens de destruction. De vieilles bombes vides et depuis longtemps jetées au rebut avaient été remises entre les mains d'un groupe d'ouvriers pour les casser. Il se trouva par malheur qu'une d'elles était encore pleine; touchée par le marteau, elle éclata, blessa grièvement à la tête l'ouvrier qui l'avait frappée et renversa l'un de ses camarades. Je n'ai pas vu l'explosion, mais j'ai vu la figure ensanglantée d'un des deux hommes. « On peut juger par la méchanceté de cette bombe morte, me disait-il, de ce que peuvent les bombes vivantes et propres au service. »

nel shell, perfectionnée par le colonel Boxer (1). Sur un champ de bataille, elle éclate au moment voulu, jetant autour d'elle une pluie de balles, et produit dans l'armée ennemie, me disait un vieux soldat anglais, l'effet d'une charge de petit plomb dans une volée d'oiseaux. Quelques-unes des préparations relatives aux bombes sont environnées de mystère. Avec les lumières et les moyens d'analyse dont dispose aujourd'hui la science, je ne crois pas beaucoup à la durée des arcanes de guerre; mais je serais plutôt porté à croire que le secret, si secret il y a, consiste surtout dans l'habileté des ouvriers, qui défie la concurrence des mains étrangères. Une fois sortis des ateliers, les messagers de mort, bombes, fusées et autres projectiles inflammables, sont chargés sur des bateaux recouverts et construits en forme de gondole, qui les transportent dans les magasins. La vue de ces convois sur l'eau sombre et dormante du canal a quelque chose de lugubre.

Tel est l'aspect général de l'arsenal de Woolwich. Je passe sous silence bien d'autres branches de travaux qui occupent néanmoins une place considérable. Ce qui frappe surtout le visiteur, c'est la vie, le mouvement qui bourdonnent dans cette grande ruche où se distillent le fer, l'airain et les compositions chimiques dont s'est emparé l'art de la guerre. Les transports se font soit sur des routes pavées, soit sur des rubans de fer, au moyen de chevaux et de grandes mules qui ont été ramenées de Crimée. Rien n'égale l'entêtement de ces derniers animaux, si ce n'est leur force et leur ardeur à l'ouvrage. Ils sont conduits par des soldats de l'artillerie, qui prétendent que les mules ordinaires sont auprès de celles-ci des bêtes dociles et traitables. Il est curieux de voir les travailleurs de l'arsenal manier et charger les boulets, ces pommes tombées de l'arbre de la science du bien et du mal, selon l'expression d'un ouvrier. On dirait, tant ils sont entassés, empilés les uns sur les autres par milliers, que la Grande-Bretagne soutient un siége contre l'Europe entière. Dans la dernière guerre, 10,500 bombes sont sorties en vingt-quatre heures de la main des machines.

L'arsenal de Woolwich emploie en temps ordinaire de huit à dix mille ouvriers. Selon l'habitude de toutes les fabriques anglaises, ils sont payés à la fin de chaque semaine. La paie est encore une scène qui ne manque point d'intérêt. Une comptabilité si étendue exige un mécanisme qui se distingue par l'ordre et la rapidité. A cause du grand nombre d'ouvriers, le paiement commence le vendredi à une heure et se termine le samedi à deux heures de l'après-

(1) Une des améliorations consiste à séparer la poudre des balles dans l'intérieur de la bombe. On arrive ainsi à calculer plus sûrement le moment de l'explosion. D'autres perfectionnemens ont été introduits dans les compositions chimiques et les matières explosibles par M. Tozer, un des intendans de l'arsenal.

midi. Tous les hommes se rassemblent à leur tour, c'est-à-dire par série de lettres et de numéros, devant un bureau construit en bois et situé au milieu d'une cour (*ticket office*). Aussitôt que le numéro de la série est proclamé, les hommes se forment sur une ligne et entrent un à un dans le bureau, où ils montrent un billet (*ticket*) qui leur a été délivré la veille par le contre-maître. Leur argent est tout prêt et déposé sur une sorte de plateau avec le numéro au-dessus. Un employé appelle le numéro, un autre employé prend l'argent et le remet à chaque ouvrier qui passe. On ne peut suivre sans intérêt l'application d'un système si simple et si expéditif, quand on réfléchit surtout à la grande diversité des salaires. Les adolescens reçoivent de 4 à 11 shillings 8 pence par semaine, les hommes de 14 à 42 shillings. J'en excepte les contre-maîtres, qui gagnent une somme plus considérable, — 3 et 4 livres. Le gouvernement n'épargne point les sacrifices et offre certains avantages pour s'attacher, comme on dit ici, les meilleures mains. Après trois années de service, les ouvriers de l'arsenal sont payés durant un mois de maladie. S'ils reçoivent une blessure en travaillant dans les ateliers, leur solde est maintenue jusqu'à ce qu'ils soient rétablis. S'ils perdent un membre au service de l'établissement, ils ne sont jamais renvoyés que dans le cas extrême de mauvaise conduite. Après vingt années, les ouvriers qui n'ont point quitté l'arsenal ont droit à une pension. Ces avantages pécuniaires ne sont pas les seuls que présente l'état : les directeurs de l'arsenal, hommes de cœur et d'intelligence, se sont occupés du moral des ouvriers. Il existe une école dans laquelle les jeunes gens peuvent étudier huit heures par semaine, sans rien perdre du salaire attaché à leurs travaux, et quelques-uns d'entre ceux qui suivent ces classes ont fait des progrès remarquables en mathématiques. On y donne aussi de temps en temps dans la soirée des leçons (*lectures*) sur différens sujets. La bibliothèque est ouverte à tous les ouvriers; il en est qui paient 4 ou 6 pence (1) par mois pour emporter les livres chez eux. L'arsenal fournit aussi du travail aux jeunes filles. Ces dernières reçoivent environ 12 shillings par semaine : c'est peu; mais l'établissement leur sert chaque jour un dîner composé de soupe, de viande, de pommes de terre et de pain pour la somme modique de 15 centimes (3 demi-penny). Il y a un boucher attaché à l'arsenal tout exprès pour ce service. Un tragique événement donna, il y a deux ou trois ans, la preuve des bons sentimens qui règnent entre les maîtres et les ouvriers. L'un des officiers civils de l'arsenal avait péri victime de la frayeur de son cheval, qui s'était emporté. Je n'ai jamais vu de plus royales funérailles : je ne parle point de la pompe

(1) 4 pence pour les ouvriers, *labourers*, et 6 pour les artisans.

du cortége, des canons, ni de tout l'appareil du deuil militaire; je parle de l'émotion vraie et profonde qui glaçait la foule à la suite du char funèbre. Un monument s'éleva dans l'humble cimetière de Plumstead avec cette inscription : « Érigé par les souscriptions volontaires des ouvriers de l'arsenal. »

Ces ouvriers habitent autour des murs de l'établissement de petites maisons qu'ils louent 6 ou 8 shillings par semaine. L'horreur des Anglais pour le casernement est tel qu'ils méprisent les avantages pécuniaires attachés peut-être à la réunion de plusieurs locataires dans le même bâtiment. Le sentiment du moi, qui constitue un des traits prononcés du caractère national, a exercé une forte influence sur tout le système d'architecture. Le pauvre veut être chez lui tout aussi bien que le riche. Il y a donc pour chaque classe d'ouvriers des *cottages* bâtis en brique, élevés de deux étages, avec un très petit jardin sur le devant appelé *front garden*, et un autre jardin plus grand sur le derrière, où l'on cultive quelques légumes, où souvent même on élève un cochon et des poules. Plumstead et Woolwich étant en quelque sorte entés sur l'arsenal et sur le *dock-yard*, le village et la ville ont suivi les développemens de ces deux grands chantiers de travail. Chaque jour des rues naissent comme par enchantement, et des maisons, toutes à peu près sur le même modèle, sortent de terre presque à vue d'œil au milieu d'anciens prés qui s'effacent. Le samedi, après deux heures, un air de fête se répand à travers la ville. L'ouvrier qui a reçu le gain de sa semaine et qui jouit d'un *half holyday* (demi-jour de congé qui lui est payé) va faire avec sa femme et ses enfans les provisions pour le dimanche. C'est plus qu'un marché, c'est une foire. Des marchands de toute sorte, des charlatans qui vendent des poudres infaillibles pour guérir de toutes les maladies, de comiques *cheap jacks* arrêtent la foule, qui se presse dans toute la longueur des rues. A minuit commence le grand jour du repos. On ignore trop en France l'heureuse influence qu'exerce parmi les ouvriers anglais l'observation du dimanche (j'écarte le point de vue religieux) sur la vie de famille. L'homme qui durant toute la semaine a été absent de chez lui se retrouve ce jour-là dans son royaume intérieur, au milieu de sa femme et de ses enfans, qu'il aime à voir beaux et bien parés. Après une semaine de fatigues, il se repose par le cœur. Un des grands principes de la religion protestante est le *crescite et multiplicamini :* il suffit de jeter les yeux sur l'essaim de têtes blondes qui bourdonne autour des maisons de Plumstead pour voir à quel point le précepte divin est observé dans la Grande-Bretagne par la classe ouvrière. La population de l'arsenal ne se distingue guère du personnel des autres fabriques que par un caractère d'aisance et de

sécurité. Un intendant me faisait pourtant remarquer avec un certain tact physiologique l'influence taciturne qu'exercent les grands ateliers sur certains corps d'état. Au milieu du bruit assourdissant des machines qui couvrent et défient la voix humaine, les ouvriers mécaniciens finissent par se résigner au silence, et peu à peu en contractent l'habitude.

Une question s'est élevée dans ces derniers temps : l'arsenal est-il réellement bien placé à Woolwich? Lorsque le vieux Schalch avait désigné du doigt au gouvernement anglais la *warren* comme l'emplacement le plus favorable, il n'avait en vue que la présence de la Tamise, la proximité de Londres, et d'autres avantages topographiques. De son temps, il était juste de s'arrêter à ces considérations. La Grande-Bretagne se croyait alors suffisamment protégée contre le dehors par sa flotte, par la mer et une ceinture d'âpres côtes bordées d'écueils et de tempêtes. Aujourd'hui les conditions sont changées : la vapeur, introduite dans l'art de la navigation, et d'autres causes encore ont ébranlé l'antique confiance que plaçait l'Angleterre dans ses forces maritimes et dans sa position géographique. En cas de guerre, un riche dépôt d'armes et de munitions comme l'arsenal de Woolwich ne manquerait point de tenter l'ardeur et les convoitises d'une armée d'invasion. Envisagée à ce point de vue, la situation de Woolwich cesse d'être irréprochable. Assise dans le Kent, et à une distance après tout peu considérable de l'embouchure de la Tamise, cette ville peut être aisément atteinte par l'ennemi. Dans ce cas, la perte d'immenses ressources ou même une simple suspension de travaux entraînerait pour le royaume-uni des conséquences que les Anglais n'envisagent point sans terreur. Pour conjurer des chances si désastreuses, on a parlé, il y a quelques mois, de transporter l'arsenal dans le nord de l'Angleterre. Ce projet coûteux a été abandonné, mais pourtant l'émotion du pays n'a fait, depuis ce temps-là, que s'accroître à l'idée d'une armée ennemie qui pourrait toucher un jour le sol de l'île inviolée, et mettre la main sur le palladium des armées anglaises. Il fallait aviser. Au mois de juin 1860, une commission a été nommée par le ministre de la guerre pour examiner l'état des moyens de défense nationale. La commission a répondu que le territoire n'était point suffisamment protégé contre une descente, ni contre les progrès d'une armée ennemie débarquée dans le pays. L'attention des généraux et des ingénieurs s'était portée spécialement sur les ports de mer, l'embouchure de la Tamise, le *dock-yard* et l'arsenal de Woolwich. La commission proposa donc au gouvernement anglais de construire des forts détachés pour couvrir les points les plus menacés à cause de l'importance qu'on leur assigne dans le sys-

tème stratégique. Le projet de dépense pour l'achat des terrains, l'érection des ouvrages de défense, l'armement des fortifications et la construction des casernes à l'épreuve de la bombe, touchait à la somme énorme de plus de 11,850,000 livres sterling. Cette somme, réduite depuis à 9 millions, n'a effrayé ni le pays ni le parlement, qui vient déjà de voter les premiers subsides. L'état, non content de mettre l'arsenal à l'abri d'un coup de main, en couronnant de fortifications les hauteurs de Shooter's-Hill, est décidé à établir un ou deux autres dépôts, pour diviser les provisions et le matériel de guerre qui se trouvent aujourd'hui concentrés à Woolwich. Ces demandes de fonds sont en ce moment populaires dans la Grande-Bretagne. Les moins alarmés estiment qu'aucun sacrifice ne doit être épargné pour guérir une grande nation du mal de la peur, surtout quand cette peur a pour objet le fantôme de l'invasion étrangère. Un membre du parti de la paix qui avait voté sur cette question avec la majorité de la chambre des communes expliquait naguère ses motifs dans un salon de Londres. « Je regrette, disait-il, que tant de travail, de lumières et d'argent se dépensent ici pour défendre le pays contre des maux peut-être imaginaires; mais, comme après tout l'esprit de conquête peut ne point être éteint dans le cœur de tous les peuples civilisés, j'apprécie les craintes de ma nation, et je cherche un moyen de les combattre. Ce dont le commerce anglais a le plus besoin, c'est de sécurité; je regarde donc les préparatifs militaires, si coûteux qu'ils soient, comme le meilleur remède à des paniques encore plus désastreuses pour les intérêts matériels que la guerre elle-même. »

La prospérité de l'arsenal de Woolwich, comme grande fabrique d'armes, est de date beaucoup plus récente qu'on ne l'imaginerait en voyant l'étendue et la multiplicité des travaux. Il y a quelques années, le gouvernement anglais se procurait une grande partie de son matériel de guerre au moyen de contrats passés avec des particuliers. Ici encore la campagne de Crimée et la dernière guerre des Indes ont exercé une heureuse influence. Le système des contrats est abandonné en principe, et l'état tend désormais à réunir sous sa main les diverses branches de fabrication qui étaient abandonnées à l'industrie privée. Il a trouvé à cette réforme deux avantages : économie et supériorité dans les produits (1). Il n'y a plus guère que la poudre à canon et les fusils qui ne sortent point des ateliers de l'arsenal. La seule fabrique de poudre que possède aujourd'hui le

(1) Autrefois l'état payait aux contractans une guinée par bombe; le même article de guerre se fabrique maintenant à l'arsenal pour à peu près 13 shillings. On peut, par ce seul fait, avoir une idée des bénéfices que le gouvernement anglais réalise en se faisant lui-même entrepreneur de travaux. Il fallait seulement, pour introduire de telles réformes, une administration qui ne reculât point devant les premières dépenses.

gouvernement est située à Waltham-Abbey, dans l'Essex. Là le visiteur se trouve au milieu d'un paysage du style le plus pacifique : des prairies où paissent tranquillement les bestiaux, des cours d'eau sur les bords desquels le vieil Isaac Walton, le patriarche anglais des pêcheurs à la ligne, aurait aimé à planter sa tente, des sentiers qui ondulent et se perdent dans les bois de saules et de sureaux; mais de temps en temps passent, comme des corbillards flottans, des bateaux chargés de charbon et de salpêtre qui rappellent l'idée de la guerre. Des hommes noirs comme des mineurs semblent porter la peine des sombres et dangereux travaux qui s'accomplissent dans le voisinage. Enfin le bruit d'une grande roue qui bat l'eau clapotante annonce que nous approchons d'un moulin à poudre, *gunpowder mill*. Je ne m'arrêterai point à décrire les procédés d'une fabrication que tout le monde connaît. Il me suffira de dire que la poudre anglaise jouit sur le continent d'une réputation méritée (1). Deux explosions, dont l'histoire a conservé la date (1780, 1811), ont jeté l'épouvante et causé de grands ravages dans les environs de Waltham-Abbey. Ces accidens tiennent en partie à l'indifférence que contractent peu à peu les hommes qui se trouvent en contact journalier avec les substances explosibles. Les ouvriers de Waltham-Abbey racontent à ce propos une anecdote assez curieuse. Un ouvrier qui appartenait à l'établissement revenait de dîner, et, en dépit des règlemens, fumait sa pipe. Comme il approchait d'un des bâtimens appelé *gloom-store* (sombres provisions), où la poudre était en train de sécher, il mit sa pipe dans la poche de son gilet, mais sans éteindre le tabac. Heureusement un camarade nommé Old Ben Wall s'aperçut que la poche de l'autre commençait à prendre feu. L'avertir de cette circonstance eût été dangereux, car l'imprudent était déjà sur le seuil du magasin à poudre et aurait pu perdre la tête. Old Ben Wall, qui était un homme remarquable par son sang-froid et son courage, appela l'ouvrier sur la plate-forme qui se trouvait à côté de la rivière, puis, d'un vigoureux coup de poing, l'envoya se débattre dans l'eau. Il sauva ainsi la vie d'un grand nombre de personnes.

La manufacture de fusils, *ordnance factory*, est située à Enfield, — environ à douze milles de Londres. A la descente du chemin de fer, le visiteur se trouve au milieu de prairies humides et plates, séparées les unes des autres par des fossés plus ou moins remplis d'eau. On arrive enfin à la fabrique, un groupe de bâtimens tristes et fumeux d'où sortent par semaine quinze cents carabines, *rifles*. Il faut suivre sur les lieux le travail des différentes pièces (au nom-

(1) Cette poudre revient à 40 livres sterling par tonne : 23 livres sterling de salpêtre, 6 livres sterling de soufre, 11 livres sterling de charbon.

bre de cinquante-six) qui composent le fusil à canon rayé pour se faire une idée des difficultés que rencontre cette industrie et de la manière vaillante dont les machines aplanissent tous les obstacles. J'avais cru longtemps que le fer et le cuivre étaient durs; c'est une illusion dont il faut revenir quand on a visité l'arsenal de Woolwich et la manufacture d'Enfield. L'établissement emploie de douze à quatorze cents ouvriers, hommes et garçons. C'est un spectacle intéressant que de voir cette population sortir des ateliers au son de la cloche et se répandre vers le milieu de la journée dans les dix ou douze *public houses* du voisinage. Ces cyclopes altérés n'ont point, on le pense bien, la sobriété des machines, qui travaillent sans boire ni manger. « Plût à Dieu, me disait l'un des ouvriers, que je fusse comme elles! » Une heure après, la même cloche qui a sonné le temps de la liberté sonne le temps du travail; les cabarets sont aussitôt déserts, et un silence particulier aux ouvriers anglais se répand sur toute cette foule, qui regagne l'entrée de la fabrique. Déjà en effet la vapeur siffle et s'impatiente, comme si elle avait hâte de répondre aux demandes d'armes qui se succèdent (1).

Les Anglais, on le voit, donnent depuis quelques années une attention particulière à la fabrication des armes et du matériel de guerre. Tout le monde reconnaît aujourd'hui l'importance de cette branche de l'art militaire dans un temps où les progrès de la science tendent de plus en plus à effacer les forces individuelles et à les remplacer par l'adresse des soldats, la puissance des manœuvres, la précision des machines fulminantes et l'énergie des projectiles. Cette activité des arsenaux anglais succède, il faut le dire, à une certaine négligence; au moment de la guerre de Crimée, l'épée de la Grande-Bretagne, de l'avis même des Anglais, s'était un peu rouillée dans le fourreau. Les causes de cette période de repos sont faciles à saisir. Durant le règne de Louis-Philippe, l'Angleterre avait cru aux assurances de paix que lui avait données le gouvernement français et que semblait fortifier l'état de l'Europe. Aucun nuage ne troublait l'horizon de la politique étrangère, et les Anglais profitèrent de cette trève pour accroître leur commerce, leur industrie et leurs relations extérieures. Pendant ces dix-huit années de sommeil militaire, nos voisins ont fait des pas de géant dans la voie des améliorations matérielles. Lisez les journaux et les écrits politiques de ce temps-là : il semblait, à les entendre, que les portes du temple de Janus fussent pour jamais fermées. Des événemens que je n'ai pas besoin de rappeler vinrent démentir ces illusions. L'Angleterre se trouva engagée un peu au dépourvu dans une guerre contre un

(1) La demande des fusils a été très considérable en 1860 à Enfield; il s'agissait d'armer cent trente mille volontaires.

puissant empire où elle fut heureuse de trouver de son côté la main de la France. Peu de temps après, ses possessions de l'Inde, qu'elle croyait assurées, se virent ébranlées par un soulèvement formidable. C'était assez pour rappeler son attention du côté de l'armée. L'état inquiet de l'Europe, le ton de la presse étrangère, certaines menaces et d'autres causes qu'on connaît achevèrent de réveiller d'un long engourdissement la sécurité des Anglais, retranchés jusqu'ici derrière la barrière de l'Océan. Aujourd'hui ils regardent la confiance comme un de ces abris de feuillage sous lesquels le voyageur peut bien se mettre à couvert durant une courte pluie d'automne, mais qui, une fois percés, font plus de mal que de bien à ceux qui les recherchent. Instruits par les changemens à vue de la politique extérieure, c'est désormais dans leurs armemens, dans leurs forts et leurs arsenaux qu'ils espèrent. Décidés à s'appuyer sur eux-mêmes, ils trouvent dans les immenses ressources de leurs finances le moyen de répondre à leurs propres craintes par des préparatifs militaires qui n'ont au fond rien d'alarmant pour l'Europe. Tout ce que veut la Grande-Bretagne en s'armant de pied en cap, c'est conquérir la paix : elle est chargée d'une prospérité trop grande, fruit du travail et d'une longue tranquillité, pour s'élancer légèrement et sans provocation dans une guerre.

On connaît maintenant l'état des écoles militaires et des arsenaux anglais. Cette étude nous prépare à entrer dans l'organisation de l'armée et dans le mouvement des volontaires. Ici s'ouvre un nouveau champ d'observations. C'est dans les casernes, les camps, les parcs et jusque sur les places publiques qu'il faudra désormais nous transporter pour acquérir une idée complète des forces de l'Angleterre. Il nous semble imprudent pour l'Europe de juger ces forces sur de vagues rapports qui atténuent ou exagèrent tour à tour le caractère des armemens. Quand je lis les journaux français, je crois, pour me servir d'une expression consacrée au-delà du détroit, que la Tamise est en feu; quand je lis les journaux anglais, je crois que c'est la Seine. Sans m'arrêter à ces bruits, je pense que les armemens et les réformes militaires du royaume-uni sont de nature à inspirer à l'Europe de sérieuses réflexions. Toute nation du continent, quelle qu'elle soit, qui voudrait se heurter à la Grande-Bretagne devra y regarder à deux fois. Avant tout, elle trouverait devant elle le vieux mur de bois de la vieille Angleterre qui a jusqu'ici couvert les côtes d'un boulevard impénétrable, — derrière les vaisseaux, des soldats qui s'accroissent et se réorganisent de jour en jour, — derrière ces soldats, le pays armé.

ALPHONSE ESQUIROS.

LE MARQUIS

DE VILLEMER

DERNIÈRE PARTIE.[1]

XXII.

Caroline avait raison de redouter les investigations de M. de Villemer auprès de sa sœur. Il était déjà retourné deux fois à Étampes, et, comprenant bien que la délicatesse lui interdisait tout ce qui aurait pu ressembler à un système d'interrogations, il se bornait à observer l'attitude et à commenter les réticences de Camille. Il pouvait dès lors se tenir pour assuré que Mme Heudebert connaissait la retraite de sa sœur, et que sa disparition ne lui causait point d'inquiétude réelle. Camille tenait en réserve la lettre où Caroline disait avoir trouvé un emploi hors de France, et elle ne la produisait pas. Elle voyait tant d'angoisse et de souffrance dans les traits déjà profondément altérés du marquis qu'elle n'osait porter ce dernier coup au bienfaiteur, au protecteur de ses enfans. Puis Mme Heudebert ne partageait pas tous les scrupules et ne comprenait pas toute la fierté de Caroline. Elle n'avait osé l'en blâmer, mais elle ne se fût pas fait un si grand crime d'affronter un peu le mécontentement de la marquise, et de devenir sa bru quand même. « Puisque les

(1) Voyez les livraisons du 15 juillet, du 1er et du 15 août, et du 1er septembre.

offres du marquis étaient si sérieuses, pensait-elle, puisque sa mère l'aime au point de n'oser le contrarier ouvertement, puisque enfin il est majeur et maître de sa fortune, je ne vois pas pourquoi Caroline n'eût pas employé son crédit sur la vieille dame, son esprit de persuasion et l'évidence de son propre mérite à lui faire doucement accepter la convenance de ce mariage... Allons! ma pauvre Caroline, avec toute sa vaillance et tout son dévouement, est trop romanesque, et elle va se tuer pour nous faire vivre, tandis qu'avec un peu de patience et d'habileté, elle pouvait être heureuse et nous rendre tous heureux. »

C'était là une autre théorie du bon sens que le lecteur pourra mettre en regard de celle de Peyraque et de Justine. Le lecteur est libre d'accorder la préférence à celui des deux raisonnemens qui lui semblera le meilleur; mais le narrateur est forcé d'avoir une opinion, et il avoue un peu de partialité pour Caroline.

Le marquis sentit que Mme Heudebert faisait des allusions timides à cette situation, et il vit qu'elle savait tout. Il se livra un peu plus qu'il n'avait fait encore, et Camille, encouragée, lui demanda avec assez de maladresse si, dans le cas où la marquise serait inexorable, il était bien décidé à offrir à Caroline de l'épouser. Elle semblait prête à trahir le secret de sa sœur, si le marquis engageait sa parole.

Le marquis répondit sans hésiter : — Si j'étais sûr d'être aimé, si le bonheur de Mlle de Saint-Geneix dépendait de mon courage, je saurais faire fléchir à tout prix les répugnances de ma mère; mais vous ne me donnez pas d'espoir! Donnez-m'en, et vous verrez!...

— Moi? dit Camille, interdite et confuse. — Elle hésita à répondre. Elle avait bien cru deviner le secret de Caroline; mais celle-ci s'en était toujours fièrement défendue, non par des mensonges, mais en ne se laissant pas interroger, et Mme Heudebert ne se sentait pas la hardiesse de la blesser profondément dans sa dignité en prenant sur elle-même de la compromettre. — Voilà ce que je ne sais pas plus que vous, reprit-elle. Caroline est une âme si forte, que je ne la pénètre pas toujours.

— Et cette âme est si forte en effet, dit le marquis, qu'elle n'accepterait jamais mon nom sans la véritable bénédiction de ma mère. Voilà ce que je sais encore mieux que vous. Ne me dites donc rien; c'est à moi seul d'agir. Je ne vous demande plus qu'une chose, c'est de me permettre de veiller sur votre existence et sur vos enfans jusqu'à nouvel ordre, et même,... oui, j'oserai vous dire cela! j'ai une crainte affreuse que Mlle de Saint-Geneix ne se trouve sans ressources, exposée à des privations qui me font frémir. Otez-moi cette amertume... Permettez-moi de vous laisser une somme que vous me

remettrez, si l'emploi n'en est pas nécessaire, mais que vous lui ferez passer au besoin comme venant de vous.

— Oh! cela est bien impossible, répondit Camille : elle devinerait, et ne me pardonnerait jamais d'avoir accepté!

— Je vois que vous la craignez beaucoup.

— Je la crains comme tout ce qu'on respecte.

— C'est donc comme moi! répondit le marquis en prenant congé. Je la crains au point de n'oser plus la chercher, et pourtant il faudra la retrouver ou mourir!

Le marquis eut peu après avec sa mère une explication assez vive. Bien qu'il la vît souffrante, triste, et regrettant Caroline cent fois plus qu'elle ne voulait l'avouer, bien qu'il se fût promis d'attendre un meilleur moment pour s'éclairer, l'explication arriva, malgré lui et malgré la marquise, par la fatalité des circonstances. La situation était trop tendue et ne pouvait plus se prolonger. Mme de Villemer avoua qu'elle avait conçu des préventions soudaines contre le caractère de Mlle de Saint-Geneix, et qu'au moment de tenir sa parole, elle lui avait fait sentir qu'elle en souffrait amèrement. Peu à peu, sur les questions ardentes du marquis, l'entretien s'anima, et Mme de Villemer, poussée à bout, laissa échapper la condamnation de Caroline. L'infortunée avait commis une faute, pardonnable aux yeux de la marquise en tant qu'amie et protectrice, mais qui lui rendait impossible la seule pensée d'en faire sa fille.

Devant le résultat de la calomnie, le marquis ne faiblit pas un instant. — C'est un mensonge infâme, s'écria-t-il hors de lui, un lâche mensonge, et vous avez pu y croire! Il a donc été bien habile et bien audacieux? Ma mère, vous allez me dire tout, car, moi, je ne suis pas disposé à me laisser tromper!

— Non, mon fils, je ne vous dirai plus rien, répondit Mme de Villemer avec fermeté, et toute parole que vous ajouterez à celles que vous venez de me dire, je la considérerai comme un manque d'affection et de respect.

La marquise resta donc impénétrable; elle avait donné sa parole à Léonie de ne pas la trahir, et d'ailleurs pour rien au monde elle n'eût voulu semer la discorde entre ses deux fils. Le duc lui avait dit si souvent devant Urbain que jamais il n'avait cherché ni obtenu un seul doux regard de Caroline! Ceci était, selon la marquise, un mensonge que le marquis ne pardonnerait jamais. Elle savait maintenant qu'il avait pris le duc pour confident, que celui-ci s'affectait de sa douleur et faisait faire des démarches à sa femme pour chercher Caroline dans tous les couvens de Paris. « Il ne parle pas, se disait la marquise; il ne détourne pas sa femme et son frère de cette extravagance, lorsqu'il devrait au moins confesser le passé au mar-

quis pour le guérir! Il serait donc trop tard pour risquer de pareils aveux, et je ne puis le faire sans exposer mes deux fils à s'égorger après s'être tant aimés. »

Caroline cependant écrivait à sa sœur :

« Tu t'effraies de me savoir dans un pays si accidenté, et tu me demandes ce qu'il a d'assez beau pour que l'on risque de s'y tuer à chaque pas. D'abord il n'y a vraiment aucun danger pour moi sous la conduite de mon bon Peyraque. Les chemins, qui seraient vraiment horribles et je crois impossibles pour des voitures comme celles que nous connaissons, se trouvent juste assez larges pour les petits chars du pays. D'ailleurs Peyraque est très prudent. Quand son œil ne lui dit pas bien au juste l'espace qu'il lui faut, il a pour s'en assurer un procédé qui m'a fait beaucoup rire la première fois que je le lui ai vu employer. Il me confie les rênes, met pied à terre, prend son fouet, sur le manche duquel la largeur exacte de sa voiture est marquée par une entaille, et, faisant quelques pas en avant, il va mesurer le passage entre le rocher et le précipice, quelquefois entre le précipice de droite et celui de gauche. Si le chemin a un centimètre de plus qu'il ne nous est nécessaire, il revient triomphant, et nous passons à fond de train. Si nous n'avons pas ce centimètre pour prendre nos ébats, il me fait descendre, et passe la voiture en tenant la bête par la bride. Quand nous rencontrons deux petits murs d'enclos bordant un sentier de piétons, nous mettons une roue sur chaque mur et le cheval dans le sentier. Je t'assure qu'on s'habitue si bien à tout cela, que je n'y pense plus. Les chevaux d'ici n'ont ni frayeurs, ni caprices; ils connaissent aussi bien que nous le danger, et il n'arrive pas plus d'accidens que dans la plaine. Je t'ai sans doute exagéré le péril de ces courses dans mes premières lettres; c'était de la vanité, ou un reste de peur dont je suis bien guérie, à présent que je la reconnais mal fondée.

« Quant à la beauté du Velay, je ne pourrais jamais te la décrire. Je n'imaginais pas qu'il y eût, au cœur de la France, des contrées si étranges et si imposantes. C'est encore plus beau que l'Auvergne, que j'ai traversée pour y arriver. La ville du Puy est dans une situation unique probablement; elle est perchée sur des laves qui semblent jaillir de son sein et faire partie de ses édifices. Ce sont des édifices de géans; mais ceux que les hommes ont assis aux flancs et parfois au sommet de ces pyramides de lave ont été vraiment inspirés par la grandeur et l'étrangeté du site.

« La cathédrale est d'un admirable style roman, de la même couleur que le rocher, un peu égayée seulement par des mosaïques blanches et bleues au fronton. Elle est placée de manière à paraître colossale, car on y arrive par une montagne de degrés à donner le

vertige. L'intérieur est sublime de force élégante et d'obscurité religieuse. Jamais je n'ai compris et pour ainsi dire senti la terreur du moyen âge comme sous ces piliers noirs et nus, sous ces coupoles chargées d'orage. Il faisait une tempête furieuse quand j'y suis entrée. Les éclairs traversaient de lueurs infernales les beaux vitraux qui sèment des pierreries sur les murs et sur les pavés. La foudre avait des roulemens qui semblaient partir du sanctuaire même. C'était Jéhovah dans toute sa colère;... mais cela ne m'effrayait pas. Le Dieu vrai que nous aimons aujourd'hui n'a point de menaces pour les faibles. Je l'ai prié là avec une confiance entière, et j'ai senti que je valais mieux après. Quant à ces beaux temples des âges rudes et farouches de la foi, on comprend qu'ils sont l'expression du grand mot *mystère*, dont il était défendu de soulever les voiles... Si M. de Villemer eût été là, il m'eût dit...

« Mais il n'est pas question de faire un cours d'histoire et de philosophie religieuse. Les pensées de M. de Villemer ne sont plus le livre où je m'instruisais du passé et qui me fera pressentir l'avenir.

« Tu vois que, grâce à l'envie que le bon Peyraque a de me montrer les merveilles du Velay, grâce aussi à ma capeline impénétrable, j'ai pu me risquer dans la ville et dans les faubourgs. La ville est partout pittoresque; c'est encore une ville du moyen âge, toute semée d'églises et de couvens. La cathédrale est flanquée d'un monde de constructions antiques, où, sous des arcades mystérieuses et dans les plis du rocher qui les porte, on voit des cloîtres, des jardins, des escaliers et des ombres muettes qui passent sous le voile et sous la soutane. Il règne par là un silence étrange et je ne sais quelle odeur du passé qui donne froid et peur, non pas de Dieu, source de toute confiance et de toute liberté d'âme, mais de tout ce qui, au nom de Dieu, rompt sans retour les liens et les devoirs de l'humanité. Dans notre couvent, je me souviens que la vie religieuse me paraissait riante : ici, elle est d'un sombre à faire trembler.

« De la cathédrale, on descend pendant une heure pour gagner le faubourg d'Aiguilhe, où se dresse un autre monument à la fois naturel et historique, qui est bien la plus étrange chose du monde. C'est un pain de sucre volcanique de trois cents pieds de haut, où l'on monte par un escalier tournant jusqu'à une chapelle byzantine nécessairement toute petite, mais charmante, et bâtie, dit-on, sur l'emplacement et avec les débris d'un temple de Diane.

« On raconte là une légende qui m'a frappée. Une jeune fille, une vierge chrétienne, poursuivie par un mécréant, s'est précipitée, pour lui échapper, du haut de la plate-forme : elle s'est relevée aussitôt; elle n'avait aucun mal. Le miracle fit grand bruit. On la déclara sainte. L'orgueil lui monta au cœur, elle promit de se pré-

cipiter de nouveau, pour montrer qu'elle disposait de la protection des anges; mais cette fois le ciel l'abandonna, et elle fut brisée comme une vaine idole...

« L'orgueil! oui, Dieu laisse les orgueilleux à eux-mêmes... Et sans lui que peuvent-ils?... Mais ne me dis pas que j'ai de l'orgueil... Non, ce n'est pas cela! Je ne veux rien prouver à personne. Je demande qu'on m'oublie et qu'on ne souffre point à cause de moi.

« Il y a auprès du Puy, et faisant partie de son magnifique paysage, un village que couronne aussi une de ces roches isolées, singulières, qui percent ici la terre à chaque pas. Cela s'appelle Espaly, et le rocher porte aussi des ruines de château féodal et des grottes celtiques. Une de ces grottes est habitée par un pauvre vieux ménage dont la misère est navrante. Les deux époux sont là dans la roche vive, avec un trou pour cheminée et pour fenêtre. La nuit, on bouche en hiver la porte avec de la paille, en été avec le jupon de la vieille femme. Un grabat sans draps et sans matelas, deux escabeaux, une petite lampe de fer, un rouet et deux ou trois pots de terre, voilà tout le mobilier.

« A deux pas de là, il y a pourtant une vaste et splendide maison de jésuites qu'on appelle le Paradis. Au bas du rocher coule un ruisseau qui charrie des pierres précieuses dans son sable. La vieille femme m'a vendu pour vingt sous une poignée de grenats, de saphirs et d'hyacinthes que je garde pour Lili. Les grains sont trop petits pour avoir aucune valeur, mais il doit y avoir un précieux gisement dans ces rochers. Les pères jésuites le découvriront peut-être; moi, je ne compte pas faire cette découverte : aussi faut-il que je songe à me procurer du travail. Peyraque a une idée dont il m'entretient depuis quelques jours, et qui lui est venue précisément à ce rocher d'Espaly; voici comment.

« Tout en me promenant sur ce rocher, je me suis prise d'amour pour un petit enfant qui jouait sur les genoux d'une belle villageoise, forte et riante. Cet enfant-là, vois-tu, je ne peux le comparer qu'à Charlot pour la sympathie qu'il inspire. Il ne lui ressemble pas, mais il a comme lui des chatteries et des caresses timides qui vous feraient volontiers son esclave. Comme je le faisais admirer à Peyraque, remarquant qu'il était tenu avec une grande propreté, que sa mère ne faisait pas de dentelle et paraissait uniquement occupée de lui, comme si elle eût compris qu'elle avait là un trésor, Peyraque m'a répondu : — Vous dites plus vrai que vous ne pensez. Cet enfant-là est un trésor pour la Roqueberte. Si vous lui demandez à qui il est, elle vous répondra que c'est l'enfant d'une sœur qu'elle a à Clermont; mais ce n'est pas vrai : le petit lui a été confié par un monsieur que personne ne connaît, et qui l'a payée pour le nourrir,

qui la paie encore pour en prendre grand soin, comme si c'était un fils de prince. Aussi vous voyez que cette femme est bien habillée et ne travaille pas. Elle était déjà à son aise. Son mari est gardien du château de Polignac, dont vous voyez là-bas la grande tour et toutes les ruines sur un rocher encore plus gros et plus haut que celui d'Espaly. C'est là qu'elle demeure, et si vous la rencontrez ici, c'est qu'à présent elle a tout à fait du bon temps pour se promener. La vraie mère du petit doit être morte, car on n'a jamais entendu parler d'elle; mais le père vient le voir, donner de l'argent, et recommander qu'on ne le laisse manquer de rien.

« Tu vois, chère sœur, qu'il y a là un roman. C'est peut-être un peu cela qui m'a attirée, puisque, selon toi, je suis si romanesque! Il est certain que ce petit garçon a quelque chose qui s'empare de l'imagination. Il n'est pas fort, et l'on dit qu'il n'avait que le souffle quand on l'a apporté au pays; mais il est très frais à présent, et la montagne lui convient si bien que le père, étant venu l'an dernier, à peu près à cette époque-ci, pour le remmener, s'est décidé à le laisser encore un an pour qu'il achève de se fortifier. Il a une figure d'ange rêveur, ce petit être, des yeux d'une expression qu'on n'a pas à cet âge-là, et des manières d'une grâce inouie.

« Peyraque, m'en voyant si coiffée, se gratta la tête d'un air profond, et reprit : — Eh bien! dites donc, puisque cela vous va, les petits enfans, pourquoi, au lieu de faire l'état de lire tout haut, qui doit bien vous fatiguer, ne chercheriez-vous pas un petit pensionnaire comme ça, que vous élèveriez chez votre sœur avec les autres enfans? Cela vous laisserait dans votre famille et dans vos habitudes.

— Tu oublies, mon bon Peyraque, que de longtemps peut-être je ne peux pas me montrer chez ma sœur.

— Eh bien! votre sœur viendrait demeurer par ici, ou bien, pendant un an ou deux, vous resteriez chez nous; ma femme vous aiderait à soigner l'enfant, et vous n'auriez que la peine de le surveiller et de l'instruire... Tenez! j'ai une idée sur celui-ci, moi, puisqu'il vous plaît tant, que vous en voilà comme affolée. Son père va venir le chercher un jour ou l'autre. Si je lui parlais de vous?

— Tu le connais donc?

— Je lui ai servi de conducteur une fois pour se promener vers la montagne dans ma carriole. Il paraît un très brave homme, mais trop jeune pour se charger d'élever lui-même un enfant de trois ans. Il faudra bien qu'il le confie à une femme, et il ne peut pas le laisser plus longtemps aux Roquebert, qui ne sont pas en état de lui enseigner ce qu'un petit monsieur comme lui doit savoir. Ce serait votre affaire à vous, et jamais le père ne rencontrera une si bonne mère pour son enfant. Espérez, espérez (ce qui signifie at-

tendez!). J'aurai l'œil sur Polignac, et dès qu'il arrivera, ce père, je saurai bien lui parler comme il faut.

« Je laisse le bon Peyraque nourrir ce projet, ainsi que Justine, mais je n'y crois pas, vu que le mystérieux personnage qu'on attend ici fera sur moi des questions auxquelles je ne veux pas que l'on réponde, à moins d'être bien sûre qu'il ne connaît de près ni de loin aucune des personnes auxquelles je veux cacher ma retraite. Et comment m'assurer de cela? L'idée de Peyraque n'en est pas moins par elle-même une bonne idée. Élever un enfant chez nous pendant quelques années me plairait infiniment mieux que d'entrer de nouveau dans une famille étrangère. Mieux me vaudrait une fille qu'un garçon, parce qu'on me la laisserait plus longtemps; mais il n'y aurait sans doute pas beaucoup de choix, car ces enfans de l'amour cachés par leurs parens ne sont pas faciles à découvrir. Et puis il faudrait que l'on eût toute confiance en moi, que l'on me connût bien. Mme d'Arglade, qui sait tous les secrets du monde, me trouverait cela; cependant je n'ai plus envie de m'adresser à elle: sans le vouloir, elle me porterait encore malheur. »

XXIII.

Quelques jours plus tard, Caroline écrivait de nouveau à sa sœur.

Polignac, 15 mai.

« Me voilà installée depuis cinq jours dans une des plus imposantes ruines de la féodalité, au faîte d'un de ces gros blocs de lave noire dont je t'ai parlé à propos du Puy et d'Espaly. Tu vas croire que ma position a changé et que mon rêve s'est réalisé. Non; je suis bien auprès du petit Didier, mais je me suis chargée moi-même de veiller sur lui, et ma sollicitude est tout à fait désintéressée, car le père ou le protecteur n'a point reparu. Voici ce qui est arrivé :

« J'avais envie de revoir l'enfant, un peu envie aussi de m'informer de ce qui le concerne, et enfin j'avais le désir de voir de près ce manoir de Polignac qui se présente de loin comme une ville de géans sur une roche d'enfer. C'est la plus forte citadelle du moyen âge dans le pays; c'était le nid de cette terrible race de vautours sous les ravages desquels tremblaient le Velay, le Forez et l'Auvergne. Les anciens seigneurs de Polignac ont laissé partout, dans ces provinces, des souvenirs et des traditions dignes des légendes de l'ogre et de Barbe-Bleue. Ces tyrans féodaux détroussaient les passans, pillaient les églises, massacraient les moines, enlevaient les femmes, mettaient le feu aux villages, et cela de père en fils pendant des siècles. Le marquis de Villemer a fait là-dessus un des plus remar-

quables chapitres de son livre, concluant que les descendans de cette famille, bien innocens, à coup sûr, des crimes de leurs ancêtres, semblaient avoir, par leurs mauvais destins, expié les triomphes de la barbarie.

« Leur citadelle était inexpugnable. Le rocher est taillé à pic de tous les côtés. Le village est groupé au-dessous, porté par la colline qui soutient le bloc de lave. C'est assez loin de Lantriac. Les ravins infranchissables rendent ici les distances sérieuses. Toutefois, étant partis de bonne heure, nous sommes arrivés mardi dernier vers midi, et notre petit cheval nous a portés jusqu'au pied de la poterne. Peyraque m'a laissée là pour s'occuper de la bête et pour voir d'autres bêtes, car il est en bonne renommée de science vétérinaire, et là où il paraît, la pratique accourt toujours.

« J'ai trouvé une petite fille de dix ans pour m'ouvrir la porte; mais quand j'ai demandé à voir la Roqueberte, l'enfant m'a répondu en pleurant que sa mère se mourait. J'ai couru à la partie du manoir encore debout et bien réparée qu'elle habite, et je l'ai trouvée en proie à une fièvre cérébrale. Le petit Didier jouait dans la chambre avec un autre enfant de cette pauvre femme, celui-ci très gai, ne comprenant rien, quoique plus âgé, tandis que Didier, demi-souriant, demi-pleurant, regardait du côté du lit d'un air étonné, avec autant d'inquiétude qu'en peut montrer un enfant de trois ans. Quand il m'a vue, il est venu à moi, et au lieu de faire le coquet pour m'embrasser, comme il avait fait la première fois, il s'est jeté après ma robe, en me tirant avec ses petites mains et en me disant *maman!* d'une voix si plaintive et si douce que tout mon cœur en a été bouleversé. Il m'avertissait, à coup sûr, de l'état incompréhensible de sa mère adoptive. Je me suis approchée du lit. La Roqueberte ne pouvait parler, elle ne reconnaissait personne. Son mari est arrivé au bout d'un instant, et a commencé à s'inquiéter, car elle n'était ainsi que depuis quelques heures. Je lui ai dit qu'il était temps d'envoyer chercher un médecin et une femme pour garder la sienne, ce qu'il a fait aussitôt, et comme je ne savais pas trop s'il n'y avait pas de la fièvre typhoïde, j'ai emmené les enfans hors de la chambre, en avertissant le mari du danger de les y laisser.

«Quand le médecin est arrivé au bout de deux heures, il m'a approuvée, disant que la maladie n'était pas encore bien déterminée, et qu'il fallait installer les enfans dans un autre bâtiment, ce que je me suis chargée de faire avec l'aide de Peyraque, car le mari perdait beaucoup la tête, ne songeait qu'à faire brûler des cierges dans l'église du village, et à marmotter des prières en latin qu'il ne comprenait pas, mais qui lui semblaient plus efficaces que les prescriptions du médecin.

« Quand il a été un peu calmé, il était déjà quatre heures, et il nous fallait repartir, Peyraque et moi, pour ne pas nous trouver la nuit dans le ravin de la Gâgne. Il n'y a pas de lune pour le moment, et l'orage menaçait de plus belle. Alors le pauvre Roquebert s'est pris à se lamenter, disant qu'il était perdu, si quelqu'un ne prenait soin des enfans, et surtout de l'*enfant*, désignant par là Didier, la poule aux œufs d'or du ménage. Il fallait à celui-là des soins particuliers; il n'était pas fort comme ceux du pays, et puis il était *curieux*, il voulait passer partout, et ces ruines sont un labyrinthe de précipices où il ne faut pas perdre de vue un seul instant un petit monsieur de cette humeur aventureuse. Il n'osait le confier à personne. L'argent que ce petit apportait dans son ménage lui avait fait des jaloux, il avait des ennemis; que sais-je? Bref, Peyraque me dit tout bas : — Tenez! votre bon cœur et ma bonne idée sont ici d'accord. Restez; je vois qu'il y a de quoi vous bien loger. Je reviendrai demain voir où la chose en est, et vous ramener si on n'a plus besoin de vous.

« J'avoue que je désirais cette décision; il me semblait que j'avais autant le devoir que le besoin de veiller sur l'enfant. Peyraque est revenu le lendemain, et comme j'ai vu que la Roqueberte, bien que hors de danger, ne pourrait se lever avant plusieurs jours, j'ai consenti à rester, et j'ai dit à Peyraque de ne venir me chercher qu'à la fin de la semaine.

« Je suis très bien ici, dans une vaste chambre qui est, je crois, une ancienne salle aux gardes que l'on a coupée en plusieurs pièces à l'usage des métayers. Les lits, très rustiques, sont propres, et je fais moi-même le ménage. J'ai les trois enfans à mes côtés à toute heure. La petite fait notre cuisine, que je dirige; je surveille les soins qu'il faut donner à la mère; je lave et j'habille Didier moi-même. Il est vêtu comme les autres, en petite blouse bleue, mais avec plus de soin, surtout depuis que je m'en mêle, et je m'attache à lui d'une manière qui m'effraie pour le moment où il faudra m'en séparer. Tu sais mes passions pour les enfans, c'est-à-dire pour certains enfans; celle-ci est une des mieux conditionnées. Charlot en serait jaloux comme un tigre. C'est que, vois-tu, ce Didier est certainement le fils d'une femme ou d'un homme de mérite. Il est de haute et fine race, moralement parlant; sa figure est d'une blancheur un peu mate avec de petites couleurs comme celle des roses de buissons. Il a des yeux bruns admirables de forme et d'expression, et une forêt de cheveux noirs demi-bouclés, fins comme de la soie. Ses menottes sont des chefs-d'œuvre, et il ne les salit jamais. Il ne gratte pas la terre, il ne touche à rien; sa vie se passe à regarder. Je suis sûre qu'il a des pensées au-dessus de son âge qu'il ne peut exprimer,

ou plutôt une suite de rêves charmans et divins qui ne se peuvent traduire dans les langues humaines, car il parle très couramment pour son âge en français et en patois. Il a pris l'accent du pays, mais il le rend très doux en grasseyant un peu. Il a les plus jolies raisons du monde pour faire tout ce qu'il veut, et ce qu'il veut, c'est d'être dehors, de grimper sur les ruines ou de se glisser dans les fentes; là, il s'assied et regarde les petites fleurs et surtout les insectes sans y toucher, mais en suivant tous leurs mouvemens et en ayant l'air de s'intéresser aux merveilles de la vie, tandis que les autres enfans ne songent qu'à écraser et à détruire.

« J'ai essayé de lui donner les premières notions de lecture, persuadée (peut-être contre l'avis du père) que plus on prend les enfans de bonne heure, plus on leur épargne le gros effort de l'attention, si pénible quand la force et l'activité sont plus développées. J'ai tâté son intelligence et sa curiosité; elles sont extraordinaires, et, avec notre merveilleuse méthode, qui a si bien réussi avec tes enfans, je suis sûre que je lui apprendrais à lire en un mois.

« Et puis cet enfant est tout âme, et sa volonté se fond dans une affection sans bornes. La nôtre va vraiment trop vite, et je me demande comment nous allons faire pour nous quitter.

« En outre, quoique ma Justine et mon Peyraque me manquent, je me plais beaucoup dans ces ruines grandioses, d'où l'on embrasse un des plus beaux sites de la terre, et d'où l'on plonge sur les abîmes, au-dessus de toute habitation. L'air est si pur que les pierres blanches mêlées aux débris de moellon de lave sont blanches comme au sortir de la carrière. Et puis l'intérieur de ce manoir immense est rempli de choses très curieuses.

« Il faut que tu saches que les Polignac ont la prétention de descendre d'Apollon ou de ses prêtres en droite ligne, et que la tradition consacre ici l'existence d'un temple de ce dieu, temple dont quelques débris subsisteraient encore. Moi, je crois qu'il n'y a pas à en douter et qu'il suffit de les voir. La question est de décider si les inscriptions et les sculptures ont été apportées pour décorer le manoir selon l'usage de la renaissance, ou si le manoir a été construit sur ces vestiges. Roquebert me dit que les savans du pays se disputent là-dessus depuis cinquante ans, et moi, je donne raison à ceux qui pensent que la margelle du puits était la bouche aux oracles du dieu. L'orifice de ce puits immense, auquel communique bizarrement un autre puits plus petit, était fermé par une tête colossale d'un grand style, et dont la bouche percée laissait passer, dit-on, la voix souterraine des pythies. Pourquoi non? Ceux qui disent que c'était seulement le mascaron d'une fontaine n'en sont pas plus sûrs. Cette tête a été mise à l'abri de la destruction dans le rez-de-chaussée

d'une tourelle avec un amas de boulets de pierre trouvés dans le puits. Je me suis amusée à en faire le dessin que je t'envoie dans cette lettre avec le portrait en pied de mon petit Didier, couché tout entier et endormi sur la tempe du dieu. Cela ne lui ressemble pas, mais le croquis te donne l'idée du bizarre et charmant tableau que j'ai eu sous les yeux pendant un quart d'heure.

« Au reste, je ne lis pas ici, je n'ai pas les huit ou dix volumes épars et la grosse vieille bible protestante de Peyraque. Je ne cherche plus à m'instruire et je n'y songe guère. Je raccommode les hardes de mon Didier en le suivant pas à pas; je rêve, je suis triste sans révolte et sans m'étonner davantage d'une situation que je dois subir, — et je me porte bien, c'est là l'important.

« Le bon Peyraque arrive et m'apporte ta lettre. Ah! ma sœur, ne faiblis pas, ou je suis désespérée! Tu dis qu'*il* est pâle et déjà malade, qu'il t'a fait tant de peine que tu as failli me trahir. Camille, si tu n'as pas la force de voir souffrir un homme courageux et si tu ne comprends pas que mon courage seul peut soutenir le sien, je partirai, j'irai plus loin, et tu ne sauras pas où je suis. Tiens-toi pour avertie que le jour où je verrai ici, sur le sable de mon île, la trace d'un pied étranger, je disparaîtrai si bien que... »

Caroline n'acheva pas d'écrire la phrase; Peyraque, qui venait de lui remettre la lettre de Mme Heudebert, rentra en lui disant : — Voilà le *monsieur* qui arrive.

— Qui? quoi? s'écria Caroline en se levant toute troublée; quel monsieur?

— Le père de l'enfant inconnu, M. Bernyer qu'il s'appelle.

— Tu sais donc son nom? Personne ici ne le savait ou ne voulait le dire.

— Ma foi, je ne suis pas bien curieux; mais il a jeté sa valise sur un banc à la porte de la Roqueberte, et moi, j'ai jeté les yeux dessus et j'ai lu.

— Bernyer! je ne connais pas cela, et je pourrais peut-être me laisser voir sans inconvénient.

— Mais certainement qu'il faut le voir, lui parler du petit,... c'est le moment.

Roquebert entra et mit à néant le projet de Peyraque. M. Bernyer demandait son fils; mais, selon sa coutume, il était entré dans une chambre à lui réservée, et ne voulait voir en ce moment aucune personne étrangère à la famille.

— C'est égal, ajouta Roquebert, je lui dirai comme vous avez eu soin de ma femme et du petit, et pour sûr il me remettra quelque chose de bon pour vous récompenser. D'ailleurs, moi, je le ferais de ma poche! Soyez tranquille là-dessus.

Il prit l'enfant dans ses bras et sortit en refermant la porte derrière lui, comme pour empêcher qu'un regard curieux ne le suivît dans le passage qui conduisait chez l'inconnu.

— Eh bien! partons, dit Caroline, dont les yeux se remplirent de larmes à l'idée qu'elle ne reverrait probablement jamais Didier.

— Mais non, reprit Peyraque, restons un peu pour voir ce que le monsieur pensera quand il saura que vous avez passé ici cinq jours pour garder son enfant.

— Eh! ne vois-tu pas, mon ami, que Roquebert se gardera bien de le lui dire? Il n'osera pas avouer que, pendant la maladie de sa femme, il n'a su confier l'enfant qu'à une étrangère. Et d'ailleurs n'est-il pas jaloux de le garder encore un an, ce qui serait bien possible? Nous laissera-t-il insinuer au père que chez nous il serait non-seulement encore mieux soigné, mais encore élevé comme il est en âge de l'être? Non, non. La Roqueberte elle-même, en dépit des soins que j'ai eus pour elle, dira que personne ne me connaît, que je ne suis peut-être qu'une aventurière, et en quêtant la reconnaissance et la confiance, nous aurons l'air d'intriguer pour recevoir quelques sous qu'on nous offre déjà.

— Mais quand nous refuserons, on verra bien qui nous sommes! Je suis connu, moi, et on sait bien que Samuel Peyraque n'a jamais menti ni tendu la main à personne.

— Cet étranger n'en sait rien du tout et ne se renseignera qu'auprès des Roquebert, puisqu'il ne connaît qu'eux. Partons donc vite, mon cher ami; je souffre de rester un instant de plus ici.

— C'est comme vous voudrez, dit Peyraque. Je n'ai pas dételé, et nous ferons reposer le cheval au Puy; mais c'est égal : si vous vouliez me croire, nous resterions ici pendant une ou deux heures. D'ici là, on se rencontrerait dans les cours, l'enfant vous chercherait et vous demanderait de lui-même, il vous aime déjà tant! Tenez! si le monsieur vous voyait seulement une minute, je suis sûr qu'il dirait: Voilà une personne qui n'est pas comme une autre; il faut que je lui parle. Quand il vous aurait parlé...

En causant ainsi, Peyraque suivait Caroline, qui, bien décidée à partir, avait rassemblé ses hardes et se dirigeait vers la porte du manoir. En passant devant le banc où la valise de l'inconnu était encore à côté de son caban de voyage, elle lut le nom que Peyraque lui avait fidèlement rapporté, mais en même temps elle fit un geste de surprise et se hâta de s'éloigner avec une émotion extraordinaire.

— Qu'est-ce qu'il y a donc? lui dit le bonhomme en prenant les rênes.

— Rien! une rêverie! répondit Caroline lorsqu'ils furent sortis de

l'enceinte. Je me suis imaginé reconnaître l'écriture de celui qui a tracé ce nom de Bernyer sur la valise.

— Bah! c'est écrit comme de l'imprimé.

— C'est vrai, je suis folle! C'est égal, allons-nous-en, mon bon Peyraque!

Caroline fut absorbée pendant la route. Elle attribuait l'émotion singulière que lui avait causée la vue de cette écriture déguisée à celle qu'elle venait d'éprouver en lisant la lettre de sa sœur; mais elle avait une nouvelle préoccupation. M. de Villemer ne lui avait jamais dit qu'il eût vu de ses yeux le manoir de Polignac, mais il en avait fait dans son livre une belle et fidèle description; il l'avait pris comme un des types de la force des repaires féodaux du moyen âge, et Caroline savait qu'il avait souvent voyagé dans les provinces pour aller se pénétrer lui-même de l'impression des lieux historiques. Elle interrogeait tous les replis de sa mémoire pour y retrouver ce qui ne pouvait pas y être, à savoir s'il ne serait pas échappé au marquis de lui dire qu'il avait été là. — Non! se répondait-elle; s'il me l'eût dit, j'en aurais été frappée à cause des noms de Lantriac et du Puy, que Justine m'avait rappelés. — Alors elle cherchait à se souvenir encore si, à propos de Polignac, elle n'avait point parlé de Lantriac et de Justine; mais cela n'avait pas eu lieu, elle en était sûre; elle se tranquillisait.

Elle restait cependant émue et pensive. Pourquoi s'était-elle prise d'amour pour cet enfant inconnu? Qu'avait-il donc de si particulier dans les yeux, dans l'attitude et le sourire? Est-ce qu'il ne ressemblait pas au marquis? Est-ce que, dans l'idée qui lui était subitement venue d'élever un enfant et de désirer celui-là, il n'y avait pas un vague instinct plus puissant que le hasard et les instigations de Peyraque?

A tout ce trouble se joignait, en dépit de Caroline, le tourment secret d'une jalousie confuse. Il aurait donc un fils, un enfant de l'amour? se disait-elle. Il aurait donc passionnément aimé une femme avant de me connaître, car les aventures frivoles sont incompatibles avec son caractère exclusif, et il y aurait là un mystère important dans sa vie! La mère vit peut-être encore. Pourquoi suppose-t-on qu'elle soit morte?

En avançant dans la fièvre des suppositions, elle se retraçait les paroles du marquis sous le cèdre du Jardin des Plantes, et cette lutte qu'il avait laissé pressentir entre son devoir filial et un autre devoir, un autre amour, dont Caroline n'était peut-être pas l'objet après tout! Qui sait si la vieille marquise n'avait point fait également fausse route, si le marquis avait nommé à sa mère la femme qu'il voulait épouser, si enfin, dans leur trouble, et Mme de Ville-

mer et Caroline elle-même n'avaient point passé à côté de la vérité?

En s'exaltant ainsi malgré elle, Caroline cherchait en vain à se réconcilier avec sa destinée. Elle aimait, et pour elle la plus vive émotion était bien plutôt la crainte que l'espoir de n'être pas aimée.

— Qu'est-ce que vous avez donc? lui dit Peyraque, qui avait appris à lire ses anxiétés sur son visage.

Elle lui répondit en l'accablant de questions sur ce M. Bernyer qu'il avait vu une fois. Peyraque avait du coup d'œil et de la mémoire; mais, habituellement pensif et recueilli, il n'accordait son attention qu'aux gens qui l'intéressaient particulièrement. Il fit donc du prétendu Bernyer un portrait si incomplet et si vague que Caroline n'en fut pas plus avancée. Elle dormit mal cette nuit-là; mais vers le matin elle se calma, et s'éveilla en se disant que ses agitations du jour précédent n'avaient pas le sens commun.

Peyraque, ayant des courses à faire, n'avait pu attendre son réveil. Il rentra à la nuit tombée. Il avait l'air triomphant.

— Notre affaire va bien, dit-il. M. Bernyer viendra ici demain, et vous pouvez être tranquille : c'est un Anglais, un marin. Vous ne connaissez pas ça?

— Non, pas du tout, répondit Caroline. Tu l'as donc revu?

— Non, il venait de sortir; mais j'ai vu la Roqueberte, qui va bien et qui commence à avoir sa tête. Elle m'a raconté que le petit avait beaucoup pleuré hier soir, et même qu'en s'endormant il avait beaucoup redemandé sa Charlette. Le père a voulu savoir ce que c'était. Il paraît que Roquebert n'avait pas grande envie de parler de vous; mais sa femme, qui est bonne chrétienne, et la petite fille, qui vous aime aussi beaucoup, ont dit que vous étiez un ange du ciel, et le monsieur a répondu qu'il voulait vous remercier et vous récompenser. Il a demandé où vous demeuriez : il n'est jamais venu chez nous; mais il s'est bien souvenu de moi, et il a dit qu'il viendrait nous voir au plus tôt. Il l'a promis au petit, et même qu'il vous ramènerait, pour le faire endormir tranquille.

— Dans tout cela, répondit Caroline, je ne vois qu'une chose, c'est que cet étranger va venir m'offrir de l'argent.

— Eh! laissez-le faire, tant mieux; ce sera l'occasion de montrer que vous n'êtes pas ce qu'il pense. On se verra, on causera;... on lui dira que vous êtes une demoiselle instruite, au-dessus de ce qu'on croit, et je lui raconterai votre histoire, parce que cette histoire-là vous fait honneur!

— Non, non! répondit vivement Caroline. Comment! je livrerais mon secret à un inconnu après tant de précautions pour déguiser mon nom et ma position!

— Mais puisque tu ne le connais pas? dit Justine... Si vous vous

accordiez sur le compte de l'enfant, on lui confierait tout. Ayant son secret, on peut bien lui livrer le nôtre. Il n'aurait pas intérêt à le trahir...

— Justine! s'écria Mlle de Saint-Geneix, qui était auprès de la fenêtre de la rue, attends, mon Dieu! tais-toi! Le voilà sans doute, ce M. Bernyer, il vient ici, et c'est... Oui, j'en étais sûre, c'est lui! c'est M. de Villemer!... Oh! mes amis, cachez-moi! Dites que je suis partie, que je ne dois pas revenir! S'il me voit, s'il me parle!... Est-ce que vous ne sentez pas que je suis perdue?

XXIV.

Justine suivit Caroline, qui s'enfuyait dans sa chambre, et elle fit signe à Peyraque de recevoir le marquis et d'avoir du sang-froid.

Peyraque n'en manquait pas. Il reçut M. de Villemer avec le calme et la dignité d'un homme qui a la plus austère notion du devoir. Il n'était plus question de le mettre en relations avec la prétendue Charlette; il fallait l'éloigner sans qu'il conçût de soupçons, ou, s'il en avait, les lui ôter. Il vit, dès les premiers mots, que M. de Villemer ne se doutait de rien. Voulant repartir dans peu de jours avec son fils, qu'il comptait placer plus près de lui, il avait profité d'une belle matinée pour venir à pied s'acquitter d'une dette de cœur envers une généreuse inconnue. Il ne croyait pas que la distance fût aussi grande, il arrivait un peu tard. Il avouait être un peu fatigué, et sa figure révélait en effet une lassitude douloureuse.

Peyraque s'empressa de lui offrir à boire et à manger, l'hospitalité devant passer avant tout. Il appela Justine, qui avait eu le temps de se remettre, et on servit M. de Villemer, qui, saisissant l'occasion de récompenser largement ses hôtes, accepta de bonne grâce. Il apprenait avec regret que la Charlette était partie; mais il n'avait aucune raison pour faire beaucoup de questions sur son compte. Il pensait laisser son présent, que Justine conseillait tout bas d'accepter, afin qu'il ne s'étonnât de rien. Caroline trouverait toujours le temps de le lui renvoyer. Peyraque n'y vit pas de nécessité : son orgueil se révoltait contre l'idée de paraître accepter de l'argent pour son compte.

Caroline entendait, de sa petite chambre, ce combat de délicatesse. La voix du marquis lui faisait passer des frissons. Elle n'osait bouger. Il lui semblait que M. de Villemer reconnaîtrait son pas à travers le plancher. Quant à lui, espérant trouver sous une autre forme le moyen de s'acquitter, il essaya et feignit de manger un peu, après quoi il demanda s'il pourrait trouver un cheval de louage pour s'en retourner. La nuit était noire et la pluie recommençait.

Peyraque se chargea de le reconduire et sortit pour apprêter sa carriole; mais auparavant il monta doucement chez Caroline. — Ce pauvre monsieur me fait peine, lui dit-il à voix basse. Il est bien malade, je vous en réponds! On voit la sueur perler sur son front, et cependant il se fourre dans le feu comme un homme qui a la fièvre. Il n'a pas pu avaler deux bouchées, et quand il respire, on dirait que ça lui déchire le cœur, car il y met sa main, tout en souriant d'un bon courage, mais en la reportant à son front, comme quand on souffre beaucoup.

— Mon Dieu! dit Caroline effrayée, quand il est malade, c'est si grave!... Il ne faut pas le reconduire ce soir, ta carriole n'est pas douce, et les chemins d'ailleurs!... puis le froid, la pluie, avec la fièvre! Non, non, il faut qu'il passe la nuit ici... Mais où? Il aimerait mieux coucher dehors qu'à l'auberge, qui est si malpropre! Il n'y a qu'un moyen! Garde-le, retiens-le. Donne-lui ma chambre. Je vais rassembler mes effets, ce ne sera pas long, et j'irai chez ta belle-fille.

— Chez ma bru ou dans le village, c'est trop près! Il se trouverait un peu plus malade dans la nuit que vous viendriez malgré vous le soigner...

— C'est vrai! Que faire?

— Voulez-vous que je vous dise? Vous avez du courage et de la santé; je vais vous conduire à Laussonne, où vous passerez la nuit chez ma belle-sœur : c'est aussi propre qu'ici, et j'irai vous chercher demain quand il sera parti.

— Oui, tu as raison, dit Caroline en faisant son paquet à la hâte. Fais-le consentir à rester, et en passant tu diras à ton fils d'atteler Mignon.

— Non pas Mignon! il a marché toute la journée. Nous prendrons la mule.

Peyraque, ayant donné ses ordres, retourna dire au marquis que le temps était à la pluie pour toute la soirée, ce qui était vrai, et, s'entendant de l'œil avec Justine, il insista si cordialement pour le garder, que M. de Villemer accepta. — Vous avez raison, mes amis, leur dit-il avec un sourire navrant; je suis un peu malade, et je suis de ceux qui n'ont pas le droit de vouloir mourir.

— Personne n'a ce droit-là, répondit Peyraque; mais vous ne serez pas malade à mourir chez nous, je vous en réponds! Ma femme vous soignera bien. La chambre de là-haut est bien propre et bien chaude, et si vous vous sentiez mal, vous n'auriez qu'à frapper un petit coup : on l'entendrait.

Justine monta préparer la chambre et embrasser sa pauvre Caroline, qui était vraiment éperdue. — Eh quoi! lui dit-elle en lui

parlant bien bas, je le sais malade et je vais le laisser ainsi! Non, j'étais folle! je reste.

— Ah! voilà ce que Peyraque ne souffrira jamais, répondit Justine. Peyraque est dur; mais que veux-tu? Il a peut-être raison. Si vous vous apitoyez, vous ne pourrez plus vous quitter. Et alors... Je sais bien que vous ne ferez certainement rien de mal, mais la mère... Et puis ce qu'on dira!

Caroline n'écoutait pas : Peyraque monta, lui prit la main d'un air d'autorité et la fit descendre. Elle avait mis son pauvre cœur sous la gouverne du protestant des Cévennes; il n'y avait plus moyen de le reprendre.

Il la conduisit dehors vers la carriole et y jeta son paquet. En ce moment, Caroline, qui avait réellement perdu la tête, lui échappa, s'élança par la porte de derrière dans la maison, et vit M. de Villemer, qui avait le dos tourné. Elle n'alla pas plus loin, la raison lui revint. Et puis son attitude la rassura un peu. Il n'avait pas l'air brisé qu'elle lui avait vu à la veille de sa crise. Il était assis devant le feu et lisait dans la bible de Peyraque. La petite lampe de fer accrochée au manteau de la cheminée éclairait ses cheveux noirs, ondulés comme ceux de son fils, et le coin de sa tempe, toujours pure et ferme. M. de Villemer souffrait beaucoup sans doute, mais il voulait vivre : il n'avait pas perdu l'espérance.

— Me voilà, dit Caroline en retournant vers Peyraque. Il ne m'a pas aperçue, et moi je l'ai vu! Je suis plus tranquille. Partons; mais tu vas me jurer sur ton honneur, ajouta-t-elle en s'approchant du marchepied de la carriole, que, s'il était pris cette nuit d'un étouffement, tu viendrais me chercher, quand tu devrais crever ton cheval! Il le faut, vois-tu! Moi seule je sais soigner ce malade-là... Et vous autres, vous le verriez mourir chez vous! Vous auriez cela sur la conscience à tout jamais!

Peyraque promit, et ils partirent. Le temps était affreux et le chemin effroyable; mais Peyraque en connaissait tous les trous et toutes les pierres. D'ailleurs la distance était courte. Il installa Caroline chez sa parente et fut de retour chez lui à onze heures.

Le marquis s'était senti mieux, il s'était couché après avoir causé avec Justine de si bonne amitié qu'elle en était ravie. — Vois-tu, Peyraque, cet homme-là, disait-elle, c'est un cœur comme celui de... Et je comprends bien, moi...

— Tais-toi! dit Peyraque, qui savait le peu d'épaisseur du plancher; puisqu'il dort, c'est à nous de dormir aussi.

La nuit fut parfaitement tranquille à Lantriac. Le marquis reposa réellement et s'éveilla à deux heures, débarrassé de la fièvre. Il se sentait pénétré d'un calme agréable qu'il n'avait pas connu depuis

longtemps, et qu'il attribua à quelque doux rêve déjà effacé, mais dont l'impression devait être restée en lui. Ne voulant pas réveiller ses hôtes, il se tint immobile, regardant les quatre murs de la petite chambre qu'éclairait en plein la lampe, et résumant sa situation mieux qu'il ne l'avait encore fait depuis la disparition de Caroline. Il avait agité en lui-même mille partis extrêmes, puis il s'était dit qu'il se devait à son fils, et la vue de cet enfant lui avait rendu la volonté de combattre le mal physique qui recommençait à le menacer. Depuis vingt-quatre heures, il s'était arrêté à un plan définitif. Il voulait conduire Didier chez Mme Heudebert, laisser à celle-ci une lettre pour Caroline, et quitter la France pour quelque temps, afin que, rassurée par son absence, Mlle de Saint-Geneix revînt se fixer près de sa sœur à Étampes. Pendant quelques semaines de calme, la marquise s'éclairerait peut-être, ou peut-être laisserait-elle pénétrer son secret au duc, qui avait juré de le lui arracher par surprise. Si le duc échouait, Urbain n'abandonnait pas la partie. Il reviendrait sans bruit au château de Mauveroche, où sa mère devait passer l'été chez sa belle-fille, et il ne ferait savoir son retour à Caroline que lorsqu'après l'avoir justifiée auprès de sa mère, il aurait de nouveau levé tous les obstacles.

L'important et le plus pressé était donc de faire sortir Mlle de Saint-Geneix de sa mystérieuse retraite. Le marquis supposait toujours qu'elle était à Paris dans un couvent. Il se voyait obligé de passer encore quelques jours à Polignac pour bien s'assurer de la guérison de la Roqueberte avant de lui causer le chagrin de lui reprendre son fils, et ce retard l'agitait plus que tout le reste. Pour tromper son impatience, il se demanda pourquoi il n'écrirait pas à Mme Heudebert, et surtout à Caroline, pour qu'elles fussent préparées à se réunir aussitôt après son départ pour l'étranger. C'était peut-être gagner quelques jours. Il ferait partir sa lettre dans la journée en passant au Puy pour retourner à Polignac.

Ce qui lui donna cette idée d'écrire de Lantriac, ce fut surtout la vue du petit bureau où Caroline avait laissé des plumes, de l'encre dans une tasse et quelques feuillets de papier épars. Ces objets où sa vue se fixait machinalement semblaient l'inviter à suivre son inspiration. Il se leva sans bruit, mit la lampe sur la table, et écrivit à Caroline.

« Mon amie, ma sœur, vous n'abandonnerez pas un malheureux qui, depuis un an, avait mis en vous l'espoir de sa vie. Caroline, ne vous méprenez pas sur mes intentions. J'ai à vous demander un service que vous ne pouvez pas me refuser. Je pars.

« J'ai un fils qui n'a plus de mère. Je l'aime passionnément, je vous le confie. Revenez!... Moi, je vais en Angleterre. Vous ne me reverrez jamais si vous manquez de confiance en moi;... mais cela

est impossible! Quand donc ai-je été indigne de votre estime? Caroline... »

Le marquis s'arrêta brusquement. Un objet de peu d'importance avait frappé sa vue. Le papier commun, les plumes de fer n'offraient aucune particularité; mais une perle noire se trouvait sur la table entre sa main et l'encrier, et cet objet insignifiant portait en lui tout un monde de souvenirs. C'était un grain de jayet taillé et percé d'une certaine façon inusitée. Cela faisait partie d'un bracelet sans valeur que portait Caroline à Séval, et qu'il connaissait bien, parce qu'elle avait l'habitude de l'ôter pour écrire, et que lui-même, tout en causant, avait coutume de jouer avec ce bracelet. Il l'avait touché cent fois, et un jour elle lui avait dit : — Ne le cassez pas, c'est tout ce qui me reste de l'écrin de ma mère! — Il l'avait regardé avec respect et retenu dans ses mains avec amour. Au moment de quitter sa petite chambre de Lantriac, Caroline, dans sa précipitation, avait brisé ce bracelet; elle en avait ramassé vite toutes les perles, une seule était restée.

Cette perle noire bouleversa toutes les idées du marquis; mais quelle rêverie était-ce là? Ces jayets taillés pouvaient être une industrie du pays. Cependant il resta immobile et plongé dans des réflexions nouvelles. Il respira et interrogea le vague parfum de la chambre. Il regarda partout sans bouger. Il n'y avait rien sur les murs, rien sur la table, rien sur la cheminée. Enfin il avisa dans le foyer des parcelles de papier qui n'avaient pas entièrement brûlé. Il se courba auprès des cendres, chercha minutieusement, et trouva un fragment d'adresse où ne restaient que deux syllabes : l'une, écrite à la main, c'était la dernière du mot de Lantriac; l'autre, *am*, faisant partie du timbre de la poste. Le timbre, c'était celui d'Étampes; l'écriture, c'était celle de Mme Heudebert. Plus de doutes: la Charlette n'était autre que Caroline, et elle n'était peut-être pas partie, elle était peut-être dans la maison.

Dès ce moment, le marquis eut l'attention, la ruse, le calme et la finesse de perceptions d'un sauvage. Il découvrit le goulet de la petite fontaine qui communiquait avec le lavoir d'en bas. Le goulet était fermé, mais il y avait plus d'une fissure dans le plâtre qui l'entourait. Il y appliqua son oreille, et saisit la respiration égale et longue de Peyraque, qui dormait encore.

Aucune parole, si bas qu'elle fût dite, ne pouvait donc lui échapper. Quelques momens après, il entendit Justine se lever et prononcer ces mots distincts : — Allons, lève-toi, Peyraque; notre pauvre Caroline n'a peut-être pas aussi bien dormi que nous!

— Une nuit est une nuit! dit Peyraque; d'ailleurs je n'irai la chercher que quand il sera parti, lui!

Justine écouta et reprit : — Il ne bouge pas, mais il a dit qu'il se

levait avec le jour. Le jour n'est pas loin; il doit s'en aller sans rien prendre, il l'a dit.

— C'est égal, reprit Peyraque, qui se levait et qu'on entendait encore mieux, bien qu'il parlât assez bas; je ne veux pas qu'il parte à pied; c'est trop loin! Ton garçon lui sellera mon cheval, et quand je le verrai en route, je partirai pour Laussonne.

M. de Villemer était fixé. Il fit du bruit pour annoncer qu'il se levait, et descendit après avoir glissé sa bourse dans le tiroir du bureau. Il se montra fort pressé de retourner à Polignac, et, jurant qu'il se sentait plein de force, il refusa obstinément le cheval. C'eût été un embarras pour la guerre d'observation qu'il voulait faire. Il serra affectueusement les mains de ses hôtes, et partit; mais à peine hors du village, il changea de direction, s'informa auprès d'un passant et s'enfonça dans un sentier qui conduisait à Laussonne.

Il pensait y arriver avant Peyraque, l'attendre sans se montrer, et le voir remmener Caroline. Quand il la saurait revenue à Lantriac, il aviserait. Jusque-là, voyant bien qu'elle le fuyait, il ne voulait pas s'exposer à perdre de nouveau sa trace. Mais Peyraque était fort diligent; Mignon marchait vite, en dépit des chemins toujours plus difficiles qui montent sans désemparer vers Laussonne tout en franchissant plusieurs versans de montagnes. Le sentier coupait fort peu les angles de ce chemin, et le marquis fut devancé par l'équipage rustique. Il le vit passer et reconnut Peyraque, qui, de son côté, crut distinguer dans la brume matinale un homme autrement couvert qu'un paysan, et qui se dissimulait vite derrière un mur d'enclos en pierres sèches.

Peyraque était méfiant. — Peut-être bien, pensa-t-il, qu'il s'est moqué de nous, ou qu'il a surpris quelque chose. Eh bien! si c'est lui, et s'il n'est pas plus malade que ça, je vais le dégoûter de suivre à pied un cheval de montagne.

Il pressa Mignon et arriva près de Laussonne aux premiers rayons du soleil. Caroline, mortellement inquiète, après une insomnie cruelle, venait à sa rencontre.

— Tout va bien, lui dit-il. Je m'étais trompé hier; il n'est guère malade, car il a bien dormi et il a voulu repartir à pied.

— Ainsi il est parti? répondit Caroline en montant auprès de Peyraque. Ainsi il ne s'est douté de rien? Et je ne le verrai plus jamais? Allons, tant mieux! — Et elle éclata en sanglots sous son capuchon, qu'elle ramena en vain devant son visage. Peyraque entendit que sa poitrine se brisait.

— Voilà donc que c'est vous qui allez être malade à présent? lui dit-il d'un ton sévèrement paternel. Voyons! soyez raisonnable, ou votre Peyraque ne vous croira plus quand vous lui direz que vous êtes chrétienne!

— Mon Dieu, pourvu que je ne pleure pas devant lui!... Ne peux-tu me passer un instant de faiblesse? Mais que fais-tu? Pourquoi continuons-nous de marcher vers Laussonne?

Peyraque avait cru apercevoir de nouveau le marquis avançant toujours. — Il faut que vous m'excusiez, dit-il, mais j'ai une commission à faire dans le village. C'est tout près.

Il entra dans le village, pensant bien que le marquis se tiendrait en observation à distance. Il alla échanger quelques paroles au bout de la rue avec un des habitans. Les prétextes ne pouvaient lui manquer. Puis, revenant à Caroline : — Voyons, ma fille, lui dit-il, vous avez trop de souci. Je veux vous secouer les esprits; vous savez que la promenade vous remet toujours. Voulez-vous que je vous en fasse faire une, oh! mais une belle?

— Si tu as affaire quelque part, je ne veux pas te gêner. J'irai où tu voudras.

— Il me faudrait aller jusqu'au pied du Mezenc, au village des Estables. C'est un bel endroit, oui, et vous aviez tant d'envie de voir la plus grande des Cévennes!

— Tu disais que c'était difficile avant la fin du mois prochain?

— Dame! le temps est un peu nuageux et les chemins sont peut-être un peu gâtés. Je n'ai pas été par là depuis l'année dernière; mais on dit qu'on y a travaillé, et d'ailleurs vous savez bien qu'avec moi il n'y a pas de danger.

— Je t'assure que je ne suis pas en humeur de me soucier du danger. Partons.

Peyraque anima son cheval, qui franchit Laussonne et descendit bravement la colline rocailleuse pour la remonter aussitôt plus rapide sur l'autre versant. Quand on eut gagné le haut, Peyraque se retourna, ne vit plus personne dans les sentiers derrière lui, et regarda en avant le chemin, qui prenait mauvaise mine. — Vous allez voir le désert, dit-il; ça ne vous chagrine pas?

— Non, non, répondit-elle; quand on est désespéré, on ne se chagrine plus de rien.

Peyraque avança, non sans avertir sa compagne à plusieurs reprises que le soleil ne se montrait pas bien décidé à luire, qu'il y avait quatre lieues à faire, et que peut-être le Mezenc serait *embrouillé*. Tout cela était fort indifférent à Caroline, qui ne devinait pas les hésitations et les remords de conscience de son vieil ami.

On traversa une montagne couverte de pins et tranchée d'une vaste clairière, résultat d'une ancienne coupe qui ouvrait comme une allée gigantesque où le chemin paraissait de loin une route pour faire passer cent chariots de front; mais quand la carriole y fut engagée, ce fut un travail terrible que de gravir cette terre détrempée et creusée en mille endroits d'ornières profondes. Plus loin ce fut

pis encore : la tourbe était parsemée de blocs de lave qui laissaient des fondrières dans leurs intervalles, et quand on retrouvait des traces de chemin travaillé, il fallait franchir des amas de monstrueux cailloux, s'arrêter devant de larges coupures, chercher l'ancienne voie parmi vingt voies effondrées. Le cheval faisait des prodiges de courage, et Peyraque des miracles d'adresse et de raisonnement.

On n'avait fait encore que deux lieues au bout de deux heures, et on était en pleine lande sur un interminable plateau, à quinze cents mètres d'élévation. Sauf les accidens de la voie, on ne distinguait rien autour de soi. Le soleil avait disparu, le brouillard enveloppait tout comme d'un suaire, et rien ne saurait rendre le sentiment de désolation morne qui s'était emparé de l'esprit de Caroline. Peyraque lui-même était démoralisé et gardait le silence. Le chemin barré qu'il avait été forcé de laisser de côté ne reparaissait plus, et depuis un quart d'heure on marchait sur un gazon spongieux crevé par les pieds du bétail au pâturage, mais n'offrant plus aucune trace de roues. Le cheval s'arrêta, baigné de sueur; il avertissait qu'il n'avait jamais passé par là.

Peyraque descendit, entrant dans la tourbe jusqu'à mi-jambes, et chercha à s'orienter. C'était tout à fait impossible. Les montagnes et les ravins n'offraient qu'une plaine de vapeur blanche.

— Nous avons perdu la route? lui dit Caroline avec indifférence.

En ce moment, le vent fit une trouée dans le brouillard, et on vit au loin de fantastiques horizons empourprés par le soleil; mais la nuée se referma si vite que Peyraque n'avait rien pu reconnaître sur ce point isolé de la ceinture lointaine des montagnes. Cependant on entendit des aboiemens et puis des voix, et on ne distingua les chiens que quand ils furent à deux pas. Ils devançaient une caravane d'hommes et de mulets portant des légumes et des outres. C'étaient des montagnards qui étaient allés échanger dans la plaine le fromage et le beurre de leurs vaches contre des fruits et des légumes du bas pays. On s'aboucha et on se renseigna. Il fut dit à Peyraque qu'il avait eu grand tort de vouloir aller en voiture aux Estables dans cette saison, que cela ne se pouvait pas, et qu'il fallait retourner. Peyraque y mit de l'amour-propre, et demanda s'il était encore loin du village. On le remit dans la voie en lui disant qu'il y en avait pour une heure et demie, et comme les bêtes étaient chargées, qu'elles avaient chaud, qu'eux-mêmes étaient pressés d'arriver, ces montagnards n'offrirent aucune assistance et disparurent en se moquant un peu de la carriole. Caroline les vit s'effacer rapidement comme des ombres dans le brouillard.

Il fallait absolument laisser souffler le cheval, qu'un nouvel effort pour reprendre la voie escarpée avait épuisé. — Ce qui me console,

dit Peyraque, très affecté, c'est que vous ne vous plaignez de rien! Il fait pourtant un gros froid, et je suis sûr que l'humidité a percé votre capote!

Caroline ne répondit que par un tressaillement. Une nouvelle ombre venait de passer sur la lisière du chemin, et c'était M. de Villemer. Il ne semblait pas voir la carriole, quoiqu'il la vît très bien; mais il voulait ne pas paraître se douter qu'elle portât des gens de sa connaissance. Il avançait avec une énergie extraordinaire et en affectant un air d'indifférence.

— C'est lui! je l'ai vu! dit Caroline à Peyraque. Il va où nous allons!

— Eh bien! laissons-le passer, et retournons!

— Non! je ne peux plus, je ne veux plus! Il va mourir après une course pareille! Il n'arrivera pas aux Estables. Suivons-le!

Il y avait tant d'autorité cette fois dans l'épouvante de Caroline, que Peyraque obéit. On atteignit M. de Villemer, qui se dérangea pour laisser passer, ne leva pas la tête et ne s'arrêta pas. Il ne voulait être ni importun ni rebelle, mais il voulait savoir, il voulait suivre jusqu'à la mort.

Malheureusement ses forces étaient à bout. La difficulté de cette marche toujours ascensionnelle depuis Lantriac, et surtout depuis deux lieues dans un chaos de pierres et de gazons tourbeux, avait provoqué une sueur abondante qu'il sentit se glacer au souffle d'une brise âpre qui tournait à l'est subitement. La respiration lui manqua, et il fut forcé de s'arrêter.

Caroline tourna la tête vers lui, prête à s'écrier... Peyraque lui saisit le bras : — Du courage, ma fille! lui dit-il avec un accent profondément religieux; Dieu veut cela de toi! — Et elle se sentit écrasée par la foi robuste du paysan.

— Que voulez-vous qu'il lui arrive? reprit-il en avançant toujours. Il a eu la force de venir jusque-là, il aura celle de faire encore un bout de chemin. Un homme ne meurt pas pour une course à pied! Il se reposera aux Estables. Et, s'il est malade,... j'y serai!

— Mais il me suit! Tu vois bien qu'il faudra lui parler là ou ailleurs!

— Pourquoi vous suivrait-il? Il ne se doute pas seulement que vous êtes là. Tant de voyageurs veulent voir le Mezenc!

— Par le temps qu'il fait?

— Le soleil s'est levé beau, et nous y allions aussi pour le voir, le Mezenc!

Le marquis avait vu Caroline hésiter et se résigner. Cette émotion lui avait porté le dernier coup. Il ne se vit pas plutôt devancé qu'il sentit qu'il n'irait pas plus loin. Il se laissa tomber sur une pierre,

les yeux fixés sur ce point noir qui se perdait lentement devant lui, car le vent s'était élevé tout à coup et chassait avec violence les vapeurs que de légers tourbillons de neige et de grésil commençaient à remplacer. — Elle veut donc que je ne sache plus rien d'elle? se dit-il en se sentant défaillir. Elle fuit l'espérance, elle a perdu la foi! C'est qu'elle ne m'a jamais aimé!

Et il se coucha pour mourir.

XXV.

— Avançons, avançons! disait Peyraque au bout d'une demi-heure, en voyant la neige s'épaissir. Voilà quelque chose de plus mauvais que le brouillard! Quand ça se met à tomber, le chemin vous monte vite plus haut que la tête.

Cette parole imprudente mit Caroline en révolte ouverte; elle voulut s'élancer hors de la carriole, résolue à retourner sur ses pas et à marcher jusqu'à ce qu'elle rencontrât M. de Villemer.

Peyraque la retint, mais il dut céder et recommencer, malgré le danger toujours croissant et la difficulté d'une marche toujours plus ralentie, la demi-lieue qu'ils venaient de franchir avec tant de peine depuis qu'ils avaient perdu de vue le marquis.

Ils le cherchèrent en vain des yeux. En une heure, la neige, large et dilatée, avait fait disparaître le sol et ses aspérités. Il leur était impossible de savoir s'ils n'avaient pas dépassé l'endroit qu'ils voulaient explorer. Caroline gémissait sans s'entendre elle-même, ne trouvant à dire que : « Mon Dieu! mon Dieu! » Peyraque n'essayait plus de la calmer et ne la soutenait qu'en lui disant de bien regarder.

Tout à coup le cheval s'arrêta. — Ce doit être ici que nous avons retrouvé la voie, dit Peyraque. Mignon se reconnaît.

— Alors nous sommes venus trop loin! répondit Caroline.

— Mais nous n'avons rencontré personne! reprit Peyraque. Ce monsieur, voyant arriver la tourmente, sera retourné à Laussonne, et nous, qui sommes plus près des Estables, nous risquons de rester ici, je vous en avertis, si la neige ne s'arrête pas.

— Va-t'en, va-t'en, Peyraque! s'écria Caroline en sautant dans la neige. Moi, je resterai ici jusqu'à ce que je le retrouve!

Peyraque ne répondit pas. Il descendit et se mit à chercher, mais sans aucun espoir. Il y avait déjà un demi-pied de neige, et le vent, qui l'amoncelait dans les creux, pouvait y cacher un cadavre.

Caroline allait au hasard, marchant devant elle comme une âme sans corps, tant elle était surexcitée. Elle était déjà un peu loin de la voiture lorsqu'elle entendit le cheval souffler avec force en bais-

sant la tête. Elle crut qu'il expirait, et, le regardant avec détresse, elle vit qu'il flairait devant lui d'une manière étrange. Ce fut une révélation; elle s'élança et aperçut une main gantée et comme morte que l'haleine du cheval, en fondant la neige sur ce point, avait mise à découvert. Le corps étendu là était l'obstacle que l'animal n'avait pas voulu fouler aux pieds. Aux cris de Caroline, Peyraque accourut, et, dégageant M. de Villemer, il le mit dans la voiture, où Mlle de Saint-Geneix le soutint et tâcha de le réchauffer dans ses bras.

Peyraque prit la bride et marcha de nouveau dans la direction du Mezenc. Il voyait bien qu'il n'y avait pas un instant à perdre, mais il allait sans savoir où il mettait le pied, et bientôt il disparut dans une ravine qu'il n'avait pu éviter. Le cheval s'arrêta de lui-même; Peyraque se releva, et, voulant le faire reculer, vit que les roues étaient prises dans un obstacle invisible. D'ailleurs le cheval était à bout de courage; il le rudoya vainement, il le frappa pour la première fois de sa vie, il poussa sur le mors jusqu'à lui faire saigner la bouche. Le pauvre animal le regarda d'un œil presque humain, comme pour lui dire : J'ai fait plus que je ne pouvais, et je ne peux plus rien pour vous sauver.

— Il faudra donc périr ici? dit Peyraque découragé qui regardait tomber la neige en tourbillons inexorables. Le plateau était devenu une steppe de Sibérie au fond de laquelle le Mezenc montrait seul sa tête livide à travers les rafales. Pas un arbre, pas un toit, pas un rocher pour s'abriter. Peyraque savait qu'il n'y avait rien à faire.

— Espérons! dit-il, ce qui, dans le sens de cette locution toute méridionale, signifie, comme on sait, tout simplement : attendons!

Cependant il pensa bientôt à gagner un quart d'heure, fût-ce le dernier de la vie. Il prit une planchette de sa carriole et se battit contre les amas de neige qui, chassés par le vent, menaçaient d'ensevelir le cheval et la voiture. Pendant dix minutes, il travailla comme un athlète à ce déblaiement sans relâche, se disant que c'était peut-être bien inutile, mais qu'il se défendrait et défendrait Caroline jusqu'au dernier souffle.

Au bout de ces dix minutes, il remercia Dieu; la neige s'éclaircissait, le vent tombait; le brouillard, bien moins dangereux, s'efforçait de reparaître. Il ralentit son travail sans l'abandonner. Enfin il vit comme une ligne blafarde se dégager dans les profondeurs du ciel; c'était une promesse de beau temps.

Jusque-là il n'avait pas dit un mot, pas proféré un blasphème. Si Caroline eût dû périr là, elle ne s'en fût douté qu'au dernier moment. Cependant il la regarda et la vit si pâle et l'œil tellement égaré qu'il en fut effrayé.

— Eh bien! eh bien! lui dit-il, qu'est-ce qu'il y a? Il n'y a plus rien! Ce ne sera rien!

— Oh! rien! lui répondit-elle avec un rire amer, en lui montrant Urbain renversé sur le banc de la charrette, le visage bleui par le froid, les yeux grands ouverts, vitreux comme ceux d'un cadavre.

Peyraque regarda encore autour de lui. Aucun secours humain n'était à espérer. Il sauta dans la voiture, serra étroitement M. de Villemer dans ses bras, le frictionnant avec vigueur, le meurtrissant dans ses mains de fer, cherchant à lui communiquer la chaleur de son vieux sang, ranimé par le travail et la volonté; mais ce fut en vain. A l'effet du froid se joignait celui d'une crise nerveuse particulière à l'organisation du marquis.

— Il n'est pourtant pas mort! disait Peyraque; je le sens, j'en suis sûr. Ah! si j'avais de quoi faire du feu! mais je ne peux pas en faire avec des pierres!

— Si nous brûlions la carriole! s'écria Caroline à tout hasard.

— C'est une idée... oui! mais après?

— Après, après, Dieu nous enverra du secours. Ne vois-tu pas que la première chose à faire, c'est d'empêcher la mort de nous prendre ici?

Peyraque vit Caroline si pâle, avec des tons violets sous les yeux, qu'il crut qu'elle se sentait mourir aussi. Il n'hésita plus et risqua le tout pour le tout. Il détela son cheval, qui aussitôt, comme les chevaux cosaques, se roula dans la neige pour se reposer. Il enleva la capote de sa voiture, et, la plaçant à terre, il y porta M. de Villemer, toujours inerte et glacé; puis, tirant de ses coffres quelques poignées de foin, de vieux papiers et des débris de toile d'emballage, il plaça le tout sous la charrette et y mit le feu avec son briquet à fumer; cassant avec ses outils de maréchal-ferrant les planches et les ais de son pauvre véhicule, il réussit à faire de la flamme et des tisons en peu d'instans. Il démolissait et brisait à mesure qu'il brûlait. La neige ne tombait plus, et M. de Villemer, placé dans un demi-cercle de débris enflammés, commençait à regarder avec stupeur l'étrange scène qu'il prenait pour un rêve.

— Il est sauvé! sauvé! entends-tu, Peyraque? s'écria Caroline, qui le sentit faire un effort pour se soulever. Sois cent fois béni! tu l'as sauvé!

Le marquis entendit la voix de Caroline près de lui, mais, se croyant toujours halluciné, il ne cherchait pas à la voir. Il ne comprit ce qui se passait qu'en sentant sur ses mains les lèvres éperdues de Caroline. Il pensa alors qu'il allait mourir, puisqu'elle ne le fuyait plus, et d'une voix faible, essayant de sourire, il lui dit adieu.

— Non, non, pas adieu! répondit-elle en couvrant son front de baisers; il faut vivre, je le veux, je vous aime!

Une faible rougeur couvrit la figure livide, mais aucune parole ne put exprimer la joie. Le marquis craignait de rêver encore; il se ranimait visiblement. La chaleur s'était concentrée sous la capote de la voiture qui lui servait d'abri. Il était là aussi bien que possible, étendu sur les manteaux de Caroline et de Peyraque.

— Mais il faudra pourtant sortir de là, pensa celui-ci, et ses yeux inquiets interrogèrent l'horizon éclairci. Le froid était vif, le feu s'éteignait faute d'aliment, et le malade ne marcherait certainement pas jusqu'aux Estables. Caroline d'ailleurs le pourrait-elle? Les mettre tous les deux sur le cheval était la seule ressource; mais l'animal exténué en aurait-il la force? N'importe, il fallait essayer et lui donner d'abord l'avoine. Peyraque la chercha et ne la trouva plus : la flamme avait consumé le petit sac avec le coffre.

Une exclamation de Caroline lui rendit l'espoir. Elle lui montrait sur le relèvement du terrain qui les abritait une légère vapeur. Il y courut, et vit au-dessous de lui un char à bœufs qui approchait péniblement, et dont le bouvier fumait pour se réchauffer.

— Tu vois bien! lui dit Caroline quand le char fut arrivé près d'eux; Dieu nous a secourus!

M. de Villemer était encore si faible qu'il fallut le porter sur le char, heureusement chargé de paille, où Peyraque l'enterra en quelque sorte. Caroline y monta près de lui. Peyraque enfourcha son cheval, laissant là les débris de sa pauvre carriole, et en une heure on gagna enfin le village des Estables.

Peyraque passa avec dédain devant l'auberge d'une certaine géante aux jambes nues et au carcan d'or, véritable tardigrade d'une étrangeté repoussante. Il savait que le marquis ne trouverait là aucun zèle. Il le fit descendre chez un paysan qu'il connaissait. On s'empressa autour du malade en l'accablant de questions et d'offres qu'il n'entendait pas. Peyraque fit sortir d'autorité les inutiles, donna des ordres et agit lui-même. En peu d'instans, le feu flamba, et le vin bouillant écuma dans la chaudière. M. de Villemer, étendu sur une épaisse couche de paille et de gazon sec, voyait Caroline, à genoux près de lui, occupée à empêcher que le feu ne prît à ses vêtemens et le couvant avec l'amour d'une mère. Elle s'inquiétait pour lui du breuvage terrible que Peyraque préparait avec force épices; mais le marquis avait confiance dans l'expérience du montagnard. Il fit signe qu'il voulait lui obéir, et Caroline approcha en tremblant le gobelet de ses lèvres. Il put bientôt parler, remercier ses nouveaux hôtes, et dire à Peyraque, en lui serrant les mains, qu'il voulait être seul avec lui et Caroline.

Ce ne fut pas chose facile que d'obtenir de la famille d'abandonner son toit pour quelques heures. Les abris sont rares sous ce ciel inclément, et les troupeaux, unique richesse des Cévenols, sont logés de manière à ne point laisser de place pour les habitans. Ceux-ci, en particulier, ont une réputation de rudesse et d'inhospitalité qui remonte au meurtre du géomètre envoyé par Cassini pour mesurer le Mezenc, et qui fut pris pour un sorcier. Ils ont beaucoup changé et se montrent plus affables aujourd'hui; mais leurs habitudes sont celles d'une misère profonde, et pourtant ils sont très commerçans, bons éleveurs de bestiaux magnifiques, et aussi bien fournis que possible de denrées d'échange. Seulement la dureté du climat et l'isolement du site le plus âpre ont passé dans leur esprit comme dans leur sang.

La pièce qui composait, avec l'étable, tout l'intérieur de la maison, enfin abandonnée à Peyraque et à ses amis, était fort petite, et à peine plus riche que la grotte celtique de la vieille femme d'Espaly. La fumée s'engouffrait partie dans la cheminée, partie dans un trou béant sur le côté de la muraille. Deux lits en forme de caisse recevaient la nuit, chose incompréhensible, une famille de six personnes. La roche brute formait le sol; mais à côté, les vaches, les chèvres, les moutons et les poules avaient leurs aises.

Peyraque étendit partout de la paille propre, s'approvisionna de bois, fouilla dans le bahut, trouva le pain, et força Caroline à manger et à se reposer. Le marquis la suppliait du regard de songer à elle-même, car elle n'osait le quitter d'un pas, et tenait toujours ses mains dans les siennes. Il voulait lui parler, il le pouvait maintenant, et il n'osait pas lui dire un mot. Il craignait qu'elle ne s'éloignât de lui dès qu'elle verrait qu'il se sentait aimé. Et puis Peyraque l'embarrassait cruellement. Il ne comprenait rien au rôle de cette rustique providence qui, en veillant sur Caroline, s'était montrée si opiniâtre et si cruelle envers lui, et qui maintenant revenait à lui avec un dévouement et une sollicitude sans bornes. Enfin Peyraque sortit. Il ne pouvait pas oublier son pauvre cheval, son fidèle compagnon, qu'il se reprochait d'avoir brutalisé, et qu'en arrivant il avait dû confier à des soins étrangers.

— Caroline, dit le marquis après s'être assis sur un escabeau en s'appuyant encore sur le bras de son amie, j'avais bien des choses à vous dire, mais je n'ai pas ma raison,... non, vrai, je ne l'ai pas, et j'ai peur de vous parler dans le délire. Pardonnez-moi, je suis heureux,... heureux de vous voir, de vous sentir là en sortant encore une fois des bras de la mort! Mais je ne peux plus vous inquiéter! Mon Dieu! quel fardeau j'ai été dans votre vie! Il n'en sera plus ainsi, ceci n'est qu'un accident,... une folie, une imprudence de ma

part; mais pouvais-je me résigner à vous perdre encore? Vous ne savez pas, vous ne saurez jamais,... non, vous ne savez rien, vous n'avez pas compris ce que vous étiez pour moi, et peut-être ne voudrez-vous jamais le comprendre! Demain peut-être vous me fuirez encore! Et pourquoi, mon Dieu?... Tenez, lisez, ajouta-t-il en cherchant sur lui et en lui remettant le feuillet froissé de la lettre commencée à Lantriac le matin même; c'est peut-être illisible à présent, la pluie, la neige...

— Non, dit Caroline en se penchant vers le foyer, je lis,... je lis bien,... et je comprends!... Je savais, j'avais deviné, et j'accepte... C'était le désir de mon cœur, le rêve de ma vie! Est-ce que ma vie et mon cœur ne vous appartiennent pas?

— Hélas! non, pas encore; mais si vous vouliez croire en moi...

— Ne vous fatiguez pas à parler, à vouloir me convaincre, dit Caroline avec une animation souveraine. Je crois en vous, mais non à ma destinée. Eh bien! je l'accepte telle que vous me la ferez. Bonne ou mauvaise, elle me sera chère, puisque je n'en peux accepter aucune autre. Écoutez-moi, écoutez-moi, je n'ai peut-être qu'un instant pour vous dire cela. Je ne sais pas quels événemens votre conscience et la mienne auront à subir; je sais votre mère inexorable, j'ai senti le froid de son mépris, et nous n'avons rien à espérer de Dieu si nous lui déchirons le cœur. Il faudra donc se soumettre et pour toujours! Vous l'avez dit : établir un projet de bonheur sur la perte d'une mère, c'est placer le rêve du bonheur dans la plus criminelle des pensées, et ce bonheur-là serait cent fois maudit, nous le maudirions en nous-mêmes!

— Pourquoi me rappelez-vous tout cela? dit le marquis avec douleur; ne le sais-je pas? Mais vous croyez le retour de ma mère impossible, et c'est à cela que je vois que vous ne voulez pas me permettre de le tenter, et que la pitié seule...

— Vous ne voyez rien, s'écria Caroline en lui mettant la main sur la bouche, vous ne voyez rien si vous ne voyez pas que je vous aime!

— Oh! mon Dieu! dit le marquis en se laissant glisser à ses pieds, dites-le encore! Je crains de rêver! C'est la première fois que vous le dites, je croyais le deviner, et je n'ose pas le croire... Dites-le, dites-le, et que je meure après!

— Oui, je vous aime plus que ma vie, répondit-elle en pressant contre son cœur ce noble front, siége d'une âme si grande et si vraie; je vous aime plus que ma fierté et plus que mon honneur! J'ai nié cela longtemps en moi-même, je l'ai nié à Dieu dans mes prières, et je mentais à Dieu et à moi! J'ai enfin compris, et j'ai fui par lâcheté, par faiblesse! Je me sentais perdue, et je le suis! Eh

bien! qu'importe après tout? Il ne s'agit que de moi! Tant que j'ai pu espérer de me faire oublier, je pouvais lutter; mais vous m'aimez trop, je le vois bien, et vous mourrez si je vous quitte. Je vous ai cru mort il y a quelques heures, et là j'ai vu clair dans notre existence : je vous avais tué! Je pouvais vous faire vivre, vous le plus noble et le meilleur des êtres, et je vous sacrifiais au vain respect de moi-même! Et que suis-je donc, moi, pour vous laisser mourir, quand tout ce qui n'est pas votre estime ne m'est rien? Non, non, j'ai assez combattu, j'ai été assez orgueilleuse, assez cruelle, et vous avez trop souffert par ma faute! Je vous aime, entendez-vous? Je ne veux pas être votre femme, parce que ce serait vous plonger dans des remords poignans, dans d'irrémédiables douleurs; mais je serai votre amie, votre sœur, votre servante, la mère de votre enfant, votre compagne cachée et fidèle. Je passerai pour votre maîtresse, pour la mère véritable de Didier peut-être! Eh bien! j'y consens, j'accepte le mépris que j'ai tant redouté, et il me semble que le calice versé par vous me donnera une vie nouvelle!

— O noble cœur! âme trois fois sainte! s'écria le marquis, je l'accepte aussi, moi, ton divin sacrifice! Ne me méprise pas pour cela, j'en suis digne, et je le ferai vite cesser. Oui, oui, je ferai des miracles! Je sais que je le peux maintenant! Ma mère cédera sans regrets. Je sens là, dans mon cœur, le feu de la foi et les trésors de la persuasion! Mais quand même j'échouerais, vois-tu, quand même le monde se lèverait pour te maudire, toi, ma sœur et ma fille, ma sainte compagne, mon amie adorée, tu n'en serais que plus grande à mes yeux, et je n'en serais que plus fier de t'avoir choisie! Eh! qu'est-ce que le monde, qu'est-ce que l'opinion pour un homme qui a sondé dans la vie des hommes du passé et du présent les mystères de leur égoïsme et le néant de leur mauvaise foi! Cet homme-là sait bien que de tout temps, à côté d'une pauvre vérité qui surnage, mille vérités sont égorgées et marquées du sceau d'infamie! Il sait bien que les meilleurs et les plus généreux des êtres ont dû marcher sur les traces du Christ dans le sentier d'épines où pleuvent les blessures et les outrages. Eh bien! nous y marcherons, s'il le faut, et l'amour nous y rendra insensibles à ces lâches atteintes! Oh! cela, je t'en réponds par exemple, et voilà ce que je peux te jurer, en dépit de toutes les menaces de la destinée que les hommes voudraient nous faire : tu seras aimée, donc tu seras heureuse! Tu me connais bien, cruelle qui fermais les yeux en fuyant! Tu savais bien que toute ma vie, toute mon âme, tout mon être est amour et rien que cela! Tu savais bien que, si j'ai quelquefois cherché la vérité avec ardeur, c'était par amour pour elle, et non pour la vaine gloire de la proclamer en personne! Je ne suis pas un savant, je ne

suis pas un auteur, moi! Je suis un inconnu qui passe volontairement à côté du bruit et de la fumée, combattant à l'écart et dans l'ombre, non par manque de courage, mais pour ne pas risquer de blesser ma mère et mon frère dans la mêlée. J'ai accepté ce rôle effacé sans éprouver aucune souffrance d'amour-propre. Je sentais que ma poitrine n'avait pas besoin d'encens, mais d'amour. Toutes les ambitions de mes pareils, toutes leurs vanités démesurées, leur soif de domination, leurs besoins de luxe, leur continuel désir de paraître, que m'importait tout cela? Je ne pouvais pas m'amuser avec ces jouets-là! Je n'étais, moi, qu'un pauvre homme simple, épris d'idéal, un enfant naïf, si l'on veut, cherchant l'amour et le sentant vivre en lui, longtemps avant d'avoir rencontré celle qui devait développer en lui sa puissance. Je me taisais, sachant bien que je serais raillé, ce qui m'était indifférent quant à moi, mais ce qui m'eût fait souffrir comme un outrage à ma religion intime et sacrée!... Une fois, une seule fois dans ma vie,... je veux vous raconter cela, Caroline, j'ai aimé...

— Ne me le racontez pas! s'écria-t-elle; je ne veux rien savoir.

— Vous devez tout savoir au contraire. *Elle* était bonne et douce, et mon souvenir peut sans effort la respecter et la bénir dans la tombe; mais elle ne pouvait pas m'aimer. C'était la faute de sa destinée et non la sienne. Il n'y a point en moi de reproche contre elle, il y en a beaucoup contre moi-même. Je me suis beaucoup haï et beaucoup puni d'avoir cédé à une passion qui n'était ni permise ni réellement partagée. Je ne me suis réconcilié avec la vie qu'en voyant fleurir en vous la vie dans son expression la plus belle et la plus pure. J'ai compris alors pourquoi j'étais né dans les larmes, pourquoi j'avais été destiné à aimer, et condamné à aimer trop tôt, et mal, et dans le péché, en appelant trop ardemment le rêve et le but de ma vie! Et à présent je me sens à jamais réhabilité et sauvé. Je sens que mon être va retrouver son équilibre, ma jeunesse ses espérances, et mon cœur son aliment naturel. Ayez confiance en moi, vous que le ciel m'a envoyée! Vous savez bien qu'il nous avait faits l'un pour l'autre. Vous l'avez bien senti mille fois, en dépit de vous-même, que nous n'avions qu'un esprit et une pensée à nous deux, que nous aimions les mêmes idées, les mêmes arts, les mêmes noms, les mêmes êtres et les mêmes choses, sans agir jamais l'un sur l'autre que pour affermir et développer ce qui y était déjà, pour y faire fleurir les germes de nos plus profonds instincts. Ah! rappelez-vous, Caroline, rappelez-vous Séval, et nos heures de soleil dans la vallée, et nos heures de fraîcheur délicieuse sous les voûtes de cette bibliothèque où vous fêtiez par de si beaux vases de fleurs la mystérieuse et profonde union de nos âmes! N'était-ce pas un mariage indissoluble

que nos mains consacraient chaque matin par une pure étreinte? Notre premier regard ne nous livrait-il pas chaque jour et pour toujours l'un à l'autre?... Et tout cela serait perdu, envolé pour jamais? Vous l'avez pu penser un instant, vous, que cette vie-là pouvait finir, que cet homme, désormais sans lumière et sans air, pourrait exister sans vous, qu'il consentirait à retomber dans le néant? Non, non, vous ne l'avez pas cru! Cet homme vous eût suivie aux extrémités du monde, il eût marché sur des glaces, et dans le feu, et sur les eaux, pour vous rejoindre!... Et quand vous me laissiez mort dans la neige aujourd'hui, ne sentiez-vous pas que mon âme séparée de moi, que mon spectre désespéré vous suivait encore à travers les rafales de la montagne?

— Écoute, écoute-le! dit Caroline à Peyraque, qui était rentré et qui contemplait avec stupeur le marquis exalté et comme transfiguré par la passion; écoute ce qu'il me dit, et ne t'étonne plus si je l'aime plus que moi-même! Ne t'effraie pas, ne t'afflige pas, ne t'éloigne pas en nous plaignant! Reste auprès de nous, et vois que nous sommes heureux! La présence d'un vieux saint comme toi ne nous gêne pas. Tu ne nous comprendras peut-être pas, toi qui, au-delà d'un certain devoir que je comprenais hier et que je n'admets plus aujourd'hui, ne veux plus rien entendre; mais, malgré toi, tu me béniras et tu m'aimeras encore, car tu sentiras l'autorité et le droit de cet homme-là, qui est plus que tous les autres hommes, et en qui Dieu ne peut pas mettre autre chose que des paroles de vérité. Oui, je l'aime... Oui, je t'aime, toi que j'ai failli perdre aujourd'hui, et je ne te quitterai plus, je te suivrai partout; ton enfant sera le mien, comme ta patrie est ma patrie, comme ta foi est ma foi. Il n'y a pas d'autre honneur en ce monde, il n'y a pas d'autre vertu devant Dieu que de t'aimer, te servir et te consoler.

M. de Villemer était debout et rayonnant d'une joie pure qui éblouissait et n'effrayait pas Caroline. Dans cette heure d'enthousiasme, il n'y avait pas de place, il n'y avait pas de souvenir pour le trouble des sens. Il la pressait sur son cœur avec cette sainteté du sentiment paternel qui était en lui, et que suscitait un instinct de protection puissante, droit d'une grande intelligence sur un grand cœur, et d'une âme supérieure sur une âme élevée par l'amour à son niveau.

Ils ne se demandaient ni l'un ni l'autre si la passion les emporterait un jour au-delà de cette effusion sublime. Il faut dire à leur louange qu'ils ressentaient les infinies tendresses de l'amitié, enthousiaste il est vrai, mais naïve et profonde, avant toute autre ivresse, et que le but de leur avenir n'était en cet instant défini et résumé en eux-mêmes que par un mot : ne plus se quitter!

XXVI.

Pendant que, vers quatre heures, le temps éclairci permettait à Peyraque de faire les préparatifs du retour, de louer un autre char bien garni de paille et de couvertures avec des bœufs et un bouvier habile pour regagner Laussonne avant la nuit, la jeune et belle duchesse d'Aléria, couverte de moire et les bras chargés de camées, entrait dans l'appartement de sa belle-mère, au château de Mauveroche, en Limousin, laissant ensemble son mari et Mme d'Arglade causer d'un air de bonne amitié dans un magnifique salon.

Diane avait un air de joie et de triomphe qui frappa la marquise. — Eh bien! quoi, ma beauté? s'écria-t-elle, qu'y a-t-il? Est-ce que mon autre fils est revenu?

— Il reviendra bientôt! répondit la duchesse, on vous l'a promis, et vous savez bien que nous n'avons pas d'inquiétude sur son compte. Son frère sait où il est, et répond que nous le reverrons à la fin de la semaine. Aussi vous me voyez excessivement gaie,... et même excessivement heureuse... Cette petite Mme d'Arglade est ravissante! C'est elle, chère maman, qui fait mon bonheur!

— Oh!... vous raillez, petite masque! vous ne pouvez pas la souffrir. Pourquoi l'avoir amenée ici? Je ne vous le demandais pas. Personne ne peut me distraire de ma tristesse, si ce n'est vous!

— Je m'en charge plus que jamais, reprit Diane avec un charmant sourire, et justement cette d'Arglade que j'adore va me fournir des armes de bonne guerre contre votre vilain chagrin. Écoutez, bonne mère, nous tenons enfin l'affreux secret! Ce n'est pas sans peine. Il y a trois jours que nous manœuvrons autour d'elle, le duc et moi, que nous l'accablons de notre confiance, de notre laisser-aller, de toutes nos plus tendres gentillesses. Enfin la bonne personne, qui n'est pas notre dupe et que nos moqueries ont poussée à bout, vient de me donner à entendre que la grosse faute de Caroline a eu pour complice... Oh! vous savez qui, elle vous l'a dit! J'ai fait comme si je n'entendais pas; j'ai bien reçu un petit coup dans le cœur... Non! un gros coup, il faut être vraie! mais j'ai couru trouver mon cher duc, et je lui ai jeté en pleine figure : Est-ce vrai, ça, affreux homme, que vous avez été l'amant de Mlle de Saint-Geneix? Le duc a bondi comme un chat... non! comme un léopard à qui l'on marcherait sur la patte. — Ah! j'en étais sûr, a-t-il dit en rugissant; c'est la bonne Léonie qui prétend cela! — Et alors, comme il parlait de la tuer, j'ai dû le calmer et lui dire que je n'en croyais rien, ce qui n'était pas bien vrai; j'y croyais un peu. Et lui, qui n'est pas sot, monsieur votre fils, il s'est aperçu de cela, et il s'est

mis à mes genoux, et il a juré, oh! mais juré par tout ce que je crois et par tout ce que j'aime, par le vrai Dieu d'abord, et puis par lui-même, et puis par vous, que c'était là une infâme calomnie, et j'en suis aussi sûre à présent que d'être venue au monde rien que pour aimer M. le duc!

La duchesse avait un parler enfantin aussi naïf que celui de Mme d'Arglade était affecté, et il s'y joignait un accent de franchise et de résolution qui la rendait adorable. La marquise n'avait pas eu le temps de s'étonner de ce qu'elle entendait, que le duc entra aussi triomphant que sa femme.

— Ouf! s'écria-t-il. Dieu soit loué! vous ne reverrez plus jamais cette vipère! elle a demandé sa voiture, elle va partir, furieuse, mais aplatie, je vous en réponds, et privée de tout son venin! Ma mère, ma pauvre mère! comme vous avez été trompée, et comme je comprends ce que vous avez souffert! Et vous ne vouliez rien dire, même à moi, qui d'un mot... Mais enfin je l'ai confessée, cette odieuse femme qui eût mis le désespoir dans mon ménage, si Diane n'était pas un ange du ciel contre lequel les enfers ne prévaudront jamais. Tenez, maman! soyez donc un peu en colère avec nous, cela vous fera du bien. Mme d'Arglade a vu, n'est-ce pas? de ses deux yeux vu, Mlle de Saint-Geneix, appuyée sur mon bras, traverser au jour naissant le préau de Séval? Elle m'a vu lui parler d'un air affectueux et lui serrer les mains? Eh bien! elle a mal vu, car je les lui ai baisées l'une après l'autre, et ce qu'elle n'a pas entendu, je vais vous le dire, car je m'en souviens comme d'hier, j'étais assez ému pour ça. Je lui ai dit : Mon frère a failli mourir cette nuit, et vous l'avez sauvé! Plaignez-le, soignez-le encore, aidez-moi à cacher son état à ma mère, et, grâce à vous, il ne mourra pas. — Voilà ce que j'ai dit, je le jure devant Dieu, et voici ce qui s'était passé...

Le duc raconta tout, et même, prenant les choses de plus haut, il confessa ses mauvaises pensées, ses vaines coquetteries auprès de Caroline, qui ne s'en était pas seulement aperçue. Il dit l'accès de jalousie du marquis contre lui, leur brouille d'une heure, leur embrassade passionnée, les aveux de l'un, les sermens de l'autre, la découverte qu'il avait faite en ce moment-là de l'état alarmant de son frère, l'imprudence qu'il avait commise de le quitter, le croyant apaisé et le voyant endormi; la vitre cassée, les cris que Caroline avait entendus, et Caroline s'élançant au secours, ranimant le malade, restant près de lui, et se consacrant depuis ce moment à le soigner, à le distraire, à l'aider dans son travail.

— Et tout cela, ajouta le duc, avec un dévouement, une candeur et un désintéressement personnel dont je vous déclare n'avoir jamais

vu d'exemple! Cette Caroline, tenez, c'est une femme d'un rare mérite, et j'ai beau chercher une personne dont l'âge, le caractère, les goûts et la modestie conviennent mieux à mon frère, je n'en peux pas trouver. Vous savez si j'ai désiré qu'il fît un mariage plus brillant. Eh bien! à présent qu'il est à l'abri de la gêne, grâce à l'ange que voici, qui nous a rendu à tous notre liberté et notre dignité; à présent que j'ai vu la persistance et l'exaltation de l'attachement de mon frère pour une personne qui est avant tout son amie sérieuse et nécessaire; depuis enfin que Diane comprend tout cela mieux que moi-même, et m'exhorte à croire que les mariages d'amour sont les bons, je n'ai plus, ma chère mère, qu'une chose à vous dire : c'est qu'il faut retrouver Caroline et la bénir avec joie, comme la meilleure amie que vous ayez jamais eue avant ma femme et la meilleure fille que vous puissiez souhaiter après elle.

— Ah! mes enfans, s'écria la marquise, vous me rendez le bonheur! Je ne vivais plus depuis cette calomnie. La douleur d'Urbain, l'absence de cette enfant qui m'était chère,... la crainte de brouiller deux frères parfaits l'un pour l'autre en avouant ce que je croyais être vrai, ce que je suis si joyeuse de savoir faux... Ah! il faut courir après le marquis, après Caroline... Mais où donc, mon Dieu?... Vous savez où est votre frère; mais lui, sait-il donc où elle est?

— Non, il est parti sans le savoir, répondit la duchesse; mais Mme Heudebert le sait.

— Écrivez-lui, chère maman, dites-lui la vérité, et elle la dira aussi.

— Oui, oui, je vais écrire, dit la duchesse; mais comment faire savoir cela bien vite à mon pauvre Urbain?

— Je m'en charge, dit le duc. J'irais moi-même si la duchesse pouvait m'accompagner, car la quitter trois jours,... ma foi, c'est trop tôt!

— Fi! s'écria la duchesse; vous comptez que, la lune de miel passée, vous courrez comme cela sans moi, le cœur léger et le pied aussi? Oh! comme vous vous trompez, homme charmant, et comme je saurai mettre ordre à votre inconstance!

— Et comment ferez-vous, voyons? dit le duc en la regardant avec ivresse.

— En vous adorant toujours plus! Et nous verrons bien si vous vous en lasserez!

Pendant que le duc embrassait les cheveux d'or de sa femme, la marquise écrivait à Camille avec une juvénilité merveilleuse. — Tenez, mes enfans, leur dit-elle, est-ce bien comme ça? — La duchesse lut : « Ma chère madame Heudebert, ramenez-nous Caroline, et qu'elle accoure avec vous dans mes bras. Elle avait été horrible-

ment calomniée, je sais tout. Je pleure d'avoir cru à la chute d'un ange. Qu'elle me le pardonne! Qu'elle revienne, qu'elle soit ma fille à jamais, qu'elle ne me quitte plus! Nous sommes deux qui ne pouvons pas vivre sans elle! »

— C'est à ravir! c'est bon comme vous! dit la duchesse en fermant la lettre, et le duc sonna pendant que sa mère écrivait l'adresse.

La lettre partie, elle leur dit : — Pourquoi n'iriez-vous pas tous les deux chercher le marquis? Est-il donc bien loin?

— Douze heures en poste tout au plus, répondit le duc.

— Et je ne peux pas savoir où il est?

— Je ne dois pas le dire; mais à présent je suis persuadé qu'il n'aura plus de secrets pour vous. Le bonheur rend expansif.

— Mon fils, reprit la marquise, vous m'effrayez beaucoup. Votre frère est peut-être ici malade, et vous me le cachez, comme vous me l'avez caché à Séval. Il est plus malade encore; puisqu'on me fait croire à son absence, c'est qu'il ne peut pas se lever!

— Non, non! s'écria Diane en riant; il n'est pas ici, il n'est pas malade. Il est absent, il voyage, il est triste peut-être; mais il va être heureux, et il n'est pas parti sans espoir de vous fléchir.

Le duc jura que sa femme disait la vérité. — Eh bien! mes enfans, reprit la marquise inquiète, je voudrais vous savoir près de lui. Que voulez-vous que je vous dise? Il n'a jamais été malade sans que je ne l'aie, sinon deviné, du moins senti à une agitation particulière. J'ai éprouvé cela à Séval précisément à l'époque où il a été si mal à mon insu. Je vois que ce que vous m'avez raconté coïncide avec une nuit affreuse que j'avais passée! Eh bien! aujourd'hui, ce matin, j'étais là toute seule, je rêvais tout éveillée. J'ai vu le marquis pâle, enveloppé dans quelque chose de blanc, un linceul peut-être, et j'ai entendu dans mon oreille sa voix, sa véritable voix qui disait: *ma mère!*

— Mon Dieu! de quelles chimères vous vous tourmentez! dit le duc.

— Je ne me tourmente pas volontairement et je me laisse rassurer par mes instincts, car je veux tout vous dire. Depuis une heure, je sais que mon fils est bien; mais il a couru un danger aujourd'hui, il a souffert... ou bien un accident... Rappelez-vous le jour et l'heure!

— Voyons, partez, dit la duchesse à son mari. Je ne crois pas un mot de tout cela, mais il faut rassurer votre mère.

— Vous irez avec lui, dit la marquise. Je ne veux pas que mes idées noires, qui après tout sont peut-être maladives et rien de plus, vous causent le premier chagrin de votre mariage.

— Mais vous laisser seule avec ces idées-là!...

— Je ne les aurai plus, dès que je vous verrai courir après lui!

La marquise insista. La duchesse commanda une malle légère, et deux heures après, elle courait en poste avec son mari sur la route du Puy par Tulle et Aurillac.

La duchesse connaissait le secret de son beau-frère; elle ignorait le nom de la mère, mais elle savait l'existence de l'enfant. Le marquis avait permis au duc de n'avoir pas de secrets pour sa femme.

A six heures du matin, ils arrivaient à Polignac. Le premier visage qui frappa les regards de Diane fut celui de Didier. Elle fut saisie, comme l'avait été Caroline, d'une soudaine tendresse pour cet être charmant qui captivait tous les cœurs. Pendant qu'elle l'embrassait et le contemplait, le duc s'informait du prétendu M. Bernyer. — Mon amie, dit-il à sa femme en revenant à elle, ma mère avait raison; il est arrivé quelque accident à mon frère. Il est sorti hier matin pour faire une promenade de quelques heures dans la montagne, et il n'est pas encore rentré. Les gens d'ici sont inquiets de lui.

— Sait-on où il a été?

— Oui, c'est au-delà du Puy. La poste va nous conduire là, et là je vous laisserai. Je prendrai un cheval et un guide, car il n'y a pas de chemin possible pour la voiture.

— Nous prendrons deux chevaux, dit la duchesse. Je ne suis pas fatiguée du tout; partons.

Une heure après, l'intrépide Diane, plus légère qu'un oiseau, gravissait au galop la rampe de la Gâgne, sans sourciller, en riant des inquiétudes de son mari pour elle. A neuf heures du matin, ils traversaient rapidement Lantriac, à la grande surprise des habitans, et ils descendaient chez Peyraque-Lanion, à la grande jalousie de l'aubergiste du village.

La famille était à table dans le petit atelier. On était rentré la veille un peu tard, mais sans accident. Le marquis, fatigué, mais non malade, avait accepté l'hospitalité du fils de Peyraque, qui demeurait dans la maison voisine. Caroline avait dormi délicieusement dans sa petite chambre. Elle aidait Justine à servir les *hommes de la maison*, c'est-à-dire le marquis et les deux Peyraque. Embellie par le bonheur, elle allait et venait, tantôt servant et tantôt s'asseyant en face de M. de Villemer, qui la laissait se dévouer et la regardait avec ravissement, comme pour lui dire : — Je vous le permets, mais comme je vous rendrai ces soins-là!

Quels cris de joie et de surprise remplirent la maison de Peyraque à l'apparition des voyageurs! Les deux frères se tinrent longtemps embrassés. Diane embrassa Caroline en l'appelant sa sœur.

Il y en eut pour une heure à raconter à bâtons rompus, folle-

ment, sans se comprendre, sans savoir si on ne rêvait pas. Le duc mourait de faim et trouva exquis les mets de Justine, qui refit un déjeuner copieux, et que Caroline aidait toujours, riant et pleurant à la fois. Diane était folle de l'aventure, et voulait, au grand effroi de son mari, se mêler de l'assaisonnement. Enfin on reprit posément les récits et les explications de part et d'autre. Le marquis avait commencé par envoyer un exprès au Puy, avec une lettre pour sa mère, dont on lui avait dit tout d'abord l'inquiétude et l'étrange divination.

On ne pleura pas en quittant les Peyraque, on avait leur parole qu'ils viendraient à la noce. Le jour suivant, on était de retour à Mauveroche avec Didier, que le marquis mit sur les genoux de sa mère. Elle était prévenue par la lettre de son fils. Elle couvrit l'enfant de caresses, et, le remettant dans les bras de Caroline : Ma fille, lui dit-elle, vous acceptez donc le soin de nous rendre tous heureux? Soyez mille fois bénie, et si vous voulez me conserver longtemps, ne me quittez plus. Je vous ai fait bien du mal, mon pauvre bon ange; mais Dieu n'a pas permis que ce fût long, car j'en serais morte avant vous!

Le marquis et sa femme passèrent le reste de la belle saison à Mauveroche et quelques jours d'automne à Séval. Ce lieu leur était cher, et malgré la joie de retrouver leur famille à Paris, ce ne fut pas sans effort qu'ils s'arrachèrent d'une retraite consacrée par leurs souvenirs.

Le mariage du marquis n'étonna personne; les uns l'approuvèrent, les autres prédirent avec dédain qu'il se repentirait de cette excentricité, qu'il serait délaissé de tous les gens raisonnables, que c'était une existence effacée, manquée. La marquise faillit souffrir un peu de ces propos. Mme d'Arglade poursuivait Diane, Caroline et leurs époux de sa haine; mais tout tomba à la révolution de février, et on pensa à bien autre chose! La marquise eut grand'peur et crut devoir se réfugier à Séval, où elle trouva le bonheur quand même. Le marquis, au moment de faire paraître son livre anonyme, remit la publication à des temps plus calmes. Il ne voulut pas frapper sur les vaincus du jour. Heureux par l'amour et la famille, il est peu pressé de connaître la gloire.

Aujourd'hui la vieille marquise n'est plus. Débile de corps et trop active d'esprit, ses jours étaient comptés. Elle s'est éteinte au milieu de ses enfans et petits-enfans, les bénissant tous sans croire qu'elle les quittait, se sentant faible, mais ayant dans l'esprit du nerf et de la bonté jusqu'à la dernière heure, et faisant des projets, comme la plupart des mourans, pour l'*année prochaine!*

Le duc a beaucoup grossi dans la prospérité; mais il est toujours

aimable, beau et assez ingambe. Il vit dans un grand luxe, mais sans prodigalité, et se remettant de tout à sa femme, qui le gouverne et le maintient sage avec un rare esprit de conduite et une admirable finesse dans les gâteries de la passion proclamée. Nous ne voudrions pas jurer qu'il n'ait jamais pensé à la tromper; mais elle a su déjouer les fantaisies sans qu'il s'en aperçût, et son triomphe, qui dure encore, prouve une fois de plus qu'il y a quelquefois assez d'art et de force dans le cerveau d'une fillette de seize ans pour régler au mieux la destinée d'un professeur de scélératesse. Le duc, admirablement bon et assez faible, trouve plus de charme qu'on ne croit à ne plus ourdir de savantes perfidies contre le beau sexe et à s'endormir, sans remords nouveaux, sur l'oreiller du bien-être.

Le marquis et la nouvelle marquise de Villemer passent maintenant huit mois de l'année à Séval, toujours occupés, on ne peut dire l'un de l'autre, puisqu'ils se sont identifiés l'un à l'autre au point de penser ensemble et de se répondre avant de s'être questionnés, mais de l'éducation de leurs enfans, tous remarquables d'intelligence et de charme. M. de G... est mort. Mme de G... a été oubliée. Didier a été reconnu par le marquis pour un de ses enfans. Caroline ne se rappelle plus qu'elle n'est pas sa mère.

Mme Heudebert est fixée à Séval. Tous ses enfans sont élevés par les soins du marquis et de Caroline. Les fils du duc, plus gâtés, sont moins intelligens et moins bien portans; mais ils sont aimables et pleins de grâces précoces. Le duc est excellent père et s'étonne, à tort, d'avoir déjà de si grands enfans.

Les Peyraque ont été comblés. On est retourné les voir l'année dernière, et cette fois on a gravi, par un beau soleil levant, la cime argentée du Mezenc. On a voulu revoir aussi la pauvre cabane où, en dépit des largesses du marquis, rien n'a été changé en mieux; mais le père a acheté de la terre, et on se croit riche. Caroline s'est assise avec bonheur sous l'âtre misérable où elle a vu à ses pieds pour la première fois l'homme avec qui elle eût partagé sans effroi une hutte dans les Cévennes et l'oubli du monde entier.

GEORGE SAND.

Nohant, 30 avril 1860.

LA

SCULPTURE CONTEMPORAINE

EN FRANCE

CHARLES SIMART.

I. *Œuvres de Simart reproduites par la photographie.* — II. *Simart statuaire, Étude sur sa Vie et sur son Œuvre,* par M. Gustave Eyriès, Paris 1860.

Depuis l'exposition posthume des tableaux peints par Paul Delaroche, l'usage semble consacré parmi nous de recueillir et de présenter dans leur ensemble les œuvres des artistes éminens que la mort vient de frapper. Il y a dans cette épreuve suprême, dans cette sorte d'enquête publique sur les actes et sur la portée d'un talent, quelque chose de la pieuse sympathie qu'expriment qu qu'inspirent les oraisons funèbres, quelque chose aussi de l'impartialité clairvoyante qui appartient aux jugemens de l'histoire. En achevant de s'informer ainsi, en pesant la somme totale des titres qu'elle avait autrefois comptés un à un et peut-être admis un peu à la légère sous l'influence d'un succès passager, l'opinion des contemporains acquiert presque la valeur d'une décision juridique; elle laisse du moins pressentir, elle prépare les arrêts de la postérité. L'exposition récente des travaux d'Ary Scheffer, la reproduction par la lithographie de toutes les œuvres du sculpteur David ont instruit, pour ainsi dire, dans quelques-uns de ses détails essentiels la cause de l'école moderne auprès de ceux qui nous suivront. Aujourd'hui

la publication d'une suite de photographies d'après les statues et les bas-reliefs qu'a laissés Simart vient ajouter aux preuves acquises un élément de conviction nouveau et continuer sur l'art de notre époque cette série de témoignages que la mort a ouverte et grossie sans relâche depuis quelques années. En même temps une *étude* zélée, trop zélée peut-être à certains égards, *sur la vie et l'œuvre de Simart*, j'ai presque dit un panégyrique formel, achève de convier le public à l'examen d'un talent qui, faute d'autorité souveraine, a du moins son importance sérieuse et ses droits au respect de tous. Ces deux publications diversement significatives nous offrent l'occasion d'apprécier à notre tour les développemens successifs de ce talent et d'en résumer les caractères, en lui attribuant dans l'histoire de l'art contemporain, non la place glorieuse qui n'appartient qu'aux maîtres, mais le rang très honorable encore réservé aux disciples d'élite, aux intelligences bien munies et fécondées par l'étude des grands exemples. Il y a aussi dans les travaux de Simart un autre élément d'intérêt pour la critique, un sujet d'étude qu'elle ne saurait négliger, — l'état même de la sculpture en France et ses derniers progrès.

En France, et dans notre siècle surtout, la sculpture est de tous les arts le plus difficilement populaire. C'est celui du moins qui, au point de vue de l'amour-propre et de la notoriété personnelle, rémunère les artistes avec le plus d'incertitude ou de parcimonie. Les statuaires doivent se résigner sur ce point à de continuels sacrifices. Leurs œuvres peuvent parfois rencontrer le succès : rarement leurs noms s'imposent à la mémoire de la foule. Que de gens, par exemple, dont les yeux connaissent et admirent le *Danseur napolitain* de M. Duret ou *le Départ* sculpté par Rude sur l'arc de triomphe de l'Étoile, qui seraient peut-être embarrassés de dire quelle main a modelé cette élégante figure, quel ciseau a taillé ce hardi bas-relief! Tandis que telle menue peinture de genre, telle fantaisie de couleur tracée du bout du pinceau et au hasard de l'heure présente, suffisent pour donner à ceux qui les ont signées une certaine célébrité, les marbres destinés à la décoration de nos monumens, les morceaux de sculpture dont l'exécution a exigé le plus de temps, de loyaux efforts et de vraie science, laissent à peu près inaperçus, sinon le mérite même du travail, du moins le mérite et les titres particuliers des auteurs. Seul parmi les statuaires français contemporains, Pradier a joui de son vivant d'une sorte de popularité : d'où lui est venue toutefois cette faveur exceptionnelle? De sa rare habileté assurément, mais sans doute aussi de ses doctrines trop peu sévères, de son goût trop habituel pour des sujets et un style où le nu n'est rien moins que l'image naïve de la chasteté. Au lieu des galanteries

mythologiques qui se multiplièrent sous son ciseau, si Pradier n'eût consenti à produire que des œuvres comme *le Fils de Niobé*, les *Renommées* et les *Victoires* qui ornent l'Arc de Triomphe et la crypte des Invalides, s'il se fût, par respect pour son talent et pour l'art auquel il avait voué sa vie, imposé la loi de traiter toujours sérieusement cet art essentiellement sérieux, peut-être l'indifférence publique l'eût-elle puni de sa réserve. En méconnaissant au contraire une partie des conditions qui lui étaient prescrites, le sculpteur de *la Bacchante et le Satyre*, de *Phryné* et de bien d'autres statues ou statuettes du même genre a été récompensé par de bruyans succès. Reste à savoir si, au risque de demeurer un peu oublié de la foule, l'artiste n'aurait pas eu tout à gagner dans le sentiment du devoir accompli et dans l'approbation des bons juges.

Rien de plus naturel d'ailleurs, rien de plus aisément explicable que cette anomalie dont nous parlions tout à l'heure entre l'empressement du public autour de toiles fort secondaires et le froid accueil réservé d'ordinaire aux travaux et au talent des sculpteurs. Nos inclinations présentes nous portent en général à rechercher dans les produits de l'art un plaisir pour les yeux bien plutôt qu'un élément d'instruction, ou, comme disait Poussin, de « délectation » pour l'esprit. Le moyen de contenter ce besoin d'amusement à tout prix en face de beautés qui n'existent qu'à la condition d'être graves? Comment se sevrer brusquement du spectacle accoutumé des gentillesses pittoresques pour se mettre au sévère régime de la ligne, de la forme pure, de la vérité sans caprice, sans accident d'expression ni d'outil? Rien de ce que nous avons vu ailleurs ne nous a préparés à ces pratiques austères : aussi, quand l'occasion vient pour nous de les connaître, nous trouve-t-elle le plus souvent distraits ou dépaysés. Ajoutons, pour être juste, que la banalité de certaines données, la reproduction à satiété de certains types, ne laissent pas d'excuser notre froideur et d'expliquer en partie l'impopularité de la statuaire aujourd'hui. Nous avons vu, depuis le commencement du siècle, tant de statues sorties du même moule académique se dresser invariablement au Salon, tant de gens vouer leur ciseau à l'oiseuse besogne de rééditer d'année en année ce qui avait déjà paru cent fois, que nous avons fini par confondre les conditions de cette industrie stérilement féconde avec les lois de l'art lui-même. Il semble que la sculpture n'ait et ne puisse avoir de nos jours d'autre office que de continuer tant bien que mal une méthode immuable, et que les sculpteurs doivent borner leur ambition à modeler, suivant des procédés convenus, d'honnêtes figures allégoriques auxquelles les salles de quelque musée de province prêteront ensuite une hospitalité de hasard. De là cet éloignement instinctif, tranchons

le mot, cette impression d'ennui que nous causent en général les travaux de l'ébauchoir ou du ciseau; de là aussi nos injustices envers quelques talens dont le seul tort est de se trouver trop souvent mal ou médiocrement avoisinés. On sait de reste que le marbre et la pierre fournissent chaque année en nombre suffisant des *Saisons* ou des *Muses*, des images de *la Prudence*, de *la Justice* ou telles autres personnifications aussi peu imprévues dans la forme qu'inoffensives dans les intentions : on ne sait point assez qu'à côté de ces redites inutiles des œuvres vraiment éloquentes soutiennent l'honneur de notre école, et que, jusque dans le même ordre de sujets, plus d'un statuaire réussit encore à formuler des idées neuves, en se gardant aussi bien des excès pédantesques du style que de l'infidélité aux traditions.

Parmi les artistes contemporains qui ont le mieux défendu cette cause du beau classique tout en consentant à en rajeunir les termes, parmi ceux qu'a le plus ardemment préoccupés la recherche du progrès sans indiscipline, sans concession au caprice ou au faux goût, Charles Simart mérite d'être cité en première ligne, tant pour son habileté même qu'en considération du nombre et de l'importance de ses travaux. Disciple fervent de l'antique, il a gardé néanmoins son indépendance, et n'a pas immobilisé son talent dans un système d'imitation servile. Au lieu de copier, comme tant d'autres, les surfaces de l'art grec et d'en contrefaire les formes sans en résumer l'esprit, il a voulu, au profit même de sa propre pensée, s'assimiler les caractères intimes, la vie morale de cet art admirable entre tous : tâche difficile, accomplie déjà dans le domaine de la poésie avant le siècle où nous sommes, mais que, sauf une exception illustre, les peintres et les sculpteurs de notre temps n'ont su ni choisir dès le début avec cette certitude, ni poursuivre avec cette obstination passionnée. Dans le livre, plein de sages aperçus d'ailleurs, qu'il vient de consacrer à la mémoire de Simart, M. Eyriès n'hésite pas à affirmer que si le savant artiste « n'eût été brisé, comme par un coup de foudre, au milieu de sa carrière,... il fût devenu le Raphaël de la statuaire. » Un pareil éloge n'est pas seulement excessif en soi; il pèche encore par la différence des inspirations et des principes que personnifient les deux noms ainsi rapprochés, et, comparaison pour comparaison, le souvenir d'André Chénier eût semblé ici mieux de mise que le souvenir du peintre des *Madones* et des *Stanze* du Vatican.

Ne serait-on pas autorisé en effet, sauf l'inégalité de mérite entre les résultats, à rattacher les tentatives archaïques du sculpteur de la *Minerve* et des bas-reliefs du tombeau de Napoléon au système de rénovation littéraire par l'imitation des anciens qu'inaugurait,

vers la fin du siècle dernier, le chantre de *l'Aveugle* et du *Jeune Malade*? La poétique de l'un a de telles analogies avec la foi esthétique de l'autre, qu'il semble naturel de leur attribuer à tous deux, sinon le même rôle et la même influence, au moins une ambition à peu près pareille et un égal bon vouloir. Il faut le redire toutefois, la similitude existe dans les intentions, mais elle est loin d'apparaître aussi complète quant à la valeur même des œuvres et à l'impression produite. Si exactement moulées qu'en soient les formes sur les exemples de l'antiquité, le style d'André Chénier garde au fond un caractère personnel, une aisance, une verve propre, qu'on ne retrouve pas ou qu'on retrouve à un moindre degré dans les travaux de Simart. Sous l'érudition archéologique du poète, on sent un art jeune et vivace; sous le calme ou la grâce attique de la parole, l'émotion, l'originalité de la pensée. Tout en s'appliquant à ressaisir l'inspiration antique jusque dans la traduction des faits ou des idées modernes, Chénier n'oublie pas que la poésie ne saurait être seulement une fiction d'initiés; pour lui, la révélation absolue du beau n'est pas la résurrection d'une langue morte. Sans doute Simart n'avait garde non plus de méconnaître cette loi nécessaire de l'art; mais, faute de confiance en lui-même peut-être, il lui est arrivé de laisser prédominer dans ses ouvrages la science sur l'invention et les habitudes acquises de l'esprit sur la franchise du sentiment. Ce qui manque à ces œuvres hautement érudites, ce n'est certes ni la noblesse du goût ni la correction de la pratique : c'est l'accent qui achèverait de vivifier le tout, c'est ce je ne sais quoi d'intime et d'inattendu, cette pointe de bizarrerie, si l'on veut, qui perce même dans les travaux des maîtres les plus purs, et qui caractérise une manière tout en échappant à l'analyse.

Lorsqu'on examine la suite de photographies récemment publiée, ou, ce qui est plus sûr, plus concluant encore, lorsqu'on parcourt dans le musée de Troyes les salles où des mains pieuses ont réuni les modèles en plâtre des statues et des bas-reliefs sculptés par Simart, il est impossible de ne pas être frappé de la dignité soutenue, de l'unité que présente l'histoire de ce talent. Aujourd'hui surtout qu'en matière d'art les fortes croyances sont rares et les petits moyens de succès facilement admis ou excusés, c'est avec un sentiment de vénération exceptionnel qu'il faut contempler ces productions d'une intelligence convaincue, ces reliques d'une vie consacrée sans relâche aux études sévères, aux généreuses ambitions. Faut-il attribuer pour cela au savant statuaire une puissance d'expression égale à l'énergie de sa volonté, et exhausser au niveau du génie cette sobriété dans le goût, cette sûreté dans les informations? M. Eyriès semble parfois s'exagérer en ce sens la valeur du talent

qu'il propose à notre admiration. Un peu ébloui peut-être par les radieux souvenirs de la jeunesse et d'une longue amitié, il salue sans hésiter la gloire là où des esprits moins affectueusement prévenus pourraient reconnaître seulement des titres à une haute estime. Il qualifie tantôt de « grand, » tantôt « d'illustre, » un artiste bien famé sans doute, mais dont le nom, quoique fait pour survivre, ne saurait être promis aux mêmes destinées que le nom d'un Jean Goujon ou celui d'un Puget. A quoi bon insister au surplus sur des erreurs qui compromettent beaucoup moins les droits d'une exacte justice qu'elles n'honorent celui qui les a commises? Si le biographe de Simart eût écrit son livre en se défiant davantage de son propre enthousiasme, s'il se fût imposé le rôle d'un juge au lieu de continuer au-delà du tombeau l'office dévoué d'un ami, le public eût pu gagner à cette réserve des enseignemens plus sûrs quelquefois au point de vue de la critique; il y eût perdu bien des pages sincèrement émues, des détails intimes donnés avec la véracité d'un témoin et une effusion sympathique. On aurait, en un mot, une *étude* plus impartiale, un arrêt plus équitable peut-être; on n'aurait pas une déposition aussi animée ni aussi intéressante à tous égards.

Nous avons dit qu'un des mérites de Simart était la clairvoyance qui lui fit discerner de bonne heure la voie qu'il devait suivre; puis, cette voie une fois choisie, le courage avec lequel il y persévéra. Reconnaître exactement l'ordre de travaux auquel on est propre, c'est déjà posséder à moitié les secrets du talent, puisqu'il ne reste plus qu'à féconder par l'étude des facultés certaines et à exploiter un terrain dont on sait d'avance les ressources et les limites. Combien d'artistes s'égarent à la recherche de ce coin de terre qu'ils trouveraient à deux pas, et où il leur appartiendrait de s'installer! Combien, après toute une vie de tâtonnemens et d'enquêtes, s'aperçoivent au dernier moment qu'ils ont fait fausse route, qu'ils ont dépensé en expériences stériles des forces dont un examen plus consciencieux d'eux-mêmes leur eût prescrit le juste emploi! Dans la vie de Simart, point de ces longues méprises ni de ces repentirs tardifs. L'idéal qu'il poursuit quand il n'est encore que pensionnaire à la villa Médicis n'a pas cessé, vingt ans plus tard, d'occuper souverainement sa pensée et de régir toutes les entreprises de son ciseau. Sauf la correction de plus en plus rigoureuse du style, il n'y a pas, à vrai dire, de différence entre les œuvres que Simart envoyait de Rome et celles qu'il produisit à Paris depuis son retour jusqu'au jour de sa mort. Pour surprendre quelque hésitation, quelque symptôme de défaillance dans la marche de son talent, il faudrait remonter aux premières années d'apprentissage; encore ces semblans de démentis aux convictions futures ne vont-ils guère

au-delà de certaines tentations de l'esprit, et même à cette époque ils se résolvent rarement en erreurs de fait. Si une esquisse qu'on voit aujourd'hui au musée de Troyes, *la Mort d'Orphée*, pèche ouvertement par l'agitation des lignes et la violence des mouvemens, en revanche rien de moins turbulent dans la forme, rien certes de plus exempt en apparence de tout paradoxe pittoresque que la statue de *Coronis*, modelée en 1831, ou le bas-relief représentant *le Vieillard et ses Trois Fils*, qui en 1833 valut au jeune artiste le prix de Rome. Et cependant celui qui venait de prouver ainsi son intelligence des lois de la statuaire ne laissait pas au fond de son cœur de nourrir des projets dont l'exécution l'eût entraîné à enfreindre gravement ces lois. Facilement gagné, comme presque tous les esprits jeunes alors, à la cause de la révolution qui s'achevait dans les arts et dans les lettres, il ne rêvait pas moins que de sacrifier au profit de la sensation, de l'émotion purement dramatique, l'expression calme et réfléchie du beau, ou, comme il le disait lui-même dans une lettre que l'on a conservée, « d'exécuter des groupes immenses où dominerait une pensée profonde, qui ferait oublier l'art et l'artiste... J'aime l'art qui saisit le cœur, écrivait-il un peu plus tard, j'aime l'art qui fait pleurer. » Soit; mais tous les arts indifféremment n'ont pas et ne sauraient avoir ce don de provoquer les larmes. La sculpture en particulier n'est pas plus faite pour nous attendrir que la poésie ou la musique pour instruire nos yeux des beautés de la forme humaine, et le statuaire qui demanderait au marbre d'éveiller en nous les émotions que nous donnent Racine ou Mozart n'arriverait qu'à vicier son art, à en énerver l'éloquence et à désarmer sa main.

Pendant les premiers temps de son séjour à Rome, Simart n'était pas encore guéri de ce qu'on pourrait appeler cette fièvre de jeunesse. Ses tendances vers une idéologie dangereuse se développant sous l'influence d'autres inquiétudes morales et de certaines tristesses dont le secret n'a été révélé qu'après lui, il courait le risque de se fourvoyer tout à fait, lorsque l'autorité et les exemples d'un grand maître vinrent nettement lui rappeler ses devoirs et lui enseigner le droit chemin. M. Ingres, récemment nommé directeur de l'Académie de France, mit d'autant plus d'empressement à secourir ce talent en péril qu'il y était sollicité à la fois par sa conscience de chef d'école et par l'intérêt que portait à Simart une famille dont il avait lui-même éprouvé de longue main les généreuses sympathies et la haute sagacité en matière d'art (1). Simart fut donc en réalité

(1) Le nom de la famille Marcotte se trouve si souvent et si honorablement mêlé à l'histoire des artistes les plus éminens de notre époque, qu'il suffira de mentionner ici ce nom sans insister sur les souvenirs qui s'y rattachent. On sait avec quelle affectueuse sollicitude M. Marcotte d'Argenteuil entretint ou releva pendant les dernières

l'élève, et l'élève docile, de M. Ingres. Il n'entra, à vrai dire, en possession de son talent, en familiarité avec les grandes conditions de l'art, qu'à partir du moment où il accepta cette forte discipline. Bien qu'il eût auparavant reçu les conseils successifs de Dupaty, de Cortot et de Pradier, il ne puisa qu'auprès de son dernier maître la certitude du beau et cette profonde intelligence de l'antique qui deviendra désormais la qualité distinctive, la marque invariable de ses travaux. Ainsi la main savante qui venait de guider M. Flandrin ouvrait une route non moins sûre à des progrès tout différens; ainsi, à l'honneur d'avoir formé le talent le plus pur que notre école de peinture ait vu naître depuis vingt-cinq ans s'ajoute, pour M. Ingres, l'honneur non moins sérieux, mais plus inattendu peut-être, d'avoir instruit le sculpteur placé au premier rang parmi ceux dont les débuts remontent à la même époque.

Les années que Simart passa en Italie ne mirent pas fin seulement aux hésitations de son esprit; elles marquent aussi le terme des rudes épreuves imposées longtemps à son courage par la misère et l'isolement. Rien de plus vulgaire assurément, rien de moins imprévu dans la biographie d'un artiste que le récit des difficultés et des détresses qui ont attristé les commencemens de sa carrière. On peut dire toutefois que cette vieille histoire du talent aux prises avec la pauvreté, Simart l'a rajeunie à force de patience dans la douleur et d'énergie dans la lutte. C'est peu pour lui, pendant les dix longues années de son premier séjour à Paris, de se voir condamné aux privations les plus dures, de ne pouvoir compter pour vivre que sur une pension de 300, puis de 400 francs, allouée par Troyes, sa ville natale, et un peu plus tard sur les bienfaits de M. Marcotte. Afin d'économiser la petite somme d'argent nécessaire à ses études, il se résignera sans peine à n'avoir d'autre gîte qu'un grenier où il ne pourra pas même se tenir debout, d'autre nourriture que quelques fruits de rebut, d'autres vêtemens que des lambeaux de drap raccommodés chaque jour et dissimulant tant bien que mal les preuves d'un dénûment plus affligeant encore. Qu'importe après tout cette indigence actuelle, si complète qu'elle soit, à qui se sent riche de ses espérances et de tous les succès futurs? Simart est en

années le courage de Léopold Robert, avec quel zèle il se dévoua à la gloire de M. Ingres bien avant l'heure des admirations unanimes et des triomphes éclatans. Un frère de cet ami des deux célèbres peintres s'intéressa tout d'abord, et plus utilement que personne, aux essais, aux succès encore incertains de Simart. Enfin un troisième frère, M. Marcotte-Genlis, continuant dignement la tradition de ses aînés, seconda de tout son pouvoir les derniers progrès de l'artiste, et demeura jusqu'à la fin en liaison intime avec lui. A côté de ces protecteurs éclairés du talent de Simart, il n'est que juste de nommer M. Gabriel de Vendeuvre, bien prompt, lui aussi, à deviner ce talent, à en favoriser l'essor sans réserve d'aucune sorte, et, aujourd'hui encore, bien pieusement attentif aux faits qui peuvent achever d'en populariser les œuvres ou d'en consacrer la mémoire.

fonds sur ce point. Ses vingt ans d'ailleurs lui conseillent aisément un dédain philosophique des commodités de la vie; mais quel courage plus difficile ne lui faut-il pas pour subir les reproches, les méprises injurieuses de l'humble famille d'artisans dont il doit un jour honorer le nom, et qui ne sait voir encore dans la noble passion qui le possède que les témoignages de l'ingratitude ou l'entêtement de la vanité! Surviennent les maladies, les déceptions amères, les échecs, qui achèvent de ruiner le présent et qui compromettent l'avenir. Rien ne lasse, rien n'ébranle même cette rare force de volonté. Menacé de perdre la vue au moment où il va enfin entrer en lice et disputer le prix de Rome, qui lui apparaît depuis si longtemps comme la récompense suprême, comme « la planche de salut, » dit-il, promise à ses efforts, le pauvre artiste est obligé de décliner la lutte d'où il espérait sortir vainqueur. Une autre fois c'est l'argent qui manque, le peu d'argent dont il a besoin pour payer ses modèles, et le morceau de concours qu'il expose, forcément inachevé, n'obtient que le second prix. « Voilà un grand malheur pour moi, écrit Simart au lendemain de cette honorable défaite, mais l'année prochaine j'aurai le premier grand prix... J'arriverai ou je mourrai en route. » Peu s'en faut qu'il ne meure en effet, usé par les privations et les fatigues, mais du moins après avoir vu se réaliser les premiers rêves de son ambition, après avoir conquis cette couronne tant souhaitée. On sait le reste. La jeunesse chez Simart eut raison de la maladie, et le lauréat de l'école des Beaux-Arts, mieux autorisé que jamais à compter sur l'avenir, partit pour Rome, où son talent allait se confirmer, se définir, et acquérir bientôt cette vigueur paisible, cette sérénité dans les allures qu'il gardera jusqu'à la fin.

La première figure qui exprime clairement ces progrès et la salutaire influence exercée par M. Ingres sur les inclinations du jeune artiste est une figure de *Joueur lançant le disque*, ou, pour employer le terme consacré en Italie, la *ruzzica*, que Simart envoya de Rome en 1837 et que le musée de Troyes possède aujourd'hui. Il n'est pas très difficile sans doute, lorsqu'on examine cette statue, d'y reconnaître une science un peu timide encore, de constater çà et là, dans les proportions par exemple des jambes et des pieds, quelques incorrections assez graves, quelques témoignages d'inexpérience; mais cette inexpérience même, ce mélange de naïveté et d'effort studieux ont la grâce si vite évanouie qui décore les essais de la jeunesse et qui annonce la puberté du talent. Il y a dans la vie des artistes éminens une heure rapide, une heure charmante, où leur habileté dans sa fleur s'épanouit modestement encore et laisse pressentir sous des formes ingénues la force ou la beauté prochaine. C'est le moment où l'élève adolescent du Pérugin trace avec une gaucherie exquise le *Sposalizio*, où Léonard nous fait deviner déjà le peintre de la *Jo-*

conde dans le disciple à demi émancipé du Verocchio, où Michel-Ange sculpte sa *tête de faune*, et Donatello ses premières figures de *saint Jean*. Sans prétendre établir des rapprochemens téméraires, on peut dire que le *Joueur de ruzzica* résume dans la carrière du sculpteur français cette période des audaces discrètes et des fraîches inspirations. Quelques années encore, et la main se montrera plus savante, les formes qu'elle modèlera accuseront des intentions plus sûres, un goût plus sévère et mieux éprouvé à tous égards; quelque chose aura disparu pour jamais de la franchise dans le sentiment, de la sincérité première : étrange mystère de l'art qui convertit parfois les secours mêmes en dangers, les conseils de l'expérience en tentations ou en parti-pris, et la recherche opiniâtre du mieux en concession à l'esprit de système! Et pourtant, de peur de compromettre sa liberté d'action, un artiste doit-il répudier les traditions et les règles? Pour sauvegarder le sentiment, lui faut-il sacrifier la méthode? Non, certes. L'art, on le sait de reste, n'a pas plus la fantaisie absolue pour principe qu'elle n'a pour objet l'effigie de la réalité, et la sculpture en particulier s'accommoderait mal de l'indépendance formelle et du caprice. Ce que nous voulons dire seulement, c'est que les progrès techniques les plus heureux ne s'accomplissent pas toujours sans dommage pour l'imagination personnelle, qu'à force d'avoir appris à raisonner, on court le risque de ne plus savoir aussi vivement sentir, et que, dans le domaine des arts comme ailleurs, l'âge, qui amène la maturité de l'esprit, emporte trop souvent les inspirations spontanées et les faciles émotions du cœur.

En ce qui concerne Simart, il serait très injuste sans doute d'attribuer un mérite tout de surface, une signification purement décorative, aux travaux qui ont rempli la seconde moitié de sa vie. On sera néanmoins forcé d'avouer qu'ici la part faite aux calculs scientifiques, aux combinaisons patientes, est bien près de l'emporter sur la part laissée à la verve et aux suggestions du sentiment. Veut-on un exemple de cette prédominance du style un peu exclusive dans les ouvrages de Simart, quelquefois même de l'insuffisance morale des moyens choisis par ce talent : que l'on jette les yeux sur le groupe représentant *la Vierge et l'enfant Jésus* que possède la cathédrale de Troyes. A ne considérer que le travail du ciseau, il y aurait beaucoup à louer dans ces deux figures, exécutées avec une remarquable délicatesse; mais au point de vue de l'invention et de l'impression religieuse qu'il s'agissait avant tout de produire, le groupe de la cathédrale de Troyes est véritablement défectueux. Reconnaîtra-t-on l'image du Dieu des chrétiens, d'un Dieu de mansuétude et de miséricorde, dans ce petit Jupiter boudeur et court vêtu, dont le visage grimace une majesté emphatique, tandis que

son bras inutilement robuste semble nous infliger une bénédiction? Placée derrière son divin fils et debout comme lui, la Vierge n'exprime pas seulement, par la modestie affectée de l'attitude, un contraste excessif entre sa propre humilité et la fierté presque menaçante de l'enfant qu'elle propose à l'adoration des fidèles. Par le caractère tout moderne de ses traits, et en même temps par la simplicité à demi gothique des draperies qui l'enveloppent, elle dément la physionomie antique imprimée à l'autre moitié du groupe dans les formes animées aussi bien que dans l'ajustement. Que certaines parties de cette figure, les mains surtout, qui protégent les épaules de Jésus enfant avec une sorte d'hésitation respectueuse, soient finement comprises et rendues, c'est ce que nous n'entendons nullement contester. Toujours est-il que ces mérites de détail ne sauraient racheter l'imperfection radicale de l'ensemble, et qu'un pareil sujet comportait à la fois une signification morale plus haute et des moyens d'expression moins ambitieux. C'est assez parler toutefois de ce qui autorise le reproche dans l'œuvre de Simart. Il est temps de choisir entre les créations du statuaire celles qui s'appropriaient le mieux au développement de ses qualités, celles où se manifestent avec un complet à-propos son intelligence de l'art grec et sa confiance toute païenne dans l'éloquence de la forme pure, dans l'autorité absolue du beau extérieur.

Les travaux de Simart peuvent se partager en deux classes. Les uns, par la nature des sujets représentés et les conditions spéciales de la tâche, ont un caractère et une valeur expressément architectoniques. Telles sont les grandes figures adossées aux colonnes de la barrière du Trône, celles qui décorent, au Louvre, le fronton du pavillon Denon et les voûtes du salon carré, enfin et surtout, aux angles du pavillon de l'Horloge, en face des Tuileries, ces deux groupes de *cariatides* à la beauté fraternelle, diverse et semblable à la fois : morceau excellent, véritable modèle de sculpture monumentale, que nous osons préférer même aux *cariatides* de Jean Goujon, et auquel il ne manque peut-être, pour être consacré par l'admiration unanime, qu'une origine moins récente et une place plus voisine du regard. Les autres ouvrages de Simart, — comme la statue de *la Philosophie* au palais du Luxembourg, ou les scènes de la *Vie d'Orphée* qui ornent les salons d'une habitation particulière à Paris, comme, en général, les statues et les bas-reliefs que l'artiste a exécutés dans des proportions au-dessous de la proportion colossale, — se recommandent, à défaut d'une grande force d'invention poétique, par des intentions conformes à l'esprit de chaque sujet aussi bien que par la sévérité de l'aspect et du style. C'est parmi les morceaux appartenant à cette seconde manière, ou, pour parler plus exactement, à cette seconde série de travaux, qu'il convient de re-

chercher les spécimens les plus significatifs du talent de Simart. Nous en indiquerons trois d'une importance principale : la statue d'*Oreste réfugié à l'autel de Minerve*, les *Bas-reliefs du château de Dampierre*, et ceux qui décorent, dans l'église des Invalides, les parois circulaires de la crypte où l'on a édifié le tombeau de Napoléon Ier.

On se souvient encore du succès, l'un des rares succès de la sculpture contemporaine, que l'*Oreste* obtint au salon de 1840. Peut-être ceux qui avaient vu le modèle en plâtre exposé l'année précédente à l'École des Beaux-Arts regrettaient-ils que, tout en corrigeant certaines imperfections de détail, le ciseau n'eût pas toujours su conserver au travail définitif l'accent de résolution et de verve imprimé d'abord à l'œuvre de l'ébauchoir. Peut-être aujourd'hui encore, si l'on examine ce modèle, placé dans le vestibule du château de Vendeuvre, y reconnaîtra-t-on l'empreinte d'une passion que le marbre, conservé au musée de Rouen, ne laisse apparaître qu'un peu refroidie. En admettant toutefois qu'ici, comme il arrive souvent en matière de sculpture ou de peinture, l'épreuve première ait promis à certains égards un peu plus qu'il n'a été tenu, la statue d'*Oreste* n'en demeure pas moins un ouvrage considérable, un des meilleurs que Simart ait signés, et, — mérite rare dans les scènes empruntées aux légendes antiques, — l'image d'un fait que l'art moderne n'avait pas encore reproduit. Hennequin, M. Picot, plusieurs autres peintres français, ont, il est vrai, représenté sur la toile quelques-unes des aventures de la vie d'Oreste, mais non pas celle qui en est le plus dramatique et le plus touchant épisode. Flaxman lui-même, si judicieux, si bien inspiré d'ordinaire, Flaxman, dans ses *illustrations* d'Eschyle, n'a pas abordé ce beau sujet. Il nous montre *Oreste tourmenté par les Furies*, et un peu plus loin *Oreste devant l'Aréopage;* il ne nous dit rien du moment intermédiaire, de cette heure, entre le supplice et la grâce, où le parricide, « criminel et pourtant vertueux comme OEdipe, » tombe éperdu au pied de l'autel de Minerve, tandis que les Euménides rôdent en quête de leur proie, et déjà se la montrent du doigt. « Il doit être maintenant couché non loin d'ici... Prenons garde, prenons bien garde, cherchons partout! Qu'il ne fuie pas inaperçu, impuni, le meurtrier de sa mère! Le voici abattu par la fatigue. Il embrasse la statue de l'immortelle déesse, il demande que son crime soit jugé. » Quoi de mieux approprié qu'un pareil thème à toutes les conditions de la sculpture? Quoi de plus profondément tragique, et en même temps de plus favorable à l'expression parfaite de la beauté humaine, que cette figure du jeune et misérable héros? Oreste, le descendant d'un dieu, doit, par la nature exquise des formes, accuser sa céleste origine. Par le caractère de la physionomie et la langueur

épouvantée de l'attitude, il doit nous parler des souvenirs qui l'obsèdent et de l'horrible lutte qu'il vient de soutenir. On s'étonne vraiment que, pour retrouver quelque chose de la scène décrite par Eschyle, il faille remonter aux monumens de l'art antique, aux peintures des vases grecs, et que, depuis la renaissance jusqu'au siècle où nous sommes, tant de générations d'artistes aient pu, sans s'y arrêter, passer à côté d'un aussi grand sujet. Le choix fait par Simart avait donc en réalité toute l'importance d'une découverte. Reste à savoir le parti que le statuaire en a tiré, et dans quelle mesure les qualités de l'exécution correspondent ici à la puissance pathétique de la donnée.

Une première difficulté, et des plus graves, résultait de la violence même des agitations qu'il s'agissait de résumer. Une autre, non moins sérieuse, quoique toute matérielle, consistait dans l'ordonnance des lignes, dans l'accord à établir entre les différens aspects sous lesquels se présenterait cette figure, dont aucune draperie ne vient soutenir les contours et en corriger au besoin l'insuffisance pittoresque ou les accidens. La sculpture répugne aux expressions convulsives, aux mouvemens désordonnés; elle proscrit tout ce qui, de près ou de loin, tendrait à offenser la dignité de la forme, à en défigurer la beauté. Et cependant Oreste, succombant sous le poids des remords, ne pouvait, sans un contre-sens manifeste, revêtir l'apparence paisible d'un Endymion ou d'un Céphale. Ces transes, ces angoisses d'une conscience en pleurs ne pouvaient être traduites à la façon des douleurs nonchalantes et des tristesses amoureuses d'un Narcisse. D'un autre côté, toute statue isolée d'un monument, et par conséquent accessible aux regards sous toutes ses faces, exige, dans la structure même et dans le geste, des combinaisons linéaires assez heureuses pour que l'unité des intentions et le charme de l'aspect subsistent, si variés que soient les points de vue. Or une figure couchée et défaillante offre en ce sens des ressources beaucoup moins certaines qu'une figure à représenter debout, parce que celle-ci, même sans le secours des draperies, se pondère naturellement et s'installe en vertu de son propre équilibre, et par le seul fait de son attitude verticale.

Cette double difficulté, inhérente au sujet aussi bien qu'aux conditions de l'agencement, Simart a su la vaincre avec une habileté rare et une intelligence supérieure des convenances de la statuaire. Rien dans son œuvre ne viole la loi morale de l'art antique, rien ne dépasse les limites au-delà desquelles l'intention dramatique aboutirait au désordre, l'énergie de l'expression à la déchéance de la forme; rien non plus ne vient troubler ou appauvrir l'harmonie de la composition et introduire, soit dans les parties que l'œil embrasse pleinement développées, soit dans les parties vues en raccourci, un

élément de confusion, d'incertitude ou de simplicité aride. L'angle même que forme le genou reployé de la jambe droite, le vide laissé entre le bras gauche, qui s'écarte du torse et soutient le poids du corps en s'appuyant, presque sans fléchir, sur une marche, tandis que l'autre bras s'abandonne en suivant la ligne horizontale de l'autel, — tout ce qui aurait pu, sous une main moins judicieuse, compliquer fâcheusement la silhouette ou en convertir l'élégance en maigreur augmente ici l'harmonie de l'aspect et ajoute à l'*eurhythmie* du travail. Qu'on nous passe ce mot un peu solennel; peut-être est-il de mise en face d'une œuvre où revit la pure tradition grecque, et d'ailleurs il nous semble définir mieux qu'un autre le genre de mérite qui caractérise l'*Oreste*. C'est en effet par la justesse des accords, par la proportion et l'harmonie entre les principes de l'inspiration et les moyen d'exécution employés, que cette belle figure réussit à nous émouvoir aussi sûrement qu'à nous séduire; c'est par là qu'elle s'isole de la plupart des sculptures appartenant à l'école moderne, où l'on trouve tantôt un *naturalisme* sans dignité, tantôt une correction sans idée, tantôt enfin des prétentions *idéalistes* sans une connaissance sérieuse du métier. Pour exprimer chez Oreste l'épuisement des forces, Simart n'a pas entendu sacrifier la beauté physique ni matérialiser plus que de raison la défaite de l'âme, en donnant au corps une apparence maladive. Un reste de tension dans les muscles, une sorte de frémissement mal apaisé, accusent suffisamment les récentes douleurs de la chair, et confirment ce que nous ont appris déjà les traits du visage, ces yeux à demi-clos sous des sourcils qui se contractent encore, ces lèvres entr'ouvertes comme pour murmurer une dernière plainte ou une dernière supplication. Du reste, aucune dépression exagérée dans le contour ou dans le modelé des membres, aucun détail malséant, aucune pauvreté de style sous prétexte d'exactitude. Tout vaincu qu'il est par la souffrance, le corps de ce beau jeune homme garde sa noblesse et sa grâce. Les muscles de la poitrine, largement et savamment divisés, comme dans la statue antique d'*Achille*, comme dans cette autre figure d'*Oreste debout auprès d'Électre* que l'on voit au musée de Naples, et dont Simart s'est probablement souvenu, les épaules souples et robustes, l'élasticité, la finesse des attaches, tout atteste la jeunesse et la vigueur; tout est traité avec un sentiment épique de la forme, avec un goût et une fermeté de dessin irréprochables.

S'il fallait choisir un terme de comparaison parmi les statues modernes que les caractères de la pratique ou l'analogie des sujets semblent rapprocher de celle-ci, peut-être ne trouverait-on à mettre en regard de l'*Oreste* de Simart que le *Pyrrhus* de Bartolini. Même science, même ampleur dans l'exécution, même soumission aussi

aux exemples du passé. Seulement, sous des dehors empruntés à l'art antique, une originalité intime, quelque chose de personnel et de récent anime l'œuvre du maître florentin, en renouvelle l'esprit et en vivifie le style. Cet accent d'indépendance secrète, de vie propre, fait un peu défaut dans l'œuvre de l'artiste français. Il n'y a que justice à la louer comme un morceau achevé au point de vue du goût et du savoir ; on ne peut, sans excès de bienveillance, l'admirer à titre de révélation formelle, d'expression parfaitement imprévue du beau. L'*Oreste* est, si l'on veut, un chef-d'œuvre de discernement, d'inspiration mesurée, de convenance en toutes choses : ce n'est pas un chef-d'œuvre dans le sens absolu du mot, parce qu'il y manque ce qu'on pourrait appeler l'enveloppe individuelle, ce vernis suprême du sentiment qui est aux produits de l'art ce qu'est le duvet au fruit ou le parfum à la fleur. — Ainsi, dans cette composition tout antique en apparence, dans ce marbre où le fond et la forme semblent ne nous parler que de la Grèce et des modèles qu'elle nous a légués, l'instinct national se trahit encore et se greffe en quelque sorte sur les doctrines empruntées qu'on voudrait faire prévaloir. La raison, cette muse par excellence de l'art français, vient, au risque de la refroidir quelquefois, conseiller la verve du ciseau et proposer des accommodemens, des sacrifices même, là où l'on avait rêvé peut-être des audaces manifestes ou un archaïsme sans merci. Né dans un autre pays, dans la patrie de Bartolini par exemple, le sculpteur de l'*Oreste* eût probablement osé s'abandonner davantage, et, les priviléges d'une organisation italienne aidant, il eût su donner à son travail une finesse plus pénétrante, l'empreinte d'une poésie plus vive, plus alerte dans ses allures ; mais il n'appartenait qu'à un artiste français, à un descendant de Poussin, de procéder avec cette sagesse, et de concilier dans une aussi exacte mesure toutes les exigences de la vérité et du goût.

Les bas-reliefs en forme de frises et de médaillons qui décorent la galerie du château de Dampierre ne peuvent que confirmer à tous égards l'opinion que la statue d'*Oreste* nous a donnée du talent de Simart. Même habileté supérieure dans le choix et l'arrangement des lignes, dans l'exécution de chaque morceau, mais aussi même correction un peu impersonnelle, même docilité un peu trop opiniâtre à l'autorité des exemples consacrés. Il faut en convenir toutefois, si, dans cette nouvelle tâche, la part de l'invention proprement dite semble le plus souvent à peu près sacrifiée, les conditions mêmes et la destination du travail justifieraient ici mieux qu'ailleurs cette abdication de l'imagination et de la volonté personnelles. Quel était en effet le thème proposé au talent de Simart? Il ne s'agissait plus, comme dans la composition de l'*Oreste*, de traiter un sujet neuf, foncièrement humain sous son étiquette mythologique, et de

modeler une figure sans corrélation nécessaire avec les objets environnans : il s'agissait de retracer sur les voûtes d'un sanctuaire dédié à l'art antique une suite de scènes conformes aux monumens réunis dans ce riche musée, et de représenter encore une fois, après la foule des statuaires grecs, des graveurs en médaille et en pierre fine, après les artistes de tous les siècles et de toutes les écoles, *l'Age d'or* et *l'Age de fer*, *Vénus* et *Pandore*, *Cybèle* et *les Trois Parques*, et autres sujets ou figures expressément symboliques. Ajoutons que, dans la même salle et au-dessous des bas-reliefs sculptés par Simart, quelques-uns des sujets confiés au ciseau du statuaire avaient été aussi acceptés par M. Ingres, et que d'autres images de l'âge d'or et de l'âge de fer devaient, sous le pinceau du maître, achever de consacrer ces murs. Comment soutenir un pareil voisinage en se fiant à ses propres forces? Le plus sûr n'était-il pas de décliner personnellement la lutte, ou tout au moins d'abriter sa responsabilité sous l'autorité des anciens modèles, consultés de près et fidèlement reproduits? C'est le parti que prit Simart, non pas à la dérobée et en cherchant à dissimuler ses emprunts, mais au contraire en proclamant lui-même, comme le faisait Chénier pour un autre ordre de travaux, à quelles sources il avait puisé, quelles leçons il avait suivies.

Qu'on ne s'exagère pas néanmoins la part qui revient dans les bas-reliefs du château de Dampierre aux œuvres et aux exemples d'autrui. Si la *Vénus* portée par un cheval marin, si *Saturne* et *Janus*, ou la figure de *Cybèle* assise, sont des reproductions presque textuelles de pierres gravées antiques, de même que *Thésée terrassant le Minotaure* et *Triptolème monté sur le char ailé de Cérès* procèdent directement de certaines peintures des vases grecs, — les deux scènes qui symbolisent l'âge de fer, et surtout les deux compositions, *la Moisson* et *les Vendanges*, où sont résumées les joies sereines de l'âge d'or, portent moins ouvertement ce caractère d'imitation. Bien souvent il n'y a d'imité ici que le style, et l'on pourrait citer plus d'une intention ingénieuse, plus d'un épisode gracieux, pathétique même, où les maîtres de l'art antique n'auraient rien à revendiquer. Elles appartiennent, par exemple, très légitimement à Simart, ces figures de deux jeunes époux qui, dans le bas-relief de *la Moisson*, marchent en échangeant des paroles d'amour au premier rang du rustique cortége, et cette placide image de la jeune mère assise avec son enfant endormi à l'arrière du char où s'entassent les gerbes. N'y a-t-il rien de plus qu'un souvenir des frontons des temples d'Égine et d'Athènes dans ces combattans qui personnifient *la Guerre*, dans ces deux groupes placés à chaque extrémité de la composition et représentant, l'un un vieillard et une femme qui se cramponnent avec toute l'énergie du désespoir à l'autel d'où

ils vont être arrachés, l'autre une mère disputant sa fille à la convoitise des vainqueurs? Pour peu que l'on étudie au surplus le caractère d'abnégation intelligente et la savante sincérité de l'entreprise tentée par Simart, pour peu que l'on rapproche de ce travail d'assimilation d'autres travaux où l'on a prétendu aussi faire revivre les mœurs de l'art antique et s'en approprier les termes, il sera facile d'apprécier ce qu'une pareille restitution des anciens monumens a, au fond, de rare et de méritoire. Il n'en va pas en effet des bas-reliefs sculptés par Simart comme des tableaux grecs ou romains renouvelés de David, comme des pièces de théâtre taillées sur des patrons de seconde main, et dans lesquelles la poésie antique, tamisée pour ainsi dire à travers la rhétorique des grands tragiques français, ne laisse d'autre résidu que quelques solennels couplets de facture, un style pompeusement aride et l'image effacée d'une action. Simart, tant s'en faut, n'est dans le domaine de la statuaire ni un Drouais, ni un Luce de Lancival. Au lieu de demander les secrets de la beauté pittoresque à une peinture académique ou le style d'un texte original à une traduction, il consulte ses oracles en face, les interroge de vive voix, et ne leur marchande pas l'obéissance directe. Sa manière austère, mais non conventionnelle, érudite, mais non pédantesque, n'a rien de commun avec cette tradition prétendue classique à laquelle ce qui manque le plus est précisément l'intelligence de la beauté grecque. On pourra reprocher aux œuvres de Simart, et en particulier aux bas-reliefs du château de Dampierre, leur apparence un peu trop archéologique; on y verra peut-être un défi presque hautain à nos inclinations modernes, un parti-pris de rupture violente avec l'idéal familier que tous plus ou moins nous caressons aujourd'hui : personne, en tout cas, ne sera tenté d'accuser la médiocrité de la pratique, et, le système une fois admis, d'en juger l'application incomplète ou d'en dédaigner les résultats.

L'imitation du style antique, légitime dans le travail que nous venons de mentionner, l'était-elle aussi sûrement dans un autre travail d'une destination toute différente? L'emploi du nu, des allégories païennes, était-il le moyen d'expression à choisir pour la représentation d'événemens appartenant à notre siècle et pour la décoration d'une sépulture chrétienne? En un mot, pouvait-on traiter les bas-reliefs du tombeau de l'empereur dans le même goût et conformément aux mêmes principes que s'il se fût agi de sculpter le tombeau d'un Périclès ou d'un Alexandre? La question est complexe, et nous écarterons un moment ce qui concerne l'histoire et le costume pour examiner la signification morale et mesurer la portée du système adopté par Simart, système faux, à notre avis, et que nous condamnerions sans réserve s'il fallait le juger seulement au point de vue religieux, parce que, envisagé ainsi, il aboutit à un contre-

sens, ou, si l'on veut, à une amphibologie d'autant plus fâcheuse que le lieu où elle est commise la permet ou l'excuse moins.

De deux choses l'une en effet : ou cette église catholique est le temple de la gloire humaine, — et alors pourquoi des autels et des prières? ou bien voici le sanctuaire où gît sous l'œil de Dieu la dépouille d'un chrétien, — et alors pourquoi ces réminiscences mythologiques, ces défroques du vieil Olympe, ces outrages presque aux mystères que l'on célèbre à deux pas de ce tombeau? On objectera peut-être certains exemples littéraires, certaines libertés admises dans le domaine de la poésie et constituant parfois une contradiction semblable entre l'orthodoxie des intentions et le paganisme de la forme; mais on ne saurait comparer aux fictions qui ne s'adressent qu'à notre esprit des fictions définies et palpables, on ne saurait accepter et absoudre le mensonge de fait aussi volontiers que l'allusion métaphysique. Que dans un ouvrage tout d'imagination, dans un poème comme *la Divine Comédie*, tel nom étranger au calendrier chrétien personnifie cependant un point de la foi chrétienne, que Minos devienne le justicier de Jésus-Christ, et Caron l'ange qui conduit les âmes au seuil du divin tribunal, on peut à la rigueur s'accommoder de ces licences, parce qu'elles servent, non pas de vêtement, mais d'étiquette à des idées, et qu'elles se produisent dans une sphère où nos sens n'ont ni moyen de contrôle ni accès. Supposez au contraire un tableau d'église où ces idées se résoudraient en personnages armés de leurs attributs mythologiques, où l'on verrait de ses yeux ce que l'on n'a fait que pressentir ailleurs : on sera justement choqué de ce pêle-mêle d'images chrétiennes et de souvenirs du paganisme, comme on est surpris pour le moins, en face des bas-reliefs du tombeau de l'empereur, de rencontrer presque côte à côte *Vulcain* et *l'Église catholique*, ou de trouver la tiare pontificale en pendant au pétase ailé de Mercure. Enfin, pour justifier la prédominance de l'élément héroïque sur l'élément religieux dans la composition de ces bas-reliefs, dira-t-on qu'il s'agissait avant tout de glorifier la mémoire du puissant génie qui a conquis et gouverné le monde? Mais les symboles chrétiens eussent rehaussé la majesté du sujet, bien loin de l'humilier ou de la compromettre. Supprimez le signe rédempteur de la croix; il n'y a plus ici que des reliques muettes, en ce sens qu'elles dorment environnées seulement des souvenirs de la terre et de l'appareil d'une puissance éteinte. Sanctifiées au contraire par la croix, elles s'animeront pour nous parler du ciel et de la miséricorde divine, nécessaire aux héros comme aux créatures les plus humbles, à ceux qui ont fini dans toute la splendeur de la renommée humaine aussi bien qu'aux morts ignorés.

Simart nous semble donc avoir commis une faute grave contre le

goût et, qui pis est, contre la moralité même de son sujet, tantôt en associant des images symboliques qui se démentent entre elles, tantôt en substituant absolument les formules de la tradition profane à l'expression religieuse que commandaient le monument et le lieu. Il ne suit pas de là que l'on doive réprouver aussi, en tant que style historique, le style choisi par Simart, et cette intervention du nu ou du costume antique dans la représentation de faits modernes. Si, au lieu d'un tombeau, il se fût agi seulement d'élever un monument commémoratif des événemens qui ont illustré le règne de Napoléon Ier, ces formes d'expression empruntées à une langue morte, mais intelligible à tout le monde, nous paraîtraient aussi opportunes, aussi bien appropriées au sujet que les formes invariables du passé employées dans les inscriptions pour perpétuer les souvenirs du présent. Cependant, dira-t-on, les termes du programme étaient précis. En les interprétant à sa guise, en supprimant ici les signes caractéristiques et la physionomie même de nos mœurs, on courait le risque de fausser le sens précis de chaque scène, ou tout au moins d'aboutir à l'équivoque. Le moyen par exemple de figurer l'*établissement de la cour des comptes* ou la *création du conseil d'état* en groupant des hommes sans costume officiel ou même sans costume d'aucune sorte? Comment pourrons-nous reconnaître l'*organisation de l'université* là où les cinq facultés nous apparaîtront vêtues à la façon des Muses, et les lycéens aussi dévêtus que des gymnastes? Rien de moins facile en effet ni de plus déplacé, si l'office de ces bas-reliefs eût été, comme celui de certains tableaux d'histoire, de reproduire le fait proprement dit et de nous donner le procès-verbal de telle scène, les portraits authentiques de tels personnages connus et nommés. L'esquisse du *serment du Jeu de Paume*, où David s'est plu à transformer les députés du tiers-état en spécimens de myologie, prouve assez le non-sens du nu et le ridicule de la science à outrance en pareil cas; mais le travail confié à Simart n'avait ni les mêmes conditions, ni les mêmes exigences strictement historiques. L'essentiel n'était pas de nous montrer, à côté de l'empereur et sous une apparence conforme de tous points à la réalité, les hauts fonctionnaires qui l'ont aidé dans l'accomplissement de ses desseins, encore moins les objets d'habillement ou le mobilier de son époque. Ce qu'il importait de définir bien plus que les traits et les costumes de Cambacérès ou de Fontanes, c'était le principe et l'objet des institutions nouvelles, c'était la pensée même qui avait créé le conseil d'état ou réorganisé l'université. Quoi de plus naturel dès lors et de mieux en rapport avec la grandeur de ces institutions que d'en résumer l'esprit en quelques traits au-dessus du fait matériel et de la vérité passagère? Quoi de plus

légitime que de faire prévaloir les idées éternelles de progrès et de justice sur l'expression de quelques coutumes particulières à une époque, l'exactitude morale sur la fidélité aux dates, et, comme le dit avec raison M. Eyriès, les formules « d'une convention, mais d'une convention trente fois séculaire, » sur la transcription littérale de la réalité contemporaine? Non, quoi qu'on ait prétendu à ce propos, le parti pris par Simart dans la composition et le style des bas-reliefs du tombeau de l'empereur n'est ni un malencontreux caprice archéologique, ni un mensonge gratuit de l'artiste pour sortir d'embarras et dissimuler sa déconvenue en face d'une tâche toute nouvelle pour lui. C'est au contraire un choix judicieux, le résultat d'une appréciation sincère et raisonnée. Il faut louer celui qui a pris cette résolution d'avoir su ainsi sacrifier une véracité aride à l'éloquence, l'effigie matérielle à l'image, et les détails spéciaux, qui n'eussent mis en lumière que quelques particularités de notre histoire, aux caractères plus généraux, à la signification tout humaine de l'ensemble.

Les dix bas-reliefs qui, avec la statue de l'empereur Napoléon, constituent la part faite à Simart dans la décoration de la crypte des Invalides n'ont pas été tous sculptés par lui. Il en est quelques-uns dont il a dû, faute de temps, confier l'exécution à des mains étrangères; mais la disposition de toutes les parties de ce vaste travail lui appartient en propre, et si la critique court le risque de se méprendre parfois sur le nom du vrai coupable en relevant çà et là quelques inégalités dans la pratique, quelques imperfections dans le modelé de certains corps, elle est sûre du moins de s'adresser à qui de droit en louant partout l'élévation de la pensée et la justesse des intentions.

Pour relier entre eux les fragmens de l'épopée qu'il avait à écrire sur ces murs, pour imprimer à ces épisodes divers un caractère d'unité et de symétrie, Simart a eu l'heureuse idée de faire de la figure de l'empereur le centre invariable et comme le pivot de chaque composition. A droite et à gauche de cette figure, assise le plus souvent et exprimant par le calme de l'attitude et du geste la puissance sûre d'elle-même, l'auguste sérénité du génie, des groupes d'hommes et de femmes, distribués dans un ordre régulier sans monotonie, symbolisent les grandes pensées que Napoléon médite ou les lois qu'il vient d'édicter. Ainsi, dans l'*établissement de la cour des comptes*, — sujet difficile et cependant un des plus heureusement traités, — la Fraude, l'Erreur et l'Imposture sont personnifiées par trois figures de femmes qui essaient en vain de s'approcher du trône impérial, tandis que, du côté opposé, l'Exactitude, la Vérité et l'Ordre s'abritent sous la main protectrice du souverain et

à sa voix s'apprêtent à réprimer ou à prévenir les abus. Ailleurs, dans la *création de l'ordre de la légion d'honneur*, un soldat découvrant fièrement sa poitrine cicatrisée, un homme vieilli dans l'étude, se mêlent aux figures allégoriques de la Poésie et des Beaux-Arts pour venir recevoir la récompense décernée à tous les genres de mérite, le titre qui confond dans les rangs d'une même noblesse tous les courages et tous les talens. — Rien de mieux, répondra-t-on peut-être, mais il n'y a en tout cela qu'un médiocre effort d'imagination. Tout n'aura pas été dit, et dit dans les meilleurs termes, parce qu'on aura fait intervenir l'Erreur avec son bandeau ou l'Imposture avec son masque sous forme d'allusions aux fournisseurs concussionnaires et aux comptables infidèles. Il n'était pas non plus fort méritoire, pour personnifier les arts et les lettres au temps du premier empire, de mettre, suivant la coutume, un maillet aux mains de la Sculpture, une lyre aux mains de la Poésie. Le style de l'œuvre une fois donné, le premier venu en eût imaginé autant. — Sans doute, et nous ne savons pas plus de gré qu'il ne faut à Simart d'avoir suivi sur ce point des usages depuis bien longtemps consacrés; mais un autre que lui probablement n'eût pas su tirer un aussi bon parti de ces ressources banales et rajeunir, comme il l'a fait, ces vieux emblèmes, ces allégories décrépites, par la vigueur ou la bonne grâce de l'exécution, par la justesse ou l'ampleur de la mise en scène. Un autre n'eût pas, comme lui, compris et restitué le vrai sens de ces modèles, si universellement proposés, si rarement étudiés avec l'attention et la sincérité qui conviennent. Les exemples de l'antiquité sont en apparence familiers à tout le monde; la vénération traditionnelle pour les monumens de l'art grec a suscité et suscite chaque jour une foule d'imitateurs. D'où vient pourtant que si peu nous donnent autre chose que des imitations mensongères où les dehors peuvent être plus ou moins adroitement parodiés, mais où rien n'a passé de la force et de la beauté intimes qui animent les œuvres originales? C'est que ces prétendus disciples de l'art antique se contentent de s'en faire les plagiaires; c'est que, sous leur ciseau ou sous leur pinceau paresseusement actif, se multiplient les faciles contrefaçons et non les interprétations studieuses, les simulacres et non les images fidèles. De là, pour nos yeux et pour notre esprit, une satiété telle qu'à peine essayons-nous de distinguer entre ces œuvres mort-nées et celles où les principes et les inspirations antiques revivent effectivement. Faudra-t-il pour cela que les artistes de notre temps renoncent à l'emploi de certaines formules consacrées, à la reproduction de certains types d'une excellence reconnue? De ce que l'architecture moderne par exemple a souvent abusé des ornemens grecs ou romains, doit-on inférer que les oves ou les triglyphes ne sau-

raient désormais être de mise dans la décoration de nos monumens? La conclusion ne serait ni mieux motivée ni plus juste en ce qui concerne les modèles fournis par la statuaire antique et le profit à en tirer aujourd'hui. Ces modèles, on a le droit et le devoir de les imiter, mais à la condition d'en extraire la substance et la moelle même, au lieu d'en dérober seulement l'enveloppe et d'en transcrire les apparences. Les études de l'antique sont en un mot les *humanités* de l'art. C'est peu de n'y puiser que de simples leçons de calligraphie pittoresque ou des phrases toutes faites pour s'autoriser souvent à ne rien dire. Il faut y chercher mieux que cela; il faut, à l'exemple de Simart, demander à ces études des secrets plus précieux et une correction moins vulgaire. Le sculpteur des bas-reliefs du tombeau de l'empereur s'est approprié, aussi bien que la correction du style, la pensée même, le goût, les saines habitudes de l'art grec. Son œuvre, à ce titre, mérite de figurer, sinon parmi les créations originales, du moins parmi les travaux les plus sérieux de notre temps. Qui sait même? peut-être trouvera-t-on qu'il est plus malaisé et plus louable de renouer ainsi de hautes traditions que de se hasarder à la poursuite d'une forme d'expression nouvelle; peut-être, au milieu des incertitudes et des fantaisies maladives qui tourmentent l'école contemporaine, le plus sûr est-il encore de se retrancher dans le passé, et, pour échapper à ce désarroi des croyances, de remonter jusqu'aux époques de foi unanime et de robuste tranquillité.

Dans cet examen des travaux de Simart, nous avons omis plus d'une œuvre qui se recommande pourtant, soit par son propre mérite, soit par l'importance de la tâche, soit enfin; — comme la restitution de la Minerve du Pârthénon, — par un caractère et des procédés d'exécution exceptionnels. Nous n'avons rien dit ni d'une statue de *la Poésie épique* placée dans la bibliothèque du palais du Luxembourg, ni d'un groupe pour la salle du Trône dans le même palais, — *l'Art demandant ses inspirations à la Poésie*, — ni d'une figure allégorique, *la Ville de Paris*, pour le berceau du prince impérial : figure charmante, d'une expression toute maternelle, et dont le délicat sourire semble glisser des traits du visage sur les formes souples du corps et animer en quelque sorte jusqu'aux plis de l'ajustement. Si dignes qu'elles soient du sculpteur de l'*Oreste*, ces statues et plusieurs autres encore ne serviraient qu'à grossir la liste des travaux qu'a laissés Simart; elles ne montreraient pas sous un jour nouveau un talent dont les spécimens que nous avons essayé d'analyser donnent suffisamment la définition et la mesure. Quant à la *Minerve*, les questions qu'elle soulève intéressent l'archéologie plus directement encore que l'art proprement dit, et ces questions ont été discutées ici même par un juge des mieux autorisés en pa-

reille matière (1). Il faut bien ajouter que dans ce travail la seule partie qui ne porte pas le caractère formel d'une restitution, le bas-relief du piédestal représentant *Pandore s'éveillant à la vie*, est, à notre avis, un morceau faiblement conçu et, fort contrairement aux coutumes de ce ciseau, traité avec une grâce molle, avec une certaine adresse mignarde qui rappelle la manière de Canova. Simart, dit-on, avait une prédilection particulière pour ce bas-relief, et le fait peut nous étonner, bien que les artistes d'ordinaire les plus difficiles pour eux-mêmes aient eu quelquefois de pareilles faiblesses paternelles. Ce qui nous surprend davantage, c'est que cette faiblesse ait été partagée par des esprits moins naturellement prévenus, et que ceux-là mêmes qui s'étaient montrés le plus sévères pour l'ensemble du travail n'aient trouvé que des paroles d'indulgence ou d'éloge pour un détail qui, mieux que tout le reste, eût donné prise à la critique et légitimé le reproche.

Le silence que nous avons cru devoir nous imposer en face des œuvres secondaires de Simart, nous l'avons gardé aussi en ce qui concerne les particularités biographiques. Le mieux que nous eussions pu faire sur ce point eût été de transcrire les pages du livre de M. Eyriès, et d'ailleurs, sauf dans la période des débuts, la vie de Simart n'offre rien que de régulier, de paisiblement studieux, de favorisé à tous égards. Une fois, il est vrai, à l'occasion des travaux du tombeau de l'empereur, travaux répartis d'abord entre plusieurs artistes et confiés ensuite, en vertu d'un principe beaucoup plus sage, au talent d'un seul, quelques difficultés assez graves, quelques accusations amères vinrent compliquer pour un temps cette existence et en altérer le calme habituel; mais, hormis ce court moment de luttes et de malentendus pénibles, Simart ne connut que des jours exempts des vicissitudes qui trop souvent entravent ou retardent la marche du talent. Les tâches les plus importantes, les récompenses les plus hautes qu'un artiste puisse ambitionner, il les obtint de bonne heure et sans avoir à recourir aux sollicitations, aux démarches dont le mérite ne dispense pas toujours. Heureuse carrière que la sienne, mais avant tout carrière honorable et bien remplie; vie brillante, à n'en considérer que les dehors, mais au fond vie sérieuse et probe, invariablement consacrée à l'étude, aux affections de la famille, à toutes les honnêtes passions! Il ne nous appartient pas, à propos des sentimens qui ont animé Simart jusqu'à la fin, de parler de ceux qu'il avait inspirés autour de lui et qui lui survivent, saintement dévoués à sa mémoire. Nous n'irons pas troubler une grande douleur dans le silence de l'asile où elle

(1) Voyez, dans la livraison du 1er février 1856, *la Statuaire d'or et d'ivoire*, par M. Beulé.

se recueille, ni essayer d'attirer des regards humains sur une existence qui ne veut être vue que de Dieu. Qu'il nous soit permis de dire seulement qu'aux pieux regrets qui alimentent cette vie cachée d'autres regrets s'associent, dont l'unanimité même est à la fois un hommage au passé et un symptôme des inquiétudes du présent. Depuis que Simart, victime d'un triste accident, a disparu dans la vigueur de l'âge et du talent, tous ceux que préoccupe l'honneur de notre école ont compris quel noble soldat la mort venait d'enlever à la cause de l'art sérieux, quel vide elle laissait dans des rangs déjà bien éclaircis.

Nous le répétons, aux œuvres de Simart, si habiles qu'elles fussent, il manquait l'autorité tout à fait personnelle, et cette expression de haute franchise qui subjugue l'imagination avant même de persuader l'esprit; mais son grave et pur talent avait au moins le caractère d'une protestation utile contre les envahissemens d'une facile industrie, contre les petites ambitions et les petites ruses, contre tout ce qui, directement ou non, tend à dénaturer la fonction de l'art ou à le rabaisser au niveau d'un métier. Peu d'artistes de notre temps ont poussé aussi loin que Simart et aussi religieusement gardé le respect du devoir, la conviction et le zèle du bien. Toutefois, sans prétendre remettre en question certaines lois générales imposées, en matière d'esthétique, à toutes les consciences et nécessaires à toutes les doctrines, on peut se demander si le bien tel que le comprenait et le pratiquait le sculpteur de l'*Oreste*, des bas-reliefs du château de Dampierre et de la crypte des Invalides, est désormais la fin unique des aspirations légitimes, le seul objet des efforts permis. Le talent de Simart nous donne-t-il le dernier mot des conditions qui doivent régir la sculpture moderne, la mesure exacte des franchises qui lui sont laissées, et d'autres talens contemporains de celui-là peuvent-ils, en poursuivant un idéal quelque peu différent, réclamer les mêmes droits à l'estime et les mêmes titres au succès? C'est ce qu'il reste à examiner.

De tout temps en France, depuis la renaissance jusqu'au siècle où nous sommes, l'étude de l'antique a été tenue en honneur et considérée par les statuaires comme la source d'où découlent les progrès les plus sûrs dans la science du beau. Durant la brillante période qu'inaugurent Michel Colomb, Jean Juste, Pierre Bontemps, bien d'autres excellens artistes encore, et qui, après avoir reçu de Jean Goujon sa consécration définitive, va se clore à peu près avec l'époque où Jacques Sarazin cesse de travailler, les exemples de l'art italien exercent, il est vrai, sur la manière de nos sculpteurs une influence considérable; mais cette influence n'est pas, à beaucoup près, si absolue qu'elle absorbe l'autorité d'exemples plus dignes de vénération encore. Le style italien et le style antique, conciliés avec

une sagacité toute française dans les œuvres appartenant à cette belle époque, leur donnent à la fois une majesté et une finesse qui en attestent clairement les origines. Depuis les tombeaux de Saint-Denis, de Nantes et de Tours jusqu'aux bas-reliefs de la fontaine des Innocens, jusqu'aux *cariatides* de Sarazin dans la cour du Louvre, combien de monumens pourrait-on citer où il n'est pas difficile de reconnaître l'empreinte d'un esprit d'imitation aussi bien informé au fond que mesuré et délicat dans la pratique! Plus tard, cette délicatesse disparaît en partie pour faire place à une expression plus vigoureuse de la vie, à une recherche plus assidue de la force et du mouvement, sauf à rencontrer parfois l'agitation : les souvenirs de l'antiquité demeurent néanmoins, en dépit des préoccupations nouvelles. Ce ne sont pas certes les modèles auxquels Jean Goujon s'adressait de préférence qui instruiront le puissant ciseau de Puget; mais certains monumens, chers autrefois à Michel-Ange, seront consultés de près par le sculpteur du *Milon*, de l'*Hercule*, du *Saint Sébastien*, et, quelle que soit en apparence la fière indépendance de cette manière, elle ne fait encore que continuer sous d'autres formes les studieuses traditions qui avaient inspiré les entreprises précédentes. Enfin, lorsque la révolution commencée dans un juste désir de progrès s'achève dans l'aberration et dans la licence, lorsque l'Algarde, le Bernin et leur séquelle ont popularisé partout la manie de la sculpture pittoresque et du style tourmenté, c'est en France, et en France seulement, que survit un peu de respect pour le bon sens et pour les enseignemens du passé. C'est dans notre école que s'est réfugié ce qui subsiste encore de science saine, de doctrine consacrée, de goût classique, et qu'au milieu même de ce naufrage de l'art quelques talens surnagent, guidés, sinon par une étoile assez radieuse pour les conduire au port, au moins par une lueur à demi voilée qui leur permet de louvoyer entre les écueils. Survient David, et avec lui la fin des hésitations et des scrupules. Sous le règne de ce réformateur universel, la statuaire, aussi bien que la peinture, entre ouvertement et persiste dans une voie d'imitation à outrance, dans un système d'archaïsme aussi inflexible, aussi impitoyable qu'avaient été désordonnés le mouvement en sens contraire dont les artistes italiens s'étaient faits les promoteurs et les entraînemens auxquels notre école avait résisté de son mieux. Ici, nul effort, nulle velléité même de résistance. Pour tous les sculpteurs comme pour les peintres, le culte des anciens monumens est devenu un point de foi plus rigoureux, un moyen de salut mieux assuré que la croyance aux vérités directes et naturelles. On dirait qu'à leurs yeux la forme animée est bien moins un modèle dont le ciseau a le devoir de figurer l'image qu'un prétexte pour simuler

certains procédés d'exécution et pour reproduire certains types créés par la main des hommes.

La religion de l'antique n'a donc pas cessé, bien qu'avec des alternatives diverses, de rencontrer des disciples dévoués parmi les artistes de notre pays. Dans ce zèle d'imitation toutefois, des préférences pour l'art romain sont sensibles, et cela peut s'expliquer par la richesse de nos musées en monumens des époques impériales comme par la rareté des chefs-d'œuvre de l'art grec publiquement proposés à l'étude avant le temps où nous vivons. Peut-être aussi faut-il attribuer la prédilection des sculpteurs français pour la statuaire romaine à une affinité secrète entre les principes que celle-ci résume et les tendances instinctives, le génie même de l'art national. Notre école de sculpture, la plus savante d'ailleurs et la plus riche des écoles modernes à partir de la seconde moitié du XVIe siècle, — sans parler des gages fort significatifs pourtant qu'elle avait donnés déjà vers la fin du XIIIe, — notre école de sculpture se distingue en général par le goût du vrai, par l'intelligence de la physionomie et du caractère personnel, bien plutôt que par le sentiment de la beauté idéale. De là son excellence dans l'art du portrait et cette suite non interrompue de belles œuvres en ce genre, depuis la statue de *l'amiral Chabot* jusqu'au *Voltaire* de Houdon. Or, avec un style et des moyens d'exécution différens, la sculpture romaine procède d'un fonds d'inclinations et de qualités analogues. Lors même qu'ils poursuivaient un autre objet que la science du fait et de la vérité positive, il était donc naturel que les artistes français choisissent la route la plus voisine de celle où ils avaient coutume de marcher et qu'ils prissent pour guides les maîtres de l'antiquité romaine, parce qu'ils n'avaient besoin pour les comprendre ni d'oublier complétement leur propre langue, ni de renoncer aux habitudes innées de leur esprit. Sous David encore, c'est-à-dire au moment où la recherche de la pureté du style semble plus active et plus absolue que jamais, le mouvement de retour vers l'antiquité ne va guère au-delà de cet *idéalisme* mesuré. Ce n'est qu'un peu plus tard, lorsque, au temps de la restauration, les épreuves en plâtre des marbres du Parthénon et la *Vénus de Milo* viennent prendre place dans les salles du Louvre, qu'une ambition nouvelle surgit au sein de notre école, et que l'art grec, étudié pour la première fois dans ses manifestations les plus hautes, suscite ou modifie quelques talens dont les œuvres se succèdent pendant vingt années environ: œuvres sages et correctes plutôt que décidément expressives, talens bien intentionnés, dont la manière de Cortot résume mieux qu'aucune autre les croyances et les nobles désirs, mais auxquels ont manqué, pour le plein succès de l'entreprise, cette audace dans

l'assimilation, cette intelligence passionnée de la beauté grecque que le peintre d'*Œdipe* possédait déjà au commencement du siècle et qu'il allait achever de manifester, on sait avec quel éclat, dans *l'Apothéose d'Homère*.

Singulière coïncidence d'ailleurs : tandis que, un peu désabusée des exemples romains et des enseignemens conformes popularisés par David, une partie de l'école française redoublait de zèle pour l'antique en vertu de cette désillusion même et s'insurgeait, au nom de Phidias, contre la tradition académique, — un autre groupe d'insurgés beaucoup plus radicaux prétendait faire justice de toutes les traditions, quelles qu'elles fussent, et couper court aussi bien aux tentatives renouvelées de l'art grec qu'aux imitations de l'art romain. On sait ce qui advint de l'entreprise et les progrès entremêlés de beaucoup d'abus que, pour employer le langage du temps, la réaction romantique détermina dans le domaine de la peinture, de la peinture de genre et de paysage principalement. La sculpture à son tour devait ressentir quelque chose de ces agitations et comme le contre-coup de ce mouvement. Sans se faire ouvertement complice d'une doctrine qu'elle n'eût pu embrasser d'ailleurs qu'à la condition de se mutiler elle-même et bientôt de se suicider, elle ne refusa pas toute concession aux exigences de l'esprit nouveau. On put même surprendre çà et là quelques symptômes d'imprudence, quelques témoignages de sympathie trop vive pour les principes qui prévalaient alors dans les œuvres des peintres; mais en général la réforme tentée ou plutôt acceptée par les sculpteurs n'eut ni les empressemens violens, ni les bruyantes promesses, ni les caprices d'une révolution. Tout se passa sans grand dommage pour l'ordre; tout se borna à des essais de conciliation entre les partis, à des efforts diversement heureux pour élargir dans l'image du beau la part de la réalité et pour associer au respect traditionnel de l'antique des sentimens plus jeunes, moins élevés quelquefois, mais après tout dignes encore de l'art et de notre école.

Deux artistes remarquablement habiles, Pradier et David d'Angers, personnifient bien ce système de transaction, ces accommodemens entre les lois qui de tout temps ont régi la sculpture française et les innovations qu'elle ne pouvait absolument rejeter sans s'exposer au danger de se voir punie de ses dédains par l'indifférence publique. Le premier, nous le disions en commençant, a eu le tort de pousser bien loin ses avances à la popularité; mais s'il est juste de réprouver le caractère de certaines intentions, l'agrément suspect de certaines formes du style dans les œuvres de Pradier, il n'y a que justice aussi à louer l'habileté, quelquefois supérieure, avec laquelle le sculpteur de *Psyché* et de *Sapho* a su exprimer la grâce sans excès d'abandon, la vie sans exagération pittoresque. Là même

où rien ne se laisse pressentir d'une arrière-pensée de mauvais aloi, les habitudes de son ciseau sont, il est vrai, des moins austères. Sous la main de Pradier, la beauté antique s'enjolive du charme un peu grêle, des détails de physionomie un peu subtils qui caractérisent la beauté moderne. Il n'en est pas moins vrai qu'un vif souvenir de la Grèce vit encore dans ces images, conformes en apparence aux goûts de notre temps et de notre pays, et que, sous ces dehors de facilité, sous cette science sans façon, on devine un talent plus studieux qu'il ne veut se montrer et nourri en meilleur lieu qu'on ne l'aurait cru d'abord.

Moins adroit peut-être que Pradier au point de vue de la pratique, mais plus sérieux dans ses tendances et plus énergiquement inspiré, David d'Angers a fait preuve, surtout au commencement de sa carrière, d'une originalité véritable, d'une vigueur de sentiment presque magistrale. David avait d'un maître la sûreté du coup d'œil, l'aptitude à envisager la forme sous son aspect caractéristique, à discerner dans chaque type l'élément essentiel de beauté ou de force qu'il importe de dégager. Tant que cette vivacité d'impression en face de la nature fut réglée et contenue dans de justes limites par l'étude ou le souvenir des exemples de l'antiquité, les statues nues ou drapées, les médaillons et les bustes sortis de l'atelier de David honorèrent hautement l'artiste qui définissait ainsi, en même temps que sa propre valeur, les aspirations, les desseins, le programme de la nouvelle école. Par malheur, un moment vint où le frein si utilement imposé d'abord se relâcha pour céder bientôt tout à fait. A force de prétendre insister sur les vérités d'exception et d'accident, David perdit presque le sentiment et la notion des vérités générales. A force de vouloir mettre en relief tel fait particulier, telle curiosité de physionomie ou d'habillement, il oublia jusqu'aux plus simples conditions de la beauté, de la vraisemblance même, jusqu'aux lois de la structure humaine et des proportions anatomiques. De là ces étranges *portraits* d'hommes voués aux travaux de l'esprit, où le développement du crâne dégénère en difformité monstrueuse, ces statues érigées sur les places publiques de Nancy, du Havre, de Dunkerque et de plusieurs autres villes, où, sous prétexte de sincérité, les bizarreries du costume moderne s'exagèrent aussi bien que l'irrégularité des traits ou les imperfections corporelles des héros. On aurait toutefois une très fausse idée de la manière de David, si l'on en jugeait seulement sur ces témoignages excessifs. Bien que, au milieu de ses plus graves erreurs, le vigoureux talent de l'artiste se manifeste encore, bien que, dans le *fronton du Panthéon* par exemple, la figure allégorique placée au centre de la composition console, par la simplicité de l'aspect et la fermeté du style, le regard qu'ont déconcerté pour le moins les groupes avoisinans, —

c'est ailleurs, c'est dans les œuvres appartenant aux années qui précèdent ou qui suivent de fort près 1830, qu'il faut chercher les preuves et les vrais titres de ce talent. Ici le besoin de parler net n'aboutit pas à la manie des affirmations brutales, la haine d'un idéalisme conventionnel ne se traduit pas en pédantisme d'une autre sorte, en ostentation de la réalité. La mesure est exactement gardée entre l'abus de la fiction et l'abus du vrai, et lors même qu'il n'en reproduit pas les habitudes extérieures et les types, David reste au fond le disciple de l'art grec. Il ne fait qu'en assouplir les règles en raison de nos mœurs et de ses propres instincts; il en modifie les termes sans en renier pour cela ni les enseignemens ni l'esprit.

Aujourd'hui comme par le passé, le culte de l'antiquité est pour notre école de sculpture un article de foi universelle, une sorte de religion de l'état qui défie les schismes et les attaques. Tous les sculpteurs contemporains s'entendent en principe et tombent d'accord sur ce point. Malheureusement, auprès du plus grand nombre, il en est un peu de l'antique comme de la vertu dans l'ordre moral: chacun l'admire et la loue, elle se morfond à la porte de chacun. On se pique de vénération pour l'art grec, on affiche même dans la pratique les dehors de la conviction et du dévouement. Que faut-il penser cependant de ce zèle et de ces respects apparens? Jusqu'où va en réalité cette foi dans la tradition, et combien d'artistes, tout en protestant de leur amour pour l'antique, réussissent à prouver qu'ils en savent aimer mieux que les surfaces et lui emprunter autre chose que des artifices de style ou de simples recettes d'exécution? Les uns continuent, avec une inaltérable bonhomie, de dépeupler l'Olympe et de tailler, suivant les patrons accoutumés, les images des dieux et des déesses. D'autres, sans souci des conditions spéciales et des exigences de chaque sujet, n'ont qu'un type pour toutes les figures, un mannequin pour tous les costumes, et déguiseraient volontiers la *Vénus de Médicis* en héroïne du moyen âge, l'*Apollon du Belvédère* en apôtre, en maréchal de France ou en magistrat. D'autres enfin, pour s'isoler de la foule des imitateurs, se contentent de varier les termes de l'imitation et de faire main-basse sur des exemples moins habituellement reproduits. Au lieu des marbres consacrés par l'admiration unanime, ils choisissent des morceaux connus surtout des érudits; au lieu des sculptures appartenant au temps de Périclès, ils copient les monumens d'une autre époque, et, quelques enjolivemens archéologiques aidant, quelques ornemens empruntés à l'orfévrerie ou à la peinture s'ajoutant dans leur œuvre à l'archaïsme du ciseau, les voilà persuadés qu'ils possèdent les vrais secrets de l'art grec, parce qu'ils en ont ressuscité quelques procédés hors d'usage!

A côté de ces praticiens diversement actifs, mais également inu-

tiles au progrès, bon nombre de sculpteurs, en fait d'antiquité, s'en tiennent à la théorie. Ils s'inclineront pieusement au nom de Phidias, sauf à consulter d'habitude Coysevox : ils n'auront pour les grands exemples de l'école attique que des paroles d'enthousiasme ; mais, s'ils se mettent à l'œuvre, c'est la réalité vulgaire qu'ils s'efforceront de transcrire, en enchérissant même sur les laideurs du modèle. Puis viennent les sculpteurs qui ne font de l'ébauchoir qu'un instrument de menue industrie, fabricans de statuettes, pourvoyeurs d'étagères, auxquels le titre d'artistes siérait aussi peu que celui de poètes aux rimeurs de chansonnettes. Et cependant, en dépit de ces témoignages de lassitude ou d'impuissance, malgré tant d'élémens de scepticisme ou d'anarchie, notre école de sculpture n'a pas encore si bien démérité qu'on ne puisse citer, parmi les travaux qu'elle a produits dans le cours des trente dernières années, plus d'une œuvre éminente, plus d'une tentative digne de son passé. Si affaiblie qu'elle paraisse, elle lutte encore, et elle lutte victorieusement, pour garder sur les écoles étrangères sa vieille suprématie et pour continuer les traditions qui l'obligent envers elle-même. Le *Jeune Pêcheur*, de Rude, placé maintenant au Louvre, dans une des salles consacrées aux anciens chefs-d'œuvre de la sculpture française, se soutient à côté de ces nobles monumens. Le *Danseur*, de M. Duret, cette figure d'un jet si heureux, d'une expression si gracieuse et si neuve, et *l'Improvisateur*, qui lui sert de pendant, auraient-ils rien à redouter d'un pareil voisinage? *Le Génie de la liberté* et la *Leucothoé* de M. Dumont, *le Premier Secret* de M. Jouffroy, la *Pénélope* et *la Vérité* de M. Cavelier, le *Faune* de M. Lequesne, *l'Heure de la Nuit* de M. Pollet, les statues plus récemment sculptées par MM. Moreau, Guillaume et Loison, — de tels ouvrages, et plusieurs autres qu'il serait facile d'ajouter à cette liste déjà longue, prouvent assez que l'élévation du goût et la pureté du style n'ont pas cessé de trouver des représentans dans notre école. La sculpture de portrait, cette gloire de l'art français depuis trois siècles, est traitée, sinon avec la même aisance qu'autrefois, au moins avec une fine intelligence de la physionomie et de la vérité contemporaine ou historique. Sans parler de beaucoup de bustes successivement exposés au Salon, plusieurs statues, telles que le *Mirabeau*, le *Bailly* et le *Maréchal Gérard*, de M. Jaley, attestent que dans cet ordre de travaux l'habileté matérielle est aussi loin de faire défaut que l'aptitude à comprendre et à exprimer le caractère moral des modèles. Enfin, lorsque M. Barye consent à se soumettre aux exigences en quelque sorte architecturales de la sculpture, lorsque, en reproduisant la nature avec la verve pittoresque que chacun sait, il n'abuse pas de cette verve même pour agiter plus que de raison les lignes ou pour installer seulement la

ressemblance physique là où il est nécessaire aussi de donner place à l'interprétation idéale, au langage calme de la forme révisée et épurée par l'art, — les œuvres de ce talent supérieur dans le genre tout spécial qu'il a choisi achèvent d'assurer le premier rang à l'école de notre pays. En outre, elles ajoutent à nos propres richesses dans le passé et dans le présent des titres assez nouveaux, des témoignages d'originalité assez nets, pour qu'on soit aussi mal venu à accuser en ceci les doctrines immobiles de la sculpture française qu'on le serait à lui reprocher le dédain des règles et l'oubli de ses traditions.

Les écoles étrangères, depuis le commencement du siècle, avaient dû à la renommée de certains artistes une importance toute nouvelle, et quelquefois les plus vastes succès qu'ait obtenus la sculpture moderne. Aujourd'hui les écoles étrangères ne comptent plus que des hommes de talent, dont la réputation dépasse rarement les frontières du pays où ils travaillent. L'héritage du sculpteur danois Thorwaldsen, un moment recueilli par Fogelberg, n'appartient depuis la mort de celui-ci à personne, comme depuis la mort de Bartolini aucun sculpteur italien n'a réussi à remplacer ce savant maître dans sa situation de chef d'école (1). A Rome M. Tenerani, à Florence M. Dupré, ont, il est vrai, succédé à Bartolini, en ce sens qu'ils sont devenus, après lui, les deux talens les plus considérables de l'école italienne. Néanmoins le premier, malgré sa haute habileté et sa longue expérience, n'a pas acquis toute l'autorité d'un maître; le second, après avoir débuté avec un grand éclat, n'a pas justifié toutes les espérances qu'avaient fait concevoir ses commencemens. Quoi qu'il ait produit depuis lors, il demeure et peut-être demeurera-t-il longtemps encore ce qu'il était déjà il y a près de vingt ans, le sculpteur de l'*Abel*. Ni l'Angleterre, ni la Belgique ne trouveraient à opposer à nos statuaires des rivaux fort dangereux. Reste l'Allemagne, où, si l'on considère le nombre et l'importance matérielle des entreprises, la sculpture semble plus populaire qu'en aucun autre pays, mais où les maîtres font défaut comme ailleurs. L'école de Munich, en perdant Schwanthaler, s'est trouvée dépossédée du rang qu'elle occupait depuis plusieurs années, et c'est à Dresde maintenant sous l'influence de M. Rietschell, à Berlin auprès de M. Drake, que les sculpteurs travaillent avec le plus d'assiduité et de succès. M. Rietschell, le plus célèbre aujourd'hui des statuaires allemands, a exécuté, entre autres ouvrages notables, le *Monument de Lessing* à Brunswick et le groupe fraternel de Goethe et de Schiller à Weimar. Il achève en ce moment pour la ville de Worms un immense travail en mémoire de la réformation et de Luther. En Prusse,

(1) Voyez, sur *Fogelberg* et *Bartolini*, la *Revue* du 15 juin et du 15 septembre 1855.

M. Drake a hérité en partie de la réputation dont avait joui Rauch, et partage l'autorité avec deux élèves de celui-ci, MM. Schievelbein et Blaëser, auxquels on doit les groupes qui décorent le pont du château royal de Berlin et les bas-reliefs du pont de Dirschau, près de Dantzig. Quels que soient d'ailleurs les mérites qui recommandent les œuvres des artistes que nous venons de nommer, ces œuvres ont en général un caractère expressément national et historique. L'image fidèle de tel personnage, la représentation de tel fait intéressant la gloire de l'Allemagne, tels sont le plus souvent l'objet et la signification des tâches accomplies de nos jours de l'autre côté du Rhin. Il n'y a rien là qui relève, à proprement parler, de l'idéal, rien qui accuse des préoccupations très vives de l'antique et du beau, et l'on peut dire, sans vanité patriotique, que c'est presque uniquement en France que l'on essaie encore d'attribuer à la statuaire un rôle conforme aux principes les plus élevés et au sens le plus général de l'art.

Notre école de sculpture vit donc toujours et continue de faire ses preuves; mais, il faut bien l'avouer, elle vit dans une atmosphère où la foule ne pénètre pas. Les gages qu'elle donne de talent et de constance, nous les laissons passer le plus souvent sans y attacher un autre prix qu'à ces travaux de pure érudition, à ces dissertations archéologiques ou philologiques dont il appartient à quelques rares initiés d'apprécier l'à-propos ou de discuter la valeur. Rien de plus naturel. Par le temps qui court de dévotion à la photographie et d'appétits fort contraires à l'idéal en toutes choses, qu'avons-nous à faire d'un art qui s'obstine à nous prêcher le mépris de ce que nous aimons et le culte de ce que nous ne savons plus aimer? A quoi bon ces efforts de science pour galvaniser une langue morte, ou tout au moins pour ajouter quelques jours de vie à une doctrine condamnée, à des traditions expirantes? Aux yeux de la plupart d'entre nous, la sculpture, avec ses allures solennelles et sa signification austère, n'est plus dans nos mœurs. On peut la tolérer encore à titre de souvenir du passé, on peut de temps à autre s'intéresser à ces témoignages posthumes, à ces formes anciennes d'expression, de même que, par un reste de déférence ou d'habitude, on applaudit parfois une pièce de théâtre écrite en vers; mais, en matière d'art comme ailleurs, nous avons surtout le goût de la prose, et la sculpture n'étant rien moins que propre à nous satisfaire sur ce point, nous en abandonnons les produits à ceux qui, par curiosité d'esprit ou par état, se soucient encore du style poétique.

Il serait assez oiseux au reste, de plus il ne serait point juste d'accuser seulement en ceci les erreurs ou les défaillances de l'opinion. Que nous en soyons venus à considérer la sculpture à peu

près comme un hors-d'œuvre dans le mouvement des idées actuelles, comme un inutile démenti aux humbles inclinations et à quelques faux progrès de notre époque, voilà qui est fâcheux assurément et fort peu excusable en principe. La faute n'en est pas toute à nous cependant, et, dans cette méprise où nous avons le tort de nous complaire, une part de responsabilité peut être attribuée à ceux-là mêmes qui en sont les victimes. On ne saurait blâmer, tant s'en faut, les sculpteurs de prétendre résister à l'esprit d'aventure et de désordre qui travaille l'art contemporain. Ils ont le devoir de défendre à tout prix des principes qui intéressent aussi bien la dignité de leur talent que les conditions mêmes de la statuaire. Il ne faut pas toutefois que les formes de cette résistance laissent soupçonner l'opiniâtreté et le parti-pris là où doivent prévaloir le bon droit et le courage; il ne faut pas que, de peur de se faire complice des abus, on se dispense de rechercher le progrès. Les sculpteurs aujourd'hui semblent trop facilement disposés à se retrancher dans cette réserve regrettable, dans cette force de volonté négative. Qu'ils se refusent aux concessions imprudentes, rien de mieux, mais qu'ils consentent au moins à s'enquérir de nos besoins, qu'ils ne ferment pas systématiquement les yeux aux signes du temps, ne fût-ce que pour apprécier le péril et pour aviser aux moyens de le conjurer. Quels que soient le nombre et la valeur des talens qui l'honorent encore, notre école de sculpture a en somme une physionomie un peu effacée, parce que, à force de se défier des innovations, elle a trop souvent méconnu les nécessités du présent. Elle s'isole par là de notre école de peinture ou, pour parler plus exactement, de la peinture contemporaine, — ce mot « école » impliquant une idée de communauté dans les tendances et d'analogie dans les travaux qui ne serait ici rien moins que justifiée par les faits. De nos jours la peinture, malgré la diversité des œuvres, aura eu son caractère propre et sa part d'initiative; elle aura marqué sa place dans l'histoire de l'art par des efforts bien souvent heureux pour marcher plus avant dans une voie déjà ouverte ou pour découvrir quelque route nouvelle. Depuis cet illustre disciple de l'antique et de Raphaël jusqu'à ce vaillant peintre sans maître et sans aïeux qui succombait il y a quelques jours à peine, depuis M. Ingres jusqu'à Decamps, combien d'artistes éminens dont les talens ont perfectionné, rajeuni, transformé quelquefois la peinture française! Il n'en va pas ainsi de notre sculpture au XIXe siècle. Elle se sera maintenue, non sans honneur, dans la sphère des idées prévues et des études consacrées, gardant en face des agitations et des menaces du dehors une attitude calme, et, pour ainsi parler, le silence de la résignation; mais elle se sera tue aussi là où il semble que la discussion eût été

de mise. Elle a eu jusqu'ici le mérite de persister dans le bien, soit : a-t-elle tout fait pour connaître le mieux et pour nous en instruire? Le moment serait venu pour elle de se montrer à la fois plus curieuse et plus libérale. Nous ne lui demandons pour cela ni une transformation radicale, ni un coupable détachement des grands exemples du passé. Oui sans doute, l'étude de l'antique est et doit demeurer une loi nécessaire de la sculpture moderne, parce que l'antique est la plus haute expression du beau, et qu'en dehors du beau la sculpture n'existe pas. Oui, cela est certain aussi, la traduction de la forme par le ciseau a des exigences immuables, des règles qu'une fois trouvées, on ne saurait enfreindre sans avilir la majesté du corps humain et la majesté de l'art lui-même. Pourtant ce corps, si admirable que Dieu l'ait fait, est-ce assez d'en célébrer seulement les proportions et les harmonies, d'en comprendre et d'en reproduire à souhait la grâce ou la noblesse? N'oublions pas qu'il est aussi, qu'il est surtout le sanctuaire de l'âme, et que l'imitation, même accomplie, des apparences de la nature ou de l'art antique nous donnerait tout au plus la moitié des enseignemens qui importent, des secrets qu'il s'agit de révéler. Quelle est donc la tâche de nos sculpteurs? quel moyen leur reste-t-il de nous ramener au goût et à l'intelligence de l'art sans sacrifice compromettant comme sans obstination excessive? Ce serait méconnaître les droits du bon sens et les conditions prescrites à la statuaire que de prétendre supprimer, au profit exclusif de la beauté immatérielle, la beauté visible et palpable. Il ne suffira pas non plus de définir celle-ci conformément à certains types admis et de s'assimiler, même aussi heureusement que l'a fait Simart, le sentiment et le style antiques. Le salut nous paraît être entre ces deux partis. Il faut se servir des anciens modèles pour en approprier les principes et les termes à des aspirations, à des croyances que l'antiquité n'a pas connues; il faut, comme disait le peintre Orsel à propos d'autres travaux, « *baptiser* l'art grec. » Tant que la sculpture en France n'aura pas été régénérée par ce bienfaisant baptême, elle aura beau multiplier les produits et les témoignages d'habileté; elle ne réussira pas, je le crains, à avoir raison de notre indifférence : elle continuera de dépenser à peu près en pure perte une érudition plus ou moins sûre, des efforts diversement studieux. La sculpture, en un mot, restera ce qu'elle est aujourd'hui, une exception et un contraste, au lieu de devenir, comme il lui appartient, un des symptômes de la pensée générale, une des formes du progrès.

HENRI DELABORDE.

UNE THÈSE

SUR LE MARIAGE

EN DEUX ROMANS

I. *The Bertrams*, by Anthony Trollope, third edition, 1 vol. London 1860. — II. *Castle-Richmond*, by the same, three vols. London 1860.

Fils d'une femme d'esprit qui ne pécha jamais par excès d'indulgence et dont la sévérité caustique s'explique assez par l'âge inusité où elle prit la plume, — à cinquante ans on voit difficilement la vie sous son plus beau jour, — M. Anthony Trollope s'est fait depuis peu d'années une place très honorable parmi ces conteurs froidement impartiaux, cruellement exacts, loyalement implacables, dont l'avénement littéraire est un des « signes » de notre temps. Observateur aussi subtil, analyste aussi perspicace que pas un d'entre eux, il a son cachet particulier, que nous voudrions avant tout définir. C'est une sorte de gaieté amère, une misanthropie de bonne humeur, une indifférence, une placidité sarcastique dont l'effet, ménagé avec beaucoup d'art, ne se produit qu'à la longue, mais se produit alors avec d'autant plus de puissance. Le commun des romanciers procède par sympathies ou antipathies en bloc; ils ont leurs *héros* et leurs *traitres*. Ni traîtres ni héros dans les récits de M. Trollope. Il n'aime ni ne hait guère aucun de ses personnages. Il les voit avec le regard froid et lucide du savant que rien ne passionne, si ce n'est la science même. Il les dépouille volontiers non-seulement de tout masque, mais de tout prestige. Il n'entend pas

qu'ils lui en fassent accroire, et s'interdit même dans une certaine mesure de préférer l'un à l'autre. Tous ont leur infirmité secrète, et il les étale nus, sur son grabat d'hôpital, démonstrateur impassible. Aucun n'a pu lui déguiser ses petits péchés, et il les confesse tous à voix haute, révélateur sans pitié, sans pitié, mais aussi sans colère, au moins apparente. Point de morale guindée, point de sermons solennels; rien qu'un homme du monde qui sait, comme on dit, « ce qu'en vaut l'aune, » et qui, tout en souriant, vous raconte, vous dénonce vos inconséquences, vos absurdités si pardonnables, vos ridicules si naturels, vos bassesses mêmes qui ont tant d'excuses, vos petites infamies en faveur desquelles il est tant de circonstances atténuantes, et dont il serait si étrange de se formaliser outre mesure. Vous l'écoutez avec complaisance, ce moraliste benin, ce confesseur à manches larges; puis le moment vient où, averti par quelque sensation pénible, vous faites un retour sur vous-même, et alors, ô surprise! vous constatez une, deux blessures profondes, que, sans avoir l'air d'y toucher, ce bon compagnon si indulgent, si gai, vous a sournoisement infligées : bien heureux si, à votre insu, l'aimable chirurgien, pour vous mieux guérir, ne vous a point écorché vif.

Maintenant êtes-vous guéri? Délicate question que nous reprendrons plus tard; mais, ne l'oublions pas, nous avons auparavant deux histoires à raconter.

I.

Le fils du colonel Lionel Bertram et celui du digne recteur de Hurst-Staple, M. Wilkinson, furent élevés ensemble sous le toit de ce dernier. George Bertram et Arthur Wilkinson entrèrent ensemble à Oxford comme *prizemen*, mais dans deux colléges différens. Le premier ne travaillait qu'à ses heures et voyait croître de jour en jour sa renommée universitaire; le second, *book-worm* acharné, sur lequel on avait d'abord fondé les plus grandes espérances, perdait au contraire chaque jour du terrain. Après quatre années de cette lutte inégale, les épreuves définitives arrivèrent. George Bertram en sortit *double first*, c'est-à-dire avec tous les honneurs de la guerre et une *fellowship* qui lui assurait, jusqu'à son mariage, un revenu de 200 livres sterling. Arthur Wilkinson ne fut pas même inscrit parmi les *premiers-simples*. Tombé au second rang, il n'avait ni *fellowship* ni même la chance de pouvoir rester utilement à l'université comme répétiteur libre. D'un naturel timide, sans indépendance, sans initiative, il n'avait plus qu'à prendre les ordres et à attendre la première cure que ses relations pourraient lui procurer.

De toutes ces déconvenues peut-être eût-il pris son parti, si elles n'eussent contrarié ses vues d'avenir et ajourné indéfiniment l'es-

poir qu'il avait en secret caressé d'épouser, au sortir d'Oxford, une amie d'enfance, élevée parmi ses sœurs, qu'il avait longtemps regardée et traitée comme elles, mais qui, depuis quelques années, lui était apparue sous un jour nouveau, plus sérieuse et plus tendre tout à la fois. Pas un mot n'avait été échangé entre les deux jeunes gens qui les liât l'un à l'autre; ils s'étaient compris cependant: elle avait deviné qu'il la préférait, et dans le secret de son cœur elle s'était fiancée à lui. Quand elle le vit revenir, vaincu et triste, de la lice universitaire, au lieu de l'accueillir froidement comme le digne recteur, au lieu de lui montrer son chagrin comme mistress Wilkinson, au lieu de le railler comme leurs filles étourdies et rieuses, Adela Gauntlet prit silencieusement l'attitude qui convenait au changement de *leur* commune destinée. Elle ne porta plus de robes voyantes, elle ne valsa plus; — la femme d'un *clergyman* ne doit pas valser.

Arthur Wilkinson s'aperçut sans doute de ce muet dévouement. L'apprécia-t-il tout ce qu'il valait? Espérons-le pour son honneur; mais c'était un cœur faible, une intelligence harcelée de scrupules pusillanimes. Il n'osa pas étendre la main vers le trésor qui s'offrait à lui. Tandis qu'il délibérait, qu'il attendait, qu'il balançait, la mort, qui n'attend ni ne délibère, vint trancher la question qu'il débattait vainement depuis quelques mois. Le digne recteur fut subitement enlevé à sa famille. Ainsi qu'il arrive presque toujours en pareil cas, il laissait les siens dans une misère absolue. Ce fut donc pour eux un coup du ciel que la bonne volonté inattendue du noble personnage à qui revenait le droit de disposer du bénéfice vacant. Bonne volonté n'est pas tout à fait le mot. Lord Stapledean, à qui les Wilkinson étaient parfaitement indifférens, n'offrit au fils la dévolution du *living* paternel que pour se dispenser de l'accorder à un de ses collègues de la pairie, qui le sollicitait vivement et à qui on ne pouvait le refuser sans un prétexte honnête. Arthur dut à ce généreux sentiment le vicariat de Hurst-Staple avec le salaire y attaché, c'est-à-dire cinq cents bonnes livres sterling par an. Par malheur, il ne reçut pas sans conditions ce don magnifique. Lord Stapledean, prenant ses précautions pour le lui rendre aussi peu agréable que possible, avait exigé de lui la promesse formelle qu'il ne se regarderait, quoique *vicar* en titre, que comme le *curate* du bénéfice, et qu'une fois payé de ses peines, c'est-à-dire après avoir prélevé cent cinquante livres sur le revenu total, il remettrait le surplus à sa mère. Arthur comprenait bien que cette condition, *sine quâ non*, allait le maintenir à jamais dans un état de dépendance incompatible avec les devoirs d'un chef de famille; mais comment s'y refuser sans encourir une responsabilité effrayante? Comment suffire aux besoins de ces trois femmes désormais groupées autour de lui, et qu'il ne sau-

rait abandonner? Adela, son dévouement, son chaste et fidèle amour, sont dans un des plateaux de la balance, avec une pauvre dot de deux mille livres sterling. Dans l'autre, il y a la servitude, le dégoût d'une existence subie à contre-cœur, mais un bon revenu bien assuré, l'absence de soucis rongeurs, un état passif, mais commode. Il y a aussi, remarquerez-vous peut-être, la honte d'un contrat quelque peu entaché de simonie. Soit, mais il faut vivre : nécessité première qui domine toutes les autres dans les âmes non héroïques. Arthur se décide donc, et, fort triste, légèrement penaud, plus embarrassé qu'il n'oserait en convenir, il abdique à mots couverts, devant l'élue de son cœur, les droits qu'elle lui avait reconnus tacitement, et que, noblement obstinée, elle ne voudra pas reprendre, même après cette abdication humiliante pour tous deux.

Et George Bertram, que devenait-il? L'impétueux jeune homme jouissait de sa liberté nouvelle. En attendant qu'il choisisse une carrière, — toutes sont ouvertes devant un *double first* d'Oxford, — incertain encore s'il sera général, évêque, lord-juge ou même premier ministre, George voyage. L'éducation brillante qu'il a reçue, il la doit à son oncle, un austère négociant, riche à millions, dur comme un sac d'écus, despote quand il rencontre l'obéissance, muet ou frondeur amer en face de l'indocilité. George au fond, malgré son indiscipline étourdie, a trouvé le chemin de ce cœur plus clos en apparence que le coffre-fort d'un avare; mais il ne peut guère s'en douter, et ne s'en doute pas effectivement, malgré les insinuations discrètes d'un bienveillant commis qui lui indique à chaque instant la voie à suivre pour s'assurer le splendide héritage du vieux *merchant*. « Cinq cent mille livres sterling!... un demi-million (1), cher monsieur George! » lui répète à chaque instant avec un soupir le sage et mélancolique Pritchett; mais notre étourdi n'y prend pas garde. Il est dans ce bel âge où les cœurs généreux dédaignent le culte de Mammon. Dût cette magnifique fortune ne lui coûter qu'une humble prière, il ne fléchirait pas le genou; à plus forte raison n'entrera-t-il pas dans la maison de banque où son oncle voudrait le placer. Il n'entend être asservi ni par les bienfaits ni par les espérances, esprit entier et altier, confiant outre mesure dans sa force, et ne redoutant pas assez l'extrême mobilité qui atténue chez lui en grande partie ces facultés éminentes dont il ne sait ni régler ni concentrer l'emploi.

George voyage, nous l'avons dit, et il est en ce moment à Jérusalem auprès de son père. Soldat de fortune et diplomate de hasard, le colonel Lionel Bertram est aussi avenant, aussi gracieux, aussi séduisant que son frère est déplaisant, hargneux, rude à manier;

(1) Un demi-million sterling équivaut à 12,500,000 francs.

mais si la forme est plus agréable, le fond n'a pas, il s'en faut de tout, une valeur égale. Après avoir payé le premier semestre de l'éducation de George, le brillant colonel, envoyé en mission dans de lointaines contrées, ne s'est plus occupé de son fils. Son frère, à qui on s'est adressé, a largement pourvu aux frais de cette éducation coûteuse. Il l'a fait de mauvaise grâce, d'accord; il a tenu note des moindres dépenses et envoyé régulièrement le compte de ses avances à son débiteur, — c'est-à-dire son frère, — qui, très régulièrement aussi, jetait au panier, sans y prendre garde, cette correspondance commerciale. Le vieux *merchant* a payé néanmoins, et tout à l'heure encore il a garni de *bank-notes* le portefeuille de George, dont le voyage en Orient lui semblait une fantaisie déplacée. Le colonel, lui, n'a pas consacré depuis dix ans une guinée à son fils bien-aimé. En revanche, quand il le retrouve brillant d'esprit, couronné des palmes d'Oxford, promis peut-être à de grands succès, il le presse fort tendrement sur son cœur, déploie pour lui plaire toutes les grâces de la diplomatie, l'abandon flatteur, l'indulgence aimable dont il a pris l'habitude en promenant de pays en pays sa souplesse officielle. Comment résister, quand il s'est mis en tête de gagner votre cœur, à un père aussi bien doué? George se laisse fasciner, étourdir, et sa généreuse candeur, sa confiance filiale, ne seront pas même effleurées le jour où le colonel, en se séparant à regret de son cher enfant, lui laissera payer seul leur dépense commune.

A Jérusalem cependant, George a rencontré, courant le monde en compagnie l'une de l'autre avec l'intrépidité particulière au beau sexe anglais, deux demoiselles d'âge et de beauté fort diverses. Miss Baker, propre nièce du vieux Bertram, est une honnête et douce personne comme il en faut au bal pour « faire tapisserie, » et en voyage pour servir de chaperon; Caroline Waddington au contraire, belle, grande, fière, spirituelle, ambitieuse, a tout ce qu'il faut pour tourner la tête d'un *double first* en disponibilité. Objet de nombreux hommages, elle mène de haut ses très humbles adorateurs, en personne qui sait ce qu'elle vaut, et ne se croit pas faite pour le premier venu. George, tout pénétré qu'il est de son propre mérite, ne se hasarderait peut-être pas à lever les yeux sur une divinité si imposante; mais le hasard, qui veut sans doute les rapprocher, lui fait découvrir à temps que cette belle personne est la pupille de son oncle. Il ignore alors, il saura plus tard qu'un lien plus direct et plus étroit existe entre eux. Caroline est effectivement la petite-fille du vieux millionnaire; mais, issue d'un mariage contracté malgré lui, jamais il n'a voulu la reconnaître pour telle, et en lui assurant une existence convenable, il a stipulé qu'elle lui demeurerait étrangère.

Une fois mis ainsi en rapports, et sous les auspices de Lionel, devenu assez naturellement le centre de la petite colonie anglo-syrienne, George et Caroline ne peuvent guère manquer à leur destinée, qui est de se croire faits l'un pour l'autre quinze jours après s'être vus pour la première fois. Peut-être se trompent-ils, mais c'est en toute sincérité. George, qui, saisi d'un bel enthousiasme chrétien, avait rêvé une destinée d'apôtre, renonce, en regardant les beaux yeux noirs de miss Waddington, à ces sublimes aspirations. Caroline, qui s'était promis *in petto*, — nous le devinons sans qu'elle nous le dise, — de n'échanger sa liberté que contre un joug garni d'armoiries, une belle et bonne *ladyship*, se laisse prendre aux ardentes protestations du bouillant *fellow*. Elle comprend que, s'il est pauvre aujourd'hui, demain peut-être il trouvera sa place aux premiers rangs dans une société où une intelligence supérieure, mise au service d'une volonté ferme, trouve rarement des obstacles insurmontables. Émue comme elle l'est pour la première fois de sa vie, il ne lui appartient pas de deviner que cette volonté courageuse, persistante, inébranlable, n'est pas dans le lot, si brillant d'ailleurs, que la nature a départi au jeune lauréat. George de son côté, dans son inexpérience, ne peut se rendre un compte exact de ce caractère complexe, où la grandeur de l'âme s'allie à la faiblesse du jugement, où l'énergie de la volonté peut en certaines circonstances paralyser les élans du cœur, étouffer la voix de la conscience. Tous deux, attirés invinciblement l'un vers l'autre et complices du même malentendu, sont bien près d'échanger un serment solennel et de sceller par avance leur destinée.

N'allez pas croire cependant que ce soit là, comme on pourrait le supposer d'après cette analyse trop rapide, un coup de tête d'écoliers, une pure et simple étourderie, ni que miss Waddington, jeune personne du meilleur monde, très réfléchie, très mesurée dans sa conduite, se soit laissée entraîner comme une naïve paysanne allemande ou une grisette écervelée du vieux Paris. Elle a combattu pied à pied, elle n'a rien toléré qui ne fût de la plus rigoureuse convenance; elle s'est fait arracher lentement, un à un, les mots où son cousin pouvait puiser quelque vague motif d'espérer. Le duel a eu lieu dans toutes les règles, et les juges les plus rigoureux n'auraient à y reprendre aucune incorrection de détail; mais, ainsi que cela peut arriver aux plus habiles champions, Caroline a fini par être désarmée: vaincue, elle ne l'est pas. Voyez plutôt sa fière attitude : elle a laissé espérer, mais elle n'a rien promis. L'unique baiser de Bertram sur sa main dégantée laisse cette main parfaitement disponible.

Ajouterons-nous, au risque de la dépoétiser, — ceci peut-être va la recommander à beaucoup de bons esprits, — qu'en acceptant

George pour son fiancé, Caroline avait fait entrer en ligne de compte la probabilité qu'un jour ou l'autre il hériterait du vieux Bertram? Hélas! il le faut bien, puisque le romancier n'a pas voulu laisser dans l'ombre ce trait de caractère, cette prudence calculatrice, désormais reconnue à beaucoup de jeunes filles dont toutes ne sont pas nées outre-Manche. « Elle sentait, dit-il tranquillement, qu'il serait mal à elle de s'engager à un homme hors d'état de la maintenir dans la sphère sociale où elle avait résolu de vivre, que cela serait mal pour lui autant que pour elle. Elle sentait qu'elle ne pourrait pas être la bonne femme d'un homme pauvre. Ce n'était pas le chemin qu'elle s'était promis de suivre. Ceci était un point arrêté dans son esprit, et elle n'était pas assez faible pour se laisser déborder par un petit orage de sensibilité... Bertram lui plaisait, mais beaucoup, beaucoup! Elle n'avait jamais rencontré un homme qui lui plût à ce point. Il remplissait presque complétement les conditions de l'idéal qu'elle avait rêvé. Peut-être n'était-il pas assez concentré, assez réfléchi; peut-être aussi était-il un peu trop enthousiaste. Les victoires de la vie appartiennent en général à des gens qui ne mettent pas de la sorte tout leur cœur dans tout ce qu'ils font, dans tout ce qu'ils disent; mais il fallait compter que les années lui donneraient à cet égard quelques leçons salutaires. Au besoin, elle-même pourrait aussi les lui donner, ces leçons. Puisque George avait su tellement lui plaire, quelle objection à leur mariage, si, comme il y avait toute raison de le croire, il devait être l'héritier de son oncle? »

Le colonel Bertram, à un autre point de vue, partageait cette espérance, et il n'avait pas négligé, entre deux plaisanteries affectueuses, d'appeler l'attention de son fils sur ce point fort essentiel; mais là justement son habileté caressante avait échoué. Dans sa soif farouche d'indépendance, et aussi en vertu des légitimes susceptibilités qu'une âme désintéressée aime à faire respecter, George avait repoussé bien loin les insinuations paternelles. Même elles l'avaient un peu mis sur ses gardes, et sous peine d'encourir le mépris de son fils, — ce dont il ne se souciait nullement, puisque ce fils si généreux avait chance d'être un jour très riche, — le noble colonel avait dû renoncer à lui enseigner comment on capte un gros héritage.

Une belle scène est celle où George Bertram, de retour à Londres, prend la défense de son père contre son oncle, au risque de se brouiller à jamais avec l'irascible millionnaire. — Mais non; plus le jeune étourneau hausse le ton, plus le vieillard, qui ne perd pas un instant son sang-froid ironique, semble, au fond, le goûter et le prendre en faveur. Il sait que George et Caroline se sont rencontrés à Jérusalem, il sait peut-être aussi un peu mieux que cela; mais il ne laisse rien soupçonner, et George, de son côté, n'est pas pressé de lui confier leurs amours. Cet enfant terrible n'aime pas qu'on se mêle

de ses affaires, et sait mauvais gré à l'honnête Pritchett, qui, sans avoir l'air d'y toucher, continue à lui donner d'excellens avis. — Miss Caroline?... elle a quelque fortune;... mais il dépendrait du vieux *gentleman* qu'elle en eût bien davantage. — Quand Pritchett parle ainsi, le jeune avocat l'étranglerait volontiers.

George en effet a choisi sa profession. Un de ses condisciples, Harcourt, dont les débuts au barreau furent des plus brillans, l'avait séduit par son exemple et décidé par ses conseils. Il est donc installé, selon l'usage anglais, auprès d'un *barrister at law*, qui augure à merveille de son jeune acolyte. Immédiatement après avoir fait ce pas décisif, il est allé, avec son impétuosité ordinaire, relancer la belle Caroline, qui habite avec miss Baker une petite ville à quelques lieues de Londres. Caroline aurait bien voulu tergiverser encore, le tenir en suspens, le réduire à d'humbles prières et à une longue attente. George n'est pas homme à se laisser faire; son caractère, tout d'une pièce, n'a point la flexibilité qu'exige le rôle du soupirant ordinaire. Caroline, il est vrai, lui sait gré de cette énergie un peu absolue qui effraierait une jeune fille plus timide. Et quand il réussit, malgré ses ruses, à la tenir seule à seul sous son ferme regard, il faut bien qu'elle reconnaisse son maître. — Voulez-vous être ma femme? lui a-t-il dit avec une sorte de sévérité. — *I will*, a-t-elle répondu, presque tremblante. Puis, sous différens prétextes et bien malgré George, elle ajourne cependant, appuyée par miss Baker, la célébration du mariage. Ces dames tiennent infiniment à ce que l'oncle millionnaire approuve cette union, et il l'y faut préparer. — Qu'il l'approuve ou non, que m'importe? dit l'incorrigible George. Une fois marié, sa *fellowship* universitaire va lui manquer; mais quoi? l'avenir y pourvoira. Cette noble confiance devrait lui gagner le cœur de sa maîtresse; est-il bien certain cependant qu'elle en soit si flattée?

Harcourt, à qui le jeune Bertram croit devoir faire part de ses projets, est fort loin de les approuver. Dans ses idées, un jeune homme qui débute ne peut épouser qu'une femme riche. « Une femme est un objet de luxe. Ne me parlez pas d'une femme à bon marché. Je puis, comme célibataire, manger du mouton froid et brûler mes bouts de bougie; mais je n'aime pas les économies de femme. Les comptes de blanchisseuse rognés et réduits, la bonne « pour tout faire » à qui on paie sa bière à part et une robe de chambre foncée pour les travaux du matin, n'ajouteraient pas grand aliment, si je me connais un peu, à ma flamme conjugale. J'aime les femmes qui coûtent cher. Plus on les aime, plus on les veut près de soi, plus on tient à mille délicatesses recherchées. Sans elles, quoi de plus rebutant qu'une femme?... Bertram, ajoute le romancier, se disait au fond du cœur que Harcourt était une bête brute, un être sans âme, une créature

infime; incapable d'autres joies que celles dont se repaît la matière; pour le présent, il s'abstint d'énoncer cette manière de voir. Ce n'est pas qu'il se gênât toujours vis-à-vis de son nouveau confrère; mais lorsqu'il lui reprochait de n'avoir pas d'âme, Harcourt prenait la chose en riant. — Je verrai donc, lui avait-il déjà répondu, si décemment je ne m'en saurais passer. »

George, l'imprudent George, n'en conduit pas moins son ami à Littlebath, et le ramène, sinon converti, du moins ébloui par la beauté de miss Waddington, qui, nous devons l'avouer, devinant qu'on la soumet à une sorte d'arbitrage, a tenu à n'en pas sortir dépréciée. En toute occasion, nous la trouverons ainsi sous les armes. Elle sait le monde, et se conforme à ses lois sans trop de murmures, sans trop de regrets. Quand on lui raconte le secret de sa naissance, elle s'étonne purement et simplement que, voyant s'unir deux jeunes gens qui lui touchent de si près, le vieux *merchant* ne se montre pas plus généreux. Celui-ci, pressenti par miss Baker au sujet du mariage projeté, ne l'a ni désapprouvé, ni encouragé. « Le jeune homme a des moyens, la jeune personne a du caractère. Il peut, en travaillant, gagner sa vie. Elle est convenablement dotée. A leur aise! a dit sans autre encouragement le rude vieillard. Et qu'ils ne s'abusent pas sur l'avenir! ajoute-t-il. S'ils font entrer mon héritage dans leurs comptes, ils s'exposent à une grave déception... » L'oracle a parlé. Caroline, informée de sa décision, ne regarde plus comme suffisant le délai de quelques mois qui pesait déjà si fort à l'impatience amoureuse de George. C'est un an, deux au besoin, qu'il faudra savoir attendre. Vainement le pauvre fiancé lutte contre cette prudence qui le révolte. En toute déférence, avec une douceur inébranlable, sa bien-aimée se refuse aux risques qu'il lui veut faire courir. Sans s'être certainement donné le mot, elle et Harcourt sont précisément du même avis, à savoir que la misère ou même la gêne effarouche et tue l'amour. Peut-être ont-ils raison, mais pour peu qu'on aime, a-t-on raison si facilement, si obstinément?

Blessé, mécontent, malheureux de cette lutte où sa dignité souffre comme son amour, le jeune avocat se lasse, se dégoûte du travail obstiné auquel il s'était voué gaiement en vue du bonheur prochain. Son patron le voit moins assidu. Les distractions de tout genre le trouvent moins rebelle. Il perd sa voie peu à peu, comme un navire en dérive. A quoi bon se dévouer en vain? Non qu'il renonce à l'union projetée, non qu'il ait cessé d'y compter comme sur sa meilleure chance d'avenir, non qu'il songe à s'affranchir de ses engagemens ou à rendre à Caroline les promesses qu'il a obtenues d'elle; mais dans cet esprit absolu, sans modération, sans tolérance, dans cette volonté fiévreuse qui va et vient par accès, qui manque de constance, de concentration, d'unité, il n'y a pas de quoi suffire

à la situation pénible qui lui est faite. Ennuyé de la jurisprudence, il voit d'un œil jaloux son ami Harcourt entrer dans la carrière politique. L'idée d'y arriver par la renommée que les lettres peuvent donner en un jour à un homme de talent vient se jeter à la traverse de ses premiers projets. Il croit se hâter vers le but; il s'en éloigne au contraire chaque jour, dupe d'un mirage étrange. Caroline s'en doute et s'en alarme. Les visites que son fiancé lui fait de loin en loin sont troublées par leur dissentiment, qui s'aggrave sans cesse. Au blâme qu'il lit dans ses yeux, et dont miss Baker lui transmet parfois l'expression fort adoucie, George répond par des reproches. Le mal dont elle se plaint, elle en est, à ses yeux, l'unique auteur. Il ne veut point reconnaître que si elle a peut-être poussé la prudence un peu loin, il a, lui, cédé trop vite aux conseils du découragement. Plus ferme, plus constant en ses efforts, il l'eût rassurée. Rassurée, elle se donnait à lui. La situation se complique et se tend. Le premier pamphlet de George Bertram a fait quelque bruit, mais à son détriment, car l'université d'Oxford, très susceptible en certaines matières, s'est émue du ferment irréligieux qu'elle a cru y remarquer. Au lieu de plier sous le blâme encouru, l'audacieux *fellow*, qu'aucune considération intéressée ne saurait retenir, jette un nouveau défi au docte aréopage. Son titre universitaire lui est retiré; l'annuité temporaire attachée à ce titre disparaît du même coup, et si l'oncle Bertram, grand ennemi de la tyrannie cléricale, ne tenait à honneur de compenser par une pension du même chiffre celle que son neveu vient de perdre, qu'arriverait-il du jeune philosophe?

Les deux « dames » de Littlebath sont de plus en plus inquiètes. Caroline, pas plus que George, ne veut reconnaître ses torts. Sa meilleure confidente, Adela Gauntlet, qui subit en silence l'isolement auquel les lâches scrupules d'Arthur Wilkinson l'ont condamnée, prêche vainement à la belle orgueilleuse le dévouement soumis, l'abnégation sans limites, qu'à sa place elle saurait si bien pratiquer. Caroline s'évalue trop haut pour se donner si généreusement. Mal inspirée dans un moment de dépit, elle se plaint de son amant, non plus seulement à miss Baker ou à miss Gauntlet, mais à cet ami de George qu'il a eu la maladresse de lui présenter, et dont elle suit de l'œil avec admiration le rapide essor. Harcourt accepte naturellement avec toute satisfaction ce rôle de confident, si agréable et si profitable parfois en pareille circonstance. Il donne des conseils, il compatit aux douleurs; bref, il intervient, tiers fort mal venu de George, dans ces querelles intimes qui n'admettent guère une pareille intrusion, et le jour arrive où, déjà mécontent, sinon jaloux, George croit deviner qu'une lettre de lui, lettre d'une nature toute confidentielle, lettre de reproches amers et presque injurieux, a été

communiquée par Caroline à ce dangereux ami dans un premier mouvement de douloureuse rancune. Ceci, pour un amoureux, n'est rien moins qu'un crime de haute trahison. George n'attend pas une heure, une minute. Il court à Littlebath et fait comparaître devant lui la coupable terrifiée, mais qui s'impose de rester calme et superbe. Ces deux orgueils se heurtent violemment, des paroles décisives sont échangées. La rupture est irrévocable et complète... Six mois plus tard, miss Waddington était la femme de Harcourt, devenu, grâce à quelque revirement ministériel, *solicitor general* et membre du conseil de la reine.

Caroline s'était vengée. Pour remplacer l'amour perdu, elle avait conjuré l'ambition : elle avait voulu être *lady*, elle l'était; femme à la mode, elle l'était; adulée, elle l'était; riche, elle le sera probablement un jour, car son mari est sur le chemin d'une haute fortune politique. Tels ont été ses calculs désespérés. Harcourt en a fait d'autres. Il *voulait* cette jeune fille, dont la beauté l'avait tout d'abord vivement ému. Il a deviné en elle l'étoffe d'une vraie femme du monde, faite pour trôner dans un salon et y attirer l'élite de la société élégante. Enfin, mis au courant de tous les secrets de la famille, il a flairé le magnifique héritage du vieux Bertram, ce splendide *half million* qui trône au centre du roman comme le *koh-i-noor* jadis au milieu des salles de la grande exhibition, jetant presque les mêmes feux, provoquant les mêmes cupidités, exerçant la même fascination. Étrange contrat que celui de ces deux êtres! La jeune ambitieuse a dit au jeune ambitieux : « Sachez bien que je ne vous aime pas, et que probablement je ne vous aimerai jamais. Je vous serai soumise, dévouée. Je sais ce que vous attendez de moi, et ce que vous attendez de moi, vous l'aurez certainement. N'en exigez jamais davantage. » Harcourt, lui, n'a pas été aussi explicite; il a parlé de son amour, de ses espérances,... et n'a pas soufflé mot des cinq cent mille livres sterling. Une seule fois, mais trop tôt ou trop tard, ce fin politique a essayé d'arracher au vieux Bertram, — à ce mystérieux grand-père de Caroline, — quelques engagemens à cet égard; mais le négociant n'a pas vécu si longtemps au milieu des « loups » de bourse sans avoir appris à deviner et à parer de semblables attaques. Ce mariage de sa petite-fille, tout en flattant son orgueil, lui déplaît au fond. Le premier lui allait mieux. Il a tenté, avec une remarquable obstination, de réconcilier les deux amoureux brouillés. Dieu sait où George l'eût mené, s'il eût voulu, à cet instant précis, user des pouvoirs que lui donnait ce caprice de son vieil oncle; mais toujours fier, toujours maladroit, il n'a ni très bien apprécié la situation, ni surtout voulu condescendre à en tirer parti. Donc le vieux Bertram, qui a parfaitement deviné les espérances de Harcourt, se fait un jeu de les lui laisser; il va même jusqu'à lui prêter, sur bons

billets à terme, bien réguliers, un capital insignifiant dont le *solicitor general* a besoin pour meubler les salons où va régner Caroline. Là toutefois s'arrêtent les libéralités du vieux millionnaire.

Un mariage d'amour a bien ses inconvéniens; mais un mariage sans amour, serait-ce par hasard ce qu'on peut rêver de meilleur ici-bas? Au bout de deux ans, il n'eût pas fallu poser cette question à lady Harcourt. Elle avait goûté à la vengeance et à l'ambition comme Ève au fruit défendu, et comme Ève elle n'avait trouvé que cendres sous l'écorce tentatrice. Ce n'est pas à une femme d'autant d'esprit que Harcourt pourrait faire illusion; ce n'est pas un cœur digne d'apprécier celui de George qui battrait à l'unisson de cet autre cœur vide et froid, tout acquis à l'égoïsme le plus abject et parfaitement incapable d'aucun élan généreux. Donc Caroline méprise son mari poliment, décemment, selon les lois de la plus stricte étiquette. S'en doute-t-il? C'est possible, bien qu'il reste impénétrable. Aussi a-t-il dès longtemps renoncé à ses affectations de tendresse; il a d'ailleurs tant d'affaires! mais il paie en égards la soumission de Caroline et la bonne grace avec laquelle la jeune femme joue son rôle dans l'œuvre commune. Elle semble même avoir conquis son estime, sa confiance au moins, puisqu'il n'hésite point, après un délai raisonnable, à prier George d'oublier le passé, de lui pardonner, de renouer leurs relations un moment rompues. Devons-nous voir là un simple trait de cet aveuglement commun aux maris et aux rois que Jupiter veut perdre? Non, il y a autre chose, quelque obscur calcul que Harcourt a fait un jour, et qu'il s'est hâté d'oublier le lendemain pour n'en être pas gêné, mais auquel il conforme sa conduite. L'héritage, il y pense toujours. George est le plus dangereux des compétiteurs qu'il pût craindre; c'est lui bien évidemment qui a les préférences secrètes du vieil oncle. George l'ignore peut-être, et tant mieux s'il l'ignore! Harcourt, qui a deviné cette situation, n'en pourra que mieux tirer parti. Ainsi, par la cupidité de l'ambitieux magistrat, condamné à maintenir, sous peine de déchéance, un train de vie ruineux, se trouve amenée une situation éminemment périlleuse : c'est la rencontre de deux êtres qui se sont réellement, profondément aimés, et qui, après une rupture sur laquelle tous deux ont versé des larmes de sang, se retrouvent irrévocablement désunis, mais plus épris que jamais. Nous jouons volontiers en France avec ces cas réservés, et il n'est pas de romancier qui n'ait sur la conscience maint désastre conjugal aussi complet que possible. Il n'en est pas tout à fait de même chez nos voisins, et ce n'est pas sans précautions multipliées, on a pu déjà s'en assurer, que les conteurs anglais abordent ce terrain brûlant. Avant de laisser entrevoir, pressentir une chute aussi terrible, il faut voir comment ils l'expliquent, comment ils la motivent, quels soins ils mettent à

rendre à peu près croyable ce qui devrait être regardé comme impossible. Par quelles nuances imperceptibles M. Trollope, par exemple, ne fait-il pas succéder de loin en loin à la froideur officielle de la première rencontre quelques allusions vagues à ce qui a été, à ce qui aurait pu être, à ce qui ne sera jamais, les retours amers sur le passé, sur le présent, le regret qui s'avoue à demi, la plainte qui s'échappe, contenue d'abord, — puis un soir, dans la foule d'un bal, dans ce tumulte qui vous abrite à la fois et vous rassure, une parole décisive sillonnant tout à coup, on ne sait pourquoi, quelque futile échange de formules banales! La jalousie du mari se réveille alors, mais trop tard; elle ne peut plus qu'offenser et nuire. Viennent les abus d'autorité, le despotisme capricieux, l'espionnage qui déshonore. Ce mari jaloux est en même temps un homme obsédé par ses créanciers. Il en est à reprocher à sa femme, qui lui refuse de solliciter la libéralité du vieux Bertram, le luxe dont il l'a lui-même entourée, les toilettes qu'il lui a imposées, les fêtes qu'elle donne par son ordre. Et c'est lorsqu'elle est ainsi poussée à bout, humiliée dans ses meilleurs sentimens, maltraitée contre toute justice, presque hors d'elle et comme enivrée de sa misère, que la tentation suprême lui est offerte.

George, qui depuis longtemps s'interdisait de venir chez Caroline, d'autant plus scrupuleux, d'autant plus craintif qu'il se sait aimé, lui est annoncé à l'improviste. Il a résolu de quitter Londres, de s'éloigner d'elle. La revoir une fois, lui laisser un adieu, quoi de plus simple? S'il trouve sa porte fermée, il partira sans avoir pressé sa main. Cette porte s'ouvre cependant, et peut-être ne s'ouvre-t-elle pas tout à fait par hasard. En magistrat expert, le *solicitor general* sait quel parti on tire de certaines situations, et il n'est pas interdit de penser qu'il avise en secret aux moyens de dompter les résistances têtues de sa femme. Quoi qu'il en soit, George est là, et justement elle pensait à lui, elle comparait leurs deux destinées et se trouvait de beaucoup plus malheureuse que lui. Il n'était pas lié, lui, à un être abhorré. Il était maître de sa vie; il ne s'était pas vendu, il pouvait s'estimer encore. Elle songeait à lui, et le voilà! Le verra-t-elle? Oui, une fois encore elle ira vers lui. Elle descend dans le salon où il l'attend; la main qu'il lui tend, elle l'effleure à peine. Elle a refermé la porte derrière elle, elle est venue droit à lui. — Monsieur Bertram, pourquoi êtes-vous ici?... Vous devriez être à mille et mille lieues... Pourquoi êtes-vous ici?

Où peut aller un dialogue qui commence sur ce ton, il n'est pas difficile de le deviner. Les deux caractères se dessinent nettement : celui de George, emporté de prime abord bien loin de ses résolutions magnanimes quand il a sous les yeux le grand malheur dont il s'accuse; celui de Caroline, entraîné à la révolte, et que refrène seule-

ment la conviction désespérante de ne pouvoir être aimée de George, si elle perdait son estime. Il repousse cette pensée, et de bonne foi; mais Caroline connaît George et sait qu'il s'abuse. C'est là ce qui lui donne la force de l'éloigner d'elle après une explosion de tendresse inexprimable : — Non, lui a-t-elle dit, vous ne rougirez jamais de m'avoir aimée... et je ne veux pas rougir de vous aimer encore...

Vienne maintenant le *solicitor general* armé de tous ses rapports d'espions : il trouvera fort compromis ce principe d'autorité dont il voulait faire un si triste usage. Les preuves qu'il apporte, il aurait pu s'en passer. Caroline, qui n'a jamais manqué de franchise envers lui, ne lui marchandera pas les aveux qu'il comptait lui arracher. En revanche, elle n'acceptera pas le pardon généreux qu'il lui offre quand il se ravise tout à coup en vertu de calculs qu'il a cru très profonds. Un mot fatal, une grossière et calomnieuse injure lui est échappée, à ce diplomate hors de garde. Elle s'en empare comme d'un trésor... « Ce mot avilissant, je l'ai mérité, c'est vrai,... je l'ai mérité le jour où je vous ai donné ma main sans mon cœur... Ce jour-là, oui, je fus... ce que vous avez dit... Mais soyez tranquille, j'ai péché pour la dernière fois;... pour la dernière fois, j'aurai mérité ce nom, même de vous. »

En effet, son parti est pris. Elle ne veut plus rester dans cette somptueuse maison dont le luxe menteur lui fait honte, auprès de cet homme si brillant, si envié, si influent, et qu'elle estime l'égal des valets par lesquels il la fait épier. Harcourt, armé des droits que la loi lui donne, s'opposerait-il à son départ? Oui, sans doute, si elle devait se retirer ailleurs que chez son tuteur, chez ce tuteur dont elle est la petite-fille et dont elle peut encore devenir l'héritière. Une consultation de médecins colore cette séparation amiable. Tout scandale est évité. Le vieux Bertram, toujours aussi tendre, aussi paternel, se prête d'assez mauvaise grâce à cette ingénieuse combinaison. Il avait vu sans trop de peine s'éloigner de lui la brillante Caroline, et la voit sans trop de plaisir revenir à ses côtés. A l'exception de son neveu, — et encore s'avoue-t-il à peine cette faiblesse, — le vieux Bertram n'aime rien au monde.

Ce cher George promène au loin ses regrets, que le temps atténue peu à peu. Parti d'Angleterre en compagnie de son ancien condisciple, Arthur Wilkinson, que les médecins envoient sous le soleil d'Égypte, il visite tour à tour Alexandrie, le Caire, Suez. Dans cette dernière ville, les deux amis rencontrent deux jeunes veuves revenant de l'Inde, avec lesquelles, entraînés peu à peu, ils ébauchent un double roman, lequel ne laisse pas de contraster d'une manière assez piquante avec leur rôle de désespérés. Les deux veuves sont jolies et abominablement coquettes; elles plantent là, en l'honneur des deux nouveau-venus, deux adorateurs déjà fort engagés dans les

filets qu'elles tendent à droite et à gauche. Pour bien peu, las de son isolement, George tomberait dans ce piége grossier. Sa pauvreté le sauve. La belle mistress Cox, qui, en faisant les doux yeux au jeune Bertram, croyait harponner un riche héritier, ne reçoit pas sans frémir et sans se raviser les confidences qu'il croit devoir lui faire sur les dispositions présumées du vieux *merchant*. Une contre-marche habile la débarrasse de prétentions qu'elle ne veut plus autoriser, et du même coup ramène à ses pieds le beau major Biffin, qu'elle avait éconduit en l'honneur de George. Arthur Wilkinson, moins audacieux, moins entreprenant, et doué d'une conscience plus scrupuleuse, a poussé les choses moins vivement. Il peut donc honorablement battre en retraite, et c'est ce que font en riant nos deux amis dès que les deux belles dames ont donné la mesure exacte de leur désintéressement et de leur sincérité. Le jeune *vicar* n'a pas tout à fait perdu son temps à courir le monde. Il mesure maintenant sa situation d'un regard plus ferme, et, stimulé d'ailleurs par les conseils de son ami, rentre dans sa *manse* avec le projet bien arrêté d'y restaurer l'autorité masculine, trop compromise en vérité par ses concessions filiales. Il ne reviendra pas sur le partage convenu et réglé des revenus curiaux; mais dans le presbytère, sur lequel il a d'incontestables droits, il saura installer, coûte que coûte, la fidèle fiancée qui a si longtemps souffert de ses timides irrésolutions. Ce n'est pas sans une lutte acharnée que mistress Wilkinson se laisse arracher le sceptre, et l'appel désespéré qu'elle porte aux pieds de lord Stapledean, la scène où, ne comprenant rien à ses plaintes, ce patron impatienté la met cavalièrement à la porte, n'est pas un des épisodes les moins gais, les moins vrais, de ce tableau de mœurs si fidèlement, si rigoureusement exact.

Depuis que sa femme n'est plus auprès de lui, l'astre de Harcourt a semblé pâlir. Comme tant d'autres aventuriers politiques, il a perdu, pour avoir trop voulu ménager sa position personnelle, la confiance du parti qui l'avait porté au pouvoir : sa démission lui est demandée par une administration nouvelle, et il est au moins douteux que les électeurs whigs renvoient au parlement un représentant dont l'intégrité politique semble aussi mal garantie. Le barreau lui reste, il est vrai; mais, comme toutes les carrières indépendantes, le barreau ne peut offrir que des profits éventuels. Plus que jamais par conséquent exposé à des réclamations pécuniaires dont l'avait préservé jusque-là l'éclat de sa position officielle, l'ancien *solicitor general* aspire à la succession du vieux *merchant*.

Le moment est décisif. Les jours du vieux Bertram sont maintenant comptés; il descend lentement les degrés de la tombe, toujours cynique, toujours dur et moqueur, se riant des espérances que sa mort peut faire naître, et qu'il est décidé à tromper. Cepen-

dant il hésite, on le voit, à priver de la fortune qu'ils n'espèrent ni ne sollicitent les deux jeunes gens assis à son chevet mortuaire. Si leur union, qu'il a souhaitée naguère, s'était accomplie, ou si même encore aujourd'hui elle était possible!... si George semblait un peu moins indifférent à la richesse qu'on lui pourrait léguer!... Ni George pourtant, ni Caroline n'ont l'œil tendu vers les millions du vieillard. Absorbés qu'ils sont par le sentiment douloureux de leur irrévocable séparation, ils auraient honte d'accorder une seule pensée à ces trésors qui maintenant ne sauraient en rien les rapprocher l'un de l'autre. Harcourt, beaucoup moins étranger à ces calculs qui leur répugnent, se décide, foulant aux pieds toute pudeur, à solliciter le concours de George pour une démarche à faire auprès de l'obstiné vieillard. Repoussé avec dédain par l'homme que sa femme lui préfère hautement, il tente seul, en désespoir de cause, cette manœuvre suprême. Nous n'avons point à dire qu'il échoue; il sort alors la rage au cœur, déçu de ses dernières espérances, laissant derrière lui, à l'adresse de sa femme, quelques vagues menaces, dont la réalisation est ajournée à la mort du vieux Bertram.

Ce dénoûment ne se fait pas attendre. Le testament est ouvert. Ainsi qu'il l'avait annoncé, le *merchant* frustre tous les siens de l'héritage auquel ils pensaient avoir des droits, et, sauf quelques legs insignifians dont l'un met George à l'abri de la misère, il laisse ses millions tant convoités à la corporation commerciale dont il faisait jadis partie. Harcourt est venu assister à la lecture du fatal testament qui lui enlève son unique chance de salut. La fortune du vieux Bertram, qu'il faisait luire aux yeux de ses créanciers, les tenait seule à distance. Ils vont maintenant fondre à l'envi sur leur débiteur, bien décidément, bien irrévocablement ruiné. Pliant sous les revers par lesquels la fortune lui fait expier les faveurs dont elle l'accablait au début, le malheureux faiblit et succombe. C'est un tableau sinistre, et d'un effet puissant, que celui de cet homme rentrant seul dans ses magnifiques appartemens d'Eaton-Square, abîmé dans une méditation sans issue, et pris de vertige tout à coup devant le précipice où il se sent entraîné : momens terribles où vous sauveraient le contact d'une main amie, l'assistance d'un cœur chaud et compatissant, mais où l'isolement est mortel, où l'absence de sympathie vous écrase comme le poids glacé d'une avalanche. Vainement il veut déplacer sa pensée. Le souvenir de ses griefs, les angoisses qu'il prévoit, une sorte de dégoût qu'il a de lui-même et des autres, la triste certitude de n'avoir pas un ami, l'enveloppent de froid et d'obscurité. Les ténèbres se font autour de lui. L'éclat des grandes draperies, la splendeur des meubles s'effacent dans la nuit. Il renvoie les domestiques qui apportent des flambeaux : sur la route où il marche, la lumière fait peur... A la fin,

sa torture lui semble impossible à supporter plus longtemps. Son front est brûlant, le sang bat sous ses tempes. Il monte lentement dans son cabinet de toilette. Il s'habille machinalement comme pour aller dans le monde. A quoi pense-t-il? Pourquoi rejette-t-il avec une sorte d'impatience cette cravate blanche qu'il a froissée en la nouant autour de son cou? Pourquoi ce soin minutieux à effacer une trace de poussière sur la manche de son habit noir? Ses regards errans et hagards se fixent tout à coup sur la boîte où dorment ses pistolets. Il cherchait une issue, une délivrance : elle vient s'offrir à lui. Ce qui lui reste d'intelligence dans les affres de cette agonie mentale a salué comme une libératrice la funeste pensée du suicide...

Caroline est donc libre; mais elle l'est au prix d'un remords qui ne la quittera plus. Le sang de ce malheureux est sur sa tête. Plus tard, après des années de tristesse, quand elle acceptera la main que George lui tend, leur union, calme d'ailleurs, restera pour jamais attristée par cette ombre funéraire que le passé projette sur elle. Et ce n'est pas là le bonheur qu'ils avaient rêvé.

Arthur Wilkinson était depuis longtemps déjà le mari d'Adela Gauntlet. Méritait-il ce bonheur? Était-il digne d'un pareil trésor, d'une femme si dévouée, si fidèle?... A coup sûr, nous ne le pensons pas, M. Trollope non plus, et il est sur ce point très explicite. Pourtant ce qu'il ne dit pas, — réservant sans doute à ses lecteurs le soin de tirer cette conclusion médiocrement philanthropique, — c'est que tant de vertus, tant d'abnégation, tant de tendresse vouées à une idole pareille laissent penser que l'admirable Adela était véritablement un peu... bête!

II.

Il faut franchir le canal Saint-George et nous transporter dans le sud-ouest de la *Green-Isle*, c'est-à-dire de l'Irlande, pour nous trouver chez sir Thomas Fitzgerald, le noble propriétaire de Castle-Richmond, situé au bord de la Blackwater, dans la pittoresque baronnie de Desmond, laquelle fait partie du comté de Waterford. Desmond-Court n'est pas loin de Castle-Richmond, et c'est là qu'habitait, il y a treize ou quatorze ans, une veuve encore belle, Clara, comtesse de Desmond. Dans la hiérarchie aristocratique, elle primait, et de fort haut, ses voisins les Fitzgerald; en revanche, les revenus de ceux-ci étaient tout autrement liquides et leur vie tout autrement large que les revenus et la vie de leur noble voisine et de ses nobles enfans. En effet, le dernier comte de ce nom, passant toute sa vie à Londres, s'y ruina sottement auprès de ce dandy débauché qui porta, sous le nom de George IV, la couronne d'Angleterre.

La comtesse avait une fille et un fils, celui-ci mineur encore, et dont les tuteurs administraient les domaines substitués en attendant l'heure où il en prendrait possession. Sur les revenus on payait les dettes arriérées, et on prélevait pour la comtesse douairière une pension qui défrayait à peine les premières nécessités du rang qu'elle avait à garder. Deux filles et un fils composaient la famille de sir Thomas Fitzgerald. Leur mère vivait encore, jadis citée pour sa beauté, maintenant pour sa mélancolique douceur, sa pieuse résignation. Son histoire était un de ces romans comme on en a tant lu. Fille d'un petit *clergyman* du Dorsetshire, Mary Wainwright expia chèrement la renommée que ses charmes lui avaient value. Ils attirèrent les regards d'un étranger qui était venu louer une chasse dans les environs du village où elle résidait. Le grand train qu'il menait l'y avait promptement naturalisé, et quand il demanda la main de la belle Mary, les parens de celle-ci ne purent concevoir aucune défiance. Cette union inespérée s'accomplit avec toute la hâte que réclamait l'impatience du fiancé. Quelques mois après, cet aventurier, qui s'était présenté sous le faux nom de Talbot, et dont le luxe menteur était défrayé par la crédulité des dupes qu'il faisait de tous côtés, disparut un beau matin, et sut se dérober à toutes les recherches, soit de ses créanciers, soit des parens de sa femme. Ce fut seulement après un laps de temps assez notable qu'ils parvinrent à retrouver quelques vagues indices de ce personnage, qui, sous le nom de Chichester, se trouvant à Paris durant l'occupation étrangère de 1815, y avait péri, assurait-on, à la suite d'une rixe survenue dans une maison de jeu. L'enquête suivie à laquelle on se livra parut établir une identité complète entre l'escroc tué dans une ruelle du Palais-Royal et le misérable qui était venu porter le malheur sous le toit des Wainwright. Ceux-ci regardèrent donc le fait comme parfaitement acquis, et leur fille, reprenant le nom de Talbot, qu'elle avait un moment quitté, porta le deuil de ce mari à qui on avait livré son insouciante et ignorante jeunesse. Ce fut sous ces noirs vêtemens, et alors qu'elle était encore sous le coup de ses précoces infortunes, que sir Thomas Fitzgerald, presque aussi jeune qu'elle, la vit et s'en éprit follement. Il n'était au pouvoir de la jeune femme ni de partager un amour aussi vif, ni de se refuser aux inspirations d'une profonde reconnaissance. Elle s'abandonna une fois encore à sa destinée, et, toujours irréprochable, demeura l'idole de ce second mari que le sort venait de lui donner comme compensation du premier.

Les premières années de leur union semblèrent attester qu'en effet la Providence était lasse de frapper sur cette douce et inoffensive créature; mais, alors qu'on pouvait la croire aussi sûrement

heureuse qu'elle avait mérité de l'être, un nuage vint brusquement voiler l'existence toute sereine qui la dédommageait de ses précoces malheurs. A dater d'une certaine époque, un changement subit altéra ses rapports avec sir Thomas : non qu'il eût à se plaindre d'elle, non que son affection pour elle parût diminuer, mais il semblait se dérober aux mutuels épanchemens qui jadis mettaient toutes leurs pensées en commun. Sans motifs connus, son humeur, d'abord sensiblement modifiée, devint de plus en plus sombre. La simplicité de sa vie et la solidité de sa fortune ne devaient pas faire supposer que des embarras d'argent fussent au fond de cette tristesse inexplicable, et cependant il circulait çà et là de ces rumeurs qui, sorties d'on ne sait où, attestent certaines inquiétudes de l'opinion. On parlait d'emprunts cachés, de dépenses secrètes, d'épargnes difficiles à justifier. Ce qu'il y avait de certain, c'est que la santé de sir Henry dépérissait à vue d'œil, et que son moral, affaissé de plus en plus, semblait miné par quelque mystérieuse angoisse.

Qui se fût avisé pourtant de rattacher au secret désespoir de sir Thomas la présence accidentelle de deux aventuriers de bas étage, le père et le fils, qui de temps à autre, à des intervalles presque périodiques, reparaissaient dans les environs de Castle-Richmond? A qui eût-on pu faire croire que deux piliers de taverne comme M. Matthew Mollett et son fils Abraham eussent un rapport quelconque avec l'un des propriétaires les plus opulens, les plus estimés du pays, et surtout une influence quelconque sur sa destinée? Néanmoins, en y regardant de très près, on eût constaté que M. Matthew Mollett se glissait parfois, aussi discrètement que possible, dans l'enceinte de Castle-Richmond, et que chacune de ses apparitions périodiques dans le pays coïncidait, soit avec un redoublement de la tristesse qui rongeait sir Thomas, soit avec quelqu'une de ces démarches par lesquelles, à petit bruit, il se procurait des sommes plus ou moins importantes et dont l'emploi restait inconnu. Dans les premiers temps, on n'avait vu apparaître que le vieux Mollett. Plus tard, le père et le fils vinrent ensemble. Ce dernier cependant, auxiliaire incommode, se tenait à l'écart, et son action se bornait à stimuler la timidité de son père, à faire taire les scrupules qui semblaient parfois l'arrêter dans le système d'exactions auquel il soumettait le riche propriétaire si étrangement exploité par lui.

Nos lecteurs ont déjà reconnu dans M. Mollett père le même personnage qui, sous le nom de Talbot, avait naguère épousé miss Wainwright, devenue lady Fitzgerald. Ils voient alors dans quelle position se trouve, vis-à-vis de ces deux misérables, le propriétaire de Castle-Richmond, et comment, pour prix de leur silence, ils peuvent le contraindre à de continuels sacrifices. S'ils parlaient

en effet, et si l'affreux Mollett revendiquait ses droits légaux, la douce compagne, la femme adorée de sir Thomas, la mère de ses trois enfans, lui serait arrachée, et ces trois enfans eux-mêmes, atteints dans leur honneur en même temps que dans leur fortune, auraient à maudire l'existence flétrie et misérable que son imprudence leur aurait faite. Ame délicate, esprit timide, sir Thomas n'osait envisager une catastrophe, une ruine pareille, et, soudoyant le silence de l'ignoble Mollett, il travaillait de propos délibéré, malgré les cris de sa conscience alarmée, à frustrer l'héritier légitime auquel, la vérité se faisant jour, devait revenir après lui la possession de ses vastes domaines. Ainsi s'enfonçait-il, égaré par l'amour conjugal, par l'instinct paternel, dans une voie de mensonge et de fraude. Chaque pas qu'il y faisait ajoutait un remords à ses remords, une angoisse à ses angoisses, et sa vie s'usait rapidement, levier trop faible pour un tel fardeau.

Le véritable héritier présomptif de Castle-Richmond, — personne ne lui connaissait cette chance de fortune, et lui-même ne se doutait guère qu'elle lui dût échoir, — était un bon et vaillant jeune homme, *sportsman* intrépide, tête à l'évent, cœur généreux, conscience droite et pure, et qui, nonobstant la modicité de ses revenus, jouissait d'une immense popularité, toujours acquise au courage gai, à la bonté sereine, quand ces dons précieux s'allient chez un beau cavalier à l'entrain communicatif de la jeunesse. Accueilli assez froidement à Castle-Richmond à cause de quelques peccadilles jugées avec un peu de rigueur, le cousin Owen, en revanche, était sur le pied d'une intimité tout à fait cordiale avec le jeune comte de Desmond, encore écolier d'Eton, mais qui venait chaque année, aux vacances, compléter, sous la direction de son aimable voisin, ses cours d'équitation et de vénerie. La comtesse douairière, sans cesse reléguée au fond de son immense castel, où la modicité de ses revenus faisait le vide, n'était point restée insensible à l'attrait de ce caractère éminemment sympathique. Son mariage, tout de calcul et d'ambition, avait laissé sans emploi chez cette femme naturellement passionnée mille facultés aimantes qui s'étaient réveillées dans la solitude, et qui, sans qu'elle osât se l'avouer, s'étaient peu à peu concentrées sur l'ami de son fils, sur Owen Fitzgerald. L'étourdi ne s'en doutait guère. Ce n'est pas à son âge qu'on devine, sous les dehors d'une affection presque maternelle, un sentiment plus tendre et moins désintéressé. S'il l'eût deviné d'ailleurs, il en eût été presque honteux et sans doute effrayé, car à l'insu de la comtesse, qu'un instinct de jalousie aurait dû éclairer, Owen Fitzgerald s'était épris de sa fille, mince et blonde lady de quinze ou seize ans au plus, gracieuse et rougissante enfant, chez laquelle il avait pu surprendre les premiers élans d'un cœur tout prêt à se donner.

Or, si le jeune Owen Fitzgerald était, dans les rêves de la comtesse, l'époux à qui elle eût sacrifié volontiers son rang élevé, ses priviléges sociaux, son isolement majestueux, il n'était nullement le mari qu'elle souhaitait à sa fille. Lady Clara Desmond devait, comme la comtesse l'avait fait naguère, imposer silence à son cœur, et chercher, à défaut d'un époux égal à elle par la naissance, celui qui pouvait le mieux par sa richesse redorer le blason de famille. C'était bien assez de la déchéance provisoire où languissait depuis quelques années l'antique race des Desmond; il ne fallait pas qu'une de leurs filles descendît définitivement aux degrés inférieurs de la hiérarchie sociale. Owen Fitzgerald, avec ses 5 ou 600 livres de revenu, son humble manoir, sa popularité familière, ne remplissait à aucun point de vue les conditions de ce programme ambitieux. Pour lui d'ailleurs moins que pour tout autre, la comtesse devait, on le devine aisément, se départir de ses exigences maternelles.

Pourtant Owen avait parlé. Lady Clara n'avait pu se refuser à l'entendre; même une promesse timide était tombée de ses lèvres, quand la comtesse, avertie enfin, dut intervenir. Deux motifs, presque aussi puissans l'un que l'autre, concouraient à la rendre inflexible. D'une part, Owen lui était plus cher qu'elle ne voulait se l'avouer; de l'autre, un riche parti s'offrait pour sa fille. Herbert Fitzgerald, le fils de sir Thomas, l'héritier présumé de Castle-Richmond, venait de se mettre sur les rangs. Le cousin riche et le cousin pauvre étaient en présence, et la comtesse, qui, en toute occurrence, eût préféré le premier comme gendre, avait de plus à punir le second de n'avoir pas pressenti qu'elle l'aurait accepté, elle, pour époux.

Ce ne fut ni sans diplomatie, ni sans y user son autorité maternelle tout entière, qu'elle parvint à dominer chez sa fille les instincts du cœur, la voix si puissante du premier amour, et encore n'y aurait-elle pas réussi sans les désordres de tout genre auxquels Owen demanda l'oubli de son affection qu'il croyait trahie, de ses droits qu'il voyait méconnus. Il fallut cette cause décisive pour que lady Clara se laissât lier par une promesse solennelle, et renvoyât à Owen, sans en ouvrir une, toutes les lettres qui eussent pu expliquer sa déplorable conduite. Elle n'entendait parler que de ses folles dissipations, des orgies grossières qu'il présidait, des hôtes suspects dont il remplissait le manoir où elle avait si longtemps rêvé qu'ils vivraient tous les deux. A la longue, et non sans un effort immense, elle arracha de son cœur ce premier amour, désavoué par sa mère; à la longue, par un autre effort, elle se donna d'âme et de volonté au nouveau fiancé qu'on lui présentait, et qui, après tout, était digne de son dévouement.

Justement alors, une singulière catastrophe vint bouleverser de fond en comble la situation ainsi dessinée. La santé de sir Thomas

déclinant toujours, les vampires qui vivaient de lui sentaient approcher le moment où leur proie leur échapperait. Pour mille excellentes raisons, ils n'espéraient pas pouvoir continuer vis-à-vis de son fils l'odieux système d'extorsions qui leur avait jusque-là si bien réussi. Il fallait donc, par un dernier coup d'audace, assurer leur avenir. Mollett le père, plus prudent, — plus couard, disait son fils, mieux éclairé, aurait-il dû dire, — reculait devant les rigueurs extrêmes auxquelles il faudrait avoir recours pour obtenir du vieillard épouvanté le dépouillement final qui devait couronner leur œuvre de rapine. *Master* Abraham, chez qui de grossiers besoins dominaient tous les calculs de l'intelligence, et qui n'était peut-être pas aussi complétement que son père au courant des difficultés de leur situation, prit sur lui d'agir à sa tête. Osant, pour la première fois, se présenter à Castle-Richmond, et décidé à n'en sortir qu'avec les honneurs ou plutôt les profits de la guerre, il porta au malheureux sir Thomas, déjà moribond, la suprême atteinte, et le fatal secret qu'il avait si longtemps étouffé, — ce secret que, dans un moment d'ivresse, l'ignoble Mollett s'était laissé arracher par son misérable fils, — éclata comme la foudre au sein de la famille qu'il allait ruiner.

Né d'un mariage illégitime, le fils de sir Thomas ne pouvait plus prétendre à l'héritage paternel. Owen, le cousin d'Herbert, était désormais le représentant des Fitzgerald, le maître de Castle-Richmond, le chef de la famille; il devait l'être du moins aussitôt que sir Thomas aurait exhalé ce reste de vie que, frappé mortellement, il conservait encore. Restait à savoir si Owen voudrait user de tous ses droits, si, profitant de la fiction légale, il lui conviendrait de regarder comme nul un mariage consciencieusement et loyalement accompli, de se mentir à lui-même en méconnaissant le caractère de cette union, nulle devant les hommes, sacrée devant Dieu. La question serait tranchée d'avance s'il n'avait à sacrifier que des intérêts d'orgueil ou d'argent, Owen n'étant ni assez vain ni assez avide pour hésiter à laisser son cousin jouir en paix d'un rang et d'une fortune qu'il lui enviait à peine; mais ce cousin était un rival. Il lui avait enlevé la jeune fille qu'Owen regardait comme sa fiancée, et à laquelle il n'avait jamais renoncé. Aussi, bien décidé à ne pas se déshonorer à ses propres yeux en profitant des avantages que lui donnait la lettre des codes, Owen l'était moins à laisser Herbert devenir le mari de lady Clara. Une transaction lui semblait possible entre eux. En échange de Castle-Richmond, auquel renoncerait Owen, Clara Desmond, dégagée de ses derniers sermens, redeviendrait libre de se donner à lui.

La comtesse pourtant n'était pas dans le secret de ces bizarres desseins. Herbert, à ses yeux, avait perdu, avec son rang et ses richesses, tous ses titres à l'alliance des Desmond. Owen, devenu

baronet et millionnaire, les avait au contraire recouvrés. Si ce revirement vous étonne, vous n'entendez rien à la « grande morale, » c'est-à-dire à la morale des grands; il semblait tellement naturel à la comtesse douairière qu'elle jugeait Herbert un affreux égoïste, parce que, ruiné, il osait encore aspirer à sa fille, et celle-ci une sotte parfaite pour sa fidélité obstinée au second amour que, non sans efforts, non sans déchiremens, sa mère avait su mettre à la place du premier; mais à la jeune fille aisément effrayée et aveuglément docile avait succédé, la souffrance aidant, une femme complète, connaissant ses devoirs et n'écoutant plus que la voix de son cœur, d'accord avec celle de sa conscience. Herbert, résolu à ne point acheter la fortune au prix du noble amour qu'il avait su conquérir, repoussait d'ailleurs bien loin l'étrange marché qu'on lui offrait. Aussi la comtesse d'une part, Owen de l'autre, devaient-ils misérablement échouer dans leurs efforts. Clara s'était donnée sans retour; Herbert, digne d'elle, ne renoncerait jamais à cet inestimable trésor.

Tout ceci était parfaitement démontré, parfaitement « acquis au débat, » comme disent les gens du barreau, lorsque la situation, étrangement compliquée, changea d'aspect une fois encore. Un légiste habile, devenu le patron de Herbert Fitzgerald après avoir été longtemps l'agent de sir Thomas, avait pris à cœur de vérifier tout ce qui concernait ces deux intéressans coquins, Matthew et Abraham Mollett. L'identité du premier avec le prétendu Talbot ne pouvait être raisonnablement mise en doute. Le mariage de Talbot et de miss Wainwright était encore un point malheureusement trop certain. Restait à savoir si ce mariage remplissait toutes les conditions qui font la validité d'un tel acte. Or il n'en était pas ainsi, et cela justement par la même raison qui faisait croire nul le second mariage de lady Fitzgerald. Le prétendu Talbot, déjà marié, déjà père, avait commis, en épousant la plus belle fille du Dorsetshire, un de ces crimes que rend si fréquens chez nos voisins l'excessive facilité apportée par le clergé à la célébration des mariages. Ce secret, découvert quelques années plus tôt, eût sauvé la vie de sir Thomas; mis trop tard en lumière, il ne pouvait plus que rendre à Herbert son riche héritage, récompenser ainsi la constance de lady Clara Desmond, et faire probablement regretter à l'ambitieuse comtesse d'avoir inutilement abaissé à d'avilissans conflits la grandeur native de son caractère.

Ce drame domestique se déroule au sein d'un drame public bien autrement poignant, et qui, — tel art qu'on ait mis à les fondre, à subordonner le second au premier, — ne laisse pas de tenir l'intérêt en suspens. La fiction profite quelquefois du voisinage de la réalité; mais, dans le dernier ouvrage de M. Trollope, les souffrances de l'Ir-

lande pendant la grande famine de 1846-47 dominent, et de trop haut, la question assez puérile de savoir si le second amour de lady Clara sera de taille à supporter la réaction des événemens et les souvenirs de sa première tendresse. Le livre fermé, quand on interroge sa mémoire, ce n'est ni le long martyre de sir Thomas Fitzgerald, ni les odieuses machinations des Mollett, ni le secret penchant de la belle douairière pour le brillant Owen, qui reviennent à l'esprit : c'est l'image de ce peuple tout entier livré à la fois aux tortures de la faim et aux angoisses du désespoir; ce sont ces millions d'êtres humains surpris tout à coup dans leur misère en apparence inexpugnable par une catastrophe impossible à prévoir; ces foules frémissantes, où la peur et la colère circulent à la fois, à peine désarmées par l'immense effort des classes riches pour leur venir en aide, maudissant la main qui les nourrit, foulant aux pieds le pain qu'on leur jette. M. Trollope, que ses fonctions administratives (1) ont appelé à vivre dans ce pays si longtemps opprimé, a su peindre une fois de plus, sinon avec des couleurs très nouvelles, du moins avec une rare et précieuse exactitude de dessin, la population au milieu de laquelle il habite. Dans le portrait qu'il a tracé de « Paddy, » nous avons retrouvé strictement, équitablement balancés, le bien et le mal qu'on peut dire de l'Irlandais, ses instincts généreux, son incurable étourderie, son indolence et son courage, sa vivacité d'esprit et ses préjugés stupides, sa verve railleuse et sa superstitieuse crédulité. L'antagonisme des deux églises nationales, l'antipathie soupçonneuse vouée par les prêtres catholiques aux ministres protestans, les méfiances de ceux-ci et leur prosélytisme sournois, sont aussi esquissés avec une impartialité remarquable, dont le fond nous semble être un éclectisme très large, sinon une indifférence toute philosophique. A la façon dont il met en présence son « *father* Barney » et son « *parson* Townsend, » tous deux braves gens au fond et charitables, et pourtant armés en guerre l'un contre l'autre sans trop savoir pourquoi, on devine un esprit très libéral, très dégagé de préoccupations de secte, et qui, ne les pouvant détruire, s'en moque du moins à cœur-joie.

De la *potato-rot* en revanche, de ce terrible fléau qui mit aux abois l'Irlande affamée et l'Angleterre saisie de terreur, M. Trollope ne parle pas avec la même légèreté familière; sobre de détails, ceux qu'il donne sont empreints d'une vérité saisissante. Qu'on lise le chapitre intitulé : *The last stage* (2); il y a là une douzaine de pages qui font frémir et laissent dans l'esprit une empreinte ineffaçable.

(1) Comme employé au *post-office* de Dublin.

(2) *Castle-Richmond*, tome III, pages 69 à 81.

III.

Les deux ouvrages que nous venons d'analyser ne nous paraissent point de mérite égal. Nous préférons de beaucoup le premier au second, *the Bertrams* à *Castle-Richmond*. Ce dernier roman pèche par une construction trop systématique, trop artificielle. L'auteur ne se gêne point assez en vérité pour déplacer à son gré les termes alternatifs de ce problème de statique où les sentimens et les millions se font si naïvement équilibre. Les plateaux de la balance avec laquelle il pèse, suprême arbitre, les destins de ses personnages, montent et descendent avec la régularité du pendule. Owen, Herbert, sont riches ou pauvres à point nommé, selon qu'il est nécessaire pour les contrastes auxquels il faut pourvoir, et le tout rappelle un peu trop le beau roman de Samuel Warren, — *Ten Thousand a year*; mais ceci est la moindre question. Il importe peu en effet que M. Trollope ait été moins bien inspiré en écrivant *Castle-Richmond* qu'en écrivant *the Bertrams*. Et si nous voulions voir dans l'infériorité du dernier venu de ces ouvrages un symptôme d'affaiblissement, il serait fort possible (nous le souhaitons de grand cœur) que son prochain livre nous apportât un glorieux démenti. Nous ne nous attacherons pour le moment qu'à la vérité morale mise en relief dans les deux récits : à savoir la supériorité du mariage d'inclination sur le mariage de raison, — deux locutions déplaisantes au premier chef, mais qui, généralement admises, servent encore de monnaie courante. M. Trollope professe hautement cette doctrine : voyons s'il ne la compromet pas trop souvent par un excès de sentimentalité irréfléchie. N'y a-t-il pas dans ses idées sur le mariage quelque chose de contradictoire, d'outré, d'incomplet? La chose vaut la peine d'être examinée.

Voici un *beau* sur le retour (le colonel Lionel Bertram), un être sensuel, égoïste, toujours à l'affût de quelques guinées qui puissent défrayer ses habitudes dépensières; vous me le montrez, — caricature excellente, — hésitant entre deux vieilles filles dont il calcule la fortune, dont il veut exploiter la faiblesse, puis échouant tour à tour, pour avoir couru deux lièvres à la fois, auprès de chacune d'elles.—N'est-il pas ridicule? n'est-il pas repoussant? dites-vous.— D'accord, et là-dessus pas de discussion possible.—Son fils George, qui n'a rien à lui et dont la profession n'est encore qu'une lointaine espérance, est donc bien fondé à vouloir malgré tout lier à sa destinée aventureuse la belle Caroline Waddington, dont il est épris et dont il se sait aimé? — Ceci n'est pas aussi certain. — Donneriez-vous par hasard raison à cette fille ambitieuse quand elle recule devant les chances du mariage que prétend hâter son présomptueux

fiancée, et l'approuveriez-vous de redouter pour lui comme pour elle la rude épreuve d'une longue gêne? — A certains égards, je l'approuve. — Ame sordide! vous condamneriez lady Clara ne voulant pas céder aux conseils intéressés de sa mère, et revenir sur la parole qu'elle a donnée à Herbert Fitzgerald? — Je n'ai rien dit de pareil. — A la bonne heure! Vous blâmez en ce cas la comtesse Desmond s'opposant à ce que sa fille, dans son entraînement et son inexpérience, donne sa main et son cœur à ce généreux étourneau d'Owen? — Je ne vais pas tout à fait aussi loin.

Et le dialogue n'en finirait pas s'il fallait passer en revue tous les cas de conscience soulevés par les deux romans de M. Trollope; mais on peut voir à peu près où nous placent nos convictions essentiellement mixtes et modératrices. L'intérêt personnel a sa logique; les passions qui le font oublier ou sacrifier ont aussi la leur. Ni l'une ni l'autre n'est absolument fausse; ni l'une ni l'autre ne doit prévaloir absolument. La logique des romanciers nous semble pécher en un point; elle admet en quelque sorte comme une loi de nature que, si deux êtres se rencontrent ici-bas qui s'estiment destinés l'un à l'autre et ne voient de bonheur que dans une indissoluble union, ces deux êtres sont infaillibles. Il faudrait donc regarder comme parfaitement impies, parfaitement cruels, les esprits un peu moins prévenus qui les croient sujets à se tromper gravement; il faudrait admettre encore que les passions en général voient vrai, calculent juste, et que le froid jugement au contraire conduit généralement à l'erreur. Qu'une femme pense de la sorte, rien ne nous étonnera moins et ne nous déplaira moins: la religion, le fanatisme du cœur vont bien à ces êtres dont le dévouement est la mission et la vie; mais un homme, et surtout un homme qui se pique de soumettre les sentimens les plus purs à l'épreuve de la plus exacte analyse, n'aurait pas dû, ce nous semble, tomber dans ce piége, ou, disons toute notre pensée, se permettre cette affectation plus ou moins de mode. Un observateur de cet ordre sait fort bien ce qu'il y a d'égarement aveugle dans les exaltations de la jeunesse et d'inconstance dans ses enthousiasmes. Neuf fois sur dix, — triste vérité, mais vérité éprouvée, — l'union rêvée par deux enfans les désenchante à peine accomplie; neuf fois sur dix, ils s'aperçoivent qu'ils ne se sont tant aimés que faute de se connaître un peu mieux; neuf fois sur dix, si on a sacrifié au despotisme de leurs passagers caprices les conditions durables du bien-être, ils maudiront, ouvertement ou secrètement, la faiblesse qui les aura laissés maîtres de leur avenir.

Tout ceci est élémentairement et universellement vrai, mais combien plus vrai dans les hautes sphères sociales que dans les régions inférieures! combien plus vrai quand il s'agit de lady Clara Desmond que s'il est question d'une des paysannes de son domaine! Celle-ci,

destinée à travailler sans cesse, élevée pour la lutte toujours rude qui sera son lot, quoi qu'elle fasse, n'a pas à s'inquiéter de quelques privations de plus ou de moins. La misère ne se pèse pas avec des scrupules. Et pourtant, si notre villageoise, notre ouvrière est avisée, vous la verrez préférer le bon travailleur du lundi matin au beau danseur du dimanche soir, — l'homme sérieux, positif, volontaire, un peu despote, à l'oisif que la fantaisie entraîne, qui la flatte un jour, la bat le lendemain, la ruine en fin de compte, — la blouse économe au bel habit ruineux. Lady Clara, elle, est vulnérable de tous côtés. Le jour où on l'appelle *mistress*, par cela seul la voilà déchue. Ce jour-là véritablement elle n'y prendra pas garde, car c'est le jour même où elle se laisse aller pour la première fois, heureuse et tremblante, dans les bras de son bien-aimé. Dès le lendemain cependant, autre blessure, soit que, rendant à son rang ce qu'ils estiment lui être dû, ses égaux de la veille veuillent l'attirer parmi eux, soit que, réglant leurs rapports nouveaux sur sa situation nouvelle, ils croient lui devoir de la méconnaître et de la négliger. Viennent ensuite les habitudes prises et qu'il faut perdre, les humbles industries dont on se passait et qu'il faut acquérir, les égards raffinés auxquels on était fait et que remplace une familiarité inattendue. Supposez parfait, ou à peu près, le mari d'élection, et parfaite aussi, ou à peu près, la femme qui a voulu descendre à ses côtés; supposez un revenu modeste, mais suffisant, point de dettes, quelques espérances d'avenir, quelques réalités justifiant beaucoup d'illusions : certes la situation reste tolérable. Il se peut même, — une fois sur cent, — qu'on ait ainsi mis la main sur le bonheur, cet oiseau rare, qui renaît dans les flammes, quand les flammes ne s'éteignent pas. En somme cependant, — qui oserait le nier? — l'épreuve est délicate et chanceuse, même dans ces conditions exceptionnelles. Et d'ailleurs, pourquoi l'être choisi serait-il plus que les autres à l'abri des faiblesses, des travers, des vices de son espèce? L'amour a-t-il le privilége tout spécial de la clairvoyance? Ce serait là une découverte de bien fraîche date. Owen Fitzgerald est un bon et brave garçon, un cœur d'or, accordons-le, en même temps qu'un *gentleman rider* accompli; mais n'a-t-il pas la main rude, l'intelligence courte, la volonté absolue? Ces tempéramens héroïques sont un peu comme les chiens de Terre-Neuve : excellens quand on se noie, mais étrangement incommodes dans la vie à pied sec. La comtesse Desmond a pu se dire ceci en tout bien tout honneur.

A Dieu ne plaise néanmoins qu'un mariage soit une vente, comme en droit romain, et que tout calcul mercenaire doive être tenu pour sagesse! Cette fière comtesse, quand elle épousa l'odieux compa-

gnon du prince-régent, fit acte d'esclave et en a été justement punie. Lorsque, folle d'orgueil irrité, d'ambition désespérée, Caroline Waddington met sa main glacée dans la main d'un parvenu politique chargé de l'imposer au monde brillant où elle veut vivre, elle va de parti-pris au-devant du remords, s'expose à de poignantes humiliations, et, nous dirons plus, les mérite. Entre leur exemple et celui de la trop naïve Adela Gauntlet, prodiguant à ce pauvre hère d'Arthur les inappréciables trésors d'une abnégation, d'une tendresse presque surhumaine, l'esprit cherche cependant une région moyenne où il puisse échapper à des conclusions par trop absolues, lesquelles le repoussent et l'effarouchent presque également.

Ni marché, ni sacrifice; contrat libre, association de sentimens et d'intérêts; — l'instinct sympathique qui suffit au bonheur présent, soumis dans une certaine mesure à la réflexion prévoyante qui cherche à rassembler les élémens du bonheur à venir; — le cœur écouté, la raison appelée au conseil; — la tendresse expérimentée des parens admise à contrôler cet *idéal* trop souvent chimérique dont s'enivre une imagination surexcitée: — n'est-ce point là le mariage tel qu'il doit être? Et de bonne foi n'est-ce point là ce qu'il tend à devenir? Pour l'élite des honnêtes gens, dans les sociétés civilisées, il est depuis longtemps ramené à ces conditions en quelque sorte typiques. Et la civilisation, à moins qu'elle ne corrompe l'espèce, doit élargir le cercle où ces lois du bon sens sont en pleine vigueur. Mettez au creuset toutes les déclamations modernes, dégagez-les de leurs exagérations boursouflées, des plaidoyers personnels que vous y trouvez transformés en traités d'éthique, des faits particuliers qu'on y métamorphose en généralités imposantes, et voilà très exactement ce qu'elles vous donneront de mieux acquis, de plus certain. Les romanciers pourront trouver qu'à ce compte leur métier devient plus ardu. Qu'ils se rassurent pourtant. Si nombreux que soient ou deviennent les mariages réguliers et les ménages paisibles, ceux d'une autre espèce ne manqueront jamais. Et c'est dans les premiers aussi qu'ils trouveront toujours le plus de lecteurs et de lectrices. La curiosité, mère du vice, n'en est pas moins sœur de la vertu.

Maintenant que nous avons, — peut-être un peu longuement, — examiné la thèse favorite de l'ingénieux romancier, il nous reste quelques mots à dire d'une tendance qui lui est commune avec quelques-uns des maîtres de la fiction dans son pays et dans le nôtre. Soit entraînement, soit parti-pris, ils vont dérivant de plus en plus vers des procédés et des formules véritablement scientifiques. Et comme le savant ne s'émeut guère, le conteur, qui marche sur ses traces, semble viser au désintéressement le plus complet.

Pour les créatures, — la plupart étudiées d'après nature, — qu'ils font passer des rangs de la foule sur le théâtre dont ils disposent, ces *dilettanti* semblent ne plus garder aucune prévention favorable ou hostile. Toutes leur inspirent la même curiosité active, le même appétit d'analyse, le même intérêt de dissection : rien de plus et rien de moins. Devant un vice bien complet comme devant une vertu *réussie*, on dirait que ces professeurs de clinique intellectuelle et morale éprouvent à peu près la même admiration. Un beau ridicule leur inspire un certain respect, et l'avoir découvert leur est une vraie joie. Une nullité même bien épaisse et bien inerte, une de ces natures amorphes et apathiques dont le grand rôle est de n'exister point, dont l'unique relief est d'être plus effacées que d'autres, devient souvent pour eux un attrayant sujet de longue et patiente étude. Comme ces philosophes hardis qui, dans le mal, ne voient qu'une « forme du bien, » ils cherchent, dirait-on, dans ce néant une variété de l'être : merveilleux effort qu'attend une magnifique récompense, si de temps en temps ces inventaires à la loupe font découvrir une vingt millième espèce d'infusoires, ou quelque variété d'acarus oubliée dans les nomenclatures précédentes ! Particulière à l'art moderne, cette tendance peut être diversement appréciée. On peut se demander si elle dérive d'un progrès philanthropique ou d'un pessimisme rétrograde, si elle agit en bien ou en mal sur les dispositions de l'individu envers l'espèce, si elle fait estimer, goûter la vie, ou la désenchante et la rend amère, si elle vient en aide au développement de la sociabilité humaine, ou si elle nous rejette dans l'étroit domaine de l'individualisme.

Beaucoup de bons esprits s'élèvent contre l'analyse ainsi entendue ; elle incline, selon eux, sans y aboutir tout à fait, à l'indifférence inféconde qu'engendre le fatalisme. « En m'expliquant mes faiblesses avec cette lumineuse et froide impartialité, disent-ils au romancier, êtes-vous sûr de me les rendre odieuses, et tout au contraire ne me familiarisez-vous pas avec elles ? Vous me forcez de contempler en face certaines laideurs intimes dont je détournais les yeux : ne m'habituez-vous pas à elles plutôt que vous ne me les rendez insupportables ? Quand vous m'avez fait sourire d'une de ces faiblesses, d'une de ces menues lâchetés que j'ai peut-être conscience d'avoir commises mainte et mainte fois, en suis-je donc corrigé ? Tout au contraire, vous me réconciliez pour ainsi dire avec elles, vous m'amenez à penser que, puisqu'elles entrent dans le train ordinaire de la vie, puisqu'elles n'inspirent pas plus d'indignation à l'observateur habile qui les y a rencontrées et signalées, je n'ai pas à me préoccuper d'elles outre mesure. Sans engager un conflit trop inégal, je m'accommoderai de mon infirmité providen-

tielle. C'est une compagne incommode à coup sûr, et que je n'aurais pas choisie, mais contre laquelle je ne saurais intenter une action en divorce. Nous tâcherons de faire bon ménage. »

Telle est l'objection. Dans le même ordre d'idées, la réponse du romancier est bien simple et pourrait être assez concluante. « Vos reproches, dira-t-il, sont plus ou moins fondés; mais sans approfondir ceci, sachons d'abord, et avant tout, s'il a dépendu de moi de naître à une autre époque, de respirer une autre atmosphère, d'assister à d'autres spectacles, d'entendre d'autres paroles, de me former sur d'autres modèles et d'après d'autres enseignemens. Mon intelligence, mes idées sont purement contingentes, comme ma vie elle-même; je n'en suis pour ainsi dire pas responsable : prenez-moi pour ce que je suis, et ma mission pour ce qu'elle est. Ai-je manqué à cette mission? Suis-je un écho infidèle, un miroir menteur? Reconnaissez-vous, oui ou non, dans les tableaux que je vous présente, des figures qui vous sont familières, des groupes que vous avez vus tantôt se former, tantôt se dissoudre sur la route où vous avez marché en même temps que moi? Ai-je surfait le bien, exagéré le mal? Ai-je abaissé ce qui a pu me sembler grand, exalté ce qui devait me paraître infime? Puis, en fin de compte, observant, étudiant et révélant à elle-même la société contemporaine telle que vingt siècles nous l'ont léguée, ai-je trahi la cause de son avenir? Ai-je méconnu les principes sacrés dont le maintien est la condition de son développement? Le sang-froid que vous m'imputez à crime, c'est celui de mon temps. Ce tempérament curieux et calme, c'est celui de mes lecteurs. C'est à eux que je m'adresse, non à d'autres; c'est d'eux que je veux être compris, et, s'il se peut, approuvé. M'écouteraient-ils seulement si je n'étais pas en rapport exact avec eux? Puis-je, en dépit d'eux-mêmes, les transporter à des hauteurs où le plus grand nombre ne veut pas monter, n'y trouvant pas d'air respirable?... » Ainsi parlera le romancier, et si nous n'avons d'ailleurs, comme aujourd'hui, aucun motif de suspecter sa sincérité, son bon vouloir ou la droiture de ses intentions, le blâme risque fort d'expirer sur nos lèvres.

Gardons-le donc, ce blâme, pour en flétrir les inspirations licencieuses qui, dans nos jours d'épreuve, viennent mêler leur venin glacé à tant d'autres influences énervantes et dissolvantes. Gardons-le pour ces apôtres de la sensualité divinisée, auxiliaires naturels du machiavélisme politique, et sachons ne pas confondre avec eux, avec ces corrupteurs, l'honnête et loyal chercheur de vérités, si loin que l'entraînent ses instincts et ses théories.

E.-D. Forgues.

LA SYRIE

ET

LA QUESTION D'ORIENT

I.

LA SYRIE

La politique française ou, pour mieux dire, la politique de l'humanité a pris le dessus en Orient. Les défiances des cabinets ont été forcées de céder à la vivacité du sentiment qui éveillait d'irrésistibles échos dans les cœurs de tous les peuples chrétiens. Après quelques hésitations qui n'ont fait que rendre plus évidente encore l'inévitable nécessité de l'intervention européenne en Syrie, la diplomatie a enfin signé les protocoles qui ont donné la liberté d'action à nos vaisseaux et à nos soldats. La France peut être à bon droit fière du rôle qu'elle remplit. Il y a dans la mission que l'Europe vient de lui confier un hommage public rendu non-seulement à notre puissance, mais, ce qui vaut mieux encore, à notre caractère. Il y a aussi une réparation pour les attaques injustes qui ont été si souvent dirigées autrefois contre notre système de guerre en Afrique. La conduite des Algériens d'Abd-el-Kader, des fils de ceux qui coupaient jadis la tête à leurs prisonniers chrétiens après les avoir fait périr dans les plus cruelles tortures, vient de prouver au monde que ce n'est pas sans profit pour leur moralité que les Arabes ont subi le contact de nos soldats. L'Europe a semblé comprendre aussi que la France était

placée dans une situation exceptionnelle pour mener à bonne fin l'expédition de Syrie. Quelle armée aurait pu présenter à la fois, comme la nôtre, un général dont la carrière s'est accomplie presque tout entière au milieu des Orientaux, et qui même a passé plusieurs années dans le pays où il va opérer, un corps d'officiers rompu depuis longtemps au maniement des affaires arabes, — des zouaves et des chasseurs d'Afrique qui sont incomparables pour une expédition de ce genre, et qui parlent presque tous un dialecte de la langue du pays, — des spahis et des turcos qui sont de race arabe eux-mêmes, qui sont musulmans de religion, et dont la présence dans nos rangs enseignera à ceux que nous allons faire rentrer dans le devoir que nous ne sommes pas venus pour exercer des vengeances de race ou de religion? On n'a pas à le craindre en effet, lorsqu'à côté de tous ces hommes déjà si bien préparés, on voit figurer l'honnête et sympathique personne de notre brave et bon soldat de la ligne, dont le caractère sociable et doux s'accommode si aisément des conditions et des mœurs du pays où ses drapeaux le conduisent. Mais où le conduisent-ils aujourd'hui?

Je n'entreprendrai pas un cours de géographie sur la Syrie, mais j'ai entendu dire et j'ai lu tant de choses singulières sur ce pays, qui devrait nous être cependant connu à tant de titres, que je crois utile d'exposer à ce propos quelques notions générales.

I.

La Syrie est une bande étroite de terrain qui s'étend à l'extrémité orientale de la mer Méditerranée, où elle se développe parallèlement au littoral sur une longueur d'environ cent cinquante lieues communes, du 31e au 37e degré de latitude septentrionale. Par le nord, elle touche à l'Asie-Mineure, à la division de cette vaste province qui est connue aujourd'hui sous le nom de pachalik d'Adana, partie de l'ancienne Cilicie. Au sud, la Syrie confine au désert de Suez, et les études que l'on a faites dans ces dernières années sur la topographie de ces contrées donnent lieu de croire qu'à l'origine des temps la mer venait battre le pied des montagnes syriennes. Ce qui est certain, c'est qu'au midi le désert qui les sépare du golfe d'Akaba, dans la Mer-Rouge, offre dans l'ordonnance générale de ses terrains une dépression qui a été couverte autrefois par les eaux de la mer; c'est que la Mer-Morte elle-même, qui sert, comme on sait, de réceptacle où viennent se perdre les eaux du Jourdain, est située à une grande profondeur au-dessous du niveau de l'Océan. A l'ouest, c'est la Méditerranée qui dessine tout le contour de la Syrie; à l'est, le pays s'étend jusqu'au point où les eaux qui tombent

de ses montagnes vont porter la fertilité; au-delà règne le désert qui le sépare de la vallée de l'Euphrate. Ce fleuve, qui touche à la pointe septentrionale de la Syrie, ne cesse ensuite de s'en éloigner que pour aller dans le sud-est porter au golfe Persique le tribut de ses eaux.

De cette configuration, il résulte que la Syrie ne confine que par son extrémité nord à une terre cultivée, et que sur tout le reste de son contour elle est environnée par la mer ou par le désert. Toutefois, par le mot désert, il faut bien se garder de comprendre des terrains inhabitables et condamnés à une éternelle stérilité, comme le sont quelques parties du Sahara. Par les déserts qui entourent la Syrie, il faut seulement entendre des superficies incultes, et qui ne sont stériles sur beaucoup de points que parce que la barbarie des occupans actuels ne sait pas y amener l'eau. Partout en effet où l'eau séjourne pendant quelque temps, la terre ne tarde pas à se couvrir de végétation; mais cette végétation succombe aussitôt que l'eau qui la nourrissait vient à s'épuiser, soit par l'évaporation, soit par des infiltrations coïncidant avec une sécheresse prolongée. Il y a même des endroits du désert qui, favorisés par la configuration des terrains, servent de réservoirs à des eaux qui ne tarissent presque jamais, et qui forment la ressource la plus précieuse pour les troupeaux des nomades. En fait, le désert est peuplé, et ses habitans avancent, empiètent sur le terrain cultivé à mesure que la civilisation recule, comme c'est le cas depuis trop longtemps déjà. Ces nomades du désert, qui deviennent de plus en plus redoutables pour la malheureuse Syrie, se trouvent en force vers le sud-est de la province, dans le pachalik de Damas, qu'ils occupent en partie, et d'où le gouvernement de Méhémet-Ali aussi bien que l'administration actuelle ont été impuissans à les chasser. D'ailleurs Méhémet-Ali s'entendait avec eux, et leur payait une espèce de tribut ou de subvention comme on voudra l'appeler; ils l'aidaient à contenir le mécontentement universel que faisait naître son cruel gouvernement. Ses bons rapports avec les tribus du désert n'ont pas empêché cependant qu'en 1840, lorsque son armée battue eut à reprendre le chemin de l'Égypte, elle n'ait eu mille maux à souffrir de ces peuplades barbares. Dévorées d'une cupidité que le moindre objet allume, pleines de mépris pour tous ceux qui vivent autrement que sous la tente, les tribus nomades pillent sans scrupule mahométans et chrétiens. Ce n'est pas chez elles que l'on rencontrera ce qu'il semble être convenu d'appeler aujourd'hui le *fanatisme turc*; la caravane des pèlerins de La Mecque a constamment à se défendre contre leurs entreprises; elles ne l'ont jamais laissé passer que lorsqu'elle était bien armée et avait payé rançon. En fait de fanatisme,

je ne crois pas que les Bédouins en aient réellement d'autre que celui de la rapine, et j'imagine que s'ils aiment à satisfaire cette passion sur les Francs plutôt que sur les autres, cela tient surtout à la réputation qu'ont les Francs par toute l'Asie de posséder des richesses fabuleuses. Ce fléau n'a cessé de devenir chaque jour plus dangereux sous l'administration des Turcs, trop pauvres pour le désarmer par des subsides, trop faibles pour le contenir par les armes.

Il est triste cependant de penser qu'un pays auquel s'attachent tant de souvenirs sacrés pour le genre humain soit livré aux incursions de ces pirates du désert, et que la terre promise aille perdant chaque jour quelque chose grâce à l'incurie du gouvernement et à l'incapacité des races qui la possèdent! Combien elle gagnerait au contraire, et avec quelle splendeur elle s'étendrait, rien qu'avec un peu de sécurité et un bon régime des eaux, ce qu'entendaient si bien les Arabes et les Maures d'une autre époque! Comme tout ce désert, infesté aujourd'hui par les Bédouins, se couvrirait vite de moissons et de villages! Ce ne serait pourtant qu'un simple retour vers le passé, car dans les temps anciens ce n'étaient pas seulement des villages, mais des villes magnifiques et des capitales d'états puissans, comme Palmyre par exemple, qui nourrissaient de nombreuses et riches populations là où le nomade promène aujourd'hui dans la solitude quelques bêtes affamées!

Ce qui est aujourd'hui trop certain, c'est que la Syrie est presque réduite à ce que représentent les deux chaînes de montagnes qui courent parallèlement à son littoral et les plaines ou les vallées qui en dépendent le plus prochainement. Ainsi le domaine de la culture comprend encore la vallée de l'Oronte où s'élève Antioche, celle du Koïk où s'élève Alep, la plaine de Damas qu'arrosent les eaux tombées du versant oriental de l'Anti-Liban. Les villes qui dominent ces plaines ont été protégées par leur position privilégiée contre l'envahissement des nomades. Situées sur les routes que le commerce de l'Inde avec l'Europe a exploitées, et que le pèlerinage de La Mecque a suivies pendant une longue série de siècles, Alep et Damas ont dû jadis à cette particularité un haut degré de splendeur. Leur population, qui même aujourd'hui dépasse peut-être pour chacune d'elles plus de cent mille âmes, opposait aux tribus une supériorité numérique qui les tient encore en respect. Leur importance politique, qui ne souffrait pas qu'elles fussent abandonnées, les revenus qu'elles rapportaient au trésor, toutes ces circonstances les ont préservées; mais combien, elles aussi, sont-elles déchues de ce qu'elles étaient autrefois! Que l'on compare ce qu'un Anglais, qui l'avait habité pendant longtemps, nous raconte des magnificences d'Alep au dernier siècle encore, avec les tristes tableaux que nous

font les voyageurs d'aujourd'hui! Que l'on essaie de se représenter ce que devait être Damas, d'abord capitale d'un royaume, ensuite résidence des premiers califes ommiades, en regard de ce qu'est le Damas du XIXe siècle, chef-lieu d'un pachalik turc, où les Turcs eux-mêmes ne forment qu'une minorité : militaires, employés, fonctionnaires du tanzimat, véritable oiseaux de passage sans racines et sans autorité dans le pays!

Il convient cependant d'observer que les plaines et les vallées de la Syrie n'ont jamais été que des appendices de sa destinée, partageant son éclat aux époques de prospérité et sa désolation aux époques de décadence. Ainsi, avec les Séleucides, Antioche devient la capitale d'un empire qui a ses jours de gloire; ainsi, lors du débordement des Arabes sur le monde, Damas devient tout d'abord le quartier-général de leur gouvernement. Néanmoins ce n'est jamais là que s'est trouvé le siége de la vie du pays, pas plus qu'il ne s'était trouvé à Tyr du temps des Phéniciens. La côte, comme la plaine, a toujours pu être à la merci des conquérans, qu'ils vinssent par terre ou par mer. En définitive, ce qui a toujours résisté aux vicissitudes de la politique, des révolutions et des conquêtes, ce que la nature non moins que l'homme a défendu contre la barbarie ou contre l'indolence, c'est cette double chaîne de montagnes qui ne se développe pas en largeur sur plus de trente ou trente-cinq lieues, mais qui s'étend d'Aïn-Tab à la Mer-Morte sur toute la longueur de la Syrie (cent cinquante lieues), du nord au sud. Dans la montagne, la barbarie n'a jamais pu tarir les sources des eaux qui vont portant avec elles la fécondité et la salubrité; dans la montagne, l'indolence et la paresse des nations déchues n'ont jamais laissé les eaux se perdre avant d'avoir accompli leur course, ni se corrompre, comme dans les plaines qu'elles empestent maintenant au lieu de les fertiliser comme autrefois.

La montagne n'est pas seulement un lieu sain, c'est aussi un lieu fort, où le vaincu échappe au conquérant, où le faible se défend avec avantage, et à peu de frais souvent, contre les entreprises d'un ennemi même très puissant. Cela est vrai dans tous les pays du monde : la conquête, dans sa marche envahissante, suit toujours et partout les plaines ou les vallées des grands fleuves, soit parce que le terrain découvert est toujours plus facile à occuper et à contenir, soit parce que les immenses bagages que traîne avec elle une armée la poussent toujours dans le pays plat, quand elle est maîtresse de ses mouvemens. Quand elle peut le faire, elle évite la montagne, qui devient naturellement alors le refuge des vaincus. Ils s'y déposent par couches de nationalités qui se mêlent souvent, mais qui ne se confondent presque jamais. C'est ainsi que s'est formée la po-

pulation de la montagne syrienne, mais avec cette particularité que, le pays ayant subi plus de vicissitudes qu'aucun autre, elle surpasse aussi tous les autres au point de vue de la diversité des races, des religions, des langues et des mœurs. La montagne syrienne offre encore ceci de remarquable : c'est que la plupart des grands conquérans, depuis Sésostris jusqu'à Napoléon, ont été mêlés à ses destinées. Presque aucun des grands mouvemens religieux, politiques ou militaires qui ont influé sur le sort de l'espèce humaine ne s'est accompli sans que la Syrie n'y ait été mêlée. Chacun de ces mouvemens y a laissé sa trace. Aussi n'est-il pas étonnant que les deux ou trois millions d'habitans qu'elle renferme offrent plus de contrastes entre eux qu'aucune autre agglomération d'êtres humains.

Parmi ces divers groupes de populations se présente d'abord la race arabe, qui est la plus nombreuse dans les plaines et les vallées, mais qui a peu gagné sur la montagne. Il y a ensuite les Turcs, apportés par la conquête; il y a les Turcomans et les Kurdes, venus des plateaux de la Haute-Asie; les Levantins, ou descendans des familles franques établies dans le pays, et dont quelques-unes prétendent faire remonter leur généalogie jusqu'au temps des croisades. La Syrie compte encore des Juifs, au nombre d'à peu près trente mille; mais qui nous dira à quelle branche appartiennent les Maronites, les Druses, les Mutualis, les Ansariés, les Yezidis, et dix autres peuplades qui semblent n'avoir rien de commun avec leurs voisins que les sentimens de haine réciproque qu'elles se portent toutes entre elles?

Ce qu'il y a de remarquable, et ce qu'il ne faut pas oublier dans les circonstances présentes, c'est que, au milieu de cet ensemble si bigarré, les Turcs proprement dits ne comptent que pour une fraction à peine plus importante que les Druses ou les Maronites. Ils sont les derniers venus dans le pays, où ils n'ont paru qu'au XVIe siècle, c'est-à-dire à une époque où déjà leur grandeur et leur puissance d'expansion commençaient à déchoir. Excepté dans les villes, où ils avaient établi deux ou trois colonies de janissaires qui ont péri il y a bientôt quarante ans, ils n'ont jamais occupé sérieusement la Syrie, qu'ils n'ont pu d'ailleurs amener à reconnaître leur suzeraineté qu'après un siècle de luttes. Encore cette suzeraineté était-elle plutôt nominale que réelle, surtout en ce qui concernait les tribus de la montagne. Djezzar-Pacha et Méhémet-Ali sont peut-être les seuls Turcs qui aient exercé sur la montagne une autorité véritable, on sait à quel prix!

Cette variété infinie de races, de nationalités, de langues, de mœurs, suffirait, en tout état de cause, pour faire de la Syrie une véritable Babel; mais pour rendre la Babel complète arrive la ques-

tion religieuse, qui partout en Asie, comme on le sait, se confond avec la question politique.

Les musulmans sont en majorité, mais ils sont bien loin de faire masse et d'être d'accord entre eux. Il faut d'abord distinguer entre les musulmans à demeure fixe dans les villes ou dans les terres cultivées et les nomades. Ces derniers sont à leur manière de véritables déistes qui professent le plus profond mépris pour les cultivateurs, et surtout pour les gens des villes. Ils pillent les uns sans pitié toutes les fois qu'ils en trouvent l'occasion, et ils ne regardent pas les autres beaucoup mieux que les chrétiens ou les Juifs, et même que les idolâtres. Les mosquées, avec la discipline que les ulémas y ont nécessairement introduite, avec les pratiques qu'elles ont développées autour d'elles, passent presque, aux yeux des enfans du désert, pour des lieux de perdition. Parmi ces étranges philosophes, on peut noter trois groupes distincts : les Arabes ou Bédouins, qui sont peut-être les plus sensibles à l'idée religieuse; les Turcomans, qui passent pour être fort tièdes; les Kurdes, qui sont souvent accusés de croire à très peu de chose, et qui en tout cas vivent à l'état de guerre perpétuelle contre les deux autres branches de la population nomade. Celles-ci d'ailleurs n'ont que très peu d'occasions de contact, étant de races et de langues différentes, l'une habitant le nord et l'autre le midi de la province.

Les musulmans des villes et des campagnes détestent les nomades autant qu'ils les craignent; mais ils ont cependant avec eux un point commun. En effet, nomades et musulmans sédentaires, les Mutualis exceptés, appartiennent tous au rite *sunni*, au mahométisme occidental. Il en résulte qu'ils sont en lutte constante avec les Mutualis, qui sont *shiites*, c'est-à-dire qui appartiennent au schisme oriental, et à ce titre font peut-être plus de cas des chrétiens, des Juifs et des Druses que des musulmans sunnites. Cette tribu, à moitié détruite, au commencement du siècle, par le terrible Djezzar-Pacha, compte encore quelque chose comme 40 ou 50,000 âmes. Elle est cantonnée dans la grande vallée qui sépare les deux chaînes du Liban, et elle doit sans doute à cette position, qui lui donne pour voisins beaucoup de non-musulmans, de n'avoir pas été complétement exterminée par ceux que l'on prend assez généralement en Europe pour ses coreligionnaires.

Après les musulmans, ce sont les chrétiens qui sont les plus nombreux en Syrie, 6 ou 800,000 âmes, dit-on. Toutes les églises et même toutes les sectes qu'a enfantées le christianisme sont aujourd'hui représentées en Syrie. Elles sont exclusivement établies dans les villes, dans les ports ou dans la montagne. Ce sont les seuls lieux où elles aient pu, soit être protégées par l'Europe, soit échapper aux conquérans arabes et turcs. Les églises grecque et latine sont

cependant et à beaucoup près celles qui comptent le plus grand nombre de fidèles, et il n'est sans doute pas besoin d'ajouter qu'elles s'entendent peut-être encore moins entre elles que les musulmans entre eux. Soutenues, l'une par la France depuis que les Maronites se sont réunis au saint-siége, l'autre par la Russie depuis que cette puissance est devenue le plus redoutable voisin de l'empire ottoman, elles sont occupées sans cesse à s'entre-déchirer et à compromettre dans leurs querelles les gouvernemens qui les protégent. La guerre de Crimée, comme on se le rappelle sans doute, est née de leurs discordes; mais ces discordes n'ont pas fini avec la paix de Paris, et il est peu de courriers du Levant qui ne nous apportent quelque témoignage de l'inimitié qui couve toujours entre les deux églises, et qui se traduit souvent aux jours des grandes fêtes chrétiennes par des rixes et des scènes scandaleuses dans les lieux saints confiés à leur garde.

Les protestans, placés sous l'égide de l'Angleterre et de la Prusse, ne font qu'apparaître, ils sont encore très peu nombreux, mais néanmoins il faut reconnaître que, pour le temps qui s'est écoulé depuis qu'ils ont cherché à prendre pied dans le pays, ils ont fait d'assez grands progrès. Ils sont influens par l'argent dont ils disposent et que les sociétés des missions en Angleterre et en Amérique leur versent à pleines mains. L'argent est en tout pays un moyen d'action puissant; il l'est surtout au milieu de populations ignorantes et pauvres, pour qui l'entrée dans une église représente la certitude d'une protection politique puissante. Le chiffre des protestans est encore trop peu considérable en Syrie pour qu'ils puissent chercher à y jouer un rôle, mais on voit déjà leur conduite se dessiner sous l'inspiration des deux gouvernemens qui les appuient. En toute occasion, ils s'étudient à observer la neutralité la plus scrupuleuse entre les deux grands antagonistes grec et latin; ils semblent prétendre à persuader aux autorités turques et aux musulmans du pays qu'ils sont des infidèles d'une autre espèce que ceux qui ont fait passer tant de mauvaises nuits aux pachas et qui vont forcer les populations à rendre compte des derniers crimes. Dans de certaines circonstances, les protestans en Syrie ne craindraient pas, je crois, de manifester une indifférence assez grande pour le reste des chrétiens. Ainsi par exemple, lorsqu'au début de la crise actuelle on a pu croire qu'il s'agissait seulement d'une de ces collisions qui éclatent avec la périodicité la plus régulière entre les Druses et les Maronites, les correspondances que publiaient les journaux anglais étaient uniformément plus favorables aux Druses qu'à leurs adversaires; c'est seulement quand le mal s'est répandu jusqu'à Damas que les correspondances anglaises se sont mises au diapason général.

La principale force de l'église catholique en Syrie est représentée

par les Maronites, qui sont établis au nombre de 150,000 environ dans la montagne du Liban occidental, entre Tripoli et Beyrouth. Ils descendent d'une ancienne secte de l'église grecque, et se sont réunis au saint-siége de Rome en 1445, mais en conservant une liturgie et une discipline particulière, laquelle, entre autres points, permet le mariage au clergé séculier. Il existe encore en Syrie des Grecs, des Arméniens et des Syriaques catholiques, mais ils sont peu nombreux. En outre, les Levantins et les Francs fixés dans les ports ou dans les villes appartiennent aussi pour la plupart à l'église latine.

Les chrétiens de l'église grecque sont les débris des populations vaincues au temps de la première conquête par les Arabes. Habitans des villes pour la plus grande partie, ils n'ont par eux-mêmes aucune importance politique. Animés d'une haine irréconciliable contre l'église latine, on les a vus, à l'époque des croisades, se ranger du côté des musulmans plutôt que du côté des Latins. Ils ont toujours été les sujets très soumis des Arabes, des Mamelouks et des Turcs: c'est seulement depuis l'avénement de la Russie au rang de grande puissance européenne qu'ils sont devenus parfois un sujet d'embarras pour leurs maîtres; s'ils ne servaient d'instrument politique à la Russie, ils ne seraient rien. On peut en dire autant, je crois, des quelques milliers d'Arméniens appartenant à l'église grecque que l'on trouve en Syrie.

Les Juifs, et comment songer sans pitié à cette race si longtemps et si cruellement persécutée? les Juifs, qui ont là leur véritable patrie, qui ont possédé en maîtres toute la partie méridionale de la Syrie, les Juifs ne comptent plus que pour une trentaine de mille âmes, plus ou moins également dispersées dans toute la province. Ils y vivent dans l'état d'abaissement qui est leur lot par tout l'Orient, depuis la Perse et la Russie jusqu'au Maroc. Ils ne sont rien par eux-mêmes ni par les autres, car, eux, ils n'ont pas de protecteurs. Méprisés et maltraités par les musulmans, ils n'ont vu que rarement les puissances chrétiennes intervenir dans leurs affaires, et ce n'a peut-être jamais été sans qu'ils aient eu à maudire cette intervention. Si peu nombreux qu'ils soient et si peu précises que soient encore nos informations sur les horreurs qui ont été commises à Damas, nous devons cependant regarder comme très probable que les Juifs de Damas auront souffert leur part de ces atrocités; mais qui réclamera pour eux? Qui oserait même répondre qu'on ne les accusera pas bientôt d'en avoir profité (1)? Quoi qu'il en soit, les

(1) Déjà même cette accusation circule, comme le prouvent les récentes correspondances publiées par la presse anglaise et française sur la Syrie; mais il y a mieux. Voici maintenant les correspondances anglaises qui accusent les Grecs orthodoxes et même les Arméniens catholiques d'avoir joué un rôle très actif dans les scènes de dévastation

Juifs de Syrie ne paraissent pas être plus unis entre eux que leurs coreligionnaires ne le sont dans le reste du monde. On affirme que non-seulement il existe parmi eux les sectes que nous connaissons en Europe, mais que de plus il serait possible de retrouver dans leurs divers groupes des témoins encore vivans de l'histoire de leur race avant l'ère chrétienne. On signale entre autres dans les environs de Naplouse une petite peuplade qui se donne pour originaire de l'antique Samarie, qui se vante d'être le dernier débris de l'ancien royaume d'Israël, et qui prétend posséder un exemplaire du Pentateuque écrit de la main de Moïse lui-même. En 1840, les Samaritains étaient encore au nombre de 153 individus.

Un caractère merveilleux de cette terre de Syrie qui a vu tant de miracles, qui est couverte de plus de ruines, et de ruines plus augustes, qu'aucun autre lieu du monde, c'est qu'elle ne peut rien conserver dans sa force et dans sa gloire, et qu'en même temps elle ne peut rien laisser périr définitivement. C'est ainsi qu'outre les musulmans, les chrétiens et les Juifs, elle contient encore dans son sein des idolâtres dont l'origine se perd dans la nuit des temps, ou n'a pas encore été expliquée. En première ligne parmi ces idolâtres, il faut compter les Druses, non-seulement parce qu'ils viennent d'attirer sur eux l'attention de l'Europe, mais aussi à cause de l'importance de leur population, qui les fait venir au cinquième et peut-être même au quatrième rang entre les diverses nations de la Syrie. Ils habitent au nombre de 80 ou 100,000 la partie méridionale du Liban, où ils se mêlent aux Maronites, et les revers de l'Anti-Liban. A la suite des guerres intestines qui désolent périodiquement la montagne, un certain nombre de familles druses, dont les descendans représentent aujourd'hui 3 ou 4,000 individus, sont allées vers le milieu du siècle dernier s'établir dans le Haouran, et il est malheureusement fort à craindre pour cette colonie qu'elle n'ait à rendre un compte bien lourd de la part qu'elle a prise aux massacres de Damas. Quoique les Druses aient eu d'innombrables querelles avec leurs voisins les Maronites, il est vrai cependant que le plus ordinairement ils vivent en paix avec eux, rapprochés qu'ils sont par le sentiment de la défense commune contre les maîtres du pays. En règle générale, les deux peuples, malgré la différence des religions, vivent à l'état de confédérés, et c'est si bien la règle générale qu'ils ont souvent

dont les Maronites ont été les victimes. On va jusqu'à dire que les Grecs seraient les auteurs des crimes abominables qui ont été commis sur les femmes, les Druses, dans toute l'histoire de leurs guerres, ne s'étant jamais écartés du respect que leurs principes leur enseignent, même à l'égard des femmes de leurs ennemis vaincus. Les Grecs auraient profité de l'occasion pour chercher une revanche de l'affaire des lieux saints et de la guerre de Crimée.

obéi aux lois d'un même gouvernement, ainsi que c'était le cas il y a vingt ans encore, du temps de l'émir Beschir, qui a régné pendant de longues années sur le Liban maronite et druse.

Au point de vue religieux, les Druses peuvent être considérés comme une espèce de société secrète dont on n'a pas encore pénétré les mystères, mais qui n'a ni l'esprit de prosélytisme, ni l'esprit d'intolérance. Avec les musulmans, ils affectent les dehors de l'islam; avec les chrétiens, il professent volontiers un grand respect pour le culte de la Vierge, mais ils ne font jamais d'efforts pour amener les uns ou les autres à leur croyance. Au contraire ils se montrent toujours très soigneux d'éviter de donner aucune prise qui pourrait mettre sur la trace de leurs doctrines l'esprit investigateur des étrangers. D'ailleurs, si même ils consentaient à vouloir bien éclairer les profanes, la plupart des Druses ne pourraient sans doute pas réussir à le faire. Une hiérarchie très rigoureusement établie partage toute la nation en groupes d'*acals* ou d'initiés dont un très petit nombre seulement connaît les principes essentiels de la foi. On sait cependant que les Druses sont idolâtres et qu'ils adorent la Divinité sous la forme d'un veau; mais jusqu'ici ils ont réussi à dérober la connaissance de presque tous leurs livres religieux aux recherches des Européens. Ceux que le gouvernement égyptien a pu se procurer du temps de Méhémet-Ali ne jettent, à ce qu'il paraît, qu'une lumière très imparfaite sur les croyances des Druses. On s'accorde à les regarder comme la population la plus guerrière et la plus énergique de la Syrie.

Je ne ferai que nommer les Nosaïris ou Ansariès, autres idolâtres qui habitent au nord des Maronites, au-delà de Tripoli, et dont les croyances sont aussi très peu connues. Il faut en dire autant des Ismaélites, qui sont accusés de se livrer, dans la célébration de leurs mystères, à des pratiques infâmes, autant encore des Quedamécés, qui adorent les couleuvres noires, autant de quelques autres idolâtres que l'on trouve en Syrie, restes encore vivans de toutes les erreurs humaines. Entre ceux-ci cependant il faut noter à part les Yezidis, race assez puissante sur les bords de l'Euphrate, et qui a poussé une de ses branches en Syrie. L'histoire des Yezidis est inconnue tout aussi bien que leur doctrine. Les musulmans disent qu'ils adorent le diable, ou, si on l'aime mieux, le principe du mal. Ce qui paraît certain, c'est qu'ils sont divisés eux-mêmes en plusieurs sectes, et que l'une d'elles, dont l'existence est mystérieuse, porterait le nom de *Kathelis* ou égorgeurs. Ils ressembleraient par quelques points aux *thugs* de l'Inde. Les Yezidis portent aux musulmans une haine profonde qui se traduit par l'assassinat toutes les fois qu'il peut être commis impunément. Il est naturel qu'en retour les musulmans de

Syrie aient peu de sympathie pour les Yezidis; ils expriment en effet l'horreur et le mépris qu'ils ressentent à leur endroit par le dicton suivant, qui a pris chez eux presque force de croyance populaire: « Au jour du jugement dernier, les Juifs iront chevauchant sur le dos des Yezidis pour se rendre en enfer. »

Je crois maintenant en avoir assez dit pour que le lecteur le plus étranger à la question comprenne comment la Syrie a bien mérité la réputation dont elle jouit d'être une des provinces les plus turbulentes de l'empire ottoman, et comment elle est au point de vue politique un véritable dépôt de matières inflammables ou explosibles. Que sera-ce lorsqu'il faudra encore ajouter qu'à toutes ces nations barbares et corrompues on a superposé un gouvernement qui est lui-même corrompu, et encore plus faible que corrompu? Telle est cependant la vérité.

La conquête de la Syrie par les Turcs a été un enfant de leur extrême maturité, et un enfant de la constitution la plus débile. Jamais les Turcs n'ont véritablement occupé le pays, soit comme possesseurs et exploitans du sol, soit même seulement comme conquérans qui auraient réduit les populations à l'obéissance. Ils n'ont jamais été que les suzerains nominaux de la montagne; les pachas envoyés de Constantinople ont la plupart du temps vécu à Damas ou à Saint-Jean-d'Acre à l'état de rébellion ouverte contre l'autorité centrale, se soutenant par les intrigues et contraints de ménager les populations syriennes, afin de trouver en elles des points d'appui. Depuis le XVIe siècle, la Syrie n'a connu aucun gouvernement dans le sens que nous attachons à ce mot, si ce n'est celui de Méhémet-Ali, autre sujet révolté du sultan; mais il est permis de dire que les horreurs mêmes qui viennent de se commettre ne peuvent pas faire regretter le gouvernement de Méhémet-Ali. C'était l'homme le plus cruel que notre siècle ait pu voir, et c'est de lui plus que d'aucun autre qu'on a jamais pu dire: *Ubi solitudinem faciunt pacem appellant.* Je suis peu touché, je l'avoue, de l'apparente régularité qu'il était parvenu à introduire dans le fonctionnement de sa machine oppressive, et ce que j'en ai pu voir à deux reprises me laisse peu de doute qu'à tout prendre le désordre et l'anarchie qui, depuis 1840, éclatent de temps à autre en Syrie, lui ont encore fait moins de mal que n'en aurait produit la continuation du règne de Méhémet-Ali. C'était à certains égards un homme de génie; c'était aussi un Turc de la vieille roche, parfaitement ignorant et surtout complétement insensible à toutes les douleurs des autres hommes. Aussi a-t-il fait périr des milliers de malheureux autant par ignorance que par dureté. Quelle chimère donc que celle de quelques beaux esprits en Europe, qui voulaient bien voir dans le

terrible vice-roi un régénérateur de l'Orient, un représentant de la nationalité *égyptienne* ou arabe, lui qui excluait systématiquement les Arabes de tous les grades supérieurs de son armée et de son administration, lui qui donnait les prisonniers turcs faits à la bataille de Koniah pour officiers aux soldats qui les avaient vaincus, lui qui professait un tel mépris pour les Arabes qu'il feignait même de ne pas comprendre leur langue!

Il était resté maître de la Syrie pendant à peu près neuf ans, lorsque les alliés de 1840 vinrent la lui arracher pour la faire rentrer sous l'obédience directe du sultan. C'était chose facile à déclarer sur le papier; mais ce qui était difficile, sinon même impossible, c'était de faire en sorte que le sultan fût capable de gouverner cette province qu'on lui rendait. C'était un changement qui devait médiocrement toucher la population chrétienne, laquelle compte pour un tiers environ dans le nombre total des habitans; c'était une restauration qui n'avait guère d'autre mérite aux yeux de la population musulmane que de l'affranchir du joug désastreux de Méhémet-Ali. Les réformes opérées par le sultan Mahmoud, qui avait dû commencer par l'extermination des janissaires et par la destruction de la féodalité ottomane, ces réformes étaient très peu populaires parmi les Arabes de Syrie, où l'orgueil de la race et la noblesse des familles ont autant d'influence qu'en aucun pays du monde. Il a fallu sans doute une énergie extraordinaire au sultan Mahmoud pour parvenir, comme il l'a fait, à ruiner complétement l'ancienne aristocratie musulmane; mais il ne faut pas croire que, pour avoir réussi dans cette entreprise, il ait acquis une ombre de popularité, ni surtout qu'il ait fondé un gouvernement. Les spahis, les agas, les timariotes, les dereh-beys étaient certainement devenus la cause d'embarras très sérieux, et certainement aussi ils auraient opposé une résistance désespérée à la réalisation de tous les projets que le sultan avait formés avec l'espérance de remettre l'empire au niveau des autres états européens; cependant ils représentaient la véritable administration municipale et provinciale du pays, et à certains égards ils valaient mieux que la centralisation qui leur a succédé. Si leurs idées théoriques en fait d'administration étaient très bornées, s'ils étaient beaucoup trop portés à regarder la violence comme un moyen de gouvernement, du moins ils ne pouvaient pas rester étrangers à l'influence des sentimens que font naître partout la possession et l'habitation héréditaire du sol, entourées de certains droits et de certains priviléges héréditaires aussi. Si incultes et si grossiers qu'ils fussent, ils devaient bien sentir qu'il était de leur intérêt de protéger leurs inférieurs; de plus ils se faisaient échec les uns aux autres, comme aussi ils devaient souvent contenir les exactions des pachas

et des autres agens de l'autorité impériale. C'était de la barbarie si l'on veut, mais c'était une barbarie qui avait certains contre-poids.

Aujourd'hui l'on a changé tout cela, et l'on possède un système qui ne fonctionne pas trop mal sur le papier; c'est dans la pratique seulement qu'il laisse beaucoup à désirer. Dans la crainte de voir reparaître ces grands feudataires, ces pachas qui se révoltaient trop souvent, on a inventé une organisation très savante qui divise tous les pouvoirs jusqu'à l'infiniment petit, si bien qu'il n'y a guère plus de pouvoir. Aux aristocraties locales on a substitué à tous les étages de l'administration des fonctionnaires que l'on a soin de déplacer tous les ans et de ne jamais employer dans le pays de leur naissance, de façon qu'ils sont partout sans crédit, sans racines, sans avenir. Il y a quelque chose de plus déplorable encore : c'est qu'un très grand nombre d'entre eux, je devrais dire le plus grand nombre, est à peu près complétement dépourvu de moralité; de lumières, il n'en est pas question. En même temps qu'on créait le système, on oubliait la nécessité de former des hommes pour le faire marcher, et dans l'enthousiasme qu'inspirait la centralisation lorsqu'on l'eut découverte, on imagina que, pour rendre la chose complète, il fallait que toutes les nominations partissent de Constantinople; c'était vouloir qu'elles dépendissent toutes du harem, ou de la faveur de quelques pachas en crédit, ou enfin des créatures de leurs créatures. C'est ainsi que, de degré en degré, on peut dire qu'un nombre immense de places se vendent ou se conservent à beaux deniers comptans. En définitive la centralisation, qui est déjà si difficile à porter pour les états les plus civilisés, produit dans l'empire ottoman une foule de maux. C'est même à cela qu'elle a réussi jusqu'à ce jour le plus et le mieux. Elle a donné naissance à une corruption pire peut-être que celle qui existait auparavant. En Occident, nous avons, pour nous défendre contre l'indignité des choix que la centralisation, abandonnée à elle-même, ne manquerait pas de faire, une foule d'entraves salutaires apportées au recrutement de son personnel. Telle est, pour entrer dans presque toutes les branches de l'administration, la nécessité d'avoir acquis les grades universitaires, ou, ce qui est encore d'une meilleure garantie, l'impossibilité d'y entrer autrement que par la voie des concours publics; telles sont les lois sur l'avancement, telle est surtout l'existence de classes moyennes très nombreuses, très riches et très éclairées qui forcent les gouvernemens, sous peine de descendre à un degré impossible d'avilissement, à ne laisser tomber leur faveur et leur choix que sur des individus qui, par leur éducation, par leurs lumières et surtout par leur moralité, ne soient pas au-dessous du niveau moyen. En Orient, il n'existe rien de pareil, et s'il y paraissait un nouveau Caligula, je ne sais pas en

vérité ce qui l'empêcherait, lui aussi, de faire son cheval consul ou *mouchir* de quelque province; mais aussi cette omnipotence déréglée du pouvoir se paie fort cher, et, attendu qu'il est vrai en Orient, comme en Occident, que les extrêmes se touchent, elle se paie au prix de la considération et de la virtualité du pouvoir lui-même. Le pouvoir a voulu des serviteurs qui ne pussent en aucun cas lui résister, il en a obtenu qui ne résistent absolument à rien. La multitude de ces fonctionnaires, étonnés eux-mêmes de leur situation, ont conscience du néant d'où ils sont sortis, et dans lequel le moindre changement de vent survenu à Constantinople peut les faire si facilement rentrer. Ils ne songent qu'à se garer contre les chances trop probables de l'avenir et à s'enrichir soit aux dépens d'administrés qu'ils ne connaissent pas, soit aux dépens de l'administration, qui les rejettera peut-être demain de son sein. Ceux d'entre eux, et le nombre en est malheureusement très grand, qui sont parvenus à leurs places par des moyens qu'ils n'osent s'avouer à eux-mêmes ont, malgré l'orgueil musulman, conscience de leur propre indignité. Ils n'ont de ressort que pour l'intrigue, pour le reste ils sont de paille, et à mesure que l'empire va dépérissant, c'est surtout dans leurs rapports avec l'étranger ou avec les sujets chrétiens de l'empire, auxquels ils savent que l'Europe porte un très vif intérêt, qu'ils montrent leur déplorable faiblesse. Le gouvernement est ainsi paralysé à tous les degrés de la hiérarchie administrative, depuis le plus humble *cawas* jusqu'au sultan lui-même.

Il y a quelques semaines, il s'est passé à Constantinople même un fait trop caractéristique de la situation pour qu'il ne soit pas utile de le rapporter. Un Arménien qui avait appartenu à l'église grecque, mais qui l'avait quittée pour l'une des confessions protestantes, étant venu à mourir, ses parens résolurent de le faire ensevelir dans le cimetière où reposaient déjà plusieurs membres de la famille. Cependant, lorsqu'on voulut procéder à la cérémonie, une foule d'Arméniens du rit grec qui regardaient le défunt comme un apostat, s'assemblèrent sur les lieux pour préserver, disaient-ils, la terre sainte de leur cimetière d'une souillure. La famille était dans son droit strict; toutefois elle aurait peut-être cédé devant cette manifestation, d'autant plus qu'il ne manque pas à Constantinople de cimetière où l'on aurait pu ensevelir le mort très décemment, si (c'est du moins ce qu'affirment les correspondances anglaises) les missionnaires, qui considéraient l'opposition des Arméniens comme une insulte, n'eussent pas conseillé aux parens de tenir bon et de requérir la police. L'autorité envoya deux cents hommes, espérant qu'un pareil déploiement de forces suffirait pour intimider les opposans; mais ils étaient au nombre de plusieurs milliers, et ils

comptaient sans doute que, si les missionnaires avaient l'espérance d'être soutenus par l'ambassade anglaise, ils le seraient de leur côté par l'ambassade russe. Aussi refusèrent-ils de laisser procéder à la cérémonie, et ce fut vainement que la police se mit à parlementer avec eux. Il y avait déjà quatre jours que l'affaire durait, sans que l'on fût plus avancé qu'au premier moment, lorsque l'ambassadeur d'Angleterre, sir Henry Bulwer, se décida enfin à intervenir. Il se transporta de sa personne sur les lieux et invita lui-même la police à faire son devoir. Celle-ci alors, rassurée sur les conséquences politiques et morales que pouvait avoir l'emploi de la force, fit évacuer le cimetière en un instant, mais non sans un semblant de résistance où plusieurs des récalcitrans furent plus ou moins maltraités. Après l'invitation qui lui avait été faite par l'ambassadeur anglais, la police ne craignait plus que l'on transformât tout l'incident, comme cela se fait à chaque instant dans les journaux de l'Europe, en un complot tramé par l'uléma, en un massacre de chrétiens par le fanatisme turc. Il paraît cependant que l'affaire n'en est pas restée là, car l'on assure que, durant la nuit qui suivit cette échauffourée, le cercueil du pauvre Arménien protestant fut déterré et déposé ignominieusement dans une allée du cimetière, afin que les passans pussent fouler aux pieds ce qui restait de sa dépouille mortelle.

Un tel fait montre assez clairement le degré d'impuissance où est tombé le principe d'autorité dans l'empire ottoman. Il enseigne aussi deux choses dont il serait bien à désirer qu'il fût tenu plus de compte dans ce qu'on pense ou dans ce qu'on écrit à propos de l'Orient : la première, c'est qu'en parlant de ces malheureuses contrées, il ne faut pas avoir toujours sous la plume ou dans la bouche le mot de fanatisme turc sans penser aussi au fanatisme des chrétiens du Levant, qui n'est pas moins réel que l'autre ; la seconde, c'est qu'il est toujours dangereux de voir intervenir les missionnaires, à quelque église qu'ils appartiennent, dans les affaires politiques ou administratives. Nous autres Français, nous devons être tout particulièrement édifiés à cet égard, et il faut espérer que l'expérience que nous venons de faire encore en Cochinchine portera ses fruits.

Si telle est la faiblesse de l'autorité à Constantinople, dans la capitale même de l'empire, je demande ce qu'elle doit être dans une de ses provinces les plus lointaines, dans un pays qui vient à peine d'être rendu à la Turquie, où elle ne possède aucune de ces traditions de puissance qui la sauvent encore ailleurs, où elle ne rencontre que des populations ennemies par principe de race ou de religion, où elle ne peut envoyer pour la représenter que les tristes fonctionnaires qu'a produits jusqu'ici la réforme, où elle ne comp-

tait au moment de la dernière explosion qu'une poignée de soldats, irréguliers pour la plupart, et qui n'avaient pas reçu de solde depuis deux ans. C'est cent fois plus qu'il n'en faut pour s'expliquer comment le feu a pu prendre dans la montagne entre deux tribus puissantes et armées sans que les pachas aient été capables de l'éteindre, comment il a pu se propager à Damas grâce aux passions d'une populace indomptée, avide de pillage, et que renforçaient les pillards nomades des alentours. Il n'est pas besoin d'en connaître davantage pour savoir comment les horreurs que l'Europe déplore ont pu se commettre, et il est surtout déraisonnable de vouloir en chercher la cause dans quelque grande conspiration qui se tramerait dans tout le monde musulman pour l'extermination des chrétiens. Cela se dit et se répète tous les jours. Il est cependant si facile de comprendre à première vue qu'une querelle entre Maronites et Druses, qui ne sont musulmans ni les uns ni les autres, ne peut pas représenter un complot tramé par les musulmans! Ensuite que répondre à ceux qui viendraient objecter et le rôle que les Algériens d'Abd-el-Kader, qui sont musulmans, ont joué en cette occasion, et le pillage dont un grand nombre de musulmans à Damas ont eu à souffrir, et l'hospitalité qui a été donnée à un grand nombre de victimes par tant de musulmans notables de la ville, et même la conduite du pacha, qui, s'il a manqué de cœur et de force pour réprimer le désordre, a du moins recueilli dans la citadelle huit ou dix mille chrétiens qu'il a soustraits au massacre?

Ce qui est vrai, c'est qu'aujourd'hui sur toute la terre, en Turquie, en Asie, en Afrique, partout où il existe des musulmans, ils ont tous le sentiment instinctif de leur ruine, et qu'ils croient voir partout les chrétiens prêts à les exterminer. Ne nous montrons pas aussi aveugles ni aussi ignorans qu'eux en nous les représentant à notre tour comme tramant sans cesse l'extermination des chrétiens. Ce qui est vrai, c'est qu'aujourd'hui dans son empire encore si vaste le Turc ne gouverne plus, et que nous ne sommes pas au bout des catastrophes que son impuissance nous prépare. Pour un gouvernement, c'est un péché capital qui condamne les Turcs sans rémission et sans qu'il soit besoin de susciter contre eux un fanatisme anti-turc qui ne serait ni moins injuste, ni moins déraisonnable qu'aucun autre.

II.

J'ai essayé de décrire la Syrie, sa condition géographique, les races qui l'habitent et le gouvernement que l'Europe lui a donné en 1840. De ces traits généraux ne résulte-t-il pas avec une suprême évidence que la force vitale du pays réside dans la montagne, et

que les Turcs, s'ils y ont quelquefois exercé une action politique ou gouvernementale, ne l'ont cependant jamais occupée réellement; que même la totalité des tribus qui sont fixées dans la montagne sont hostiles aux Turcs; que la plus grande partie d'entre elles n'est même pas musulmane; que cependant elles sont opposées les unes aux autres par la race, par la langue, par la religion; qu'elles vivent presque le plus souvent à l'état de guerre intestine; que le gouvernement qu'on est censé leur avoir donné ou restitué en 1840 ne trouve pas d'auxiliaires pour le maintien de l'ordre, même dans les plaines et dans les vallées qu'habitent cependant des populations de sa religion; qu'enfin ce gouvernement manque absolument des ressources financières, militaires et morales qui lui seraient indispensables pour conquérir un pays tel que la Syrie? Car, à bien examiner les choses, ce n'est guère de moins que cela qu'il s'agirait s'il passait par la tête du sultan ou de ses ministres de vouloir établir en Syrie une autorité sérieuse et efficace.

Si l'exposé de cette situation est, comme je le crois, exact, il n'est pas étonnant qu'il en résulte un désordre et une anarchie passés à l'état normal, et que de temps à autre il en sorte des éruptions qui font frémir les peuples civilisés. Dans ces derniers mois, l'éruption a été si terrible, que malgré les défiances et les jalousies qui les divisent, toutes les fois surtout qu'il est question de toucher à l'Orient, les grandes puissances ont autorisé l'intervention en principe, et ont chargé tout d'abord nos soldats d'aller l'exercer pour le compte commun. En même temps, il est vrai, afin de limiter autant qu'il serait possible la sphère d'action du principe que les circonstances forçaient d'accepter, la diplomatie a eu soin de dire que le but de l'intervention, c'était le rétablissement de l'autorité du sultan, et que c'est seulement pour y aider que les cinq puissances ont souscrit à l'embarquement d'un corps de 6,000 Français pour la Syrie. La chose est ainsi libellée dans les protocoles, et l'occasion serait bonne de plaisanter un peu la diplomatie à propos du rétablissement de l'autorité du sultan en Syrie, car rétablir ce qui n'a jamais eu d'existence réelle, c'est au moins difficile; mais, au lieu de chercher des chicanes de mots, il faut surtout voir ce que l'on a voulu dire, et ce qui est compris en effet par tout le monde, c'est que les grandes puissances prennent leurs précautions pour qu'aucune d'elles ne cherche à exploiter à son profit les circonstances qui ont nécessité l'intervention, et pour que cette intervention ne dégénère point en une occupation permanente. Voilà le sens vrai des protocoles; seulement la précision de leur langage laisse beaucoup à désirer quand on cherche comment ils définissent le rôle que nos soldats vont jouer en Syrie.

Qu'y vont-ils faire en effet? Exiger le désarmement général, ob-

tenir des réparations pour le passé, et chercher des garanties contre le retour de scènes pareilles à celles qui viennent de soulever l'indignation de l'Europe. Je ne pense pas que leur tâche puisse se définir autrement, et qu'on puisse dire que nos soldats soient chargés de poursuivre des vengeances de race ou de religion. C'est un rôle qu'il semblerait d'ailleurs bien difficile d'imposer à une armée française, particulièrement à une armée qui se recrute indistinctement parmi les chrétiens, les Juifs et les musulmans. L'exemple même de l'égalité et de la fraternité avec lesquelles toutes les races et toutes les religions vivent sous nos drapeaux est une des leçons les plus utiles que nous allons donner à ces barbares, et il serait fort à regretter que ce caractère de désintéressement de notre armée, au milieu de toutes les passions qui animent les Asiatiques, fût compromis, même pour un peu. C'est heureusement ce qui n'arrivera pas.

Quand je dis le désarmement, je n'entends pas seulement la rentrée de l'épée dans le fourreau et des fusils dans les maisons : j'entends bel et bien la remise des armes dont il vient d'être fait un si coupable usage; j'entends aussi que la mesure sera appliquée généralement, sans distinction de race ou de croyance. On dira que faire rendre les armes à tout le monde, c'est livrer aux Turcs les chrétiens de Syrie. L'assertion est perfide, parce qu'elle rejette sur ceux qui croient à la nécessité du désarmement un vernis d'insensibilité odieuse. Néanmoins je ferai remarquer que ce n'est pas par excès de force, mais au contraire par excès de faiblesse, que pèche surtout le gouvernement turc en Syrie. J'ajouterai qu'à tous les points de vue pratiques, il n'est personne à qui un désarmement général profitât autant qu'aux chrétiens. Ils ont pour veiller sur eux des consuls que n'ont pas leurs adversaires, et c'est là leur véritable force. Quant à leurs armes, il est assez difficile de justifier par les événemens le parti qu'ils en peuvent tirer. Qu'ont-ils fait de ces armes? Si ce sont les Maronites qui les premiers ont attaqué les Druses, comme tant de gens le prétendent aujourd'hui, je ne vois pas à quoi leurs armes leur ont servi, à moins que ce ne soit à leur inspirer la plus malheureuse confiance dans des forces qu'ils n'avaient pas. Si les chrétiens de Damas avaient des armes, il reste à expliquer comment une population que l'on estime à 25 ou 30,000 âmes a pu se laisser piller, incendier, égorger sans résistance, alors qu'une poignée d'Algériens a su se faire respecter en les protégeant. Si les chrétiens de Syrie n'ont pas d'armes, comment alors pourrait-il leur être désavantageux qu'on désarmât les autres? Laisser des armes en Syrie, c'est en laisser seulement aux barbares. Et quant aux difficultés d'exécution de la mesure, on peut répondre que Méhémet-Ali avait déjà désarmé les Druses et les Maronites, que dans l'Inde

cent mille Anglais viennent de désarmer plus de cent millions d'hommes. Avec les troupes qu'il a amenées, avec le secours d'une division française, Fuad-Pacha doit se sentir assez fort, et si l'on se mettait résolûment à l'œuvre, il serait juste d'appliquer la mesure, au moins jusqu'à un certain degré, aux tribus des nomades qui ont fourni leur contingent au massacre des chrétiens.

Quand je dis réparation pour le passé, j'entends que non-seulement on recherchera les principaux auteurs de ces attentats, mais qu'on fera supporter les conséquences des torts à réparer aux populations qui ont assisté de sang-froid à de pareilles scènes et qui n'ont rien fait pour les empêcher. Que l'on ne s'y trompe pas en effet, il ne suffit pas de faire tomber la tête de Kourchid-Pacha ou celle du misérable qui, après avoir fait rendre leurs armes aux chrétiens en leur promettant protection, est accusé de les avoir livrés lui-même à leurs persécuteurs: ils sont aujourd'hui sous la main de la justice, eux et la plupart de ceux qui se sont particulièrement compromis dans ces déplorables événemens; mais ce serait une grande erreur de croire que leur châtiment peut à lui seul servir de leçon salutaire en Syrie. Les plus notables parmi eux sont des Turcs complétement étrangers au pays, des fonctionnaires nomades que la centralisation byzantine envoie dans les provinces pour y faire une fortune rapide par des moyens que réprouve la moralité européenne. S'ils étaient seuls châtiés, la population, qui très certainement ne leur veut aucun bien, se rirait de leur infortune et de la simplicité des puissances qui auraient cru venger par la ruine de ces fonctionnaires la cause de la civilisation. Il y a bien des chances pour qu'Achmet-Pacha, Osman-Bey, Kourchid-Pacha et les autres se soient aussi rendus coupables de quelques méfaits envers leurs anciens administrés. Or, pour qui connaît l'inconcevable crédulité des Asiatiques, leur orgueil et l'irrésistible penchant qui les entraîne toujours vers le faux, il n'y aurait rien d'étonnant à ce que dans six mois d'ici, quand nous aurions levé nos tentes, il fût tout à fait établi dans la croyance populaire que nous sommes venus comme alliés, comme vassaux peut-être, prêter main-forte au sultan pour l'aider à punir des serviteurs infidèles. N'est-ce point à peu près de cette façon que dans mille localités du monde musulman on explique la guerre de Crimée? N'est-ce pas ainsi qu'en Chine, où nous faisons la guerre à l'empereur Hien-fung, les mandarins rendent compte aux populations des circonstances qui nous ont fait mettre des garnisons à Canton et à Shang-haï pour préserver ces grandes villes contre les rebelles? N'est-ce pas l'une des interprétations que l'ignorance et la corruption de l'esprit asiatique peuvent faire sortir sans de trop grands frais d'imagination du libellé même des protocoles?

Cela semblera sans doute impossible ou tout au moins fort exa-

géré à d'honnêtes Européens qui n'ont jamais franchi les limites du monde civilisé et qui n'ont pas pu apprendre par expérience combien le génie des Orientaux aime la recherche dans la perversité de son ignorance; c'est cependant là ce qu'il faut prévoir, et c'est pour cela qu'il faut faire porter à d'autres, aussi bien qu'aux fonctionnaires turcs, la responsabilité des crimes qui viennent de se commettre. C'est d'ailleurs un principe du droit commun dans tous les pays de l'Europe que les communes soient responsables des désordres qui s'accomplissent sur leur territoire dans les émotions populaires. Telle est la loi en France, en Angleterre et ailleurs; telle est la loi que nous avons appliquée nous-mêmes avec succès en Algérie quand nous avons voulu obtenir la sécurité des routes; telle est la loi que, pour le même besoin et avec d'aussi bons résultats, Méhémet-Ali avait imposée à la Syrie elle-même. Il avait poussé l'application du principe de la solidarité jusqu'aux matières d'impôt. Ainsi le principe ne sera pas nouveau, et il n'y a aucune exagération à dire que non-seulement il sera accepté comme juste par la conscience publique, mais que de plus il est seul capable de nous mener au but que nous cherchons : la réparation du passé et la garantie de l'avenir.

Si nous ne voulons pas nous exposer à être pris pour dupes, si l'Europe ne veut pas que la nouvelle expédition de Syrie tourne à n'être qu'une démonstration vaine, voilà ce qu'il convient d'exiger, et je crois que ces exigences sont parfaitement conciliables avec la teneur même des protocoles. Si ce qu'ils appellent le rétablissement de l'autorité du sultan ne signifiait pas autre chose que faire tomber les armes des mains de ces barbares, il semble que Fuad-Pacha aurait suffi à obtenir ce résultat, et il eût été presque ridicule de déplacer une division française si l'on n'avait pas eu d'autre mission à lui donner que celle d'être présente à la cessation des combats et à l'extinction des incendies. Ces exigences d'ailleurs doivent être celles du sultan lui-même encore plus que les nôtres; plus que nous il a besoin d'obtenir la réparation du passé, car en définitive il a plus souffert que nous de ces événemens, et il souffrirait encore plus que nous de leur retour. Ce qui n'a été pour l'Europe qu'une occasion de faire éclater la générosité de ses sentimens a été de toute manière pour le sultan la plus affligeante des occurrences, où l'honneur et la considération de son gouvernement coulaient par tous les pores avec le sang des victimes. On peut sans doute présumer qu'il se trouvera des gens pour chercher à éloigner autant qu'il dépendra d'eux l'ingérence importune des puissances chrétiennes dans les affaires de Syrie; mais, dans la situation donnée, le côté moral emporte le fond même de la question, et ces mauvaises volontés seront réduites à l'impuissance sans même qu'il soit besoin de s'en occu-

per. Il en sera ce qu'il a été des appréhensions, très légitimes d'ailleurs, des gouvernemens qui hésitaient d'abord à reconnaître la nécessité de l'intervention, qui lui ont imposé une durée probablement insuffisante, qui lui ont assigné un objet très peu défini, et qui cependant ont été entraînés par la nécessité des faits et par l'exigence du sentiment public. Lequel aujourd'hui de ces gouvernemens songe à interpréter les protocoles en disant que, les massacres ayant cessé, les tribus ayant déposé les armes devant les troupes qu'avait amenées Fuad-Pacha, le rétablissement de l'autorité du sultan est un fait accompli qui doit motiver le retour de l'expédition française? lequel ne sent pas que l'action européenne doit se prolonger pendant quelque temps encore en Syrie? lequel ne se prépare pas à cette éventualité?

Maintenant je laisse à de plus compétens le soin de fixer les formes et les conditions moyennant lesquelles pourront se réaliser les mesures que je propose. Il y a pourtant certains détails auxquels il serait bon de tenir la main. Ainsi par exemple il serait convenable, pour l'effet à produire sur les populations syriennes, qu'au jugement des procès criminels qui vont s'engager assistât toujours, — non comme un juge, mais comme un spectateur dont la présence serait à elle seule la garantie d'une bonne justice, — un délégué au moins de l'une ou l'autre des puissances qui ont signé aux protocoles. La rapidité avec laquelle les Turcs voudront en finir pour arriver à se débarrasser plus vite des étrangers, le désir bien naturel qui les poussera à dissimuler les fautes commises ne m'inspirent pas, je l'avoue, la confiance la plus absolue dans l'exactitude de leur justice. Je connais les Orientaux, et pour cette raison je regarderais aussi comme très utile qu'après règlement fait des indemnités à payer aux victimes, et qui doivent à mon sens consister d'abord en un dégrèvement d'impôts pour elles, et ensuite en annuités à payer par les populations coupables, ces annuités fussent officiellement consignées aux mains des consuls pour être par eux remises aux ayans droit. Les puissances ou leurs agens pourraient se partager les diverses catégories des indemnitaires, qui, s'il n'en est pas ainsi, ou s'il n'est pas adopté quelque procédé de ce genre, pourraient bien ne recevoir que très peu de chose de ce qui leur est dû. Dans le premier feu du beau zèle qu'excitera la présence des baïonnettes étrangères, l'administration ottomane s'empressera peut-être de verser ou de faire verser quelques termes; mais les autres, qui en répondra? Il faut bien se dire en effet que dans l'état où est le pays il n'y a pas moyen de faire payer en bloc les dommages-intérêts qui sont dus; peut-être vaut-il mieux, par un certain côté, qu'il en soit ainsi : la leçon en sera plus durable et portera plus de fruit. On voudra sans doute faire valoir que ce châtiment prolongé

entraînera aussi la prolongation des haines, et qu'avec les idées particulières des musulmans sur ce point, la contribution qu'il s'agira d'acquitter prendra facilement à leurs yeux le caractère d'un impôt prélevé sur eux au bénéfice de ceux qu'ils regardent comme des *rayas*, qu'il en devra par conséquent résulter une très profonde irritation, laquelle pourrait bien produire de nouveaux malheurs... Il n'y a pas lieu d'être touché de ces observations. Que serait-ce donc que l'intervention européenne, si elle n'avait pas au moins le mérite d'initier ces populations perverties à des idées plus exactes en matière de justice distributive? On comprendrait encore moins que les préjugés des musulmans puissent leur servir de raison pour se dérober à une avanie,—le mot sera compris dans le Levant,—qu'ils se sont attirée par leur faute. D'ailleurs ce qui diminuera le danger de cette répartition, c'est que parmi les victimes de la populace de Damas on compte des musulmans qui auront des droits aux indemnités, car parmi eux aussi il s'est trouvé un certain nombre de bons Samaritains qui ont sauvé bien des chrétiens, et qui ont droit non-seulement à être exemptés des conséquences de la mesure, mais même à être récompensés. Ils seront là pour témoigner que l'influence européenne ne se sera employée qu'au rétablissement d'une justice impartiale pour tous.

En ce qui concerne la première partie du problème, c'est-à-dire les réparations à obtenir pour le passé, voilà ce qu'on peut essayer et ce qui paraîtra sans doute efficace. C'est aussi ce qu'il y a de plus facile à résoudre. La seconde partie au contraire, celle qui touche les garanties pour l'avenir, est hérissée de difficultés sans nombre, et peut-être même est-elle insoluble par les moyens réguliers. Lorsqu'en effet on tente de soumettre au creuset d'une discussion approfondie les diverses hypothèses qui ont été proposées, il est deux points qu'on arrive toujours à reconnaître; c'est que, d'une part, s'il faut rester dans les erremens du droit public et trouver une solution qui respecte les droits de souveraineté du sultan, il n'a encore été rien imaginé de satisfaisant; c'est, de l'autre, que si l'on consent, malgré son importance extrême, à passer par-dessus la considération de ce droit, il faut choisir entre les aventures et l'inconvénient d'engager l'Europe plus avant que jamais dans la question d'Orient.

La tranquillité régnera en Syrie aussi longtemps que Fuad-Pacha y restera avec les troupes qu'il a amenées de Constantinople; mais ensuite? Laissera-t-on les troupes? Or qui ne sait qu'elles ont été appelées de lieux où leur présence était sans doute utile au maintien de l'ordre public, et qu'on en a disposé en suivant le procédé de l'homme besoigneux qui, pour payer une dette criarde, emprunte quelque part et à gros intérêts une somme plus considérable que la dette elle-même? Et ensuite, si on ne paie pas les troupes, si on

laisse les arriérés de solde monter jusqu'à deux ans, si l'on reprend, pour leur faire tenir garnison en Syrie, ces troupes du corps d'armée d'Arabistan, qui sont infestées de toutes les passions locales, qui sont infiniment moins bien disciplinées et commandées que les corps de l'armée européenne, qui viennent de donner un si triste exemple de leur valeur morale, qu'arrivera-t-il?

Qu'on ne l'oublie pas, la Syrie est située à l'une des extrémités de l'empire, à une distance où le bras d'un gouvernement qui va s'affaiblissant tous les jours ne peut plus se faire sentir qu'à de rares intervalles! C'est comme un membre paralysé, livré aux germes d'une décomposition prochaine. Si la Syrie était, comme les provinces de l'empire en Europe, un pays véritablement occupé par les Turcs, qui exploiteraient le sol, qui auraient là des traditions de gouvernement, peut-être y aurait-il lieu de concevoir quelque espérance; mais on ne peut guère considérer les Turcs que comme des étrangers en Syrie : la propriété du sol, qui est le signe auquel se reconnaissent les véritables maîtres, ne leur appartient pas; la population d'origine turque qui existe dans le pays est renfermée dans trois ou quatre villes, comme les autres populations étrangères.

J'ai entendu proposer de faire de la montagne, de la Suisse syrienne si l'on veut, une espèce de confédération. Elle aurait un président, un gouverneur-général nommé par le sultan. Les diverses peuplades qui l'occupent seraient formées en autant de cantons. Est-il besoin de faire ressortir toutes les impossibilités qui empêchent de prendre ce projet au sérieux? Qui peut se figurer sans sourire un pacha turc présidant un conseil fédéral? Et s'il n'y a pas de conseil fédéral, si chacun doit se gouverner et s'administrer à part, à quoi le pacha turc emploiera-t-il son temps et son talent, si ce n'est à diviser les tribus, à les animer les unes contre les autres, pour sauver sa chancelante autorité par le bénéfice de leurs discordes? Ce qui rend possible une telle forme de gouvernement, c'est précisément la bonne volonté mutuelle et le sentiment de la solidarité réciproque des peuples qui l'ont adoptée. Ces conditions se rencontrent-elles en Syrie? Ce n'est pas parce qu'elle est partagée en vingt-deux cantons plus ou moins indépendans les uns des autres que la Suisse forme la confédération respectable et respectée que nous connaissons, c'est parce que les Suisses sont un peuple uni par les liens d'une civilisation commune, tandis qu'en Syrie il n'existe que des disparates, que des haines de races et de religions, que des fractions de peuples dont aucune n'est assez nombreuse par rapport aux autres pour qu'il soit possible de lui confier la prépondérance.

On a encore proposé de faire Abd-el-Kader gouverneur-général de la Syrie sous l'autorité du sultan, et de s'en rapporter à lui pour

le gouvernement du pays. Les preuves de courage et de générosité qu'il vient de donner serviraient de garanties pour la moralité de ses intentions. Ces preuves sont beaucoup plus éclatantes que ne le soupçonnent sans doute la plupart des lecteurs; mais les conditions où elles ont été accomplies, et qui les rendent si honorables pour l'émir, sont précisément celles qui le rendraient lui-même impropre au rôle dont on voudrait le charger. Abd-el-Kader est encore plus étranger qu'aucun pacha turc en Syrie, il y jouit de moins d'autorité, il y a moins de racines. C'est par un admirable effort de courage et d'héroïsme personnel, c'est par suite de la déplorable faiblesse de ses adversaires qu'il a pu remplir dans les scènes de Damas le rôle qu'il y a joué; mais le fils de Mahi-Eddin, mais l'Arabe du Moghreb devenu la première autorité régulière du pays, devenu l'employé du sultan, c'est chose impossible. Puis qui vous dit qu'Abd-el-Kader, qui a eu l'honneur de faire la guerre et de signer des traités d'égal à égal avec la France, qui a été sultan lui-même et ne l'a pas été sans gloire, consente à devenir aujourd'hui le vizir du sultan Abdul-Medjid? Si ce n'est pas une fierté légitime après tout, du moins le bon sens et l'intérêt bien entendu ne lui conseillent-ils pas aussi de refuser une pareille situation? Après tant d'années de séjour dans l'empire ottoman, ignore-t-il ce que sont les intrigues de Constantinople? Ne sait-il pas qu'il aurait bien vite un ennemi acharné à sa perte dans la personne de chacun de ceux qui seraient envoyés pour l'aider dans ses fonctions? Ne serait-il pas certain à l'avance de voir aujourd'hui ou demain l'implacable orgueil des fonctionnaires turcs refuser l'obéissance à ses ordres?

D'autres ont eu l'idée de revenir sur le règlement de 1840 et de rendre le gouvernement de la Syrie aux petits-fils de Méhémet-Ali, ou bien encore de faire pour Abd-el-Kader ce qu'on a fait pour Méhémet-Ali en 1840, c'est-à-dire de lui donner la vice-royauté héréditaire de Syrie, sous la suzeraineté du sultan. De plus hardis ont proposé de le reconnaître purement et simplement pour empereur de la Syrie; ils se sont même engagés jusqu'à promettre, au nom des ulémas, que ceux-ci ne feraient aucune difficulté de dire le vendredi dans les mosquées la prière pour le nouveau sultan. Cela doit paraître passablement étrange, mais cela a été dit et même imprimé, car le papier supporte tout, comme disait un de nos beaux esprits. Est-il besoin d'indiquer les objections que soulèvent de pareils projets?

D'abord on n'ose point en vérité discuter la question religieuse, lorsqu'on se souvient qu'elle a arrêté Méhémet-Ali dans le plus grand éclat de sa puissance, dans toute l'ardeur de son ambition. En définitive, Abd-el-Kader est, aux yeux de ses coreligionnaires, un Africain et un vaincu réfugié sur le territoire ottoman; Méhé-

met-Ali était un vainqueur glorieux, né lui-même de la race des Osmanlis. Il y a autre chose dont on ne tient pas compte : c'est que quand Méhémet-Ali força le sultan à lui abandonner le gouvernement de la Syrie, il avait à ses ordres une armée régulière de 100,000 hommes, un trésor passablement garni et une riche province pour lui fournir à la fois des hommes et de l'argent. Toutes ces conditions, qui sont indispensables cependant, font défaut à Abd-el-Kader, et ce n'est ni l'investiture du sultan Abdul-Medjid, ni un protocole signé par les grandes puissances, qui lui en tiendraient lieu. Pour rendre possible son gouvernement, l'Europe aurait donc à s'occuper du soin de lui procurer des hommes et de l'argent. De l'argent! où le trouver, si ce n'est sur la garantie des puissances? Des soldats! où les prendre, à moins que l'Europe ne les lui fournisse? ce qui reviendrait dans le fond à une occupation européenne. Irait-on recruter pour lui un corps de 30 ou 40,000 Algériens qu'il entretiendrait comme il pourrait, et que la turbulente Syrie supporterait Dieu sait comment? Il fallait 50 ou 60,000 hommes à Méhémet-Ali pour la contenir. Tout cela fait, nous ne serions guère plus avancés qu'au début même de l'entreprise : Abd-el-Kader serait revêtu des dignités que nous lui aurions fait donner, il serait l'homme que nous connaissons et qui vient de s'acquérir des titres impérissables aux sympathies de l'Europe; mais un personnel de gouvernement, mais une administration tant soit peu respectable, où et comment s'en procurerait-il les premiers élémens?

On ne ferait sans doute pas une chose plus sage en confiant le gouvernement de la Syrie à la race de Méhémet-Ali. Je sais que la France trouverait dans cet arrangement une satisfaction rétrospective, une espèce de réparation pour son amour-propre si vivement blessé en 1840. Ce serait là cependant à peu près tout le bénéfice qu'on tirerait de cette solution. Lorsque Ibrahim-Pacha conquit la Syrie sur l'armée turque en 1832, le pays le recevait alors à bras ouverts, parce qu'on le prenait pour un libérateur; mais l'illusion dura peu, et le règne de Méhémet-Ali, malgré la puissance des moyens de répression dont il disposait, n'a pas en définitive été plus calme ni plus tranquille qu'un autre. Ç'a été pour la Syrie une époque de malheurs et de tyrannie qui est restée maudite dans la mémoire des peuples. L'administration égyptienne n'a laissé chez eux que d'affreux souvenirs, et son retour serait très probablement la cause de soulèvemens que l'armée égyptienne d'aujourd'hui ne serait pas non plus capable de contenir. Il faudrait des années pour la remettre sur le pied où elle était sous Méhémet-Ali, et en définitive il faut avoir toujours présent à l'esprit que cette armée, sur laquelle on était parvenu à inspirer tant d'illusions à l'Europe et à la France, suffisait à peine à sa tâche. J'ajouterai aussi que la possession

de la Syrie, loin d'être une cause de force pour Méhémet-Ali, n'a été pour lui qu'une cause d'affaiblissement. Il s'était agrandi comme font chez nous tant de propriétaires de campagne qui empruntent de l'argent à 5 et 6 pour 100 d'intérêt afin d'acheter des terres qui leur rapportent 2 ou 2 1/2 pour 100 de leur capital. Ils finissent naturellement par se ruiner, et c'est ce qui serait arrivé des deux pays d'Égypte et de Syrie, si la politique n'était pas venue dissoudre une union nuisible à tous les deux. Cette époque a été pour eux marquée par d'horribles souffrances. La Syrie, impatiente, frémissante, accablée sous l'impôt, se ruinait par les efforts qu'elle faisait pour secouer le joug aussi bien que par ceux qui se faisaient en sens inverse pour le maintenir. Et l'Égypte, et sa misérable population de fellahs, qui semblent exactement dénués de toute autre vertu ou de tout autre genre d'énergie que d'être prêts à subir tous les excès de la tyrannie sans que la race y disparaisse, à quelles épreuves n'ont-ils pas été soumis, lorsque, sous l'impitoyable étreinte de Méhémet-Ali, il leur fallait suer le sang et l'argent nécessaires à la conservation de sa conquête! Qui songerait sans remords à faire revivre pour cette race infortunée les malheurs d'une époque qui a rempli toute la vallée du Nil de douleurs, de larmes et de misères? Le pauvre fellah d'aujourd'hui n'est sans doute pas plus riche qu'en 1840 : à défaut d'autres raisons, son indolence naturelle rend le fait très probable; mais il a cependant gagné quelque chose. Si le fisc est toujours aussi exigeant, au moins il le laisse dans son village; on ne lui enlève plus avec autant de rigueur que par le passé son père, ses frères et ses fils; on ne l'enlève plus lui-même pour en faire un instrument passif d'oppression contre des races plus vaillantes qui le repoussent et qui le méprisent.

N'est-il donc aucun moyen de rendre un peu de calme à la triste Syrie? Est-elle destinée à l'anarchie éternelle de ses tribus ou à la tyrannie de conquérans tout aussi barbares que ses tribus elles-mêmes? Ne saurions-nous rien faire pour cette terre qui nous a donné le salut et la foi? Deux cent cinquante millions de chrétiens qui doivent lui être attachés par tant de pieux souvenirs seront-ils donc incapables de s'entendre entre eux pour purger la terre sainte de tous les fléaux qui la désolent? Croient-ils avoir assez fait, parce qu'ils n'ont pas mis opposition au départ de six mille Français chargés d'aller faire tomber les armes des mains des barbares? Ici se pose un nouvel ordre de questions, qui réclame une étude spéciale. Il ne s'agit plus de la Syrie seulement, mais de la part de plus en plus grande que l'Europe est entraînée à se faire dans les destinées de l'Orient.

XAVIER RAYMOND.

LA

GUERRE DU MAROC

ÉPISODE DE L HISTOIRE CONTEMPORAINE DE L'ESPAGNE.

I. *Romancero de la Guerra de Africa.* — II. *Diario de un Testigo de la Guerra de Africa,* por don Pedro Antonio de Alarcon. — III. *Recuerdos de la Campaña de Africa,* por don Gaspar Nuñez de Arce. — Rapports, correspondances, etc.

Un des plus surprenans phénomènes réservés à la curiosité d'un siècle blasé et sceptique, c'est assurément cet accès de fanatisme musulman que nous avons vu éclater à peu d'intervalle depuis quelques années dans l'Inde, dans les possessions orientales de la Hollande, en Turquie, partout où vivent les fils du prophète, et qui donne à certains événemens contemporains l'apparence d'une guerre renaissante de religion, un air de croisade. On fait, il est vrai, ce qu'on peut pour s'en défendre. Nous ne sommes plus poussés par la passion de la croix, je veux dire que, dans nos interventions, nous n'allons pas imposer une croyance; nous sommes du moins conduits quelquefois par un sentiment plus simple, plus universel, le sentiment de l'humanité violentée et outragée. Au fond, c'est toujours le choc de deux civilisations, le conflit de deux mondes, dont l'un, se sentant envahi, pressé de toutes parts, tente un suprême effort pour vivre ou mourir dans son immobilité ennemie. A tout prendre, en pays musulman, il ne dépend pas de l'Europe d'effacer de la politique le caractère religieux, car pour ces peuples tout tient à la religion, leur organisation, leur vie civile, leurs mœurs, même leur

barbarie. La guerre que l'Espagne est allée soutenir dans le Maroc n'a été qu'un épisode de cet étrange mouvement, un incident tout local si l'on veut, se détachant à quelque degré de l'ensemble des choses, ne se liant que de loin aux affaires contemporaines de l'islam, mais montrant sous un jour distinct et dans des conditions précises ce conflit inévitable de deux esprits irréconciliablement hostiles entre lesquels la politique s'épuise à signer des trêves. Rien n'y a manqué, ni la farouche exaltation des peuplades arabes, ni l'entraînante résolution de l'Espagne, ni ces sombres couleurs que l'inclémence du ciel, la maladie, les épreuves de l'air et du feu jettent sur une expédition, ni enfin toutes ces émotions d'une lutte excitante et périlleuse qui a déjà ses histoires, ses légendes, son *romancero*, — oui, un *romancero* écrit sur le mode des vieux chants populaires par les plus beaux esprits de Madrid.

Lorsque la France, il y a maintenant trente années, allait par humeur chevaleresque châtier les pirates d'Afrique et planter son drapeau au sommet de la *casbah* algérienne, elle ne se rendait pas absolument compte de ce qu'elle faisait et de ce qui sortirait de son entreprise, comme il arrive souvent à l'origine des plus grandes choses. En réalité, elle coupait en deux le monde musulman, qui jusqu'alors, partant des côtes de l'Océan, s'étendait sans interruption le long de la Méditerranée pour aller, des états turcs, gagner la Perse et l'extrême Orient. A mesure que l'œuvre de la France s'accomplissait, le Maroc s'est trouvé isolé, livré à lui-même, redoublant d'efforts pour sauver l'inviolabilité de sa solitude. Chose curieuse en effet dans un temps où l'univers est livré à toutes les explorations! aux portes de l'Europe, voici une contrée moins lointaine et aussi fermée, aussi peu connue que la Chine, dont on cherche en ce moment à forcer l'entrée : c'est cet empire marocain, resté l'un des foyers les plus vivaces et les plus intacts de l'islamisme. Nos ambassadeurs pourraient à la rigueur se consoler de n'aller pas à Pékin, puisqu'ils ne vont pas à Fez et à Mequinez. De ce pays, que du haut des falaises européennes on peut voir se dessiner vaguement dans le bleu de l'horizon, on ne sait rien, sinon qu'il est sous le sceptre d'un prince, — roi, empereur ou sultan — vivant dans son harem, entouré de sa garde noire, étendant une souveraineté nominale sur des tribus indisciplinées, qu'il ne s'inquiète guère de soumettre tant qu'elles ne troublent que les étrangers, et qui ne se rallient par instans qu'à l'appel du chef de la religion, du descendant du prophète. Le Maroc a mieux réussi que la Turquie à se préserver de tout contact extérieur. Il se hérisse à ses extrémités de frontières et de côtes inhospitalières. Vers la France, c'est notre épée qui est obligée sans cesse de retracer une limite toujours violée, rendant

guerre pour guerre et repoussant l'irruption des peuplades en armes. Sur la Méditerranée, ce que faisaient autrefois les pirates d'Alger, les pirates du Riff le font ou le faisaient il y a peu de temps encore, rançonnant le commerce, courant à l'abordage des navires retenus par les calmes, ou se jetant sur les naufragés. A l'intérieur, nul souffle de l'esprit occidental n'a jamais pénétré jusqu'ici. La seule population étrangère qu'il y ait se compose de quelques renégats; le reste est un mélange d'Arabes, de Kabyles, de noirs et d'un petit nombre de Juifs, les uns et les autres vivant dans l'immobilité de leurs coutumes.

C'est moins un état régulier qu'un vaste camp retranché de l'islamisme assis dans cet angle du continent africain, défendu par la mer et par un épais rempart de sierras. Nulle puissance européenne ne s'est laissé attirer dans cette région si bizarrement interdite à la civilisation. L'Espagne seule a gardé quelques points sur la côte : Ceuta, Melilla, Alhucemas, Peñon de Velez; — des possessions, non : des prisons, des *présides*, des postes hasardeux, et dans ces postes elle a été jusqu'ici réellement assiégée, toujours exposée à des insultes comme celles d'où est née la dernière guerre. Seul, livré à lui-même, le Maroc, à vrai dire, ne serait rien; serré entre la France et l'Espagne, il s'ouvrirait inévitablement, et malgré tout il s'ouvrira bien quelque jour sans doute. Sa plus sûre défense depuis assez longtemps est dans la jalousie altière de la puissance qui, du haut de Gibraltar, surveille tout ce qui se fait dans cette partie de l'Afrique. Des deux clés du détroit, l'Angleterre consent bien à n'en avoir qu'une, mais elle frémit à la pensée que la seconde puisse passer entre les mains d'une autre puissance de l'Europe. Si c'est la France qui paraît devant Tanger, elle se montre inquiète et grondeuse, comme on le vit il y a quinze ans; si c'est l'Espagne, elle la rudoie de ses impérieuses intimations, comme on l'a vu il y a quelques mois, exigeant des garanties *écrites*, ne laissant pas même à une nation indépendante et fière la liberté d'un désintéressement spontané. L'Angleterre a des sollicitudes pour la barbarie marocaine; elle mesure le châtiment qu'il est permis de lui infliger, et c'est ainsi que dans toute entreprise où le Maroc est en jeu intervient la menace d'une querelle avec la superbe maîtresse de Gibraltar, c'est-à-dire d'un trouble pour la paix publique. De là particulièrement le caractère complexe de cette dernière campagne, mélange de hardiesse et de timidité, offrant au sentiment populaire un but éblouissant que les obligations diplomatiques dérobent ou obscurcissent aussitôt, et qui apparaît en fin de compte comme une page aux reflets héroïques encadrée entre les notes anglaises du mois d'octobre 1859 et une paix suffisante, avantageuse peut-être, mais

trop suspecte d'être une œuvre de nécessité politique autant que de prévoyante modération.

On sait comment cette lutte a pris naissance et comment ce qui n'était qu'un démêlé diplomatique devenait bientôt une guerre ouverte à travers une série de négociations compliquées de la mort de l'empereur Abderrhaman et de l'intervention incommode de l'Angleterre, accourant au secours du Maroc pour le sauver, sinon d'un châtiment mérité, du moins de quelques-unes des conséquences de la défaite. Des insultes incessantes poussées jusque sous les murs de Ceuta, le pavillon espagnol abattu par les Maures de l'Anghera, c'était là le prétexte, la cause ostensible et accidentelle du conflit; la vraie et profonde raison, c'est que là où chrétiens et musulmans sont en contact, malgré tous les efforts de la politique, il n'y a point de paix, il n'y a que des trèves, car aux yeux du fils de l'islam le chrétien est toujours l'ennemi. On ne peut dire que l'Espagne cherchât la guerre : elle venait de faire la paix avec le Maroc au sujet de Melilla, lorsqu'une plus sérieuse attaque la rappelait aux armes sur un autre point; mais, la lice se rouvrant devant elle à l'improviste, elle s'y précipitait avec l'ardeur d'un peuple touché dans sa vieille passion contre le Maure, exalté à la pensée d'être, lui aussi, le soldat de la civilisation dans un combat singulier contre la barbarie, et mettant une sorte d'humeur fière à tenter une entreprise virile en face de l'Europe, sous les yeux de l'Angleterre et un peu malgré elle. Le conflit diplomatique naissait au mois d'août 1859 sous le coup des insultes dirigées contre les premières défenses de Ceuta; le 22 octobre, la guerre était déclarée.

Dès lors tout prenait une animation extraordinaire des Pyrénées au détroit. L'Espagne semblait secouer l'air épais des guerres civiles pour respirer l'air plus généreux d'une guerre d'honneur national. Les régimens pressés vers le midi allaient se concentrer au camp de San-Roque, près de Gibraltar, à Algésiras, et successivement dans tous les ports de l'Océan et de la Méditerranée, à Cadix, à Puerto-Real, jusqu'à Malaga. Au total, les troupes ainsi mises en mouvement montaient à quarante mille hommes; elles se divisaient en trois corps, commandés par les généraux don Rafaël Echague, don Juan Zabala, don Antonio Ros de Olano, plus une division de réserve mise aux ordres du général don Juan Prim, comte de Reuss, et cette armée, munie de soixante pièces d'artillerie, dont quelques-unes rayées, avait pour chef supérieur le président du conseil lui-même, le général don Léopold O'Donnell, comte de Lucena, qui tenait, je pense bien, à ne laisser à nul autre l'avantage d'aller chercher un certain prestige militaire en Afrique pour revenir bientôt à Madrid lui disputer la prééminence au pouvoir. L'armée une fois organisée,

équipée et rassemblée au midi, il fallait la jeter au-delà du détroit; la marine s'y employa de son mieux, mais avec la lenteur et l'embarras d'une force navale insuffisante ou prise au dépourvu, peu accoutumée surtout aux grandes et rapides opérations. Le 19 novembre, le premier corps d'Echague débarquait à Ceuta; le 26, le deuxième corps de Zabala et la réserve de Prim touchaient à leur tour la terre d'Afrique, avec le général en chef; le troisième corps, celui de Ros de Olano, n'arriva que le 12 décembre. La campagne était déjà commencée, les soldats de l'Espagne, dès leur débarquement, avaient eu à se mesurer avec l'ennemi, embusqué derrière ses rochers, et avec toutes les difficultés matérielles d'une entreprise qui, à partir de cette première heure, pourrait réellement se diviser comme un drame en trois actes : l'un, plein de tâtonnemens, de mouvemens laborieux, de luttes défensives, d'alertes, d'épreuves obscures, et préparant l'offensive hardie prise le 1er janvier 1860 à Castillejos; — l'autre portant l'armée de Castillejos à Tetuan à travers des péripéties nouvelles de toute sorte; — le troisième enfin commençant à Tetuan pour se dénouer par la paix au lendemain d'une dernière victoire qui ouvrait la route de Tanger.

Une chose curieuse d'abord, c'est que les chefs de l'armée espagnole n'avaient qu'une idée très incomplète du terrain où les appelait la fortune de la guerre. L'Espagne avait une clé de l'Afrique par Ceuta, elle avait un abri, un poste sur le rivage; mais c'était tout. Aux portes mêmes de la ville, la lutte commençait dans des conditions où tout était mystère, — la force de l'ennemi, ses moyens d'action, ses habitudes de combat, jusqu'à la nature du pays au-delà de ce qu'on entrevoyait à l'horizon. C'était une contrée singulièrement difficile à aborder pour une armée. On a parlé beaucoup de quadrilatères depuis la guerre d'Italie, et peut-être en parlera-t-on longtemps encore. Cette partie du nord de l'Afrique n'est pas sans avoir une sorte de quadrilatère irrégulier et naturel dont Ceuta serait un des angles, et dont les trois autres points saillans seraient : d'un côté Tanger, du côté opposé Tetuan et les hautes positions du Fondack, où les Espagnols, contournant par l'extérieur une moitié du carré, devaient livrer leur dernière bataille. L'intérieur de ce carré est plein de massifs escarpés et gigantesques, coupés de gorges profondes, et dont la chaîne épaisse, courant du sud-est au nord-ouest, part de la Sierra-Bermeja et de Tetuan, s'étend par ses dérivations et ses contre-forts jusqu'à la Méditerranée, et va former le point extrême du détroit de Gibraltar, où l'Afrique et l'Europe se touchent presque de la main. Cette chaîne étrange et formidable a dans son ensemble un nom que les Espagnols ont consacré désormais, bien qu'ils n'aient pas forcé l'entrée de ces massifs; elle s'appelle la

Sierra-Bullones. C'est dans une anfractuosité de ces montagnes, sur le penchant des dernières hauteurs, entre le point extrême du détroit et les contre-forts plongeant dans la Méditerranée du côté de Tetuan, que Ceuta est placée, toujours sous la menace d'une irruption barbaresque.

Quand on vient de l'Europe, Ceuta apparaît au fond d'une baie qui se déroule en croissant et dont les deux bras s'avancent dans la mer. A droite, sur le plus haut sommet, se dresse la tour d'El-Hacho, citadelle qui a servi souvent de prison politique, sorte de vigie placée pour surveiller le pays et avertir de l'approche de l'ennemi; à gauche, on rencontre une plage pierreuse et le vieux Ceuta, qui n'est plus aujourd'hui qu'un amas de ruines. Au centre s'élève pittoresquement en amphithéâtre la ville à demi arabe, à demi espagnole, aux rues étroites et silencieuses, que la guerre est venue un instant animer de ses agitations et de ses bruits, et qui a été pendant cinq mois un camp, une étape, un hôpital. Sur les hauteurs voisines, au milieu de la verdure d'une végétation libre et inculte, se détachent deux points blancs, deux restes d'édifices. L'un est ce qu'on a nommé la maison du Renégat : c'est un *marabout* construit au temps passé, dit-on, par un renégat d'Espagne qui était devenu un saint musulman à la suite d'une déception d'amour, et qui s'était fait cette demeure d'où il pouvait contempler encore de loin la patrie. Au-dessus de la *mezquita* ou du *marabout* apparaît le *Serrallo*. Ce n'est qu'une ruine aujourd'hui; c'était autrefois un vaste et magnifique palais maure, un Alhambra que l'imagination a de la peine à reconstruire avec des débris de colonnades, de *patios* intérieurs et des fragmens d'inscriptions effacées par la pluie et le vent. Au-delà du Serrallo enfin, à une certaine distance, se déroulent parallèlement deux lignes de montagnes : l'une verdoyante et couverte de bois épais, l'autre blanche et nue. On a sous les yeux la Sierra-Bullones, couronnant de ses crêtes altières ce paysage tranquille, sauvage et oriental. La dernière chaîne s'ouvre à l'horizon par une gigantesque et violente déchirure qui coupe verticalement les rochers. C'est par cette gorge étroite et profonde qu'on pénètre dans l'intérieur de ces massifs dont je parlais, dans cette Kabylie marocaine de l'Anghera, rivale de cette autre Kabylie du Riff et des Kabylies algériennes. C'est pour ainsi dire la porte mystérieuse de l'Afrique, difficile à franchir pour des chrétiens, ouverte seulement aux tribus guerrières et sauvages de l'intérieur.

Ce fut au Serrallo que le premier corps, conduit par le général Echague, alla camper à son arrivée, plantant le drapeau jaune et rouge sur une tour mauresque démantelée, et couronnant aussitôt de redoutes les hauteurs voisines, poussant ses retranchemens jus-

qu'aux sommets qui font face au défilé de l'Anghera, assurant en un mot contre tout retour offensif des positions conquises sans coup férir. Ainsi défendue et protégée par une ligne de positions avancées habilement choisies et vigoureusement maintenues, toujours éclairée sur les mouvemens de l'ennemi par la tour d'El-Hacho, l'armée tout entière pouvait se former, s'organiser à mesure qu'elle débarquait, et être prête à tout. Le deuxième corps, celui de Zabala, et la réserve de Prim pouvaient aller se ranger avec O'Donnell lui-même au-dessous du Serrallo. Les bivouacs espagnols couvraient les coteaux, tandis que sur les hauteurs opposées, dans quelque pli de terrain, on voyait poindre les tentes arabes. On était camp contre camp.

Où allait maintenant cette expédition engagée en plein monde africain? Une marche directe sur Tanger était impossible, peut-être par des raisons politiques autant que par des raisons militaires. Tetuan restait dès lors pour le moment l'unique point d'attaque; il n'y avait à choisir que la direction de la marche. Le chemin le plus court eût été, à ce qu'il semble, par la gorge de l'Anghera et par les massifs de la Sierra-Bullones, où se trouvent, dit-on, des sentiers plutôt que des routes conduisant à la fois vers Tanger, vers Tetuan et vers le Fondack; mais il fallait s'engager dans l'inconnu, dans des régions périlleuses, où l'on risquait d'être enveloppé à chaque pas, de mourir obscurément sous le feu des Arabes embusqués dans leurs rochers; il fallait, si l'on me passe ce terme, aller se jeter dans les griffes du lion. Les tribus marocaines, assemblées pour la guerre sainte, attendaient là l'armée espagnole. Le général O'Donnell choisit une autre voie, qui, en offrant, elle aussi, de redoutables obstacles à vaincre, avait l'avantage de le tenir rapproché de la mer. Il se décida à marcher sur Tetuan en longeant la Méditerranée. Par là, je l'ai dit, la côte se compose de pentes déclinantes, de contre-forts coupés par intervalles de gorges profondes, et qui, en s'évasant, forment des espèces de golfes terrestres, plusieurs vallées, dont la première est celle de Castillejos et la dernière la vallée de Tetuan. Entre les deux, le plus dangereux passage est le Cap-Negro. Sur cette côte, où il n'y a souvent qu'une plage étroite, on trouve de temps à autre quelques tours blanches où des sentinelles arabes sont placées pour donner l'alarme. La tour du Cap-Negro est surtout d'un aspect sauvage et pittoresque sur son abrupt rocher, au pied duquel vient se briser une mer ordinairement irritée. L'objectif était ainsi indiqué, la direction était trouvée; il y avait seulement à marcher, et pour marcher il y avait à s'ouvrir un chemin à travers une région tourmentée et déserte, encombrée de bois d'oliviers, de chênes verts et de buissons épais.

Qu'on se représente à ce moment la disposition de l'armée espagnole. Le premier corps, celui d'Echague, devait rester au Serrallo pour défendre les hautes positions de Ceuta, déjà violemment attaquées. Prim, devenu bien vite maître dans l'art de faire des chemins, et que le général O'Donnell appelait le premier *routier* d'Espagne, était lancé en avant, suivi du corps du général Zabala. Le troisième corps, celui de Ros de Olano, arrivant bientôt, allait s'établir dans la petite vallée de Tarajar, au camp de *la Concepcion*. Ce ne fut pas sans difficulté que le mouvement de cette armée se dessina et prit l'allure d'une marche en avant. Il n'y a que neuf lieues de Ceuta à Tetuan; on mit deux mois pour franchir cet espace.

Ouvrir un chemin pas à pas à une artillerie régulière, à des approvisionnemens nombreux, n'était point d'abord sans doute une facile entreprise; mais de plus, dans cette première période de la campagne, l'armée espagnole se trouvait assaillie de toutes les épreuves à la fois, de ces embarras qui ralentissent l'élan des troupes les plus énergiques : elle avait à lutter tout ensemble contre le climat, contre les maladies. En novembre et en décembre, les tempêtes se succédaient; les vents furieux, les pluies diluviennes et froides, abattaient les tentes, transformaient les camps en fangeux marécages. Et ce n'était pas tout. L'armée espagnole portait avec elle un redoutable fléau : le choléra s'était abattu sur elle en Espagne, il l'avait suivie en Afrique, et il sévissait avec une violence accrue par les rigueurs de la saison. « Nous vivons ici, si c'est vivre, comme des condamnés à l'enfer, écrivait, dès le commencement de la campagne, un officier qui mourait trois jours après de l'épidémie. L'ennemi ne nous laisse pas un moment de repos, ni le choléra non plus. La pluie et le vent nous suivent partout, comme si les génies tutélaires de l'Afrique avaient excité contre nous non-seulement les hommes, mais les élémens eux-mêmes. Nous dormons dans la boue, toujours troublés, sans savoir si ce sommeil inquiet va devenir éternel par une balle ennemie ou par une attaque de choléra, cette fatalité invisible et sinistre qui nous décime et nous anéantit. Hier, nous avons eu près de trois cents malades. Si vous ne venez vite à notre secours, au lieu d'une division, vous trouverez un cimetière. Nous ne nous rendrons pas au Maure, mais à la mort. » Le fait est que durant la campagne l'épidémie jeta plus de dix mille malades dans les hôpitaux de Ceuta, et que, dès les premiers jours, les bataillons d'infanterie se trouvaient réduits à cinq cents hommes, si bien que, déduction faite du corps qui restait au Serrallo, l'armée en marche sur Tetuan ne comptait réellement pas plus de quinze mille hommes. Au moment où l'on s'engageait ainsi, l'administration militaire était loin d'ailleurs d'être d'un secours aussi actif et

aussi efficace qu'elle aurait pu l'être avec plus d'expérience de la guerre; elle ajoutait grandement aux difficultés par son insuffisance, sa lenteur, et la confusion de ses services.

Enfin, et par-dessus tout, depuis le premier moment, il y avait à se mesurer sans cesse avec un ennemi nouveau et infatigable, qu'on repoussait un jour et qui revenait le lendemain. Cet ennemi, quel était-il? quelle était l'importance de ses forces? L'armée marocaine, on le sait, se compose d'élémens divers. Le noyau essentiel et permanent est dans la partie régulière, dans les Maures du roi, et surtout dans cette fameuse garde noire, qui est comme un corps de janissaires toujours placé autour du sultan. Le reste se compose de milices provinciales, de contingens qui se lèvent en armes aussitôt que la guerre sainte éclate. Ces divers élémens se mêlaient dans les rassemblemens qui faisaient face aux Espagnols dès le premier jour, qui les suivaient en les harcelant sans cesse dans leurs mouvemens, et qui, en se repliant, allaient les attendre devant Tetuan, puis au Fondack. Dans son ensemble, l'armée marocaine, bien que souvent renouvelée et accrue des contingens envoyés de l'intérieur, n'a dû jamais dépasser quarante mille hommes; elle avait pour chef principal Muley-Abbas, un des frères de l'empereur. L'issue de chaque combat ne pouvait être douteuse; c'était la lutte de la force régulière, disciplinée, intelligente, et de la force désordonnée. L'armée marocaine n'avait ni organisation, ni tactique, ni artillerie; elle n'avait que son fusil primitif, l'*espingarde*. Sa cavalerie elle-même, si renommée, montrait dans ses charges aventureuses plus d'éclat et d'originalité que d'art. Ces étranges soldats ne se battaient pas moins avec un courage allumé par le fanatisme religieux, saisissant toutes les occasions, multipliant les surprises, tenant leurs adversaires dans de perpétuelles alertes, et quand ils se précipitaient, poussant des cris sauvages, le *haïk* flottant, ils étonnaient un peu les Espagnols. Ils allaient se faire tuer jusque sur les retranchemens sans se rendre jamais. Aussi y avait-il peu de prisonniers. On en vit quatre ou cinq à Ceuta, et ce fut presque un événement. L'un de ces prisonniers blessés était un Arabe à la physionomie belle et pâle, au regard brillant et doux, à la barbe noire et soyeuse. Quand on lui parlait de son pays, de Mequinez, il fermait les yeux comme pour le voir de l'œil intérieur; son visage s'animait, et il répondait avec cet accent indéfinissable de l'Arabe marqué du sceau étrange d'une conviction profonde et inaltérable. On lui parla aussi de Grenade, et il sembla rêver mélancoliquement. « Oh! *Garnata*, dit-il, nous venons de là! » C'était un *caïd* qui avait du malheur; il avait été autrefois fait prisonnier par les Français trois jours avant la bataille d'Isly, et il était arrivé la veille d'une action pour se faire

prendre par les Espagnols. Les autres prisonniers étaient des types repoussans et sauvages.

Le caractère de ces combats apparaît assez dans ce que dit un écrivain, M. Alarcon, qui a servi en volontaire aux *chasseurs de Ciudad-Rodrigo*, et qui a raconté ce qu'il a vu. « Dans les autres guerres, dit-il, on sait le nombre, la qualité de l'ennemi;... on a une idée de son nom, de son caractère, de son histoire, du chemin qu'il a suivi, du lieu où il campe. En voyant paraître les Maures, on ne sait rien, sinon qu'ils sont là, qu'ils peuvent être un million d'hommes ou une simple *guerrilla*, que la terre foulée par nous les vit naître, et que notre présence les arrache à leurs terriers, qu'ils viennent contre nous comme ils sont venus hier, comme ils viendront demain, sans que des déroutes consécutives les découragent, sans que leurs pertes les amoindrissent ou que notre supériorité les intimide... » Ce que cela veut dire, c'est que les Marocains, mal armés, mal organisés, avaient pour eux la fureur aveugle du courage et le prestige du mystère. Ainsi sur cette côte hasardeuse et difficile, peu favorable par elle-même aux combinaisons stratégiques, l'armée espagnole marchait ou campait, aux prises avec les rudesses exceptionnelles de la saison et avec les maladies, travaillant d'une main et combattant de l'autre, ouvrant un chemin à travers les fourrés épais et ayant sans cesse à faire face à une nuée d'ennemis qui s'abattait sur ses flancs. Un mois et demi s'était passé, elle n'était encore qu'à deux lieues de Ceuta et elle avait livré plus de quinze combats. Le 23, le 24 et le 25 novembre, au lendemain même du débarquement, les retranchemens des hauteurs de Ceuta sont violemment assaillis, et le général Echague est blessé dans l'une des actions. Le 30, nouveau combat, où une habile manœuvre du général Gasset coupe la retraite aux assaillans. Le 8 décembre, c'est Prim qui, prenant la tête du mouvement sur Tetuan, se heurte contre les bandes arabes, et le 12 il les rencontre encore. Le 15, au moment où l'armée assiste à une messe célébrée pour les premiers morts de la campagne, quinze mille Maures se jettent audacieusement sur les camps espagnols, et c'est le tour du corps du général Ros de Olano de faire face à l'ennemi. Le 25 décembre, le jour de Noël, les Arabes célèbrent la fête chrétienne par un nouvel effort tenté contre le troisième corps, et le 30, la lutte recommence. Je ne rappelle que les principales actions. Chaque jour jusqu'ici pourrait se résumer dans ce court et éloquent bulletin : « Il pleut, le choléra redouble, on travaille au chemin de Tetuan, et les Maures paraissent. »

Il y avait pourtant les jours de soleil et de paix, et alors le soldat reprenait vite sa gaieté; il s'amusait de ses souffrances de la veille

et attendait les combats du lendemain. Les camps s'animaient en certains momens et prenaient l'aspect de petites villes jetées par hasard dans un désert. C'était d'ailleurs un spectacle saisissant et étrange que celui du mouvement d'une armée au milieu de cette nature sauvage, mystérieuse et hostile. « Imagine, dit M. Alarcon, un terrain descendant en pentes rapides de la gorge d'Anghera; figure-toi une mer apaisée et transparente sur laquelle s'étend un ciel dont l'azur fait paraître plus obscures au levant les premières teintes de la nuit, tandis que les derniers rayons du jour l'illuminent au couchant; suppose des montagnes recouvertes d'une épaisse végétation comme d'un manteau d'ombre, et regarde, échelonnées sur leurs flancs, ces blanches tentes qui ressemblent à un troupeau de moutons ou à un vol de palombes. Ajoute la lueur de quelque feu de bivouac, la fumée qui s'élève à l'horizon, le cordon de soldats descendant pour aller chercher de l'eau et dessinant de leur silhouette les contours d'un coteau. Ajoute encore l'animation et les cris de tous, les cornettes qui appellent à l'ordre, les chevaux qui hennissent courant en liberté, les mules qui gravissent lourdement les pentes abruptes, les coups retentissans du maillet et du battoir, le canon lointain de Ceuta annonçant la prière, les vaisseaux du port répondant au signal, l'heure, le site, l'éloignement de la patrie, tant et de si extraordinaires sensations, et tu comprendras l'impression profonde que laisse un spectacle si nouveau, si original et si imprévu! » Au demeurant, l'impression n'était pas toujours aussi poétique.

Un sentiment d'impatience finissait par naître de cette situation prolongée où l'armée espagnole se trouvait retenue, ayant devant elle les crêtes qui lui dérobaient Tetuan, derrière elle Ceuta, à droite la sierra aux pics échelonnés et superbes, à gauche la mer quelquefois tranquille et clémente, plus souvent fouettée par les vents furieux. L'heure était venue de sortir d'une défensive opiniâtre, mais stérile, d'autant plus que la route militaire était finie jusqu'à Castillejos. Ce fut Prim qui eut la mission de marcher en avant, prenant la tête d'un mouvement général; il devait être suivi du deuxième corps, conduit par le général Zabala, puis du troisième corps, de Ros de Olano, qui passait à l'arrière-garde. C'était l'armée entière qui levait ses camps. On touchait à la fin de décembre, la première heure de l'année 1860 devait sonner comme une fanfare. Cette offensive entrait dans les calculs du général O'Donnell; elle était aussi dans l'instinct et dans les allures de celui qui devait marcher le premier et qui n'attendait qu'un ordre pour s'élancer. D'autres chefs de l'armée espagnole ont montré dans cette campagne du coup d'œil, de l'habileté militaire, ou une mâle vigueur au combat,

témoin le général Zabala, qu'on allait être obligé, ce jour même, de descendre à demi paralysé de son cheval. Prim personnifie en quelque sorte l'élan, la résolution, la témérité, si l'on veut, dans cette chasse stratégique aux Arabes. Jeune encore, fils des révolutions, meurtri quelquefois par la politique et très prompt à se relever, le comte de Reuss, aujourd'hui marquis de Castillejos, a surtout l'âme du soldat, l'impétuosité du Catalan; il avait particulièrement l'avantage d'avoir fait la guerre ailleurs qu'en Afrique ou en Espagne : on se souvient qu'il fit en volontaire, il y a quelques années, la campagne du Danube avec les Turcs. Prim se mit donc en marche le 1er janvier 1860, au point du jour, avec sa division de huit bataillons et deux escadrons des *hussards de la Princesse* qui lui avaient été donnés. Il avait devant lui la vallée de Castillejos, une petite plaine qui s'élargit vers la mer et qui se resserre en se repliant vers les montagnes, où elle se perd par une gorge profonde. Dans cette solitude toute verdoyante, on n'aperçoit que deux accidens de terrain, deux ondulations, que dominent les débris d'une petite tour autrefois fortifiée et un marabout en ruine placé sur l'éminence la plus saillante. La vallée est entourée de hauteurs et de plateaux qui s'élèvent par degrés.

Il s'agissait de prendre possession de cette vallée, de nettoyer ces hauteurs, en un mot de conquérir des positions nouvelles, qu'on mettrait à l'abri de toute irruption. Prim n'avait pas été si matinal, que les Arabes ne l'eussent encore devancé. Il se vit bientôt entouré, dans sa marche sur Castillejos, d'une nuée d'ennemis tourbillonnant sur ses flancs. Les Arabes se disposaient évidemment à disputer le passage. L'armée marocaine en effet, suivant tous les mouvemens des Espagnols, grossie de contingens nouveaux, se pressait, nombreuse et ardente, sur les hauteurs ou dans les défilés de Castillejos. Il y avait ces cavaliers fameux de la garde noire, à l'uniforme et au turban rouges, au burnous blanc, armés de l'espingarde et d'une espèce de poignard. Muley-Abbas lui-même enfin était là. Prim n'avançait pas moins, soutenant de vifs combats, poussant tout devant lui et allant s'emparer de la position du Marabout. On était maître de toute la vallée et de ce léger plateau du Marabout, rapidement enlevé.

Ce n'était là cependant, en réalité, que le prologue de l'action. Les Arabes couronnaient les hauteurs environnantes et dominaient la vallée de leurs feux. Pour être en sûreté dans les positions que l'on venait de conquérir, il fallait emporter les hauteurs supérieures et rejeter au loin l'ennemi. C'est ce que fit aussitôt le comte de Reuss, lançant ses bataillons à l'assaut des pentes qu'il avait devant lui, tandis que les deux escadrons des hussards de la Prin-

cesse, amenés dans la plaine, se jetaient impétueusement contre l'infanterie et la cavalerie maures, qui débouchaient déjà par la gorge du vallon. Les hussards firent tout ce qu'ils pouvaient, n'étant point appuyés : ils refoulèrent l'ennemi et ils prirent même un drapeau de la garde noire; mais c'est surtout à l'assaut des hauteurs que la lutte devenait terrible. Espagnols et Maures se mêlaient dans une sanglante étreinte. Les Arabes se défendaient avec un acharnement furieux, se multipliant de tous côtés, et ne se repliant un instant que pour revenir au combat. On restait néanmoins maître de ces premières hauteurs. Une fois là, Prim, poussé par la nécessité ou entraîné par son ardeur, lance de nouveau un bataillon du *Prince* à l'assaut d'un autre plateau voisin, couronné d'ennemis, et on réussit encore. Les principaux points culminans étaient dès lors au pouvoir des Espagnols, qui s'occupaient immédiatement de s'y retrancher. Les Arabes pourtant n'étaient point abattus; ils revenaient au contraire avec plus de fureur que jamais, grossis en nombre, se précipitant du haut des rochers comme des tourbillons vivans. Livré à lui-même et enveloppé de toutes parts, le bataillon du Prince fléchissait un moment et perdait déjà du terrain, lorsque Prim, heureusement secouru par l'arrivée de deux autres bataillons de *Cordova*, fait mettre le sac à terre, jette les survenans à l'appui des soldats du Prince, et le terrain est promptement regagné. Nouvel assaut des Arabes, exaspérés par la défaite, obstinés à disputer à tout prix des positions dont ils sentent l'importance. Encore une fois, les bataillons du Prince et de Cordova se voient obligés de céder; ils commencent déjà de plier, débordés par l'ennemi qui les presse.

Moment suprême et indescriptible dans un combat! Prim était là sur le premier plateau, l'épée à la main, le visage pâle, l'œil et le geste enflammés, se voyant près de perdre le prix du sang versé. Un instant encore, la position qu'il gardait lui-même était en péril, les sacs du régiment de Cordova allaient rester entre les mains des Arabes. Il fut alors saisi d'une de ces inspirations subites qui jaillissent de l'âme d'un soldat. Il s'empare du drapeau du régiment de Cordova, qu'il fait flotter à tous les yeux, électrise les siens d'une parole vibrante, et, enfonçant l'éperon dans le flanc de son cheval, se jette en avant sans regarder derrière lui. Ainsi enlevés, les soldats s'élancent à sa suite, et en peu d'instans on est de nouveau sur cette hauteur, une dernière fois reconquise après avoir été deux fois perdue. Un nuage de fumée et de feu enveloppait ce petit homme, qui, de sa vaillante main, allait planter sur ces sommets le drapeau de Castille; il avait eu son cheval tué; ses aides-de-camp tombaient autour de lui, et il n'avait point de blessure. De loin cependant on voyait les rudes affaires du comte de Reuss, et le général en chef.

accouru aux premières positions enlevées, n'avait point perdu de temps pour lui envoyer du secours. Les deux bataillons de Cordova, on l'a vu, étaient survenus fort à propos. Bientôt une partie du deuxième corps, pressant sa marche sous l'impulsion du général Zabala, arrivait à son tour, s'engageant sous un feu violent, étendant le combat et délogeant les Arabes de toutes leurs positions. Le général Henri O'Donnell attaquait d'un autre côté avec quelques bataillons. Dès lors Prim, qui continuait toujours à se battre, put respirer un moment. Il a dit depuis que, lorsqu'il s'était retrouvé sain et sauf après avoir rétabli le combat par sa charge audacieuse, il avait cru sortir d'un rêve. Quand le soir vint, les Arabes levaient leurs camps et se mettaient de toutes parts en retraite dans leurs montagnes. Ils avaient perdu près de deux mille hommes. Quant à l'armée espagnole, elle restait définitivement maîtresse des hautes positions de Castillejos, où elle se retranchait fortement. Elle n'avait pas épuisé toutes les épreuves; mais elle avait fait un pas décisif, elle sentait sa force, et cette victoire lui permettait de défiler tranquillement, d'aller camper sur les hauteurs de la Comtesse, au sud de Castillejos, ayant encore devant elle une autre petite vallée à franchir, la Sierra-Negron à dépasser et le Cap-Negro à doubler, avant de se trouver en vue de Tetuan. Dans ces marches nouvelles, le comte de Reuss prenait le commandement du deuxième corps à la place du général Zabala, que de cruelles souffrances avaient atteint pendant la journée de Castillejos sans l'empêcher de rester au feu jusqu'au bout.

L'armée espagnole n'avait pas épuisé toutes les épreuves, ai-je dit, et en effet, après avoir campé le 4 janvier sur les hauteurs de la Comtesse sans être inquiétée, après avoir trompé les Arabes par une habile manœuvre qui masquait son mouvement, tandis qu'elle défilait par une chaussée étroite entre la mer et les lagunes de la petite vallée de Manuel pour aller gagner les premières hauteurs du mont Negron, elle était assaillie tout à coup le 7 janvier par une effroyable tempête qui la mettait dans une extrémité imprévue. L'armée espagnole avait déjà essuyé les ouragans du 18 et du 25 décembre; la trombe de pluie diluvienne, de vent, de tonnerre et d'éclairs qui s'abattait sur le camp le 7 janvier dépassait tout ce qu'on avait vu, et elle durait trois jours. Qu'on se représente cette armée exaltée par une récente victoire, mais toujours accompagnée du choléra, adossée à la Sierra-Negron, ayant sous les pieds un sol fangeux, au-dessus de sa tête un ciel sombre et implacable, devant elle une mer furieuse, et derrière elle des montagnes sauvages peuplées d'ennemis prêts à s'élancer sur leur proie! Par un dernier malheur, elle n'avait plus de communications avec Ceuta, car la

route, à peu près abandonnée après le passage de l'artillerie, était désormais interceptée par les Arabes, et en même temps les navires qui longeaient la côte, suivant les mouvemens du corps expéditionnaire, étaient obligés de gagner la haute mer. L'armée était donc seule, livrée à elle-même, campant dans la boue sous une tempête qui enlevait les tentes. Elle était partie avec quelques jours de vivres, et ces vivres étaient épuisés ou avariés.

Tout commençait à manquer. Les soldats étaient menacés de périr dans un lieu désert, sans pouvoir être secourus, ayant sous les yeux la patrie à l'extrémité de l'horizon. Ce camp reçut le nom lugubre de *camp de la faim*. C'était une situation singulièrement tragique, où les élémens déchaînés semblaient se charger d'une œuvre vengeresse. Un moment Prim eut l'ordre de revenir en arrière et de se frayer à tout prix un passage jusqu'à Ceuta; mais il fallait repasser dans ce sillon arrosé de tant de sang, et où bien du sang devrait être versé encore. A Ceuta même, l'anxiété n'était pas moins grande. Du haut de la tour d'El-Hacho, on pouvait en quelque sorte assister à ce drame muet et sombre de la détresse lointaine du camp. Le général Zabala, cloué sur son lit par la douleur, s'agitait, voulait partir et ne le pouvait; il avait le noble souci de ses pauvres soldats en péril. Le général Echague, laissé à la défense du Serrallo, eut également la pensée de prendre quelques bataillons, sans trop dégarnir les hauteurs de Ceuta, et de se porter au secours du camp avec les vivres qu'il pourrait ramasser, et qui étaient courts depuis que l'approvisionnement de l'armée en marche était confié aux navires, à ces magasins flottans jetés en ce moment loin de la côte; mais il aurait, lui aussi, à disputer son chemin, à livrer des combats, à employer plusieurs jours, et en attendant l'armée de la reine n'était-elle pas exposée, sinon à se perdre entièrement, du moins à essuyer un grand désastre? Ces violentes bourrasques ont quelquefois duré quinze jours dans le détroit. Toutes ces craintes, toutes ces perspectives serraient les âmes d'une étrange angoisse, lorsque commença à tomber le terrible *levante;* la tempête s'apaisa, et il y eut comme un sentiment de délivrance quand on vit poindre le matin du quatrième jour un bateau à vapeur, puis d'autres navires qui purent jeter à la côte quelques barils de vivres. L'armée n'avait été heureusement que peu inquiétée par l'ennemi durant ces tristes journées. Le 10 janvier, elle reprenait sa marche, elle campait dans la petite vallée de l'Azmir le 12; le 14 enfin, elle forçait par un vif combat les formidables positions du Cap-Negro, et en tournant ces hauteurs, dominées d'une petite tour carrée, elle voyait désormais s'ouvrir devant elle la vallée de Tetuan, où d'un autre côté débarquait le général don Diego de los Rios avec une division nouvelle

arrivée d'Espagne. On en était là après soixante jours de marches, de haltes, de combats et d'épreuves.

A la vue de cette armée débouchant dans la vallée de Tetuan, à travers des défilés redoutables conquis pas à pas, tandis que la division du général Rios débarquait facilement sur une plage que le léger bombardement d'un fort mal défendu avait rendue abordable, une question s'élève peut-être. Pourquoi l'armée tout entière n'avait-elle pas fait le premier jour ce que faisait en ce moment la division Rios? pourquoi n'avait-elle pas abordé directement la plage de Tetuan, au lieu de s'engager dans les escarpemens d'une côte inhospitalière? — Le général O'Donnell avait-il eu la pensée de garder à Ceuta une base d'opération et un point de ravitaillement? Mais cette ligne de communication, il l'avait abandonnée à partir de Castillejos, se confiant à la mer pour ses ravitaillemens, et dans un moment de péril il s'était vu presque obligé de reconquérir le chemin qu'il s'était ouvert une première fois. — Il en était ainsi, il est vrai, et cependant la marche du général O'Donnell était l'œuvre de la nécessité et d'une prévoyance habile autant que sage. Sans parler des moyens dont on ne disposait pas pour le transport rapide d'une armée de trente-cinq mille hommes, aller droit à la plage de Tetuan, c'était mettre une grande et difficile opération, telle qu'un débarquement, à la merci d'une saison mauvaise, d'une mer dangereuse et des brusques rafales du détroit; c'était risquer de descendre à terre de vive force avec des corps fractionnés, incohérens et isolés; c'était enfin exposer une armée peu accoutumée à la guerre à se heurter dès son premier pas sur le rivage contre un ennemi qui, à défaut de discipline, aurait du moins pour lui le nombre, le fanatisme belliqueux et l'avantage des positions. En allant à Ceuta, on débarquait en sûreté, sans danger de surprises, dans un port espagnol. L'armée pouvait se former, se constituer et s'aguerrir en s'accoutumant aux fatigues, aux obscures difficultés d'une campagne aussi bien qu'à la manière de combattre des Arabes et à leurs cris sauvages. C'est ce qui arrivait réellement. Lorsqu'ils débarquèrent à Ceuta au mois de novembre, ces soldats n'étaient encore que des conscrits inexpérimentés. Bataillons, régimens, divisions n'étaient, à vrai dire, que des agglomérations sans lien et sans unité. Cette campagne de deux mois avait développé l'esprit de corps, suscité l'émulation guerrière, créé cette intimité virile qui naît de la vie commune dans les mêmes épreuves, et formé cette vigoureuse trempe morale que donne l'incessante familiarité avec tous les périls. On badinait désormais avec les misères de la guerre, et sous la tente on faisait de prodigieux menus avec du riz *à la Muley-Abbas*, du saucisson *à la Bullones*, des sardines *à la baïonnette* et des

raisins secs *de Castillejos*. Cette campagne en un mot avait fait des soldats et une armée, unité vivante sous le drapeau, connaissant sa force, et sentant quel chemin elle pouvait parcourir encore quand elle tournait son regard en arrière, vers ce sillon de misère et de sang qui l'avait conduite au détour du Cap-Negro.

Enfin Tetuan était là, et l'armée espagnole pouvait se déployer dans cette pittoresque vallée, tout encadrée de montagnes, commençant à la mer par une plage sablonneuse, se terminant par un amphithéâtre de collines où la ville apparaît avec sa haute Alcazaba, ses maisons blanches et éclatantes au milieu de l'opulente verdure de ses *huertas*, — à demi perdue dans ses merveilleux jardins de citronniers, de grenadiers et d'amandiers. C'est là en effet le caractère de cet étrange pays, tout à l'heure abrupt et inhospitalier, maintenant gracieux et charmant, sous un ciel d'une transparence lumineuse. Au milieu de la vallée coule le Guad-al-Gelu, qui descend des montagnes, et qui, à travers de sinueux détours, s'en va à la mer. Il est gardé à l'entrée par le Fort-Martin, que quelques coups de canon des vaisseaux suffirent à désarmer. Un peu plus haut sur cette plage s'élève la Douane, maison carrée, avec une grande cour de style arabe; puis la plaine se déroule à travers une campagne cultivée, coupée de marécages, et remonte jusqu'à la région des *huertas*, où Tetuan est assise comme une princesse mauresque, ayant au-dessus de la tête la Sierra-Bermeja, que rejoint la Sierra-Bullones, venant de Ceuta. Au-delà du Guad-al-Gelu, sur la rive droite, s'échelonnent les premiers gradins du Riff, parsemés de *douars* et pittoresquement tapissés de verdure. Nulle majesté peut-être dans ce paysage de Tetuan, si ce n'est la majesté des montagnes environnantes, mais de la grâce, du mystère et du rêve, surtout le soir, aux rayons de la lune tombant sur la cité sainte des Arabes, et la faisant ressembler à une ville d'argent endormie au milieu des orangers et des fleurs.

L'armée marocaine, se repliant sans cesse à la suite des Espagnols, qu'elle harcelait sur leur flanc jusqu'au Cap-Negro, était allée camper aux abords de Tetuan, à d'inégales hauteurs, en avant de la ville, et plus haut, vers la droite, sous la Tour-Geleli, où s'établissait le quartier-général de Muley-Abbas. Elle s'était mise à l'abri derrière une ligne de redoutes qui faisaient de cette double position une sorte de grand camp retranché. L'armée espagnole, en descendant dans la plaine, allait s'établir sur la plage, au Fort-Martin, à la Douane; elle se couvrait, elle aussi, de retranchemens qu'elle poussait jusqu'à un petit affluent du Guad-al-Gelu, où elle élevait un ouvrage de défense, le fort de l'Étoile. La pensée du général O'Donnell était de s'asseoir fortement, de s'approvisionner en

liberté, et de laisser débarquer tout ce qu'il fallait pour un siége, si la ville opposait une résistance sérieuse.

Rien de plus animé d'ailleurs à ce moment de la campagne que cette *vega* de Tetuan, dont le silence oriental était soudainement troublé par tous les bruits de la guerre. En face de la ville mauresque, à deux lieues à peine, s'élevait comme une ville nouvelle adossée à la mer et se déployant dans la plaine avec ses maisons mobiles. Des ports de Ceuta, d'Algésiras, de Gibraltar, accouraient une multitude de petites embarcations chargées de provisions et remontant le Guad-al-Gelu. La plage devenait une sorte de marché où arrivaient tous ces petits industriels qui sont à la suite de toutes les armées. C'était comme le Balaklava ou le Kamiesh de l'armée espagnole. Pour plus de ressemblance, il y eut un commencement de chemin de fer destiné à relier la plage à Tetuan, quand la ville serait prise, et à servir en attendant aux besoins de l'armée. C'était le colonel Alcala de Olmedo qui en avait eu l'idée, et qui dirigeait les premiers travaux; en même temps on faisait appel à la compagnie du chemin de fer de Séville à Cordoue, qui envoyait un ingénieur et du matériel. Le mouvement était partout, sous toutes les formes; les vivres ne manquaient plus.

Il y avait pourtant l'ombre au tableau. En mettant la tête hors de la tente, on était exposé quelquefois à voir les civières portant des morts foudroyés par le choléra, et il ne fallait pas se hasarder trop loin vers le fleuve si on ne voulait être surpris par l'ennemi et laisser sa tête en trophée. Ce n'était, à vrai dire, qu'une halte. Le 23 janvier, on recommençait à se battre. Les Arabes se jetaient sur les travaux de défense des Espagnols, et ils furent naturellement repoussés par le général Rios. Le 31 janvier, ils renouvelaient leur attaque dans de plus grandes proportions pour célébrer l'arrivée d'un autre frère de l'empereur, qui venait partager avec Muley-Abbas le commandement des forces marocaines. Les Arabes espéraient surprendre l'armée espagnole, la précipiter dans la mer ou la tourner et l'envelopper en se jetant sur le Fort-Martin et sur la Douane. L'action fut sanglante, et les positions espagnoles restèrent intactes. Malheureusement, le 31 comme le 23, la cavalerie espagnole, en chargeant, allait se jeter dans des marécages où elle avait cruellement à souffrir. Jusque-là, O'Donnell n'avait fait que se défendre, laissant à l'armée le temps de respirer avant de reprendre son élan. Tout rendait désormais inévitable un choc décisif dont Tetuan était le prix.

Qu'on se représente à peu près la position de l'armée marocaine massée à deux lieues de la mer, derrière de puissans retranchemens, — partagée en deux camps, dont l'un, en avant de Tetuan et

des *huertas*, sur une pente douce, devait être défendu par Muley-Ahmet, tandis que l'autre, celui de Muley-Abbas, était placé à la Tour-Geleli, et étendait sur les hauteurs de droite des forces nombreuses d'infanterie et de cavalerie prêtes à se jeter sur le flanc des Espagnols. Il fallait aller à l'assaut de ces positions. Le plan du général O'Donnell était simple et clair, et le 3 février il rassemblait les chefs de l'armée à la tour de la Douane pour leur montrer ce qu'ils avaient à faire. Prim, avec le deuxième corps, déployant ses bataillons en échelons, devait marcher par la droite à l'assaut du camp le plus avancé; Ros de Olano, avec le troisième corps, était chargé de marcher à gauche dans la même forme de bataille. Entre les deux, l'artillerie devait se mouvoir, s'appuyant sur la cavalerie, placée en arrière. Le général Rios, avec les réserves, resterait au fort de l'Étoile, faisant face aux forces marocaines qui pouvaient descendre des hauteurs et menacer le flanc des Espagnols. Ce fut là réellement la bataille du 4 février, nettement conçue, habilement combinée et vigoureusement conduite.

Ce jour cependant était d'abord pluvieux et froid comme l'avaient été tant d'autres jours. On voyait les montagnes voisines blanches de neige. Bientôt le ciel s'éclaircit, le soleil parut, et la marche en avant commença. L'armée espagnole apparut tout entière déployée dans la plaine, s'avançant en ordre et à découvert contre un ennemi caché, au nombre de trente-cinq mille hommes, derrière d'épais retranchemens défendus par du canon. Ce fut l'artillerie qui eut le premier rôle, et qui fut chargée tout d'abord de battre en brèche les camps marocains, se rapprochant sans cesse, et redoublant l'intensité de ses feux à mesure que les corps d'attaque gagnaient du terrain. A deux heures, l'œuvre était à peu près accomplie; on était face à face; il y eut un instant de silence émouvant sur toute la ligne, et des deux côtés les bataillons s'élancèrent. Prim avait avec lui les volontaires catalans arrivés de la veille, et tout fiers de combattre avec leur brillant compatriote; il ne les ménagea point; il les mit au premier rang, et tous résolûment, impétueusement, abordèrent les défenses ennemies sous un feu violent de mitraille. Prim, marchant à la tête l'épée haute, se précipitait le premier dans les retranchemens par une embrasure étroite, entraînant tout à sa suite. Au même instant, à l'autre extrémité de la ligne de bataille, les soldats du corps de Ros de Olano s'élançaient avec la même vigueur, et pénétraient aussi dans les positions ennemies.

La mêlée devint alors terrible. Les Arabes, un peu surpris peut-être de cette foudroyante invasion, se défendaient avec une violence et un acharnement désespérés. On combattait dans un tourbillon et sur un volcan. Cette lutte corps à corps dura trente-cinq minutes. Le

camp de Muley-Ahmet était enlevé et forcé de toutes parts. Il restait le camp de Muley-Abbas et la Tour-Geleli : ce fut le général Henri O'Donnell qui, à la tête d'une division du deuxième corps, se lança à l'assaut de ces positions, et les emporta avec autant de rapidité que d'énergie, de telle sorte que l'armée espagnole se trouvait dès ce moment maîtresse de tout ce champ de bataille, qui, défendu avec plus de science, sinon avec plus de courage, pouvait exiger un véritable siége. Les Arabes vaincus fuyaient de tous côtés, se dispersant précipitamment, se jetant dans les pentes escarpées de la Sierra-Bermeja. Ils laissaient derrière eux un nombre considérable de morts, et entre les mains des Espagnols deux drapeaux, huit canons, des chameaux, des munitions, des effets de guerre de toute espèce et huit cents tentes, dont celles des deux frères de l'empereur. C'était là le butin de la journée.

Un bien autre butin désormais assuré, c'était Tetuan même, qu'on n'avait entrevue jusque-là qu'à travers la poétique et mystérieuse verdure de ses bois d'orangers, et dont l'affaire du 4 février ouvrait les portes. Le général O'Donnell ne perdait pas de temps en effet pour pousser à bout sa victoire. Dès le 5 au matin, il faisait sommer la ville de se rendre. « Vous avez vu, disait-il dans une nette et impérieuse intimation aux habitans de Tetuan, vous avez vu votre armée battue, bien qu'elle eût à sa tête les frères de l'empereur; vous avez vu ses camps occupés par l'armée espagnole, qui est à vos portes avec tous les moyens nécessaires pour détruire votre ville en quelques heures... Livrez la place, et vous obtiendrez des conditions raisonnables, le respect des personnes, des propriétés, de vos femmes, de vos lois et de vos coutumes. Vous connaissez les horreurs d'une place bombardée et prise d'assaut; épargnez-les à Tetuan, sinon vous aurez la responsabilité de la voir convertie en ruines. Je vous donne vingt-quatre heures pour vous décider; après cela, n'attendez point d'autres conditions que celles qu'imposent la force et la victoire. » Les habitans de Tetuan, surtout les Juifs, ne sont pas guerriers comme les tribus du Riff ou de l'Anghera. Ils étaient placés entre les Espagnols menaçant d'un assaut et les soldats débandés de l'armée de Muley-Abbas, qui ne pouvaient défendre la ville, mais qui la pillaient, la ravageaient, l'ensanglantaient, avant de l'abandonner. Ils préféraient encore subir, en vrais musulmans, la loi d'un vainqueur discipliné et humain. Aussi quatre parlementaires se présentaient-ils immédiatement au camp d'O'Donnell avec la bannière blanche. L'un de ces parlementaires était un vieillard monté sur une mule, richement vêtu et parlant assez correctement l'espagnol; il était, dit-on, vice-consul autrichien à Tetuan. Il n'y avait pas à discuter, mais à se rendre à discrétion. On demanda même à

O'Donnell de presser l'entrée de l'armée pour épargner à la ville les derniers excès de la soldatesque maure, et c'est ainsi que le 6 février au matin, ces soldats, qui tenaient la campagne depuis plus de deux mois, entraient à Tetuan; le drapeau jaune et rouge allait flotter sur l'Alcazaba; la ville sainte du Maroc avait une garnison espagnole. L'armée entière d'ailleurs ne s'enfermait pas dans Tetuan. Prim, avec le deuxième corps, allait s'établir en avant, sur la route de Tanger. Ros de Olano avec le troisième corps, O'Donnell lui-même avec son quartier-général, campaient dans les *huertas*. Rios seul avec sa division restait dans la ville pour l'occuper et la contenir. Il en était le chef militaire et le chef civil; il en a été l'architecte et l'édile singulièrement actif; il y a régné, même après la paix, jusqu'à sa mort toute récente à la suite d'une attaque de choléra.

Tetuan, à vrai dire, était plus séduisante de loin que de près: par son aspect extérieur, par ses jardins, par ses couleurs légères et éclatantes, par l'architecture originale de ses maisons, elle apparaissait comme une vision poétique; intérieurement c'était toujours la vieille ville mauresque. Ces minarets au faîte gracieux étaient envahis à leurs pieds par des amas de débris infects; ces maisons si délicatement groupées formaient des rues étroites et sales, bizarrement enchevêtrées et fermées à la lumière du jour. Comme beaucoup de villes arabes, Tetuan a deux quartiers distincts, le quartier maure et le quartier juif. Le premier est le plus propre et le plus beau; il a des palais qui ont la richesse orientale : ceux des gouverneurs de Tanger, de Mogador, le palais d'Arsini, l'opulent administrateur des douanes. Le quartier juif est livré au commerce et se compose de petites boutiques. Au moment où les Espagnols entraient à Tetuan, la ville portait partout la marque des excès de la soldatesque et du départ précipité de beaucoup de familles arabes. Quand on pénétrait dans ces maisons aux gracieuses entrées mauresques protégées par des vignes, à l'architecture intérieure dentelée, au pavé de mosaïques de couleur, on retrouvait les traces d'une fuite récente, les éventails de sandal, la petite mandoline, les babouches des femmes; on respirait dans une atmosphère de parfums. Les Juifs étaient restés; ils avaient été les premiers à se précipiter au-devant des Espagnols en se plaignant du pillage, des violences des Maures, qui étaient réelles, affectant une misère qui n'était que fictive. Ils avaient quelque peur d'abord et ils criaient : Vive la reine! vivent les Espagnols! Bientôt ils reprirent courage et se livrèrent de nouveau à leur humeur commerçante. Ils aimaient l'armée et ils avaient raison, car ils faisaient avec elle de bonnes affaires. C'était une population craintive, habile et obséquieuse.

Quand le général Rios prit le gouvernement de Tetuan, il voulut

aussitôt mettre de l'ordre dans la ville et nomma une municipalité composée de Juifs et d'Arabes. L'alcade était un Maure de cinquante ans, à la barbe grisonnante, au regard pénétrant, rusé et défiant. Il avait quelque usage de la langue espagnole, ne détestait pas les Européens, et parlait avec une certaine liberté des abus du gouvernement marocain. Rios ne s'arrêta pas là; il s'employa énergiquement à faire rentrer les Arabes émigrés, à assurer les approvisionnemens des marchés, et bientôt, mettant la main à une œuvre plus vaste et plus singulière, il entreprit la transformation totale de la ville. Il abattait les quartiers et les maisons, ouvrait des rues larges et droites qui se reliaient à une immense place, et substituait partout des noms espagnols aux noms arabes. Tetuan était en voie de devenir une ville nouvelle, assainie, éclairée; elle eut même son journal, l'*Écho de Tetuan*, œuvre de quelques écrivains qui suivaient l'armée; elle allait avoir son chemin de fer; l'électricité la rattachait au continent européen. On ne faisait pas violence aux Arabes dans le fond de leurs mœurs et dans leur religion, on faisait de leur ville une ville espagnole, et ce mouvement étrange s'accomplissait pendant que quelques santons accroupis murmuraient leurs prières, pendant que, du haut des mosquées, le muezzin jetait mélancoliquement les heures, aujourd'hui comme hier, comme toujours, depuis des siècles.

Au demeurant, l'œuvre de la guerre n'était point suspendue. L'armée, au contraire, se préparait à une entreprise plus difficile peut-être, mais sans doute décisive : c'était une marche sur Tanger. Groupée autour de Tetuan, promptement reposée, grossie de quelques forces nouvelles, telles que les bataillons de volontaires basques qui venaient d'arriver, la division Echague qui était restée jusque-là au Serrallo et qu'O'Donnell avait appelée à lui, l'armée n'attendait qu'un signal. Tandis que Rios tenait Tetuan, que Ros de Olano, avec le troisième corps, campait dans les *huertas*, et qu'une division de réserve, sous le général Rubin de Celis, restait à la Douane, Prim, je l'ai dit, était en avant sur la route de Tanger, dominant la vallée du Guad-al-Gelu, qui, en contournant Tetuan, va s'enfoncer dans l'intérieur, laissant entrevoir de pittoresques et verdoyantes perspectives coupées au loin par les hauteurs du Fondack. C'est là aussi que le général Echague, arrivant de Ceuta, allait se placer. Ces forces d'avant-garde poussaient déjà des reconnaissances dans le pays. Tout se disposait donc pour une marche nouvelle, qui cette fois tendait vers Tanger, lorsque tout à coup éclatait un bruit inattendu de paix et de négociation au milieu de tous les préparatifs de la guerre.

D'où venait-il, ce mot nouveau et inespéré de paix? Il venait

évidemment des Arabes, qui, désorganisés par la bataille de Tetuan, avaient de la peine à se reconstituer pour disputer la route de Tanger, et qui espéraient tout au moins gagner du temps par des négociations; il sortait aussi, le dirai-je? de la situation, qui était plus compliquée qu'elle ne le paraissait, que la victoire elle-même ne simplifiait pas pour les Espagnols, et, chose curieuse, — plus curieuse que nouvelle toutefois, — ce mot de paix, livré comme une énigme à toutes les curiosités attentives, éveillait des impressions très différentes en Espagne et en Afrique. Il trouvait dans le camp une armée vigoureuse, toujours prête à se battre, mais facilement accessible à l'idée de voir finir une guerre qui, poussée plus loin, n'allait plus avoir d'issue, — et en Espagne une opinion publique ardente, belliqueuse, exaltée dans ses espérances, ambitieuse de conquêtes, prompte surtout à s'effaroucher d'une paix prématurée qui suspendrait l'élan de ses aspirations. De là le singulier malentendu qui s'élevait avec les bruits de paix entre cette partie du pays que représentent surtout les cercles politiques, les partis, la presse, et l'esprit de l'armée, plus pénétrée de la réalité des choses, — entre le camp et Madrid, enfin entre le président du conseil chef de l'expédition et quelques-uns des autres ministres plus directement placés sous la pression de l'opinion. Pour tout dire, dans cette sérieuse aventure où était engagée l'Espagne, c'était l'armée qui semblait pacifique, c'étaient les politiques de Madrid qui avaient l'humeur belliqueuse. Il y avait aussi deux partis dans le camp marocain : l'un fanatique, fougueux, acharné à la guerre, se refusant à plier devant le chrétien vainqueur; l'autre plus prudent, sentant le danger d'une lutte qui n'était qu'une succession de défaites, et porté à négocier pour éviter de plus grands désastres. Le parti de la guerre avait, dit-on, son foyer dans l'intérieur de l'empire, à Fez; il était représenté au camp par quelques généraux, chefs des tribus les plus belliqueuses. Le frère de l'empereur, commandant de l'armée marocaine, Muley-Abbas, était considéré comme le principal partisan de la paix; il en avait le goût, il en sentait la nécessité et n'attendait qu'une occasion favorable.

C'est dans ces conditions que sept jours après la bataille de Tetuan, le 11 février, des parlementaires se présentaient aux avant-postes de Prim, chargés par Muley-Abbas de parler « de ce qu'il avait plu à Dieu de mettre entre les Espagnols et les Marocains. » Ils avaient réellement pour mission de sonder le chef de l'armée espagnole et de savoir à quel prix on pourrait faire la paix. O'Donnell se déclara d'abord sans pouvoirs et ajourna les parlementaires à une semaine pour leur faire connaître les conditions de l'Espagne. Les envoyés de Muley-Abbas furent d'ailleurs fêtés à Tetuan. Le géné-

ral Rios leur fit les honneurs de la ville; il leur montra notamment le télégraphe électrique, qu'ils regardèrent avec indifférence, comme des hommes qui n'éprouvent nul besoin de dévorer le temps, de vivre des années en quelques minutes et de savoir des nouvelles qui ne répondent ni à leurs intérêts, ni à leur ambition, ni à leur âme. Ces envoyés étaient le gouverneur du Riff, grave et sévère personnage, — son frère, général de la cavalerie marocaine, homme d'une physionomie franche et ouverte, — un lieutenant de Muley-Abbas, nerveux, vif, impressionnable et renommé pour sa brillante valeur, — un chef de Fez au visage rude, au regard terrible, taciturne et sombre. Ils étaient préoccupés et tristes. Rios les reçut le soir dans sa maison, et il ne manqua pas de leur dire qu'ils pouvaient influer puissamment sur la fin de la guerre. « Ah! dit le lieutenant de Muley-Abbas, qu'il en soit ainsi! Mais comme vous obéissez à la reine, nous obéissons au sultan. Que Dieu illumine ceux qui tiennent dans leurs mains la paix et la guerre! » Six jours après, un de ces mêmes parlementaires se présentait de nouveau au camp, et O'Donnell lui remit cette fois les conditions de paix que l'Espagne était disposée à ratifier, en laissant un délai de huit jours pour l'acceptation. La négociation jusque-là n'allait pas très vite. On crut sans doute la hâter et lui donner un caractère plus sérieux par une entrevue de Muley-Abbas lui-même et de celui que le prince maure appelait « le grand chrétien, » du chef de l'armée espagnole, qui venait de recevoir de la reine le titre de duc de Tetuan. Cette entrevue devait avoir lieu le 23 février, à une lieue et demie, sur la route de Tanger, dans une vallée gracieuse et fertile.

Ce fut là qu'on se rencontra en effet. Une tente de campagne aux couleurs éclatantes avait été dressée au pied d'une pittoresque colline, et pour la première fois le chef de l'armée espagnole, arrivant avec ses généraux, Prim, Garcia, Quesada, Ustariz, se trouva face à face avec Muley-Abbas. Ce prince du Maroc n'était pas une figure vulgaire. Je voudrais le peindre tel que l'a vu un écrivain espagnol. Muley-Abbas était vêtu ce jour-là d'un costume plein de richesse et de simplicité à la fois. Il portait une tunique bleue et un magnifique *haïk* blanc, de la plus fine laine, enveloppant tout son corps de ses plis flottans. Il avait à la main un rosaire d'ambre dont il respirait parfois le parfum. Tous ses mouvemens avaient une grâce sévère et une élégante dignité. « Le visage de l'émir, dit M. Alarcon, a tous les caractères de la véritable beauté méridionale; il rappelle l'Éliézer des peintres de Valence. Il est très brun, et il le paraît encore plus sous son turban d'une blancheur éblouissante. Sa barbe noire, longue et soyeuse, laisse voir quelques fils d'argent, quoique le prince n'ait pas plus de trente-cinq ans. Son profil a une pureté

et une majesté merveilleuses de lignes. Sa bouche un peu africaine est dessinée avec énergie. Ses yeux noirs et tristes regardent avec une calme lenteur. On devine le feu qui peut les animer parfois sous cet air pensif avec lequel ils se ferment ou sous cette rigidité qui les tient ouverts... Muley-Abbas était abattu, mais circonspect; triste, mais digne; vaincu, mais non dompté; humilié sans avoir perdu l'estime de soi-même. On voyait qu'il se sentait satisfait de sa conduite, bien que dégoûté des autres et surtout de son sort. Son humilité était de la résignation, sa douceur du patriotisme... » Muley-Abbas était accompagné d'un autre personnage important de l'empire, du ministre des affaires étrangères, Mohamed-el-Jetib, vieillard intelligent et fin, rompu à toutes les subtilités de la diplomatie, et qui passait pour être peu favorable à la paix. Que se passa-t-il dans cette entrevue? Quelles étaient les conditions imposées par l'Espagne? Ces conditions découlaient naturellement de la situation; elles se résumaient dans une indemnité de guerre, une cession de territoire autour de Ceuta, des garanties pour l'avenir et surtout dans l'abandon de Tetuan à l'Espagne. Tout aurait été accepté sans doute, s'il n'y avait eu la cession de Tetuan, la ville sainte. Mohamed-el-Jetib déclara que la paix était impossible à ce prix, et O'Donnell se leva aussitôt pour mettre fin à l'entrevue. Muley-Abbas insistait encore cependant pour prolonger l'entretien, ne voulant pas laisser rompre le fil de la négociation. On sentait qu'il tenait à la paix plus que le ministre qui l'accompagnait. Tout fut inutile. On se sépara pour reprendre les armes et continuer la guerre.

La négociation était rompue, dis-je; elle avait mis à nu pourtant la vérité de la situation. Il y avait désormais deux courans en quelque sorte, un courant belliqueux et un courant pacifique, se mêlant, se heurtant, se compliquant de pressions d'opinion, d'excitations passionnées. On cherchait toujours la paix, même dans le combat. Cette lutte singulière de tendances guerrières et pacifiques se laissait voir encore et se résumait bientôt dans un double fait. — Le 11 mars, les Arabes allaient assaillir violemment les camps espagnols en avant de Tetuan, sur la route de Tanger, et pendant six heures les deux corps de Prim et d'Echague avaient à chasser de position en position un ennemi qui arrivait par la vallée du Guad-al-Gelu, par les hauteurs de Samsa, et semblait plus résolu, plus acharné que jamais. C'était un chef d'humeur belliqueuse, arrivé depuis peu de Fez, qui avait pris l'initiative de ce coup audacieux et qui y périt. Le lendemain paraissait un nouveau parlementaire de Muley-Abbas désavouant l'attaque de la veille et offrant de renouer les négociations. On négociait donc, on cherchait encore une fois à s'entendre. La grande, l'invincible difficulté était toujours dans la

cession de Tetuan, à laquelle on essayait dès lors de substituer la cession de quelque autre point qui désarmerait l'Espagne en laissant au Maroc sa ville sainte, et pendant ce temps les Kabyles ne poursuivaient pas moins leur guerre implacable de tous côtés. A vrai dire, sur toute la ligne, de la Douane près de la mer aux hauteurs de Tetuan, l'armée espagnole était environnée de feux ennemis. Les soldats avaient fini par s'amuser de ce mouvement de parlementaires au milieu d'un feu incessant, et en entendant les coups de fusil des Arabes, ils disaient avec bonne humeur : « Les voici qui signent la paix ! » Cette situation qu'on essayait vainement de dénouer, et où tout était péril, ne pouvait être tranchée que par un effort nouveau, par un coup hardi, et O'Donnell, ayant tout épuisé pour la paix, se decidait dès lors à marcher sur Tanger. Le 23 mars, l'armée espagnole s'ébranlait encore une fois.

La marche sur Tanger n'était pas moins hasardeuse que la marche sur Tetuan. Une des premières difficultés était de s'ouvrir un chemin où l'artillerie pût passer, et Prim avait repris son rôle de hardi pionnier de l'armée. Un autre problème était dans le degré de résistance qu'on rencontrerait. L'armée marocaine, singulièrement affaiblie, il est vrai, par ses défaites successives, n'était pas moins parvenue à se réorganiser et à réunir des forces nouvelles dans le mois qui venait de s'écouler. Le combat du 11 ne la représentait pas comme abattue; elle était allée camper sur les hauteurs du Fondack qui coupent la route de Tanger, élevant une barrière difficile à franchir. Il y avait inévitablement à conquérir ce passage de vive force. Le 23, au lever du jour, l'armée se mettait donc en route au signal d'un coup de canon parti de la Alcazaba de Tetuan, ayant tout d'abord à se mouvoir à travers un épais brouillard qui embarrassait ses premiers pas. Le général Rios, avec sa division, s'avançait à droite par une série de hauteurs courant vers le Fondack, cette petite auberge où s'arrêtent les voyageurs allant de Tetuan à Tanger, et qui donne son nom à ce passage formidable. Le reste de l'armée, — Echague, puis le deuxième corps sous Prim, puis, en dernière ligne, Ros de Olano et le troisième corps, — marchant dans la même direction, remontait la vallée du Guad-al-Gelu, toute bordée de collines et de massifs où se cachent les *douars* arabes. On n'apercevait rien au départ. Bientôt le soleil, dissipant le brouillard, laissa voir un pays d'une couleur agreste et singulièrement pittoresque. C'était une série de vallées charmantes, cultivées, couvertes de moissons et d'arbres, et arrosées par les eaux qui descendent des montagnes. Il y a un point où une de ces vallées se resserre : c'est l'entrée de la petite plaine verdoyante de Gualdras, dominée par quelques mamelons, et au-delà de laquelle on voit les hauteurs du Fondack. C'est

à peine à deux lieues de Tetuan. L'armée espagnole s'avançait, prête à tout, sans s'attendre néanmoins à une affaire sérieuse ce jour-là, lorsque, vers neuf heures, un feu croissant s'engageait de toutes parts, sur les hauteurs et dans la vallée. Ce qu'on avait réellement devant soi, c'était l'armée marocaine, forte de près de cinquante mille hommes, campée, il est vrai, au Fondack, où on comptait la trouver, mais venant, par un mouvement offensif audacieux, se heurter contre l'armée espagnole pour lui disputer la plaine de Gualdras, et faisant face à Rios sur les hauteurs, comme à Echague dans la vallée. Les Arabes paraissaient sur toutes les cimes. Des forces nombreuses de cavalerie s'agitaient dans la plaine. Au loin, on apercevait les camps marocains.

Ce n'était plus une escarmouche de *guerrillas*, c'était une bataille où s'engageaient successivement Rios, Echague avec le premier corps, Prim, puis enfin une division du troisième corps, appelée bientôt au combat. En peu d'instans, la mêlée devint terrible sur toute la ligne. Une chose à remarquer, c'est que les Marocains, si souvent éprouvés dans cette campagne, semblaient à la fin profiter de leurs défaites; ils n'étaient pas plus audacieux, mais ils manœuvraient plus habilement, ils étaient mieux armés, et les positions qu'ils avaient choisies, il les défendaient avec un certain ensemble de mouvemens à la fois réguliers et pleins d'impétuosité. Après six heures de combat, la situation commençait à s'éclaircir. Rios, qui arrivait par les hauteurs, s'était assez avancé pour dominer la vallée et se lier au reste de l'armée. Echague, se déployant à gauche, avait successivement enlevé les positions les plus importantes; au centre, Prim, chassant tout vigoureusement devant lui, s'avançait dans la plaine; il avait en face des mamelons qui étaient comme la clé de la plaine et qui restaient à emporter. Ce fut le dernier épisode de la bataille. Deux fois les Espagnols se lançaient à l'assaut, et deux fois ils étaient obligés de céder le terrain un instant conquis, lorsque Prim, toujours le premier au feu, se précipitait encore à la tête des bataillons de Navarre et de Tolède, et finissait par rester maître des hauteurs. Les Arabes étaient définitivement forcés dans toutes leurs positions après une lutte désespérée où ils laissaient, dit-on, trois mille des leurs, et encore une fois l'armée espagnole campait là où on voyait le matin les tentes marocaines; elle était maîtresse de la plaine de Gualdras, voyant s'élever devant elle les redoutables massifs du Fondack qu'elle avait à franchir, et où s'était repliée l'armée vaincue de Muley-Abbas.

C'était une victoire nouvelle, il est vrai, assez sérieusement disputée toutefois pour donner à réfléchir aux Espagnols, et qui coûtait assez cher aux Marocains pour tempérer un peu le belliqueux fana-

tisme des chefs kabyles les plus acharnés à la guerre. Le tout était de savoir si cette bataille de Gualdras conduisait à une guerre indéfinie dont la prise de Tanger elle-même ne serait qu'une étape, ou à la seule paix possible, une paix de concessions et de transactions, propre à satisfaire la fierté de l'Espagne sans pousser les Arabes à la résistance du désespoir. Abattue, l'armée marocaine l'était assurément, et dès le lendemain même un envoyé de Muley-Abbas se présentait encore au camp d'O'Donnell pour demander la paix, pour traiter; mais à quelles conditions? La cession de Tetuan obstinément maintenue eût été toujours un obstacle insurmontable. La bataille de Gualdras elle-même ne faisait point disparaître une impossibilité qui tenait à tous les instincts de religion, de race et de nationalité. Céder Tetuan, c'était livrer le sanctuaire de la race arabe. Je me figure qu'en ce moment, aventuré avec son armée dans ces gorges solitaires entre Tetuan et Tanger, maître d'une résolution décisive laissée à la fermeté de son bon sens en présence des événemens, O'Donnell dut avoir une certaine émotion intérieure sous l'impassibilité de son visage. Il dut repasser dans son esprit tout ce qui le poussait en avant et tout ce qui lui disait de s'arrêter, se souvenant de l'Espagne et observant tout autour de lui, ballotté entre les excitations de l'opinion, qui lui arrivaient de loin, et le sentiment de la réalité, qui le pressait. C'était le résumé de cette lutte singulière qui depuis un mois se poursuivait partout, au camp et à Madrid, autour de la paix et de la guerre.

L'opinion publique en Espagne était belliqueuse et passionnée, ai-je dit: elle poussait à la guerre, elle ne voyait de paix possible et avantageuse que celle qu'on irait chercher à Tanger ou dans toute autre ville de l'empire et qui laisserait Tetuan à l'Espagne. S'il fallait se contenter de quelques hauteurs autour de Ceuta, d'une indemnité d'argent ou de quelques garanties chimériques, le prix n'était-il pas disproportionné avec les sacrifices? Était-ce la peine d'avoir risqué une grande guerre pour faire une petite paix? L'expédition du Maroc n'était pas seulement un acte militaire, elle devait replacer l'Espagne au rang des nations civilisatrices et lui ouvrir un avenir nouveau en Afrique. — Ainsi parlait l'opinion, et la réalité, — cette réalité qui était sous les yeux d'O'Donnell, — lui répondait que prolonger la guerre, c'était se jeter dans une entreprise sans issue. Il ne suffisait pas de garder Tetuan, il fallait la fortifier, l'armer, la disputer sans cesse aux hordes ennemies du Riff. Ce ne serait pas une ville qu'on posséderait, ce serait un camp ruineux et inutile, impuissant à protéger une colonisation sérieuse, une industrie réelle. Télégraphe, chemin de fer, mouvement éphémère de commerce, c'étaient là des apparences; le fond était rebelle et in-

hospitalier. Cette dangereuse conquête valait-elle dès lors d'être disputée au prix de nouveaux sacrifices, si l'on pouvait faire, sans s'aventurer plus loin, une paix plus modeste et plus sûre? — Et puis,... et puis il y avait peut-être une considération qu'on ne disait pas, qui ne manquait pas d'une valeur inavouée : c'était la pensée de rencontrer en avançant une Angleterre ennemie, qui ajouterait à toutes les difficultés d'une entreprise hasardeuse. L'Angleterre, il faut le dire, n'a nullement dissimulé sa malveillante humeur envers l'Espagne durant cette guerre. Avant la campagne, elle lui demandait impérieusement des garanties; pendant l'expédition même, elle fournissait au Maroc des armes et des munitions, tout en réclamant à Madrid une vieille dette que le gouvernement espagnol se hâtait de rembourser sans discuter, avec une loyauté fière et silencieuse. L'Espagne sans doute ne s'était pas laissée arrêter par les objurgations venues de Londres quand elle avait commencé son expédition; en allant plus loin maintenant, ne risquerait-on pas de voir l'Angleterre s'armer des engagemens qu'elle avait obtenus au sujet de Tanger?

Aller à Tanger pour ne pas y rester, garder Tetuan pour être perpétuellement en guerre avec le Maroc, voilà ce qui s'offrait à l'esprit du général O'Donnell, ce que toute l'armée entrevoyait. Et c'est ainsi qu'O'Donnell, au risque d'infliger à l'opinion publique une déception d'un moment, se décidait à signer une paix qui donnait à l'Espagne une indemnité de guerre de 100 millions, un petit port sur l'Océan, un agrandissement autour de Ceuta, des avantages et des garanties de commerce, des priviléges pour le culte religieux, mais qui laissait Tetuan au Maroc. C'était là le résumé des préliminaires signés le 25 mars dans une entrevue nouvelle d'O'Donnell et de Muley-Abbas. L'entrevue eut lieu dans la vallée même de Gualdras, où l'on avait combattu la veille. O'Donnell avait annoncé que, si l'acceptation de ses conditions n'était pas arrivée à six heures et demie du matin, il se mettrait immédiatement en marche sur le Fondack. Muley-Abbas arriva, quoiqu'un peu retardé par ses prières, car on était dans le mois du *ramadan;* il s'était fait précéder par un parlementaire, et quand il arriva lui-même, tout fut bientôt convenu. La guerre était finie, et bientôt l'armée espagnole rentrait fière et glorieuse dans la Péninsule, puis à Madrid.

C'est le général Ros de Olano qui, en faisant ses adieux à ses soldats avant de quitter l'Afrique, disait : « Nous avons fait une guerre nouvelle pour nous, unique, où, à mon jugement, l'on peut perdre une campagne en restant victorieux dans toutes les actions. » C'était là, à tout prendre, l'expression transparente de cette déception de l'opinion tombant tout d'un coup du haut de son rêve à la

nouvelle d'une paix qui ne comblait pas toutes ses espérances. Il est vrai, on avait dit en entrant : « Tetuan à l'Espagne! » et on disait en sortant avec les traités : « Tetuan à l'Espagne comme garantie temporaire! » Matériellement le résultat est peu sensible peut-être. L'Espagne n'a ni territoires nouveaux, ni villes nouvelles, ni domination directe sur des pays conquis. La guerre du Maroc a été néanmoins pour elle la source de plus d'un avantage moral ou politique. L'Espagne a gagné d'abord de se sentir revivre dans une armée sobre, patiente, énergique, au niveau de toutes les épreuves et de tous les périls. Il y a des esprits, je ne l'ignore pas, qui ne voient dans l'héroïsme militaire que ce qu'il y a de dangereux ou d'inutile. Une armée en campagne allant se faire tuer, c'est une déperdition de capital pour l'agriculture, pour l'industrie. Une armée peut être autre chose encore : elle peut offrir en certains momens la mesure de ce qui reste de vigueur intérieure, de virilité et de force d'action à un peuple éprouvé; elle peut être, en un mot, une nation défendant son rang dans le monde ou renaissant à l'importance politique. C'est ce que l'armée d'Afrique a été pour la nation espagnole.

Un autre avantage que l'Espagne a trouvé dans cette campagne du Maroc, c'est de voir où sont pour sa politique les amitiés, les sympathies naturelles, les affinités d'intérêts. Une fois de plus on a vu que l'Angleterre est souvent un obstacle pour la Péninsule, que la France est toujours une alliée sympathique, car c'est notre fortune de ne nous trouver sur le chemin d'aucun des grands intérêts ou même des légitimes ambitions de l'Espagne, pas plus qu'elle ne se trouve sur le chemin de nos propres intérêts ou de nos ambitions. La France n'a point de Gibraltar à défendre, elle n'a point à voir d'un œil jaloux l'expansion du peuple espagnol en Afrique; elle est la première intéressée à tout ce qui élève la Péninsule en puissance, en dignité et en liberté. Et c'est ainsi que cette campagne du Maroc, qui a donné une armée à l'Espagne, lui laisse encore une lumière de plus pour sa politique.

CHARLES DE MAZADE.

DU

MOUVEMENT MORAL

DES SOCIÉTÉS

D'APRÈS LES DERNIERS RÉSULTATS DE LA STATISTIQUE

I. Communications de MM. Guerry, Villermé, Moreau de Jonnès, Fayet, dans les *Séances et Travaux de l'Académie des Sciences morales et politiques.* — II. Communications de MM. W. A. Grey, Robert Everest, Joseph Fletcher, J. Clay, dans le *Journal of the Statistical Society of London*, 1846-1859. — III. *Essai analytique et critique de Statistique mortuaire comparée*, par M. Marc d'Espine, Genève 1858. — IV. *Lettere mediche sulla America meridionale*, par M. P. Mantegazza, Milano 1860. — V. *Du Suicide politique en France depuis 1789*, par M. A. des Estangs, 1860.

Le monde moral est-il soumis à des lois comme le monde physique, à des lois immuables et nécessaires dont les effets pourraient être calculés à l'avance, s'il nous était possible de reconnaître et d'évaluer les combinaisons infinies suivant lesquelles ces lois s'appliquent et se manifestent? Le chaos des événemens et la marche capricieuse des sociétés ne sont-ils qu'apparens? La succession des faits politiques et des déterminations humaines n'obéit-elle point à un ordre constant et régulier qui nous échappe encore, mais que l'étude finira peut-être par démêler? Grave et difficile question, une des plus importantes qui s'offrent aux méditations de l'historien, et que peu de penseurs ont osé aborder. Il est souvent parlé de la sagesse de la Providence, de ses admirables desseins, de la manière dont elle fait servir les moindres événemens à la réalisation de son but. Bossuet a dit : « L'homme s'agite, Dieu le mène; » magnifique parole, mais qui, pour être comprise, a besoin de preuves et de commentaires. Et comme toutes les œuvres divines sont empreintes d'un

esprit d'enchaînement et d'accord, il faut, pour constater l'intervention de Dieu, découvrir dans l'histoire cette même sagesse, cette même harmonie qui éclatent dans l'univers matériel. On a prononcé plusieurs fois dans ces derniers temps le mot de philosophie de l'histoire : on a bâti des systèmes, essayé de tracer la courbe qui représente la marche de l'humanité; mais celui-là même qui croit avoir trouvé la formule résumant la suite des événemens passés se garde bien d'en faire usage pour prédire les événemens futurs. On n'a pas assez de confiance dans la méthode et l'on craint de la voir immédiatement prise en défaut, en sorte que la philosophie de l'histoire, qui a servi de thème à tant de théories, nous a enseigné peu de chose sur la marche ultérieure des sociétés. Cette impuissance tient à ce qu'on a prétendu résoudre le problème dans toute sa généralité, alors qu'on ne possédait même pas les élémens propres à éclairer les questions de détail qu'il embrasse. On a oublié que les événemens sont la somme d'une foule d'actes individuels, la résultante d'un nombre prodigieux de volontés qu'il eût fallu préalablement observer dans leurs manifestations périodiques, et dont il était nécessaire de rechercher la loi avant d'aspirer à découvrir celle de la société tout entière.

Il en est de la vie de l'humanité comme de la météorologie; elle implique le concours d'une multitude d'actions partielles et de phénomènes spéciaux qu'il faut d'abord étudier avant de prétendre savoir le temps qu'il fera demain. Cette recherche des élémens de l'histoire qu'a négligée la philosophie, impatiente d'arriver à des résultats généraux, la statistique l'a tentée : elle a laborieusement recueilli, classé, compté tous les témoignages de nature à nous faire connaître ce qu'on pourrait appeler les fonctions du corps social; elle a évalué la fréquence, la rareté relative de certains actes, de certains crimes, de certaines passions, de certains maux; elle a mis en rapport les chiffres ainsi obtenus les uns avec les autres, afin de découvrir s'il ne se produirait pas des coïncidences régulières où se décèleraient les lois demandées. C'est ainsi que déjà elle est arrivée à noter plusieurs faits constans, à formuler des principes que je voudrais rapidement passer en revue dans cette étude, afin d'apprécier les conséquences qui en découlent.

I.

Avant d'entrer dans l'examen des résultats principaux de la statistique civile, morale et médicale, il faut d'abord s'assurer de la légitimité des méthodes dont elle a fait usage. Il y a encore bien des personnes qui professent pour cette science une assez médiocre estime et qui se défient de ses assertions. On oppose l'incertitude des

données sur lesquelles elle opère, la négligence qu'apportent les préposés de l'administration à enregistrer exactement les faits qui doivent servir de base au travail de comparaisons et de rapprochemens; on allègue l'impossibilité de constater, par conséquent d'évaluer numériquement une multitude d'actes dont la connaissance est cependant indispensable aux recherches que l'on poursuit. La statistique dit ce qu'on veut lui faire dire, affirment les incrédules, et il y a des chiffres à la disposition de tous les systèmes.

On oublie que ces objections pourraient être également adressées aux sciences mathématiques dans lesquelles le calcul est appliqué à des phénomènes pleins d'anomalies et d'irrégularités. Les principes de la géométrie, de l'algèbre et de la mécanique sont des vérités absolues, pourvu qu'on reste dans le domaine de l'abstraction; mais dès qu'on entre dans les applications, on s'aperçoit qu'il faut tenir compte d'une foule d'accidens et qu'on ne saurait calculer que par approximation les effets des forces et la combinaison des mouvemens dont on a, par le raisonnement, assigné les lois nécessaires. Plus on avance dans la connaissance des faits, plus on reconnaît de perturbations accidentelles et d'élémens d'erreurs. Aussi ne s'agit-il que d'atteindre à une certaine distance du vrai; du moment que les erreurs dues à l'imperfection de nos moyens d'observation et de nos méthodes ne sont pas de nature à affecter les rapports des faits et à masquer l'ordre régulier des phénomènes, on peut dire que la loi est susceptible d'être formulée. L'énoncé obtenu, sans jamais prétendre à une rigueur absolue, représente suffisamment la façon dont les choses se passent; l'emploi de procédés de plus en plus délicats permet ensuite des approximations de plus en plus rapprochées. Or ce qui est vrai des sciences mathématiques appliquées l'est également de la statistique. En même temps que l'administration introduit plus d'exactitude dans l'enregistrement des faits sur lesquels travaillent les statisticiens, ceux-ci perfectionnent leurs méthodes, ils éliminent peu à peu les causes d'erreur dont étaient entachés leurs premiers résultats. L'établissement de bureaux de statistique en France, en Angleterre, en Belgique, en Italie, en Hollande, en diverses parties de l'Allemagne et dans les états scandinaves, a permis de recueillir des données auparavant inconnues et de contrôler les documens numériques. Les tribunaux de différentes nations ont fourni des élémens de statistique morale par les procès-verbaux de leurs instructions et le relevé de leurs arrêts; ces pièces sont aujourd'hui étiquetées avec un ordre et une ponctualité dont jadis on n'avait guère d'exemples. Les administrations locales se sont montrées plus vigilantes, et les registres de l'état civil sont tenus avec un soin qui devient une très suffisante garantie. La nécessité pour les états de connaître le mouvement de la population, le montant

de leurs ressources financières, le nombre d'hommes capables de porter les armes, a fait exiger des agens du pouvoir des habitudes d'ordre et de précision. Enfin des sociétés de statistique se sont fondées, afin de provoquer des travaux d'ensemble.

La statistique a donc fait dans ces dernières années des progrès considérables. L'un des plus importans a été l'habitude de ramener les évaluations numériques à des unités communes et de s'attacher à tenir compte de toutes les circonstances accessoires qui peuvent modifier les chiffres obtenus. Il a fallu d'abord bien s'entendre sur les mots, ne pas ranger dans la même catégorie des faits désignés par le même nom, bien que de nature diverse. S'agit-il, par exemple, de comparer le nombre des crimes entre deux pays, il faut préalablement s'assurer de l'identité d'actes qualifiés d'un nom correspondant. Ce que l'on appelle assassinat en France est-il exactement ce qu'on nomme du nom équivalent en Angleterre? Range-t-on dans la catégorie des simples délits contre les propriétés dans ce dernier pays ce que notre code a qualifié de la sorte? Une foule d'autres précautions sont nécessaires pour rendre comparables les résultats de ces relevés. Aussi les évaluations statistiques sont-elles délicates et épineuses; elles nécessitent des observations répétées pour une longue série d'années. Les erreurs dans un sens sont alors notablement compensées dans l'autre, et les faits qui ne se produisent qu'à des intervalles éloignés peuvent être recueillis en assez grande quantité et durant une succession suffisante de périodes pour que le nombre moyen qu'on en possède présente quelque signification. J'aurai soin d'ailleurs de ne m'adresser qu'aux statisticiens qui ont obtenu un brevet d'exactitude, et dont la méthode nous est elle-même une garantie de la rigueur de leurs chiffres et de leurs déductions. Entre les données qu'ils nous transmettent, j'accepterai uniquement celles qu'ils ont réunies dans les conditions favorables et qu'ils ont pu soumettre à un contrôle satisfaisant.

Dans la rude tâche qu'ils se sont imposée, au milieu d'un travail parfois si aride et si vétilleux, les statisticiens ont été nécessairement soutenus par la pensée de vérifier des théories posées *à priori*, d'arriver même à des lois simples susceptibles d'être formulées, à des moyennes dont le retour ou la progression définie fasse saisir la liaison des causes et des effets; ils ont espéré porter l'ordre là où il n'y avait que le chaos. On dira peut-être que c'était une idée préconçue, soit; mais cette idée, subordonnée rigoureusement aux chiffres, devient une sorte d'orientation, car il s'agit de s'assurer si les faits se dirigent dans tel sens ou s'ils s'en écartent. Cette idée d'ailleurs, elle existe instinctivement chez tous les hommes. Nous avons la conscience de la permanence des faits qui résultent de la nature et de la constitution des choses; tous nos actes sont réglés en consé-

quence. Une fois que nous avons constaté les propriétés d'un corps comme le caractère d'un individu, nous conformons notre conduite ou nos mouvemens au principe suivant : tant que des causes nouvelles ne viendront pas modifier les propriétés de l'un et le caractère de l'autre, ils demeureront tous deux les mêmes, et si nous nous apercevons que leur état respectif a changé, nous en concluons forcément que des causes inconnues ont agi sur eux. Nous tâchons alors de découvrir ces causes, afin de savoir de quelle manière elles tendent à les modifier, et dans ces modifications mêmes nous cherchons des effets constans et réguliers.

Hume en a fait la remarque dans ses *Essais sur l'entendement humain :* ce que nous appelons l'expérience des hommes et des choses est fondé sur ce principe, implicitement reconnu. Si la marche des événemens était aussi capricieuse qu'elle apparaît à des esprits peu attentifs, si les actes humains n'étaient point réglés par les motifs qui les déterminent, comment l'observation servirait-elle à les prévoir et à en assigner les résultats? Nous avons beau parler de la spontanéité de nos déterminations, nous sommes enchaînés par un inextricable réseau de causes et d'effets, et nous sentons fort bien que plus nous avons tracé de points de ces courbes qui s'enlacent et s'entre-croisent, plus nous avons de chances d'arriver à connaître dans quelle direction se fera leur prolongement ultérieur. Ainsi que l'a remarqué un des plus éminens publicistes de l'Angleterre, sir G. Cornewall Lewis, aujourd'hui membre du cabinet, dans un intéressant ouvrage trop peu connu parmi nous (1) : en entrant dans le domaine des faits particuliers, nous avons plus clairement conscience de la possibilité de prévoir la marche des choses par une étude attentive et réfléchie des causes. Un esprit sagace sait calculer l'influence déterminée d'une mesure législative, l'issue d'une affaire, comme le médecin juge à l'avance de l'action d'un médicament ou assigne la terminaison d'une maladie. En général, une cause morale étant donnée dans un milieu préalablement connu, nous arrivons à en évaluer la puissance et l'étendue; sans doute, comme l'observe en traitant du même sujet un économiste éminent, M. Mill, ces prédictions ne sauraient être absolues, mais elles suffisent pour nous indiquer sûrement dans quelle direction on devra chercher les effets.

L'idée de lois constantes est donc tout aussi fondée pour le monde moral que pour le monde physique; d'ailleurs l'existence des unes implique celle des autres. En effet, la plus simple observation nous révèle l'étroite liaison des actes habituels d'un individu et de sa constitution physiologique. Nos actes tiennent le plus souvent à notre

(1) *Essdi sur l'Influence de l'autorité en matière d'opinion.*

caractère, d'où dépend l'impression que produisent sur nous les causes extérieures, et notre caractère est à son tour dans la dépendance de notre tempérament, de l'état plus ou moins sain de notre économie. Le tempérament et le jeu de nos fonctions sont réglés par des influences climatologiques et atmosphériques, soit que ces influences s'exercent directement, soit qu'elles se fassent sentir à la longue, par voie d'hérédité, sous la forme d'une constitution physique locale ou même de race. Or du moment que l'atmosphère est assujettie à des lois régulières et permanentes, bien que très variées dans leurs effets, notre naturel, nos actes, nos pensées mêmes, tombent sous la dépendance des phénomènes généraux de l'univers, dont à certains égards ils refletent la régularité. S'il nous était permis de connaître l'action combinée et de mesurer tous les effets de ces phénomènes, nous pourrions dans de certaines limites déterminer le caractère et la quantité des actes qu'ils engendrent; la météorologie deviendrait le point de départ de la statistique médicale, et celle-ci à son tour servirait de guide et fournirait les principaux points de repère pour la statistique morale.

Mais, dira-t-on, l'homme est un être libre qui ne se conduit point, comme les animaux, uniquement d'après ses instincts, et qui n'obéit pas forcément aux influences extérieures; il a la faculté de réagir contre elles et de combattre ses penchans aussi bien que de diriger ses volontés. Sans doute, mais il faut d'abord reconnaître que, dans l'immense majorité de nos actes, nous ne faisons pas usage de notre liberté. Si l'homme tient de l'ange et de la bête, c'est assurément la bête qui prédomine, et si nous considérons avec impartialité notre conduite et nos actions, nous verrons qu'une foule de nos déterminations sont prises spontanément, c'est-à-dire sous l'influence immédiate des causes physiologiques et même physiques. C'est seulement dans un petit nombre de cas que nous délibérons avec nous-mêmes, que nous refoulons les excitations de la chair, les impulsions du naturel, et que nous combattons l'influence déprimante ou exaltante du sang, de la température et de l'électricité. Et même encore, lorsque nous agissons ainsi, nous le faisons en vertu de croyances et d'idées que nous devons à l'éducation, aux institutions sociales, dont la marche est elle-même assujettie aux influences auxquelles nous croyons alors échapper. Nous sommes sans doute libres de vouloir ce que nous voulons; mais cette énergie de volonté, cette élévation d'esprit, cette délicatesse de moralité, nous en sommes redevables à la société qui nous a vus naître, au milieu dans lequel nous sommes placés, et cela est si vrai que chacun comprend qu'il faut modifier les institutions, répandre l'instruction, donner l'exemple des bonnes mœurs, diminuer les occasions de mal faire, pour élever le niveau de la moralité d'un peuple et le soustraire aux ap-

pétits brutaux. Les causes morales qui viennent contre-balancer les influences purement physiques peuvent donc être réglées à leur tour par des principes permanens qui ne sont en réalité que des lois; ces lois, en se combinant avec celles du monde matériel, fournissent les élémens qui assignent la marche d'une société, et permettraient, si elles étaient connues, de tirer l'horoscope des individus. La statistique morale tient compte de tous ces élémens; elle les décompose, elle examine séparément l'action de chacun. C'est par l'étude de ces élémens qu'il lui faut débuter, et c'est à peine si elle commence à entrer dans cet ordre d'observations.

De tous les savans qui se sont voués à l'étude de la statistique dans notre pays, M. Guerry est assurément celui qui a poussé le plus loin la rigueur et la patience des recherches. Il a réuni pour une période de près de trente années, tant en France qu'en Angleterre, un nombre prodigieux de faits que lui ont surtout fournis les registres des tribunaux; il a représenté par des courbes (1) la marche des différens genres de criminalité dans les deux pays, de façon à rendre sensible aux yeux la nature des variations par lesquelles a pour ainsi dire passé la moralité publique. Prenant pour étalon de mesure le chiffre de 10,000 crimes commis par des individus de l'un ou l'autre pays, il a calculé, en relevant d'innombrables dossiers, pour quelle proportion entre chaque crime d'une nature déterminée, soit en considérant une certaine période d'années, soit en comparant entre elles les diverses parties des mêmes années. Il a cherché entre les variations de criminalité des différentes divisions d'un territoire le chiffre qui peut représenter la moyenne de la criminalité, et il a rapporté à cette moyenne les différens nombres obtenus, de manière à juger de la moralité relative de tel ou tel département, de tel ou tel comté. Toutefois il lui a fallu d'abord établir une nomenclature fixe, une classification générale des infractions qui permît de les ranger selon l'ordre de gravité et sous le rapport de la répression (2). Cela fait, il a pu ensuite chercher la distribution géographique des crimes et délits, leur répartition pour tout le territoire selon les saisons et la température, leur distribution sous le rapport du sexe et de l'âge. Il est arrivé enfin à des tableaux où sont classés les crimes susceptibles d'être connus et constatés, suivant les motifs qui les ont déterminés: dernière et difficile enquête dans

(1) Ces courbes, dont l'emploi est emprunté aux mathématiques, sont les lignes qui réunissent la suite des points correspondant à la succession des années; la hauteur à laquelle les points sont respectivement placés est proportionnelle au chiffre de criminalité de chaque année.

(2) M. Guerry a pris comme base de ses calculs, non le chiffre des condamnations, mais celui des accusés, parce que, s'il peut y avoir quelque doute sur la culpabilité des prévenus, il n'y en a aucun sur la réalité des crimes.

laquelle il s'est aidé des publications de statistique criminelle et judiciaire faites tant en France qu'en Angleterre. En prenant les travaux de M. Guerry et en y joignant un certain nombre de relevés spéciaux dus à d'habiles statisticiens de la France, de l'Angleterre, de la Belgique et de l'Allemagne, on se trouve en possession d'un ensemble suffisant de documens pour apprécier plusieurs des faits les plus importans de la statistique morale.

Les statisticiens dont je rappelle ici les publications n'ont pas la prétention de pénétrer dans la recherche intime des causes; ce qu'ils ont simplement constaté, ce sont des coïncidences. Ces coïncidences ne sauraient être fortuites; elles portent avec elles-mêmes la démonstration qu'elles tiennent à des causes fixes, autrement dit à des causes ayant toujours les mêmes effets. Si ces causes s'accroissent, les effets augmentent; si elles diminuent ou disparaissent, les actions qu'elles engendrent ne se rencontrent plus. Le principe de la causalité apparaît alors dans toute sa force et toute son évidence, et l'utilité qu'on peut retirer des indications statistiques, c'est qu'elles rendent manifeste la permanence de certaines causes que vainement on avait cru conjurer, qu'elles nous montrent parmi les moyens de répression ou d'amélioration ceux qui sont efficaces et ceux dont on n'a pu tirer aucun parti, qu'elles nous font enfin découvrir certaines tendances qui autrement nous auraient échappé.

Les causes qui agissent sur les actes humains sont de trois ordres : les causes physiques, — les causes physiologiques, — les causes purement sociales, c'est-à-dire qui tiennent aux relations des individus entre eux.

Les premières sont presque toujours supérieures à nos moyens d'action; nous ne pouvons pas les modifier, et il nous est seulement possible de nous y soustraire, soit par un genre de vie spécial, soit en nous transportant en des lieux où elles n'agissent pas, où elles agissent à un moindre degré. Tels sont par exemple les effets de la température. La chaleur agit moralement sur nous; elle allume certaines passions, elle porte à la colère et aux plaisirs des sens. Tout le monde sait que les habitans des contrées méridionales ont le caractère plus bouillant, les sentimens plus impétueux, de même que dans les pays dont l'air est très sec, comme les États-Unis, l'irritabilité devient excessive. La paresse, le goût des liqueurs fortes dépendent également du climat, et comme l'année, par ses variations de température et ses changemens de saison, modifie les conditions climatologiques, on comprend que les passions doivent en moyenne se faire inégalement sentir suivant l'époque de l'année. Quoi qu'on fasse pour les combattre, et quand bien même l'on réussit par l'éducation à en atténuer les effets, la répartition devra toujours obéir aux influences météorologiques, et l'on retrouvera nécessairement

pour les pays de climat analogue des variations semblables dans le chiffre de la criminalité.

C'est ce qui ressort de plusieurs des tableaux de M. Guerry. En France comme à Londres, la moyenne du chiffre des crimes pour chaque saison lui donne à peu près les mêmes résultats, et les différences qu'il observe tiennent simplement à celles qui séparent les deux contrées. Au printemps et dans l'été, on voit constamment les attentats contre les mœurs apparaître en grand nombre et prendre pour ainsi dire la tête de la longue série de crimes que nous déroulent les tableaux de M. Guerry: Par exemple, si l'on représente par 100 le nombre de viols commis en un an, on a la répartition suivante : pour l'hiver 16, pour le printemps 26, pour l'été 37, pour l'automne 21. En hiver, ce ne sont plus les actes de débauche qui reçoivent les premiers numéros de la liste de criminalité, mais les crimes qui trouvent dans la longueur des nuits et l'obscurité des jours des conditions favorables de perpétration. En Angleterre ainsi qu'en France, ce sont les vols avec violence, l'introduction dans les maisons habitées, le recel d'objets volés, l'émission ou la fabrication de fausse monnaie. Au contraire les attentats aux mœurs deviennent très rares, et pour la France, par exemple, les violences sur les enfans, qui figuraient pendant l'été au premier rang, passent en hiver au dernier.

L'influence de la marche de la température et de la longueur des jours est surtout manifeste lorsqu'au lieu de prendre les saisons en bloc, on suit mois par mois la marche de la criminalité. En mars, l'infanticide se place au premier rang: sur un total de 10,000 crimes supposés commis pendant l'année, il entre pour 1,193; vient ensuite le viol avec violence sur les personnes, représenté par 1,115; la supposition et la suppression *de part* ont la troisième place et le chiffre 1,019. En avril, ce dernier crime passe au premier rang; il est représenté par le chiffre 1,274. Suit l'enlèvement et le détournement de mineures, 1,054; au troisième rang sont les menaces par écrit et sous condition, 997. En mai, nous trouvons d'abord le vagabondage et la mendicité, 1,257; puis le viol et attentat à la pudeur, 1,150; l'empoisonnement, 1,144; le viol sur des enfans, 1,106. Notons que ce dernier crime, qui est ici arrivé au quatrième rang, a suivi une marche ascendante depuis mars, où il figure seulement au trente-cinquième. En avril, il est monté au dixième, et au mois de juin il arrive au second avec le chiffre 1,303; c'est un crime analogue, le viol et l'attentat à la pudeur sur des adultes, qui est alors au premier rang, avec un chiffre peu différent, 1,313. Le quatrième rang appartient à un autre crime connexe, l'avortement, représenté par le chiffre 1,080; quant au troisième rang, c'est le parricide qu'on y voit figurer pour 1,151. En juillet, voilà le viol sur les enfans arrivé

au premier rang, avec le chiffre 1,330; les autres crimes prédominans sont ou de la même nature, ou de la même classe : enlèvement ou détournement de mineures, 1,118; attentats à la pudeur, 1,093; le troisième rang appartient à un crime voisin du parricide, les blessures faites aux ascendans, lesquelles présentent le chiffre 1,100. Au mois d'août, le crime de débauche, qui occupait le premier rang le mois précédent, redescend au troisième; le premier appartient aux incendies d'édifices non habités, meules, granges, etc. Ici ce n'est pas la température qui agit, mais l'occasion qui fait le coupable : c'est l'époque des récoltes et de la rentrée des moissons; on comprend donc que celui qui veut y porter l'incendie ne puisse agir qu'à ce moment de l'année. Remarquons toutefois qu'il y a là un acte de vengeance, la preuve d'une haine violente à laquelle l'influence de l'été peut n'être pas étrangère. C'est encore en partie ce sentiment qui prédomine dans le faux témoignage, lequel, de concert avec la subornation, prend pendant le même mois la quatrième place. En septembre, les passions brutales commencent à s'amortir. Aussi les attentats contre les enfans sont-ils tombés au quinzième rang, et ceux sur les adultes au vingt-troisième. Les vols et les abus de confiance prennent alors le dessus; ils occupent le quatrième rang. Les récoltes ne sont pas encore complétement terminées; aussi les incendies de granges, de meules, etc., continuent d'occuper les hauts numéros. Le plus fort appartient à la concussion et à la corruption, ce qui semble du reste tenir simplement à l'époque des fermages et des redditions de comptes; le même crime tient encore en octobre le quatrième rang. La supposition et la suppression de part, qu'on trouve au second, paraissent être simplement en relation avec les époques de l'année où les naissances sont plus nombreuses, car, pour apprécier exactement les causes de variation de ces crimes, il serait nécessaire d'avoir dans l'année la distribution mensuelle des accouchemens. L'assassinat et le parricide, les vols sur les chemins publics, se placent, d'octobre à janvier, parmi les crimes prédominans. Nous retrouvons ici l'influence des longues nuits, des jours sombres; les routes et les champs, devenus plus déserts, rendent l'exécution de ces crimes plus facile. En septembre et en octobre, les tribunaux vaquent; en novembre, les affaires se multiplient, les opérations des conseils de révision commencent, une foule de transactions sur les propriétés ont lieu : on s'explique donc que le faux témoignage et la subornation, le faux en matière de recrutement, le faux en écritures authentiques, figurent en tête de la liste. La fausse monnaie, les vols dans les églises, qui sont les deux crimes prédominans de janvier, s'expliquent aussi par le peu de clarté du jour; en février, nous voyons reparaître la suppression de part et l'infanticide, qui occupent aussi

la tête en mars, et dont la prédominance correspond nécessairement, comme il a été remarqué, aux époques des plus nombreuses conceptions. Quant aux crimes contre les mœurs, la décroissance continue: en octobre, l'attentat sur les enfans n'occupe plus que le vingt-huitième rang, et il est représenté par le chiffre 668; l'attentat sur les adultes est au vingt-neuvième, avec le chiffre 665; ces deux mêmes crimes passent aux trente-quatrième et trente-sixième rangs en novembre. En décembre, les tentatives sur les enfans sont le moins fréquent de tous les crimes; en janvier et février, ils se tiennent à l'avant-dernier rang. En somme, le nombre des crimes commis contre les personnes est plus grand en été qu'en hiver, et celui des crimes contre les propriétés est plus grand en hiver qu'en été; le printemps et l'automne présentent sensiblement les mêmes rapports. La statistique criminelle de l'Angleterre conduit à des résultats analogues. Voilà donc la marche annuelle de la criminalité assez nettement établie. L'homme se rend plus ou moins coupable envers la société, envers ses semblables, selon que l'état de la température allume plus ou moins ses passions, et que les circonstances qui se reproduisent périodiquement fournissent des conditions plus favorables au libre essor de ses mauvais penchans.

L'âge est un autre élément qui entre dans la statistique criminelle pour une part également constante, et sur lequel les institutions n'exercent qu'une faible action. Cette constance, de même que la répartition par saisons, tient à ce que nous avons ici des causes physiologiques sur lesquelles l'éducation et les lois n'ont aucun effet. La masse des crimes pourra diminuer sans doute, si le niveau de la moralité s'élève; mais le rapport des chiffres fournis pour les criminels de chaque âge demeurera à peu près identique. M. Guerry a réuni des documens qui embrassent un espace de vingt-huit ans. En France, nous trouvons, de 25 à 30 ans (pour les femmes), l'infanticide au premier rang; sur 10,000 crimes de toute nature, il est représenté par le chiffre 2,389. De 30 à 35 ans, c'est la bigamie (2,365) qui a la même place. De 35 à 40 ans, ce crime n'occupe plus que la seconde (1,892). La contrefaçon de sceaux, poinçons, etc., c'est-à-dire un crime qui indique la prédominance de la cupidité, monte alors au premier, et un autre crime de caractère semblable, la concussion et la corruption, apparaît au même rang, de 40 à 45 et de 45 à 50. En Angleterre, mêmes résultats. De 30 à 40 ans, c'est la bigamie qui domine, avec le chiffre 4,100; mais ce crime se maintient avec le même numéro d'ordre dans les deux pays à la période suivante. Un fait digne de remarque et fort triste à confesser, parce qu'il accuse notre dépravation, c'est qu'à mesure qu'on avance dans la vie, à partir de 50 ans, on voit les attentats sur les enfans l'emporter de beaucoup en nombre sur les attentats

dirigés contre des adultes, et cela en France comme en Angleterre. Pour 60 ans et au-dessus, ce crime occupe encore le troisième rang avec le chiffre 445; mais c'est la concussion et la corruption qui portent le drapeau, ainsi que dans la période décennale précédente. A partir de 50 ans, les vols deviennent de moins en moins nombreux, de même que les attentats contre la sûreté de l'état; ils sont remplacés par des faux et des détournemens de deniers publics. L'empoisonnement prend alors de plus en plus la place de l'assassinat. L'homme n'a plus la force ni l'audace suffisantes pour dépouiller avec violence ou par quelque coup hardi; il use de fraude et de ruse.

La première enfance a aussi ses crimes particuliers. En Angleterre, on trouve, pour ceux qui prédominent à cet âge, le vol d'objets immobiliers par destination, les tentatives de vol, les possessions illicites d'objets mobiliers, les différens genres de vol, l'incendie. En France, l'association de malfaiteurs, l'incendie d'édifices habités ou non habités, le vol dans les églises et le vol qualifié, les pillages et les dégâts en bandes et à force ouverte représentent la moitié de tous les crimes commis jusqu'à 16 ans. De 21 à 30 ans, nous voyons en Angleterre la prostitution et la suppression de part pour les femmes, — pour les deux sexes, les violences contre les magistrats et les entraves à la police, le braconnage et les vols à force ouverte ou avec violence, — occuper les neuf premiers rangs; la fabrication de fausse monnaie, le dixième. Au contraire, à la fin de la liste, aux numéros 55 et 56, se placent un des crimes prédominans de la vieillesse, l'attentat aux mœurs sur les enfans, et l'un de ceux qui appartiennent à l'enfance, le vol d'objets devenus immeubles par destination. En France, la répartition est à peu près pareille durant la même période de la vie, sauf cette exception, où apparaît l'influence différente des climats, que les attentats à la pudeur et les enlèvemens de mineures ont, avec l'infanticide, les plus hauts numéros d'ordre. L'ivresse, qui ne donne malheureusement pas lieu chez nous à des condamnations, se montre en Angleterre comme un des crimes prédominans de la vieillesse; elle est au sixième rang pour la période de 50 à 60 ans, au neuvième après 60 ans. Le nombre des crimes atteint son maximum pour les deux sexes de 25 à 30 ans. Tandis que les penchans criminels se développent plus tôt chez les hommes, ils s'affaiblissent plus rapidement chez les femmes.

L'influence du sexe tient, comme celle de l'âge, à des causes physiologiques régulières et constantes. Il faut le dire à l'honneur des femmes, en France comme en Angleterre, dans presque tous les crimes contre les personnes et les propriétés, les hommes entrent pour une proportion beaucoup plus forte. Seulement l'on voit constamment la part des femmes augmenter pour les crimes dictés par la cupidité, et dont l'exécution ne réclame pas cette force et

cette énergie qui sont le propre des hommes. En Angleterre par exemple, sur 1,000 crimes de vols de nuit, les hommes figurent pour 964 et les femmes pour 36. Dans le vol avec effraction (*house-breaking*), le chiffre 920 représente les hommes, et le chiffre 80 les femmes, tandis que pour les escroqueries on a 194 femmes contre 806 hommes; pour les vols au-dessous de 5 livres sterling dans les maisons habitées, 231 femmes contre 769 hommes; pour les vols domestiques, 275 femmes contre 725 hommes. Pour les engagemens illicites d'objets mobiliers seulement, les femmes l'emportent sur les hommes dans le rapport de 561 à 439.

En France, nous rencontrons des chiffres presque analogues. Les vols sur les chemins publics sans violence donnent 903 hommes contre 97 femmes; les vols avec circonstances aggravantes, 866 contre 134; les incendies, 842 contre 158; les vols simples, 729 contre 271; les vols domestiques, 621 contre 319, et c'est seulement dans le délit de prêt sur gages que les femmes l'emportent sur les hommes: elles figurent pour le chiffre de 594, et les hommes pour le chiffre de 406. Dans les crimes contre les personnes, la différence de caractère des deux sexes est encore plus manifeste. Je ne parle pas de ces crimes qui ne sont guère de nature à être commis par les femmes, et qui tiennent à des habitudes de débauche liées à notre sexe. Les femmes ont d'ailleurs des crimes correspondans qui leur sont propres, et dont le chiffre dépasse démesurément celui des hommes: l'excitation à la débauche, l'exposition d'enfans, par exemple. L'inégalité va de soi-même. Je ne m'occupe que des crimes qui peuvent être commis par les deux sexes, et je passe par conséquent les attentats à la pudeur, les complots et attentats contre la sûreté de l'état. Nous trouvons, pour le meurtre et la tentative de meurtre, 969 hommes contre 31 femmes; pour les menaces écrites ou verbales, 933 contre 67; pour la bigamie, 903 contre 97; pour les coups et blessures volontaires, 872 contre 128; pour les outrages publics à la pudeur, 870 contre 130; pour les blessures envers un ascendant, 862 contre 138; pour le faux témoignage et la subornation, 813 contre 187; pour le parricide, 699 contre 301; pour l'empoisonnement, 527 contre 473. Les chiffres sont à peu près équivalens pour l'Angleterre. En général, sur 100 crimes commis contre les personnes, 86 le sont par des hommes et 14 par des femmes, et sur 100 attentats contre les propriétés, les premiers figurent pour 79 et les secondes pour 21.

Le suicide, qui peut rentrer dans la catégorie des attentats contre les personnes, est également soumis aux influences de la saison, de l'âge et du sexe. M. Guerry est arrivé à des résultats qui sont en partie confirmés par les recherches de MM. Lisle et Brierre de Boismont. Il a reconnu comme eux que, contrairement à ce qu'on supposait, la vieillesse est l'âge qui présente le plus de suicides. Au-delà

de 50 ans, cet attentat occupe constamment le premier rang: aucun autre n'atteint une proportion aussi forte; au contraire, pour la période de 30 à 35 ans, le suicide est un des crimes proportionnellement les moins communs. Les tableaux dressés par saison nous font voir que le nombre des suicides augmente beaucoup en été, et qu'il suit par conséquent la même loi que les crimes contre les personnes; mais bien que la mort volontaire soit soumise à l'influence de la température, elle est pour ainsi dire inverse de l'assassinat et des crimes analogues. En effet, plus un département présente un nombre élevé de ceux-ci, plus faible est généralement le chiffre des suicides; la majorité des départemens qui donnent le maximum dans les crimes contre les personnes, tels que la Corse, la Lozère, l'Ariége, l'Aveyron, occupent les derniers degrés de l'échelle des suicides.

Cette espèce d'antagonisme entre l'assassinat et le suicide n'a rien d'inexplicable. Le premier crime n'est-il pas la conséquence du sentiment de l'égoïsme porté à son plus haut point? L'homme sacrifie à sa cupidité, à sa haine, à sa jalousie, la vie de son semblable. Au contraire, dans la mort volontaire, l'amour de soi s'éteint complétement; le dégoût de la vie est un sentiment analogue à celui qui émousse l'impression du désir. Le suicide est en général plus commun chez l'homme que chez la femme, quoique certains suicides, le suicide par amour notamment, prédominent chez celle-ci. Cette différence est d'autant plus remarquable que la statistique médicale montre que le sexe féminin est plus exposé à l'aliénation mentale que le nôtre, et l'on sait quelle cause fréquente de suicides est cette maladie. On doit s'expliquer une pareille inégalité par la plus grande énergie que les femmes ont pour supporter la souffrance morale, grâce à un sentiment religieux plus vif, à des habitudes moins fréquentes de désordre et d'ivresse.

De ces curieuses recherches, il ressort que la saison, l'âge et le sexe exercent sur la production des crimes une influence qui demeure toujours la même et qui établit entre les chiffres de criminalité des proportions constantes. Quoique, durant la période qu'embrassent les relevés de M. Guerry, les peines n'aient pas toujours été les mêmes pour les différens crimes, quoique la législation criminelle de la France et de l'Angleterre soient différentes, et qu'on se montre pour le même cas ici moins sévère, là plus rigoureux, la proportionnalité des attentats n'a pas sensiblement varié; l'action de la saison, de l'âge et du sexe a été plus forte que celle de la loi. Cependant les institutions, les formes sociales doivent avoir une influence, et si elle existe, elle nous sera révélée par les chiffres absolus qui représentent la somme de criminalité. C'est ce que nous allons maintenant examiner.

II.

Le principal criterium que nous possédions pour juger de l'état d'un pays, c'est le degré de développement de l'instruction; ce développement est une sorte d'échelle de civilisation qui permet de déterminer les rapports d'accroissement ou de diminution de tel ou tel genre de crime ou de délit, suivant que la société possède plus de lumières. M. Guerry a réparti les prévenus sur lesquels portent ses investigations (celles-ci comprennent une période de 20 ans pour l'Angleterre et 610,000 accusés, une période de 26 ans pour la France et 191,000 accusés) en quatre catégories : 1° ceux qui ne savent ni lire ni écrire, 2° ceux qui ne peuvent lire et écrire qu'imparfaitement, 3° ceux qui savent bien lire et écrire, 4° ceux qui possèdent une instruction supérieure.

Si l'on considère tout d'abord le suicide en se fondant sur les chiffres fournis par les relevés dressés en Angleterre pour les tentatives de mort volontaire, on trouvera que, dans l'ordre des crimes, il tient le 35e rang dans la première catégorie, le 34e dans la seconde, le 15e dans la troisième, le 16e dans la quatrième. Les départemens de France qui occupent les premiers rangs dans la carte des suicides sont précisément les plus éclairés, ceux qui avoisinent Paris. Voici par exemple les dix premiers : Seine, Seine-et-Oise, Oise, Seine-et-Marne, Marne, Seine-Inférieure, Aube, Loiret, Aisne, Bouches-du-Rhône. Ils représentent une moyenne d'instruction fort supérieure à celle des six départemens qui offrent le moins de morts volontaires, tels que la Corse, Haute-Loire, Lozère, Hautes-Pyrénées, Ariége, Aveyron. Ces résultats, sans être tout à fait concluans, paraissent cependant annoncer que la tendance au suicide augmente avec l'instruction, ce qui ressort également du fait signalé plus haut, que le nombre des morts volontaires est en raison inverse de celui des crimes contre les personnes, lesquels diminuent avec l'instruction. MM. Lisle et Brierre de Boismont ont constaté de leur côté l'accroissement considérable des suicides en France et le rapport de ces attentats avec le développement de l'instruction, les progrès des sciences et de l'industrie. Les formes plus raffinées de la société exercent sur le système nerveux une influence à certains égards dangereuse, et qui se manifeste aussi dans l'accroissement notable du chiffre des aliénés. Les causes d'émotions fortes se multiplient en même temps que s'affaiblit l'énergie morale. Dans les pays peu avancés, où des préjugés particuliers, une démoralisation profonde, ne tendent pas, comme au Japon et en Chine, à pousser l'homme à se donner la mort, les suicides sont rares. Tel est no-

tamment le cas pour la Russie (1). Le suicide a été d'ailleurs parmi nous le contre-coup des révolutions, des crises qui ont atteint tant de fortunes et si cruellement dissipé tant d'espérances. C'est ce que nous a fait voir récemment M. A. des Estangs dans un curieux ouvrage intitulé *Du Suicide politique en France depuis* 1789 *jusqu'à nos jours*. Le savant médecin, qui a entrepris depuis plusieurs années des études statistiques et morales sur la mort volontaire, et qui s'est livré à des investigations fort étendues, a tracé l'historique de tous les événemens qui ont pu conduire au suicide les individus dont ils ont détruit la position, amené la ruine, anéanti les illusions; il a cherché à saisir le caractère présenté par le suicide aux différentes époques. Après avoir reconnu les influences permanentes où le suicide se montre comme la conséquence d'un état morbide, il a énuméré les diverses circonstances accidentelles tenant au milieu social qui en ont accéléré ou atténué la fréquence. On ne saurait tirer des faits recueillis par M. des Estangs, et qu'il retrace avec une grande vivacité de pinceau, une conclusion véritablement statistique. Ce qui apparaît clairement dans son livre, c'est que les doctrines chimériques dont tant d'esprits se sont nourris depuis 1789 ont eu une influence fatale, et ont singulièrement contribué à augmenter le nombre des morts volontaires. Ces suicides, qu'on peut appeler politiques, eurent pour cause la peur éprouvée par les vaincus d'être frappés par les vainqueurs; elle est venue presque toujours se joindre au chagrin de l'insuccès pour pousser l'homme au désespoir. La liberté, en laissant à nos idées toute carrière et en permettant aux imaginations faibles et enthousiastes de rêver un progrès irréalisable, place en apparence les esprits dans des conditions meilleures. L'homme espère et attend; mais vienne le jour sur lequel il a compté pour la réalisation de ces rêves, la déception n'est que plus cruelle, et alors le nombre des suicides politiques qui avait diminué se multiplie. C'est là ce que montre surtout M. des Estangs. Pour apprécier la véritable part qui revient aux événemens politiques dans la marche générale du suicide, il faudrait, comme pour les maladies mentales, déterminer avant tout si c'est seulement le caractère de cet attentat qui change aux époques de libre essor, et si le chiffre total des morts volontaires est indépendant de l'action compressive. Suivant les temps, la folie se porte sur tel ou tel ordre d'idées; celui qui est déjà prédisposé à perdre la raison n'attend pour ainsi dire qu'une occasion d'ébranlement : que cet ébranlement soit dû à des crises politiques, les aliénés manifestent surtout dans leur délire la pré-

(1) Le docteur P. Mantegazza nous dit, dans ses *Lettres médicales sur l'Amérique*, qu'il n'a rencontré aucun aliéné chez les Indiens, et il a constaté la rareté de la folie dans la république argentine.

occupation qu'elles leur ont causée; si elle est due au contraire à l'exaltation des croyances religieuses, à des chagrins de famille, à un désastre de fortune, à un désordre de conduite, le trouble mental prendra une autre forme. Rien n'est plus mobile que le sujet qui préoccupe les aliénés. C'est plus par le nombre total de ceux-ci que par le caractère qu'affecte leur délire que l'on peut juger de la tendance à la folie. Il en est de même du suicide, si étroitement lié au trouble de l'intelligence. Il faut se rappeler que dans les temps d'agitations politiques les événemens extérieurs prennent dans nos préoccupations le dessus sur nos affaires privées, en sorte que la folie et le suicide doivent alors avoir un caractère politique. Toutefois il n'en est pas moins vrai que le suicide politique appartient à cet ordre de crimes dont les fluctuations contrastent avec la régularité de la majorité des autres. M. Guerry a très bien montré par ses tableaux qu'il y a certains ordres de crimes qui ont pour causes des circonstances exceptionnelles, les commotions politiques, les luttes des partis, la cherté des subsistances, l'exaltation des opinions politiques et religieuses, et ces crimes, on les voit tour à tour s'accroître ou disparaître suivant que le désordre entre dans la société ou en sort. A cette catégorie se rapportent les brisemens de ponts, les entraves à la libre circulation des grains, les pillages de maisons, les violences contre les agens de l'autorité, et jusqu'à un certain point les incendies et les associations de malfaiteurs. Ici encore est applicable l'observation qui vient d'être consignée à propos de la folie et du suicide. Si l'on veut mesurer exactement la proportion pour laquelle ces crimes entrent dans la criminalité générale, il faudra constater le nombre des autres crimes de catégorie analogue dans les années durant lesquelles ils se produisent, et voir si le nombre des premiers ne tend pas à diminuer proportionnellement le nombre des seconds, car, dans ce cas, nos mauvais penchans se seraient simplement déplacés; ils se seraient portés sur d'autres objets sans cesser pour cela de se manifester. En temps de troubles, le voleur, le brigand se fait émeutier, et celui qui, à une autre époque, eût pénétré dans une habitation privée pour la dépouiller trouve alors plus d'avantages et d'impunité à prendre part aux pillages et aux désordres nés de la sédition populaire. Ces fluctuations accidentelles ne doivent donc pas altérer la marche générale de la criminalité, et l'on peut n'en pas tenir compte dans les conséquences à tirer de l'ensemble des chiffres.

J'ai dit que le développement de l'instruction semble, sauf certaines exceptions, tendre à diminuer le nombre des attentats contre les personnes. Ainsi, sur 100 accusés passés en cours d'assises pour crimes contre les personnes, on en trouve 53 ne sachant ni lire ni écrire, autrement dit plus de la moitié, 34 ne sachant que lire et

écrire imparfaitement, 10 sachant bien lire et écrire, 3 d'une instruction supérieure. En Angleterre, les quatre mêmes catégories sont représentées par les chiffres 29, 54, 15 et 2. La différence entre les personnes d'une instruction supérieure et celles des deux catégories ignorantes est telle que le doute n'est pas possible. Observons, au même point de vue, les attentats contre les propriétés. En France, sur 100 coupables de ce genre de crimes, 55 sont totalement illettrés, 31 ne savent lire et écrire qu'imparfaitement, 11 savent bien lire et écrire, 3 possèdent une instruction supérieure. En Angleterre, une semblable moyenne donne pour la première catégorie 33, pour la seconde 57, pour la troisième 9, et pour la quatrième 1. Nous retrouvons donc ici les mêmes résultats que pour les crimes contre les personnes, et, à en juger par ce tableau, il semble que la criminalité soit en raison inverse de l'instruction; mais pour que ces chiffres deviennent tout à fait concluans, il faut tenir compte du rapport dans les deux pays entre le nombre des illettrés et celui des personnes instruites, car il est clair que si les ignorans sont de beaucoup les plus nombreux, ils doivent dans la criminalité générale entrer pour une part sensiblement plus forte. Toutefois les chiffres que nous fournit l'Angleterre, où l'instruction est plus répandue que dans notre pays, prouvent que l'inégalité de criminalité des quatre catégories n'est pas proportionnelle au nombre absolu des individus que chacune d'elles embrasse. Il ne s'agit cependant ici que des crimes pris en bloc, et les recherches de M. Guerry, aussi bien que celles de MM. d'Angeville et Fayet, montrent que l'influence de l'instruction primaire n'est pas généralement aussi bienfaisante qu'on aurait dû le supposer. En effet, si la répartition géographique de la criminalité dans les attentats contre les personnes place aux premiers degrés des départemens tels que la Corse, l'Ariége, les Basses-Alpes, où l'instruction est peu développée, il en est d'autres classés entre les plus criminels, comme le Haut et le Bas-Rhin, qui occupent un échelon élevé sous le rapport de l'instruction; réciproquement, à la fin de la liste, nous rencontrons des départemens où l'instruction primaire est fort peu répandue, l'Ain, le Cher, la Creuse, Saône-et-Loire. Dans les attentats contre les propriétés, la plus grande criminalité appartient incontestablement en moyenne à la catégorie des départemens les mieux classés sur l'échelle de l'instruction.

Pour évaluer l'état de l'instruction primaire dans un département, on ne s'est pas fié à la statistique des écoles, qui ne mérite, ainsi que l'ont fait remarquer MM. Cousin et Moreau de Jonnès, qu'une médiocre confiance. M. Fayet, statisticien fort zélé, s'est appuyé sur les données que lui fournit l'état d'instruction des conscrits de chaque département, exactement constaté par le ministère de la guerre,

et les chiffres auxquels il a été ainsi conduit achèvent de nous démontrer que les progrès de l'instruction primaire ne sont point en rapport avec la décroissance du nombre des crimes. Cependant il est important de remarquer qu'on prend ici tous les habitans en masse, et qu'on leur attribue hypothétiquement la moyenne d'instruction de leur département. Il se peut que la majorité des criminels d'un département dit *instruit* soit précisément composée de la minorité ignorante. Aussi la proportion d'instruction chez les condamnés ou les prévenus semble-t-elle fournir une meilleure preuve.

La répartition des différentes classes de crimes dans chaque catégorie d'état d'instruction permet du reste de juger de l'influence des lumières. Si l'on classe dans chacune des quatre catégories mentionnées ci-dessus les crimes placés par ordre de fréquence, on trouve que pour la quatrième, c'est-à-dire celle qui représente les individus d'instruction supérieure, l'attentat aux mœurs à l'égard des adultes occupe en France le vingt-cinquième rang, et l'attentat sur les enfans le seizième; que dans la troisième catégorie, le premier crime se maintient au même numéro, et que le second descend au contraire au vingt-deuxième; que pour la seconde catégorie, le premier crime occupe le quinzième, et le second le quatorzième; enfin, pour la classe la plus illettrée, le premier crime est au vingt-deuxième, et le second au trentième : d'où il résulte que l'extrême ignorance est plus incompatible avec ces actes qui dénotent une profonde dépravation qu'une instruction plus développée. D'un autre côté, si l'on remarque que l'instruction s'est répandue en France et en Angleterre surtout à partir de l'année 1833, on sera frappé de voir que ce progrès est loin de suivre une marche inverse de tous les crimes qui tiennent à la dépravation des mœurs; bien au contraire, dans les deux pays, on trouve, en comparant les chiffres annuels que fournissent les tribunaux pour les diverses classes de crimes relatifs à la débauche ou au désordre dans le mariage, une augmentation assez effrayante. Que l'on suive les courbes dessinées par M. Guerry, et l'on verra que les attentats à la pudeur sur les adultes ou les enfans, l'excitation à la débauche et surtout l'adultère sont dans une progression constante depuis 1835. L'infanticide et la suppression de part ont suivi une marche parallèle; le premier crime atteignait en France son maximum en 1854. Le chiffre de l'adultère y était arrivé au triple de ce qu'il était vingt ans plus tôt (1).

Ces chiffres si tristes sont confirmés par les cartes de criminalité

(1) L'Angleterre présente à cet égard un aussi fâcheux tableau que la France. Il y a cependant quelques légères différences à noter. Dans notre pays, la bigamie tend à diminuer : elle suit en Angleterre une marche progressive remarquable; par contre, l'outrage public à la pudeur, qui décroît sensiblement chez nos voisins, s'est accru parmi nous. La prostitution se maintient en Angleterre à peu près au même niveau.

où un certain nombre de départemens sont plus ou moins teintés suivant la fréquence du genre de crime qu'il s'agit de représenter. L'inspection de celles de ces cartes qui se rapportent aux crimes contre les mœurs révèle la double influence du climat et de l'instruction. On y voit figurer parmi les départemens où prédomine l'attentat à la pudeur le Vaucluse, les Pyrénées-Orientales, Seine-et-Oise, le Gard, le Var, la Marne, les Basses-Alpes et la Seine, et, dans ceux qui viennent immédiatement après, on rencontre de même tour à tour des départemens qui occupent un degré élevé sur l'échelle de l'instruction, ou qui appartiennent aux régions les plus chaudes de notre pays. Au contraire, on trouve au bas de l'échelle de la criminalité la Nièvre, le Cher, les Landes, la Corrèze, le Cantal, les Hautes-Pyrénées, la Haute-Loire, les Basses-Pyrénées, la Creuse, c'est-à-dire des départemens pauvres, généralement montagneux, où l'instruction est peu avancée. Pour ne rien exagérer, il est nécessaire de noter que la population de ces départemens si moraux, du moins en apparence, émigre durant plusieurs mois, et verse dans les grands centres, surtout au nord de la France, une partie de son contingent de criminalité. L'influence fâcheuse des fortes agglomérations d'individus n'a échappé à personne; elle apparaît dans le chiffre élevé que fournissent la Seine et le Middlesex pour presque tous les genres de crimes. Les grandes villes rendent plus facile l'exécution d'une foule d'attentats; elles fournissent à des individus mal famés dans leur pays un refuge dont ils profitent pour se livrer sans crainte à leurs mauvais penchans.

On peut donc dire que chaque classe de la société a ses crimes propres et ses dispositions vicieuses particulières. M. Guerry le fait bien voir par les tableaux dans lesquels il a réparti, pour chaque catégorie d'instruction, les crimes et délits suivant l'ordre de fréquence, en prenant soin de les représenter par un chiffre qui exprime le rapport à la criminalité totale de cette même catégorie, et cela tant pour la France que pour l'Angleterre. On trouve dans la première, celle des individus complétement illettrés, l'infanticide, la supposition et la suppression de part, les associations de malfaiteurs, les vols sur les chemins publics à force ouverte, les pillages de grains et de farines, les incendies, représentés par les chiffres les plus élevés. Pour la seconde catégorie commencent à se montrer au haut de l'échelle des crimes qui impliquent un certain degré d'instruction, tels que l'extorsion de lettres de change, les menaces par écrit et sous conditions, lesquels figurent à côté de crimes indiquant encore l'absence d'éducation, le pillage et le dégât de propriétés, les blessures et les coups. Dans la troisième catégorie, les crimes de violence ont cessé d'occuper la tête de la liste; c'est l'improbité qui predomine : la concussion et la corruption, le

faux en écritures de commerce et en écritures privées, la banqueroute frauduleuse, la contrefaçon de sceaux, poinçons et marques, les menaces par écrit et sous conditions. Enfin, dans la catégorie des individus d'instruction supérieure, les actes dénotent plus d'intelligence et de ruse pour s'approprier le bien d'autrui, car à côté des faux en écritures de commerce figurent les détournemens de fonds par des dépositaires publics, les faux en écritures anthentiques, les soustractions d'actes et de pièces dans un dépôt. On voit aussi apparaître un genre d'attentat intimement lié au développement de l'instruction, les complots contre la sûreté de l'état.

Dans ces appréciations, qui, pour être tout à fait définitives, auraient besoin d'être étendues à de plus longues périodes, on devra tenir compte d'une foule de circonstances accessoires qu'on a jusqu'à présent négligé de consigner. Nous avons parlé de l'influence de l'instruction combinée avec celle du climat; il faudrait aussi prendre en considération celle de la race, ranger les prévenus par catégories de patrie et vérifier de la sorte le penchant relatif de criminalité que chaque individu doit aux conditions et au lieu dans lequel il a pris naissance. Il est incontestable que les hommes tiennent de leur sang une disposition plus ou moins prononcée à telle ou telle passion, à tel ou tel vice, et même, transportés dans d'autres climats que ceux où ils ont pris le jour, ils gardent, eux et leurs descendans, au moins pendant un certain nombre d'années, leurs penchans natifs. Comme vient encore de le montrer M. P. Mantegazza, l'influence de la race l'emporte sur les actions climatologiques pour la première génération d'émigrés sur une terre étrangère, d'où il faut conclure que la vie morale procède plus en certains cas des penchans dont on a hérité que des influences ambiantes. En certaines contrées, le fait a été déjà clairement mis au jour. Aux États-Unis, le révérend R. Everest a trouvé, par des évaluations contrôlées avec grand soin, que la proportion des criminels hommes de couleur libres, même en faisant la part de l'inégalité d'instruction et du degré de pénalité, était beaucoup plus forte que celle des criminels blancs.

Les cartes de criminalité par départemens qu'a dressées M. Guerry ne sont sans doute pas tout à fait concluantes, mais elles fournissent cependant un élément propre à déterminer l'influence des races comme celle des climats. Quand on voit qu'il a été commis dans la région du sud de la France un nombre de crimes double de celui qu'a présenté la région du centre, il est difficile de ne pas reconnaître un effet du genre de vie et des habitudes sociales. Quoi de plus frappant, par exemple, que le contraste qu'on remarque entre le département de la Corse, qui donne 1 accusé sur 2,199 habitans, et le département de la Creuse, qui n'en présente que 1 sur 37,014? Au contraire, la plus grande somme de crimes contre les propriétés

nous est fournie par la région du nord. Ici les passions changent; le désir effréné du lucre l'emporte sur la violence des sentimens, et l'homme vole ou détourne, tandis qu'au sud il frappe ou assassine. En Angleterre, dans les crimes contre les personnes et contre les propriétés, le pays de Galles offre les chiffres les plus bas, et pour le reste du royaume la répartition géographique est à peu près la même, car des différences moins profondes d'habitudes séparent les divers comtés. Londres, les comtés environnans et une bande qui part du Somerset pour côtoyer le pays de Galles jusqu'au Lancashire sont marqués sur la carte, pour l'une et l'autre catégorie de crimes, des teintes les plus foncées.

Entre les principales causes qui tendent à accroître la criminalité dans les diverses régions, il faut incontestablement placer la nature des occupations. La vie des champs est plus favorable à la moralité générale que celle des fabriques. En Angleterre, les comtés manufacturiers donnent d'ordinaire une plus forte proportion de criminalité totale que les comtés agricoles; les comtés où l'on s'occupe surtout du travail des mines se placent au milieu. L'abus des spiritueux y est aussi une cause dissolvante des plus actives, et l'on voit tous les comtés dont les habitans sont le plus enclins à l'ivrognerie présenter le plus grand nombre d'attentats. L'Écosse fournit un chiffre de criminalité supérieur à celui de l'Angleterre, surtout pour les femmes; c'est là qu'on voit figurer en majorité les délits où intervient la violence, et il est à noter que la consommation des liqueurs fortes y est près de cinq fois plus grande qu'en Angleterre. L'Irlande, contrée tout agricole, qui devrait à ce titre n'occuper que les derniers échelons du vice, offre un quart de criminels en plus que l'Angleterre, et cela tient également à l'ivrognerie.

J'ai signalé dans une de mes précédentes études (1) les effets désastreux de l'ivrognerie; elle n'a pas seulement pour conséquence d'engendrer la paresse et le désordre, de dégrader l'intelligence, de pousser les individus sur la pente du crime. Elle a de plus terribles effets: elle détériore l'espèce et agit, par voie de transmission héréditaire, sur le moral des populations; elle produit une foule de maladies, dont plusieurs ont elles-mêmes leur part dans l'accroissement de la criminalité générale. La maladie est une cause, sinon immédiate, au moins indirecte de crime. Elle amène la misère et le désespoir, elle altère ou affaiblit nos facultés, elle se lie parfois à une surexcitation du système nerveux qui imprime plus d'énergie à nos penchans mauvais; on ne saurait donc complétement apprécier la marche de la criminalité sans tenir compte de la statistique médicale. Cette statistique, tout imparfaite qu'elle soit encore, a été ce-

(1) Voyez, sur *les Dégénérescences de l'espèce humaine*, la *Revue* du 1er janvier 1860.

pendant l'objet de travaux très sérieux, surtout depuis les belles recherches de M. Louis. Les maladies ont leur apparition régulière et leurs lois comme les phénomènes météorologiques, dont elles sont le plus souvent l'effet. Si les unes, de même que ces attentats qui tiennent exclusivement aux agitations politiques ou à la cherté des subsistances, ne sévissent qu'à de longs intervalles et ne déterminent que des troubles accidentels, les autres se produisent périodiquement, se distribuent toujours de la même façon dans l'année pour un même pays, et, comme l'a montré un médecin anglais, M. William A. Guy, correspondent dans leurs fluctuations aux causes physiques et aux conditions sociales qui les font naître. Il en est de même de la mortalité. Le docteur Marc d'Espine prouve, dans un livre qui est le fruit de nombreuses études et de comparaisons attentives, qu'il est possible d'arriver à formuler la loi d'après laquelle les individus périssent; les statistiques des naissances conduisent à des résultats analogues. Dans toute l'Europe et jusqu'en Amérique, des médecins ont recueilli les élémens qui permettront de saisir les principes auxquels obéit ce qu'on pourrait appeler le renouvellement de l'humanité. Ces oscillations des phénomènes morbides ont été trouvées pour l'Angleterre plus grandes que celles de la criminalité, d'où l'on peut conclure que les faits moraux se présentent avec une plus grande régularité que les phénomènes physiques.

Pour rendre ses recherches plus complètes, M. Guerry a essayé de ranger par ordre les motifs excitateurs de tous les attentats justiciables des tribunaux (le rapport de ces crimes à un nombre supposé de 10,000 crimes étant toujours admis). On voit dans ces nouvelles tables que la cupidité et l'intérêt sont la cause prépondérante des crimes, que sur 10,000 cette cause en a déterminé 2,139; ici la proportion des femmes est à peu près la même que celle des hommes. Les relations illégitimes occupent le chiffre de 1,263. Prenons-nous une classification moins générale, où figurent séparément des motifs groupés ensemble dans le premier tableau : nous trouvons pour la cupidité seule, sur 10,000 crimes, 1,474; ici la proportion des hommes est beaucoup plus forte que celle des femmes. La jalousie entre époux ou amans donne 84, proportion à peu près la même pour les hommes et les femmes; l'adultère 681, proportion presque double pour les hommes que pour les femmes; la séduction 140, le concubinage 131, la débauche 185, les dissensions et haines de famille 1,244, proportion presque quadruple pour les hommes; les rapports entre maîtres et serviteurs 57, l'avarice et la cruauté 50, l'ignorance et la perte de la raison 99. Du tableau dans lequel la cupidité et l'intérêt sont décomposés en leurs différentes manifestations, j'extrais encore les chiffres suivans: crimes commis pour faciliter le vol ou s'y rapportant, 1,074, propor-

tion des hommes près de dix fois plus grande que celle des femmes; crimes ayant pour motifs des affaires de successions, de donations, de testamens, de rentes viagères, etc., 399 : ici la proportion des femmes augmente sensiblement; intérêts pécuniaires 382, intérêts de propriété 282. Le même tableau nous montre que dans l'adultère l'outrage au mari a fait commettre plus du double de crimes que l'outrage fait à la femme.

Une catégorie particulière de motifs permet de juger l'influence la plus immédiate qu'a l'ignorance dans la criminalité. M. Guerry trouve que les crimes suggérés par la superstition figurent pour 27 (dans la proportion de 923 hommes sur 77 femmes), et en les décomposant, il a pour les crimes inspirés par la foi aux empiriques 9, pour les crimes résultant de la croyance à la sorcellerie 18; cette proportion, bien minime, ne saurait toutefois nous donner une idée de l'influence de la superstition dans les attentats, puisque le statisticien français n'a pas relevé les délits de police correctionnelle auxquels conduisent surtout ces idées chimériques.

Les résultats recueillis par M. Guerry, quoiqu'ils portent sur un nombre déjà considérable d'années et se fondent sur les moyennes d'une masse prodigieuse de chiffres, ne sauraient en tous points être regardés comme définitifs; ils indiquent simplement dans quelle direction d'idées les faits tendent à nous conduire, les traits généraux des causes qui entretiennent la criminalité. L'étude qu'il a poursuivie aurait besoin d'être reprise séparément pour chacun de nos départemens, dont on arriverait ainsi à déterminer la caractéristique morale.

III.

L'ensemble des faits qui viennent d'être exposés fournit un premier aperçu de la marche des phénomènes moraux dans notre pays. Quelle est la conséquence qu'on en peut tirer dès ce jour? Avons-nous gagné en moralité, avons-nous perdu, ou demeurons-nous stationnaires? Pour répondre d'une manière catégorique, il faudrait sans doute tenir compte de certaines causes secondaires qu'il est bien difficile aux statisticiens d'évaluer, par exemple de la plus grande vigilance de l'autorité, et, quand on compare deux pays comme la France et l'Angleterre, de la différence de sévérité dans les tribunaux, de l'inégalité d'appréciation des faits. M. Guerry a cherché d'ailleurs à nous donner une idée de la marche de l'une de ces causes accidentelles en représentant sur une même feuille par des courbes les différences successives entre le nombre des préventions et celui des condamnations, entre ce dernier et celui des acquittemens. De pareils tableaux, établis pour la France et l'An-

gleterre, prouvent que dans les deux pays l'expérience a fait reconnaître la nécessité d'une répression plus énergique, et que la peine de mort n'est pas une menace sans effet. Toutefois on ne saurait supposer que des causes d'un ordre aussi inférieur affectent beaucoup l'ensemble des résultats, et voilà pourquoi il faut admettre que les recherches de M. Guerry et des statisticiens qui sont entrés dans la même voie font déjà connaître d'une manière assez exacte les lois de la criminalité.

Ce qui frappe tout d'abord, c'est la grande régularité des résultats généraux, les progressions régulières que l'on rencontre et le peu d'amplitude d'oscillation des chiffres totaux dans les deux pays (1). Durant une période de six années, la plus grande variation qu'ait éprouvée le nombre de crimes commis annuellement contre les personnes dans chaque région n'a pas dépassé 1/25e, et pour les crimes contre les propriétés 1/50e : conclusion remarquable, que n'altèrent d'ailleurs ni l'âge, ni le sexe des accusés, ni les saisons pendant lesquelles les crimes ont été commis. Le nombre moyen de crimes que l'on commet chaque année en France contre les personnes s'élève à 1,900; le nombre moyen de crimes contre les propriétés, entre lesquels les diverses espèces de vol entrent pour la plus grande partie, est de 5,300. Aussi, lorsqu'on jette les yeux sur les divers tableaux qui représentent les variations annuelles des crimes depuis près de trente ans pour la France et plus de vingt pour l'Angleterre, on remarque que la grande majorité, dans le chiffre total annuel, n'est soumise qu'à d'insignifiantes fluctuations. En France, l'empoisonnement, l'assassinat, la diffamation et l'injure, le vol domestique, le parricide, restent très sensiblement stationnaires; en Angleterre, il en est de même du vol simple et de l'assassinat suivi de mort. Si l'on prend en France l'ensemble des crimes contre les propriétés, on trouve qu'ils demeurent chaque année à peu près permanens; quant aux crimes contre les personnes, le nombre tend au contraire à augmenter, quoique d'une manière peu sensible, et cela tient visiblement à la progression des crimes qui se lient au désordre des mœurs, progression constatée pour notre patrie comme pour l'Angleterre. Par contre, ainsi que je l'ai dit précédemment, il y a une tendance à la diminution dans les deux contrées pour un certain nombre d'actes de violence : en Angleterre, pour les blessures et coups avec incapacité de travail; en France, pour tous ceux qui se rattachent au vol. Toutefois, si le crime perd quelque

(1) Il est curieux de voir qu'en France et en Angleterre le minimum des crimes contre les personnes tombe en 1830 et le maximum en 1849, que le maximum des crimes contre les propriétés tombe en 1847 et le minimum en 1849. Cette dernière année est aussi celle du minimum des vols domestiques, dont le maximum est en 1837. (Le travail de M. Guerry s'arrête à 1855.)

peu de sa brutalité dans l'emploi des moyens, si une bonne police rend moins communs les vols de grands chemins, les vols avec circonstances aggravantes, les voleurs ne s'amendent pas et cherchent à commettre d'autres actes qui échappent plus facilement à la surveillance de l'autorité. En France, l'abus de confiance justiciable des cours d'assises et de la police correctionnelle, le vol simple, le faux en écriture de commerce, l'escroquerie, sont dans une progression qu'on ne saurait méconnaître. En Angleterre, la même marche ascendante se remarque pour l'abus de confiance et l'escroquerie, le vol domestique, le faux témoignage et la subornation. Il faut ajouter, et c'est là une preuve de l'excellence de notre administration française, que la concussion et la corruption des fonctionnaires ont été en décroissant jusqu'en 1854, sauf en 1840, où le chiffre annuel s'éleva exceptionnellement presque à celui des années de maximum 1827 et 1828.

Cette permanence de la criminalité, tout affligeante qu'elle soit, n'a rien cependant qui doive nous surprendre : elle résulte de la constance même de la constitution du cœur humain. Les chiffres, dont les témoignages sont plus forts que les théories, nous révèlent sans doute l'influence des conditions sociales, l'efficacité contre certains crimes et délits des moyens de surveillance et de répression; mais ils montrent aussi que la perversité de notre nature emploie toutes les voies qui lui restent ouvertes, et que, lorsque la grande route est fermée, elle se glisse par des chemins détournés. Comme le prétend le dicton populaire, *le diable n'y perd rien*, nous changeons de peau, non de nature, et si notre écorce est moins raboteuse et moins rude, elle cache dans son tissu des aiguillons qui ne blessent pas moins mortellement que les fortes épines d'un bois plus noueux; notre âme, en dépit des formes adoucies dont elle se pare, ne se montre au fond ni plus pure ni plus désintéressée. La constance de ces penchans criminels qui se métamorphosent, mais ne se suppriment pas, n'est que le reflet d'autres lois de la société, que la statistique a également mises en lumière. Ainsi que l'écrivait dernièrement un de nos statisticiens les plus consciencieux et les plus exercés, M. Villermé, il suffit de comparer les chiffres qui indiquent le mouvement des mariages, le rapport de l'âge et de la condition des conjoints en des pays placés dans une situation à peu près identique, tels que la France et la Belgique, pour se convaincre qu'ils sont régis par de véritables lois, « lois tacites si l'on veut, mais qui ne tombent point en désuétude et qui gouvernent la société bien plus sûrement que les lois écrites dans nos codes. » On est frappé surtout de voir les mêmes faits se présenter partout et toujours aux mêmes époques de la vie, avec les mêmes tendances et pour ainsi

dire la même intensité. Sans doute une foule de circonstances spéciales ou passagères altèrent de temps en temps la constance des résultats; mais ces fluctuations sont légères, et le plus souvent elles révèlent l'intervention de nouvelles causes qui n'agissent pas moins régulièrement que les premières. C'est ainsi que, depuis trente ans, le mouvement des populations prouve avec évidence que, dans toute l'Europe, les mariages deviennent de plus en plus nombreux et que la quantité moyenne des naissances tend à diminuer, sans que pour cela le chiffre de la population décroisse, car la statistique démontre que la mortalité est d'autant moins grande que les familles sont moins nombreuses, l'accroissement de l'humanité, comme l'a prouvé Malthus, étant toujours réglé par la proportion des subsistances.

Quoique tout procède dans la société selon une marche régulière, qui résulte de la constance des effets amenés par les mêmes causes, on ne saurait admettre cependant une permanence absolue, une immuabilité désespérante qui nous enfermerait éternellement dans le même cercle. Les forces qui sollicitent la société sont irrésistibles et nécessaires; mais nous pouvons en mieux combiner le jeu, en tirer de meilleurs résultats. C'est en cela que le progrès s'accomplit.

Certains esprits se sont fait de fausses idées sur les conséquences à tirer des études de M. Guerry. Ils ont supposé que le chiffre des crimes demeure indépendant des moyens préventifs, des institutions sociales; ils ont été jusqu'à réclamer logiquement la suppression de toute pénalité, tenant pour impuissant tout ce qui prétend combattre une loi fatale et nécessaire. Les hommes entraînés au crime par des motifs qui tiennent à la constitution même de l'humanité ne doivent pas, disent-ils, être regardés comme responsables. Juger ainsi, c'est oublier que le principe de la responsabilité est la base même de la société et le régulateur de nos actes, et que l'expérience journalière nous démontre qu'on corrige les mœurs par l'éducation individuelle et sociale. Les tableaux de M. Guerry ne conduisent nullement à des résultats si opposés au sens commun; ils démontrent seulement que l'on a prêté à certains moyens une puissance dont ils sont dépourvus, que tant qu'une forme donnée de société subsiste, une proportion déterminée des mêmes crimes, des mêmes délits, se produit constamment. Les travaux du savant statisticien ouvrent une voie de recherches qui peuvent devenir singulièrement fécondes, si elles trouvent les encouragemens et l'appui des gouvernemens, si ceux-ci comprennent l'importance qu'il y aurait à leur donner plus d'ensemble et d'étendue. Que l'on poursuive en divers pays, pendant un demi-siècle et davantage, les études dont je viens d'exposer les premières tentatives, et l'on sera en mesure alors de prononcer sur la valeur de certaines institutions établies dans l'intérêt des mœurs, de constater les maux qui tendent à s'accroître et

ceux qui disparaissent. Les hommes d'état seront ainsi en possession de méthodes plus sûres pour arriver à agir sur la société, parce qu'au lieu d'être fondées sur une observation individuelle, nécessairement incomplète, elles reposeront sur l'autorité des faits. La politique est une sorte d'hygiène sociale qui doit, comme la médecine, se fonder sur la connaissance des phénomènes de la vie; mais, sous prétexte de lui imprimer un caractère vraiment scientifique, il ne faut pas commencer par poser *à priori* des faits qui n'ont point encore été suffisamment constatés.

De même que la connaissance des lois physiques nous fournit les moyens de nous approprier les phénomènes pour les appliquer à un but utile, de même, les lois morales une fois connues, il sera possible de diriger la société dans des voies où nos passions et nos penchans trouvent leur satisfaction légitime, en échappant davantage aux influences qui les pervertissent. Jusqu'à présent on a, comme les médecins qui ne s'appuyaient pas sur la physiologie, procédé empiriquement; on a cherché le remède sans s'être assuré de la marche du mal, et attribué à certaines formes de gouvernement et d'institutions une force morale dont elles sont dépourvues. La société, qui a fait tant de progrès matériels, n'est encore en possession que des moyens d'établir un ordre apparent. Quant au perfectionnement des individus, il faut reconnaître qu'il a été peu sensible : nos mœurs se sont adoucies à certaines époques; mais tandis que la brutalité sortait par une porte, le vice rentrait par l'autre. La statistique montre que l'instruction n'est pas tout, et que, pour avoir un véritable thermomètre du progrès moral, il faudrait encore trouver des moyens de mesurer l'éducation. Trop souvent ces mots ont été confondus, quoiqu'ils expriment deux idées distinctes. On peut avoir un grand cœur avec une intelligence faible, et une forte intelligence avec une âme débile. Sans doute l'éducation implique toujours un certain degré d'instruction, car on ne saurait remplir ses devoirs sans les connaître; mais la connaissance ne suffit pas en soi-même pour accomplir le bien : si elle est appliquée au mal, au lieu d'améliorer, elle corrompt. L'adoucissement des mœurs n'est pas non plus la conséquence nécessaire du progrès moral; il peut n'être qu'un affaiblissement de l'énergie du caractère, et ce que nous prenons alors pour de la vertu n'est que de la faiblesse. Quand la civilisation ne fait que multiplier nos désirs au-delà des limites où il nous devient difficile de les satisfaire honnêtement, elle ne produit point un progrès, mais une sorte de décadence.

La statistique prouve que l'état moral de la société naît du concours d'un certain nombre de causes principales dont elle doit calculer séparément les effets; ce sera au législateur de trouver les moyens de les combiner en vue du meilleur résultat possible. Les unes, toutes

physiques ou physiologiques, sont du ressort de l'hygiène et de la médecine; les autres sont plus exclusivement sociales ou politiques: c'est à celles-ci que doit s'attacher le publiciste. Toutefois on ne saurait séparer l'action de ces causes principales et prétendre combattre le mal sans tenir compte de leur intervention collective. Malgré les services que la statistique est appelée à rendre, il faut cependant reconnaître qu'elle ne pourra jamais nous donner des vertus, qui seront toujours une exception dans l'espèce humaine, et nous garantir contre la fragilité, qui est le propre de notre nature. D'ailleurs c'est moins par les institutions que par l'opinion que l'on atteint les mœurs; sa sévérité à l'égard de ceux qui manquent au devoir est plus efficace que la loi même. Les simples mesures préventives, au lieu de purifier les cœurs, ont souvent pour effet de les rendre hypocrites; un calme, une vertu apparente, se produisent tant que la compression dure. Dès que celle-ci vient à cesser, le mal fait explosion avec d'autant plus de violence qu'il avait couvé plus profondément. Les vices cachés sont ceux dont la société a le plus à redouter l'action dissolvante, et ces vices-là échappent presque constamment au grand jour des tribunaux. Le formalisme de vertu et de religion donne le change: la statistique pourra découvrir plus tard les maux qu'il aura produits, mais elle mettra difficilement sur la voie des causes secrètes qui les ont engendrés. Il y a chez l'homme une tendance malheureuse à ne faire consister l'accomplissement du devoir que dans l'acte qui en est l'apparence. En religion, la majorité attache plus d'importance aux formes et aux pratiques extérieures qu'à l'observation des principes moraux que ces formes ont uniquement pour but de sanctionner; dans la vie civile, on tient plus à obtenir la réputation d'un mérite qu'à posséder le mérite même. Ce faux semblant de vertu abuse les observateurs superficiels, et lorsqu'il est facile de constater le mal, ce mal est déjà bien ancien. L'histoire est remplie de pareils faits. Le moraliste aura donc toujours sa place à côté du statisticien; il vérifiera ses comptes, il s'assurera si ses chiffres ne sont pas quelquefois une simple fantasmagorie. Quant à ces passions violentes, à ces manifestations qui agitent le corps social et menacent son existence, les données numériques sont très suffisantes pour nous en faire découvrir la marche et les causes. Ces longues comparaisons et ces proportions multipliées ont l'incontestable avantage de nous conduire au point du corps social où sont les blessures les plus saignantes et les cicatrices les plus fraîches, et nous ne saurions désormais prétendre à les guérir, sinon à les soigner, sans nous être assurés des influences qui les agrandissent ou les ravivent.

ALFRED MAURY.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 septembre 1860.

Comment veut-on que les esprits ne soient point perplexes en face de la situation présente? Tandis que les déclarations les plus autorisées ont une signification rassurante, les faits se déroulent dans un sens contraire. Tout le monde rendra à notre gouvernement et aux personnages qui ont le droit de parler en son nom cette justice que leurs récentes manifestations ont eu le caractère le plus pacifique. Le langage officiel fait plus qu'exprimer le désir de la paix, il annonce la foi dans la paix. Certes qui oserait se flatter en France d'être en mesure d'apprécier aussi justement que l'empereur ce que l'on pourrait appeler les accidens de la météorologie politique? Qui est mieux informé, et qui pourrait aspirer à exercer sur les événemens un égal ascendant? L'empereur pourtant, l'empereur lui-même, subissant la loi commune, est parfois exposé, tout comme nous, à bâtir ses espérances sur ses bonnes intentions et à être contrarié par des événemens imprévus. L'autre jour, à Marseille, il saluait en termes poétiques le retour d'une ère nouvelle de progrès pacifiques, — maintenant « que les circonstances sont plus favorables et que la tranquillité est le vœu de tout le monde. » Au moment où il entrevoyait ce rassérénement si vivement souhaité des choses, sans doute il considérait comme un fait accompli la marche triomphale de Garibaldi à travers le royaume de Naples, qui n'a d'analogue dans l'histoire que le prodigieux retour de l'île d'Elbe; mais il ne s'attendait pas évidemment à l'audacieuse entreprise du Piémont sur les États-Romains. Dans la visite qu'ils lui ont rendue à Chambéry, M. Farini et le général Cialdini ne lui ont rien dit de ce projet. Peut-être les émissaires piémontais l'ignoraient-ils eux-mêmes, peut-être le gouvernement piémontais n'avait-il pas pris encore son parti. Quoi qu'il en soit, voilà une circonstance peu favorable, et voilà qu'il faut rayer le gouvernement sarde du nombre de ceux

dont la tranquillité est le vœu. Ce contraste entre la confiance respirée par le discours impérial et l'événement contradicteur qui éclatait à l'heure même n'est-il pas le trait caractéristique de notre temps, l'explication parlante de nos anxiétés et de nos surprises?

Mais avant d'examiner les graves conséquences de la résolution piémontaise, disons un mot de la singulière révolution de Naples, qui a précipité les décisions du gouvernement sarde.

C'est un lieu commun de prétendre que les peuples ont toujours le gouvernement qu'ils méritent, un lieu commun oiseux, car on peut le retourner contre les gouvernemens, et dire que les gouvernemens font les peuples à leur image, ce qui est tomber d'aplomb dans un cercle véritablement vicieux. Nous n'aimons pas les sévérités prodiguées aux pauvres peuples, mineurs éternels, condamnés à tant de misères, dont la pire n'est point de servir de thème à des figures de rhétorique contradictoires. Si pourtant il était équitable et sensé de prendre à partie cet être de raison que l'on nomme un peuple, il faudrait convenir que le spectacle que vient de présenter le peuple napolitain ne donnerait pas tort à ceux qui prétendent qu'il ne valait pas mieux que son gouvernement. Le jeune roi qui vient de quitter Naples a été renversé sans héroïsme, mais il n'est point tombé sans une certaine noblesse. Il y a eu quelque chose de touchant dans sa triste résignation. On assure que, dès l'origine des troubles, il ne s'était fait aucune illusion sur le sort qui l'attendait. Il se sentait impuissant à réagir contre le triste héritage qu'il avait reçu. Il voyait que la population, l'armée, la marine surtout, travaillées par toute sorte de menées, voulaient sa chute. Il n'avait ni le génie ni le temps nécessaires pour régénérer le pouvoir que son père lui avait transmis, pour changer par une puissante diversion le courant des idées et des mœurs napolitaines. Il savait qu'il ne serait pas sérieusement défendu, ou qu'une tentative de lutte ne ferait que donner lieu à une effusion de sang trop cruelle, puisqu'elle devait être inutile, et donner prétexte à de hideux désordres. C'est ce qui explique et jusqu'à un certain point relève la passivité qu'il a affectée. Avant les ministres qui l'entouraient ou du moins avec eux, il avait appliqué sa pensée à un seul objet : épargner à son règne si court la douleur d'une conclusion sanglante, et transférer doucement aux hommes et aux idées qui en voulaient à son trône la responsabilité du pouvoir et du nouvel ordre de choses. Peut-être, dans un pays dont la première préoccupation est de ne point se battre, une telle conduite était-elle la plus politique, peut-être était-ce, pour se ménager le profit des réactions à venir, un habile calcul de finir de cette façon pacifique et douce; mais il serait injuste d'attribuer aux vues de la politique ce parti-pris du roi de Naples, et de n'en point faire honneur surtout à ses sentimens d'humanité.

Le départ du roi s'est donc accompli avec une sérénité mélancolique. La dignité de son attitude est surtout ressortie à côté de l'abandon si lâche dont

il a été l'objet de la part de ceux qui furent ses serviteurs et les favoris de son père. Les démissions des officiers, de ceux même qui tenaient de plus près à sa personne, pleuvaient autour de lui. Quand son départ a été décidé, il s'est vu refuser par les chefs de la marine napolitaine, par des hommes à qui il avait conservé ou donné leurs épées, l'hospitalité à bord de leurs vaisseaux. Il n'a trouvé asile, pour se rendre à Gaëte, que sur le plus petit bâtiment de son escadre; encore a-t-il fallu promettre au capitaine qu'une fois arrivé à sa destination, le navire n'y serait point retenu et reviendrait à Naples sans retard. Dans cette dernière heure, le roi François II n'a rencontré les attentions et les égards dus à son rang et à son infortune que chez quelques militaires, tels que le prince Ruffano et le général del Bosco, qui avaient été fort peu en faveur jusqu'au moment de la révolution à cause de leurs opinions libérales, et chez quelques-uns de ses ministres, M. Spinelli et M. de Martino. Ces hommes honnêtes ont rendu au roi le dernier service qu'ils pussent lui rendre : ils ont maintenu le respect autour de sa personne, l'ordre dans son palais, jusqu'au moment de sa retraite. Le jeune roi a reconnu avec une loyauté émouvante cette fidélité trouvée parmi les hommes dans lesquels la cour de Naples n'avait voulu voir jusqu'à ces derniers temps que des ennemis ou des suspects. « Quelle leçon pour les rois! disait-il en désignant le président du conseil, M. Spinelli; mon père l'a tenu en prison pendant deux années, et durant douze ans l'a soumis à une étroite surveillance, et cependant c'est lui qui a été mon plus honnête conseiller, c'est lui, quand je n'ai plus auprès de moi aucun de nos anciens amis, qui apporte les dernières consolations à mon malheur! »

Le roi, en s'embarquant, avait chargé M. Spinelli de veiller au maintien de l'ordre. François II en mer, M. Spinelli réunit chez lui les représentans des principaux partis napolitains. Cette réunion donna lieu à une scène étrange. Trois partis se disputaient déjà le royaume de Naples, les garibaldiens, les annexionistes et les mazziniens. Les premiers voulaient le pouvoir pur et simple de Garibaldi; ils voulaient donner au chef militaire du mouvement italien l'entière disposition des ressources du royaume, afin de le laisser maître de conduire à sa guise l'entreprise dans laquelle il s'est engagé. Les annexionistes proprement dits voudraient que le Piémont prît immédiatement possession du pays, afin d'avoir à leur tête un gouvernement régulier, et de conserver à ce gouvernement la direction générale de la politique italienne. A ce groupe s'unissent aussi ceux qui désirent garder à Naples ce reste d'autonomie que les projets d'organisation politique de M. Farini font espérer aux anciens états italiens par la division de la péninsule en *régions* correspondant aux anciennes démarcations territoriales. Les mazziniens sont peut-être le parti le plus redoutable, car ils ont le levain des idées républicaines, ils ont plus qu'aucun autre parti le tempérament révolutionnaire, et se mettent en apparence à la suite de Garibaldi, mais pour le pousser sans cesse en avant, et le supplanter, s'il s'arrêtait. Les représentans des deux

premiers partis furent donc réunis dans les salons de M. Spinelli. Il ne faut pas oublier que le ministre sarde, M. de Villamarina, sans paraître dans la réunion, en attendait le résultat dans une pièce voisine. M. Spinelli avait espéré qu'un certain accord pourrait se produire au moins sur quelque mesure temporaire et de transition entre ces fractions diverses, et cherchait naturellement dans cet accord la garantie du maintien de l'ordre pendant l'interrègne; mais il fut impossible aux partisans de l'annexion immédiate et aux partisans de la dictature pure et simple de Garibaldi de s'entendre sur quelque moyen terme. Le débat devenait plus bruyant et plus irritant, la scène de plus en plus orageuse, lorsque M. Spinelli, désespérant d'obtenir une conclusion, envoya secrètement à Garibaldi, qui était encore à Salerne, une dépêche où il le pressait d'arriver à Naples. Cette dépêche décida le général, qui promit d'entrer le 7, et fut mis ainsi en mesure et en demeure de réaliser la prophétie qu'il avait faite quelques jours auparavant touchant la date de son apparition dans la capitale. Il est impossible d'oublier ici un curieux détail de cette révolution napolitaine. Les forces de Garibaldi n'étaient pas aussi rapprochées de Naples que le croyaient les ministres et la population. C'est le télégraphe électrique qui avait produit l'erreur de l'opinion. On fera bien de prendre garde désormais au rôle révolutionnaire que peut jouer la télégraphie électrique. Ces dépêches sommaires, saccadées, sont pour ainsi dire des coups de fouet donnés aux imaginations, qui démoralisent les unes et exaltent les autres : elles sèment la surprise et précipitent ce rapide travail, ces brusques reviremens, que les événemens révolutionnaires accomplissent dans les esprits; mais à l'action naturelle du message électrique s'était ajouté pour Naples l'effet d'une curieuse ruse de guerre. Un de ces Anglais qui cherchent auprès de Garibaldi l'amusement de l'aventure avait corrompu un des agens du service télégraphique, et par son entremise faisait parvenir à Naples, sous le nom de l'intendant de la province, de faux bulletins sur les mouvemens de l'armée garibaldienne. Trompé par de frauduleuses dépêches, on croyait à Naples que les volontaires arrivaient, tandis que, non ralliés autour de leur chef, ils étaient encore à cinquante milles. La dissolution du gouvernement royal se trouva ainsi en avance sur les nécessités résultant de l'imminence réelle du péril. C'est ce qui explique comment Garibaldi a pu arriver à Naples le 7, et pourquoi il a été obligé d'y entrer sans ses troupes, qui étaient encore loin derrière lui.

Au témoignage des bons observateurs, ce qu'il y a eu de plus remarquable dans l'entrée à Naples de Garibaldi, c'est la physionomie du héros lui-même. Ce visage qu'enflamme une noble passion, ce front que remplit une grande pensée, étaient visiblement assombris d'une involontaire tristesse. Le dictateur sentait qu'il s'avançait dans une masse en décomposition, non au milieu d'un mâle enthousiasme populaire; il souffrait de voir dans son cortége la plus basse populace. Les amères pensées naissaient naturellement de son trop facile triomphe. Déjà il était à peu près délaissé par la Sicile, qui,

affranchie du joug napolitain, a obtenu tout ce qu'elle voulait, et s'enferme dans son égoïsme satisfait. Débarqué sur la terre ferme, il ne s'est point aventuré dans l'intérieur, où il n'eût trouvé qu'une passive indifférence; il a suivi la côte à la façon des anciens conquérans de Naples, les Normands et les Espagnols, et n'a rencontré nulle part cette résistance qui laisse sentir un point d'appui possible derrière un obstacle passager. Un pareil homme ne peut pas avoir vu sans dégoût la conduite de la marine napolitaine, et ne peut pas nourrir de grandes espérances sur l'armée qui s'est fondue devant lui. Ces préoccupations soucieuses ont dû l'accompagner aussi dans la fête populaire de la madone de Piè di Grotta et dans cette église où, à travers la haie des gardes nationaux, il est allé, le 8 septembre, occuper la place du roi, de même qu'il avait donné à Palerme la bénédiction pontificale. Peut-être ce découragement, plus encore que la pression des annexionistes et autant que le conseil d'une modération habile, l'a-t-il décidé à remettre sur-le-champ la flotte napolitaine à l'amiral piémontais, le comte Persano, et à donner le pouvoir à un ministère modéré.

Il était aisé de pressentir que le succès de Garibaldi à Naples pousserait le gouvernement piémontais à quelque résolution décisive. Ce gouvernement ne pouvait pas conserver plus longtemps son attitude expectante et passive sans abdiquer la direction de l'Italie et tomber dans une inaction aussi triste que périlleuse. Il était déjà trop tard pour enrayer le mouvement des volontaires à l'heure où Garibaldi touchait la terre ferme. Il était manifeste que, l'eût-il voulu, le gouvernement piémontais ne pouvait plus alors tenter la lutte ouverte sans se perdre, sans perdre encore avec lui et les derniers élémens d'ordre qui restent dans la péninsule, et la cause de l'indépendance italienne. Une seule voie lui était ouverte : marcher d'accord avec Garibaldi, et sceller cet accord par une initiative hardie qui replaçât le gouvernement piémontais à la tête du mouvement italien. C'est parce que l'entreprise de Garibaldi menait inévitablement et prochainement à cette extrémité que nous avons mis tant de chaleur à demander au Piémont de s'arrêter quand on en avait encore l'occasion et le pouvoir. Désormais il serait oiseux de répéter des exhortations qui ne sont plus applicables à la situation présente, il serait absurde d'y puiser un texte à récriminations stériles. Témoins impuissans des événemens, nous avons, moins encore que ceux qui les décident, le pouvoir d'en faire rebrousser le cours, et il nous est tout au plus donné d'en déduire les conséquences prochaines par des appréciations attentives et pratiques. Les élémens de la situation de l'Italie et de la situation de l'Europe dans ses rapports avec l'Italie sont maintenant changés. Nous pouvons bien apporter des sentimens de tristesse et de regret dans l'examen des nouvelles perspectives qui nous sont ouvertes, mais nous sommes obligés de les accepter telles qu'elles sont, de souhaiter, suivant notre habitude, qu'il en sorte le moindre mal possible, et de nous rattacher à tous les moyens qui pourraient en atténuer les mauvaises

conséquences. C'est donc dans cet esprit que nous allons examiner ce nouvel ordre de choses, inauguré par l'entrée des Piémontais dans les états pontificaux, d'abord au point de vue de l'Italie, et ensuite au point de vue de l'Europe.

Le Piémont a prononcé le grand mot révolutionnaire : *alea jacta est*. Il sort des ambiguïtés et des équivoques, il proclame la politique de l'unité de l'Italie; il ne lui sera plus permis de reculer. Aujourd'hui il envahit les États-Romains. Maître des États-Romains, il sera, dans un terme plus ou moins prochain, contraint d'entreprendre la conquête de la Vénétie et d'attaquer l'Autriche. Il marche à cette guerre, et les malheurs de la guerre peuvent seuls le faire reculer. Des incidens peuvent traverser cette direction de la politique piémontaise, en retarder ou en hâter le cours; n'importe : la grande partie est commencée, et c'est dans ces termes qu'il faut se préparer à en embrasser les chances, à en juger les coups.

On nous dispensera de dire longuement notre opinion sur le procédé du Piémont envers le pape : ce qu'il a de blâmable au point de vue des notions acceptées du droit des gens frappe trop les yeux. Le prétexte de l'invasion des états pontificaux, si on le veut prendre à la lettre, viole les principes de la souveraineté et du droit international. De quel droit, si le pape est souverain, vient-on l'interpeller sur la composition de son armée? C'est l'ultimatum que l'Autriche lui envoya l'année dernière, et qu'il repoussa avec le concours de la France, que le roi Victor-Emmanuel renvoie aujourd'hui au pape. L'Autriche sommait alors le Piémont de dissoudre ses corps de volontaires; le Piémont somme aujourd'hui le pape de dissoudre les siens. Encore y a-t-il cette différence, que les volontaires du Piémont étaient notoirement enrôlés pour attaquer l'Autriche, tandis que les volontaires des états de l'église sont réunis pour un objet purement défensif. Ce qui rend la prétention formelle du Piémont plus choquante, c'est le moment où elle se produit. C'est un crime au pape d'être défendu par des étrangers, lorsqu'il est glorieux à Garibaldi de faire recruter en Angleterre des excursionistes pour ses trains de plaisir à raison de 2 francs par jour, et lorsque ses camps regorgent d'amateurs de guerre et de révolutionnaires venus de tous les points du monde! Des récriminations comme celles de la proclamation piémontaise contre l'armée pontificale ne se discutent pas : c'est l'éternel réquisitoire du loup contre l'agneau, lequel n'a d'autre sanction que la raison du plus fort.

Nous n'aborderons pas davantage la grande question du pouvoir temporel des papes. Le pouvoir temporel, à tort ou à raison, a jusqu'à présent été jugé nécessaire par les états catholiques du monde. Il touchait, à leurs yeux, aux intérêts mêmes de leur organisation politique intérieure, puisqu'il était la garantie de l'indépendance et de la neutralité du pouvoir spirituel que le pape exerce chez les nations catholiques. La question ne serait grave, au point de vue pratique, que si les états catholiques conservaient

encore leurs anciennes idées en pareille matière. Dans ce cas, ces états pourraient considérer la tentative actuelle du Piémont comme une perturbation de leurs propres intérêts et un empiétement sur leurs propres droits; mais c'est là une affaire d'opportunité. Les états catholiques de l'Europe, dans leur situation actuelle, semblent disposés à donner carte blanche au Piémont. Le Piémont ne paraît pas plus s'être trompé sur le profit qu'il peut tirer de cette situation que sur l'avantage que lui donne vis-à-vis du pape la supériorité de ses forces. En somme, la meilleure raison du Piémont, quoiqu'il ne l'exprime point dans son manifeste, c'est que la suppression du pouvoir temporel du pape est la condition absolue de sa politique unitaire. L'Italie nouvelle, l'Italie réunie sous un seul sceptre ne peut avoir qu'une capitale: c'est Rome. Le véritable objectif de l'entreprise actuelle est donc Rome au fond. On commence par les Marches et par l'Ombrie, on ne peut pas aujourd'hui aller se heurter à Rome contre les troupes françaises qui protégent le pape : M. de Cavour déclare même que partout où un soldat français se présentera, l'armée piémontaise a ordre de reculer devant lui; mais on ne saurait se méprendre sur la durée de cette patience. Pour la rendre éternelle, pour conserver au pape cette possession de Rome et de sa banlieue que lui promettait, il y a huit mois, une célèbre brochure, il faudrait que la France se condamnât à entretenir éternellement à Rome une garnison de douze mille hommes; or l'occupation éternelle de Rome par une division française n'était point promise dans la brochure.

Mais l'agression des états de l'église a beau violer le droit des gens, contrarier les intérêts ou blesser les affections des états catholiques : au point de vue des nouveaux besoins de l'Italie et des tendances du mouvement unitaire, elle n'en demeure pas moins une nécessité habilement reconnue et hardiment acceptée par le Piémont. Nous ne sommes pas étonnés d'apprendre que, depuis qu'il a pris cette violente résolution, M. de Cavour a retrouvé cette activité, cette audace et cette confiance qu'il a montrées dans d'autres épreuves heureusement surmontées. Ce coup lui rend son ascendant sur l'Italie. Garibaldi sans doute n'est ni supplanté ni effacé; mais il est contenu, ne fût-ce que jusqu'à l'achèvement de l'entreprise romaine. A moins de déserter l'œuvre même de sa vie, Garibaldi ne peut pas se séparer de M. de Cavour; il est au contraire obligé de lui communiquer ses desseins et de concerter avec lui ses mesures. Le mouvement italien entraîne toujours d'immenses périls, mais il rentre dans les conditions d'une entreprise régulière; il est contrôlé et jusqu'à un certain point défendu par les responsabilités du gouvernement qui en prend ouvertement la direction.

Tel qu'il est en effet, et quoiqu'il ait commis, suivant nous, des fautes regrettables, le gouvernement piémontais, aujourd'hui et pour longtemps sans doute, demeure le seul élément d'ordre qui existe en Italie. Or il ne peut conserver l'influence d'ordre qu'il représente qu'à la condition de ne plus s'arrêter dans l'accomplissement du programme de l'unité italienne;

il ne peut rester maître de la conduite du mouvement qu'à la condition d'en subir l'impulsion et d'en poursuivre le but. C'est pour cette raison que nous le considérons comme entraîné fatalement vers une guerre prochaine avec l'Autriche. Sans méconnaître les immenses dangers qu'une telle guerre fera courir à l'Italie, il faut convenir que toutes les chances sont loin de lui être contraires dans cette téméraire aventure.

D'abord il est vraisemblable que le Piémont pourra terminer l'occupation des états de l'église avant que n'éclate une telle guerre. Les qualités militaires de l'illustre chef de l'armée pontificale sont des plus éminentes sans contredit, mais a-t-il réellement dans sa main des troupes solides? Pourra-t-il, au milieu d'une population malveillante, résister aux forces si supérieures qu'on lui oppose? Le succès d'un engagement pourrait-il changer l'issue finale d'une lutte si disproportionnée? Le pape lui-même, en présence de l'inutilité d'un tel effort, consentira-t-il à autoriser l'effusion du sang, et ne peut-il pas, comme le roi de Naples, céder à la violence matérielle et morale qui lui est faite, en protestant, en réservant ses droits, mais en épargnant les vies qui sont prêtes à se sacrifier pour sa cause? Si l'on ne considère que la résistance que le pape peut opposer à l'invasion, il ne semble pas que l'entreprise piémontaise doive être sérieusement traversée. En dehors du pape, quelles oppositions rencontrera le Piémont? Des oppositions morales, et probablement pas d'autres. Parmi ces oppositions, il en est une qui aurait dû être efficace, celle de la France; on dit qu'elle a été énergique : elle est allée jusqu'au rappel de notre ministre à Turin; mais il n'a pas convenu au Piémont d'en tenir compte. M. de Cavour reconnaît que nous avons raison, à notre point de vue, de dégager notre responsabilité diplomatique; mais il s'est engagé en nous prévenant trop tardivement pour avoir encore le temps de céder à nos représentations et de revenir sur la résolution prise. Nous protégerons le pape avec douze mille hommes; nous serons placés dans la position dont nous évoquions récemment la perspective; nous serons non assiégés, mais enveloppés dans Rome, et il n'est pas même probable que nous profitions de l'avantage que nous offre la courtoisie de M. de Cavour, lorsqu'il promet que devant l'uniforme français les Piémontais se retireront, pour montrer notre drapeau à Ancône. L'Autriche, menacée de si près, agira-t-elle? Nous ne le pensons pas. Elle ne prendrait pas le parti d'intervenir sans en informer d'avance notre gouvernement, et sans doute notre gouvernement userait de toute l'influence qu'il possède sur elle pour la détourner d'une action qui, bien que défensive au fond, aurait pourtant l'apparence d'une agression. Certes le Piémont côtoie de très près la guerre avec l'Autriche en entrant dans les Marches; il est pourtant possible qu'il s'empare des états pontificaux en évitant l'écueil qu'il effleure.

On ne saurait en tout cas supposer que le roi Victor-Emmanuel et M. de Cavour aient eu la pensée de porter un tel coup sans accepter dans leur résolution la chance d'une guerre immédiate avec l'Autriche. Ils sentent

d'ailleurs qu'un peu plus tôt ou un peu plus tard il en faudra toujours venir là. Ils doivent donc avoir froidement examiné les chances bonnes et mauvaises de cette guerre. S'ils caressent les unes avec confiance, ils doivent accepter d'avance les autres avec une froide résignation. Parmi leurs bonnes chances, ils comptent sans doute les pénibles embarras intérieurs de l'Autriche. En dehors de ses difficultés italiennes, l'empire autrichien ne traverse-t-il pas une crise redoutable? Les mécontentemens et les exigences des populations ne retentissent-ils pas au sein même du conseil de l'empire? N'est-il pas question d'une transformation fondamentale des institutions du pays? Ne demande-t-on pas l'abdication d'une partie des prérogatives du pouvoir au profit d'une presse libre et d'une représentation sérieuse des citoyens? Si l'empereur capitule, n'a-t-il pas dépassé le moment où un pouvoir peut encore se fortifier par des concessions, et au surplus la transition même d'un régime à un autre ne sera-t-elle pas une crise d'affaiblissement? Si l'empereur enfin résiste, comment reconstituera-t-il ses finances? comment refera-t-il le moral de ses soldats au milieu des masses hongroises et des millions de Polonais de la Galicie, auxquels une guerre viendrait fournir l'occasion de faire éclater leurs légitimes mécontentemens?

Les révolutions actuelles de l'Italie ont d'ailleurs acquis cette force expansive qui rend les révolutions contagieuses. L'expérience des mouvemens révolutionnaires nous prouve qu'il n'y a pas de révolutions isolées, et que lorsque l'Europe entre dans une de ces périodes de brusques et violens changemens, la révolution, partout où elle doit agir, s'opère par les mêmes procédés et sous une forme identique. Les exemples italiens sont d'un bon augure. La dissolution du royaume de Naples avertit peut-être plus d'un mauvais gouvernement du sort qui lui est réservé; la marche entraînante de Garibaldi annonce peut-être à plus d'un peuple opprimé un ardent et heureux réveil. Ainsi raisonnent les Italiens; mais la perspective même d'un revers ne les décourage pas. La France les laissera-t-elle succomber sous les armes autrichiennes? On ne réussit pas à le leur persuader, et sans vouloir le moins du monde flatter leur illusion, nous conviendrons que la défaite des Italiens et le rétablissement de l'ascendant autrichien dans la péninsule seraient un fâcheux échec pour la politique qui a inspiré la guerre de 1859, et qui a accepté, comme compensation de l'agrandissement du Piémont, la Savoie et Nice. D'ailleurs les Italiens ne s'arrêtent pas seulement à cette espérance du concours de la France. Ils concèdent, pour la commodité du discours, que notre alliance leur fera défaut. Après un tel abandon, ils se résignent encore aux conséquences d'une guerre malheureuse. Notre cause, disent-ils, a grandi après chaque revers et par les revers mêmes; à chaque aspiration refoulée a succédé en nous une aspiration plus forte vers l'indépendance et vers l'unité; après chaque victoire obtenue par les princes que nous venons de rejeter, le gouvernement est devenu plus difficile à ces princes restaurés. Nous venons de prouver au monde que nous voulons être un peuple uni et une nation indépendante. La fortune peut encore nous être

contraire; mais l'on verra s'il est possible de refaire l'Italie divisée et de la gouverner malgré elle. On verra la vitalité révolutionnaire que nourrira en nous le souvenir du mouvement de 1860. Nous ferons un dernier effort, et celui-là sera irrésistible. — On doit reconnaître qu'il y a en effet une singulière puissance dans cette obstination qui se fortifie même en évoquant la perspective des extrémités les plus désespérées. Pour se représenter un retour de l'Italie aux conditions dont elle s'est affranchie, il faut imaginer une de ces diversions énormes qui noient les destinées d'un peuple dans un bouleversement universel, et lui font perdre la mémoire.

Ce serait trop se hâter que de chercher à deviner l'influence que la nouvelle évolution de la politique italienne exercera sur la politique de l'Europe. Il n'y a pourtant pas de témérité à prédire que les nouveaux événemens de la péninsule ne sont pas faits pour guérir l'opinion en Europe de cette étrange maladie de défiance anxieuse dont elle est depuis si longtemps travaillée. Du côté des gouvernemens, il est manifeste que l'œuvre de Bade et de Tœplitz se poursuit. Les gouvernemens s'attendent à un choc prochain et se préparent à le soutenir. La réconciliation de l'Autriche et de la Russie est un symptôme caractéristique de cette soucieuse prévoyance. Voilà donc que l'alliance des trois cours du Nord, que nous avions habilement rompue en 1854, est en train de se reformer, et qu'un des succès les plus signalés de notre politique étrangère va s'effaçant. Les blessures qu'a reçues dernièrement l'alliance anglo-française rendent plus sensible l'effet de ce nouveau travail des alliances entre les grandes puissances continentales. Il est fâcheux que ce soit à un pareil moment que nous soyons obligés de rappeler notre ministre à Turin et de témoigner notre mécontentement à un allié dont nous avons nous-mêmes créé la jeune puissance. Si l'on ajoute que nous avons moins à nous louer des dispositions populaires dans les grands états de l'Europe que de l'attitude des cabinets, les esprits clairvoyans seront d'accord pour recommander avec dignité la prudence à notre gouvernement ou pour le soutenir dans les intentions modérées qu'il manifeste. Il y a une grande exagération dans ces fantômes de coalition défensive que l'opinion inquiète soulève devant elle. Il n'y a point de coalition, même défensive, préparée contre nous : il y aurait dans de telles combinaisons une témérité provocante, à laquelle personne, croyons-nous, n'a en Europe l'idée, le goût ou le courage de s'abandonner. Tout le monde veut la paix avec la France; mais au milieu d'une situation qui semble pouvoir donner à tout moment naissance à des incidens graves, nous demanderons la permission d'exprimer encore une fois le regret que nous éprouvons à voir les dislocations qu'a subies l'ancien concert européen, et surtout les atteintes qu'a reçues l'ancienne entente cordiale. Le malaise qu'inspirent les préoccupations de la politique extérieure disparaîtra sans doute; mais il faut, pour rétablir la confiance d'autrefois, du temps d'abord et une vigilante sagesse.

Une des nations du continent qui sont le plus affectées de ces malveillantes défiances qu'on voudrait voir cesser enfin, c'est le peuple germani-

que. Les Allemands apportent dans leurs préoccupations à l'égard de l'étranger une mauvaise humeur qu'ils feraient mieux peut-être de tourner sur les justes griefs que leur fournit l'imperfection de leur constitution fédérale. L'association nationale qui s'était formée l'année dernière pour agiter la question de la réforme fédérale n'a pas obtenu dans la confédération les succès qu'elle se promettait à l'origine. Cette association vient de se réunir sans grand éclat à Cobourg. Il résulte du rapport qui a été lu à l'assemblée que l'association ne compte que cinq mille membres dans une nation de plus de quarante millions d'âmes. De ces cinq mille, trois ou quatre cents seulement ont assisté à la réunion de Cobourg. Les coryphées du parti de Gotha étaient absens. Le parti démocratique lui-même, à quelques exceptions près, parmi lesquelles il faut mentionner M. de Benningsen, président de l'association et chef de l'opposition dans le parlement hanovrien, était médiocrement représenté. Les questions intérieures n'ont pas donné lieu à des discussions vraiment intéressantes, et il ne s'y est pas révélé un accord de vues édifiant. La question italienne a naturellement provoqué des débats plus longs et plus intéressans. Le comité proposait d'exprimer l'intention de défendre l'intégrité du sol fédéral, mais de déclarer en même temps que l'Allemagne n'a point le droit de soutenir l'Autriche dans la Vénétie. On devait enfin donner un témoignage de sympathie au mouvement libéral et unitaire de l'Italie. Cette proposition a soulevé des objections en sens contraire. Des adversaires de l'Autriche en trouvaient les termes trop modérés : ils voulaient que l'on votât pour la neutralité de l'Allemagne même dans l'hypothèse d'une nouvelle intervention de la France dans les affaires italiennes; ils soutenaient qu'une alliance avec l'Italie une et indépendante était pour l'Allemagne une garantie préférable à la ligne du Mincio. Cette opinion n'a malheureusement rallié que quelques démocrates berlinois. Les autres adversaires de la proposition du comité, beaucoup plus nombreux, soutenaient qu'il y avait un intérêt non-seulement autrichien, mais allemand, dans la question vénitienne, et que nulle part, sauf en Allemagne, on ne songeait à sacrifier des provinces entières par pure sympathie pour une nation étrangère. Cette opinion a été chaleureusement défendue non-seulement par des Allemands du sud, mais par des Allemands du nord, et entre autres par le président lui-même de l'association, M. de Benningsen. La scission a été tellement vive entre les membres de la réunion, que le comité a dû retirer sa proposition. M. La Farina, président de l'association nationale italienne, avait adressé à l'assemblée une lettre à laquelle M. de Benningsen a été chargé de répondre. « Si les Italiens, dit-il dans cette réponse, tiennent à conserver et à voir se fortifier les sympathies de l'Allemagne pour leur cause, il est pour eux un pressant devoir : qu'ils fassent en sorte que le mouvement italien, dans ses nouveaux progrès, ne blesse pas les intérêts essentiels du peuple allemand et de la politique allemande, et n'amène pas entre les deux peuples de déplorables conflits. Vous avez pu vous convaincre dans ces derniers mois, par les manifestations de l'esprit public,

que, tout en sympathisant avec un peuple auquel l'Allemagne doit plus d'un élément de son développement intellectuel, les Allemands sont résolus à faire prévaloir leurs propres intérêts politiques dans toutes les directions, fût-ce même, s'il le fallait, au prix de bien vives sympathies. » Cette lettre mérite d'être remarquée comme un symptôme de l'opinion allemande touchant la question vénitienne. Cette opinion se prononce malheureusement avec tant de force contre les prétentions italiennes que l'association allemande elle-même, quoiqu'elle soit formée pour servir des aspirations unitaires semblables à celles qui animent l'Italie, est pourtant obligée de la subir et de la partager. C'est là le seul résultat positif qu'ait eu la réunion des unitaires allemands à Cobourg.

Cette fermentation universellement excitée dans les esprits par les questions étrangères a des conséquences fâcheuses. Parmi ces conséquences, il en est une qu'un journal accuse et déplore depuis quelque temps avec une véhémence si sincère, mais si peu avisée, qu'il ne prend pas garde qu'elle fournit un des argumens pratiques les plus concluans en faveur d'une liberté dont il est pourtant peu épris, nous voulons dire la liberté de la presse. Ce journal a l'air d'attribuer tous les maux du présent à la propagation systématique des fausses nouvelles par les correspondans des journaux étrangers. Il y a longtemps que nous avons signalé ce fléau des commérages et des nouvelles frelatées des correspondances, qui est un des vilains traits de notre époque; mais il est oiseux de faire la guerre aux fausses nouvelles, si l'on ne veut pas en même temps porter remède à la niaise et maladive crédulité du public. Les économistes savent que ce sont les mauvaises lois de douane qui enfantent la contrebande. Abaissez les tarifs, vous supprimez le contrebandier. Mettez les bons produits à la portée du consommateur, il abandonnera les mauvais produits. Les publicistes gouvernementaux, qui sont devenus bons économistes par un miracle de la grâce, feraient bien d'appliquer ces principes libéraux au commerce des idées et des faits politiques. A qui la faute, s'il nous a été donné de voir de notre temps ce commerce des gazetiers étrangers que nous ne connaissions que par les tristes pages qu'il a laissées dans l'histoire de l'ancien régime? Qui a fait l'importance des correspondances des journaux étrangers? Pourquoi le public français va-t-il lui-même y chercher avidement l'aliment souvent malsain de sa curiosité? Quand la France avait une presse libre, avait-on jamais vu rien de pareil, et entendait-on jamais parler du mal que peuvent faire ces ridicules fatras? Gémissez des effets, nous y consentons; mais ayez la bonne foi et le courage de remonter à la cause. Reconnaissez que le silence n'est pas favorable à la confiance, qu'il est naturel que les ténèbres se remplissent de sots fantômes et créent de puériles terreurs, et que la liberté légale de la presse est aussi nécessaire à la saine direction de l'opinion publique qu'à la conservation des sentimens de l'honneur chez les écrivains. E. FORCADE.

V. DE MARS.